



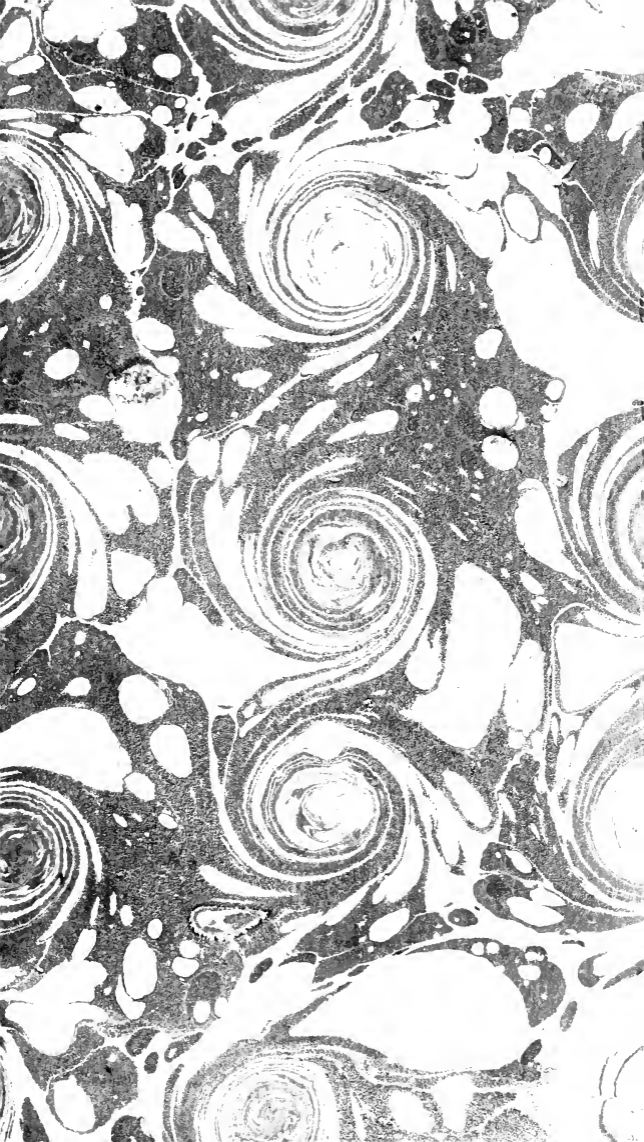
# John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No  
Adams  
133.3  
v.3





LE  
THEATRE  
DES  
GRECS,

*Par le R. P. BRUMOY.*

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIÈME.



A PARIS;  
Chez les Libraires Associés.

---

M. DCC. LXIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

\* x 133.3  
133.3

133.3

133

---

# T A B L E

## *Des Pièces contenues dans le Tome III.*

IPHIGÉNIE en Tauride d'Euripide ,	page 1
RÉFLEXIONS ,	110
ALCESTE d'Euripide ,	111
RÉFLEXIONS ,	217

## *II. PARTIE DU THEATRE DES GRECS.*

1°. Tragédies d'Eschyle ,	233
PROMETHÉE ,	239
LES SEPT CHEFS au siège de Thèbes ,	256
LES PERSES ,	269
AGAMEMNON ,	295
AGAMEMNON de Seneque ,	329
LES EUMENIDES ,	336

ij	TABLE DES PIÉCES.	
	LES SUPPLIANTES, ou les DANAIDES,	352
	2°. Tragédies de Sophocle,	375
	A J A X furieux ,	379
	ANTIGONE,	410
	ANTIGONE de Rotrou ,	413
	ŒDIPE à Colone ,	452

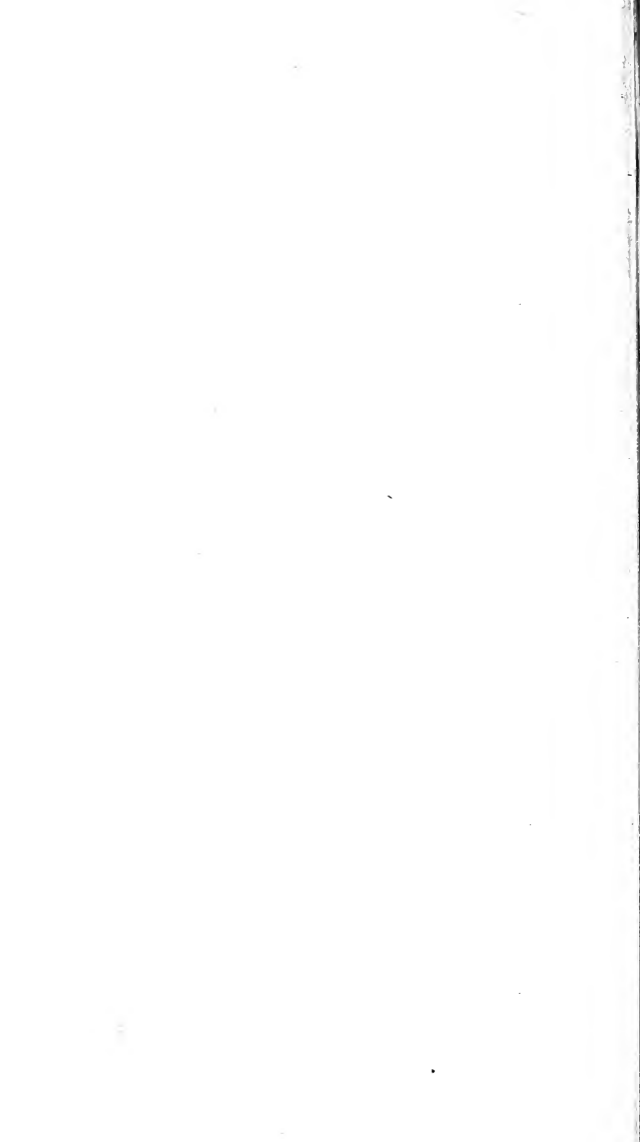




**IPHIGENIE**  
**EN TAURIDE,**  
**TRAGÉDIE**  
**D'EURIPIDE.**

*Tome III.*

A



# S U J E T

## D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

**C**ette Iphigénie est une suite de l'Iphigénie en Aulide. On n'auroit pas lieu de s'y attendre, si l'on s'en tenoit précisément à la fable de cette dernière Tragédie, qui feint qu'après la substitution de la Biche au lieu de la Princesse, celle-ci s'envola parmi les Dieux. La Tragédie qu'on va voir suppose une autre destination d'Iphigénie: à sçavoir, qu'elle fut enlevée & transportée en Tauride \* dans la Scythie, pour y être Prêtresse de Diane. Nul des Grecs ne sçavoit son sort; & Oreste la croyoit morte en Au-

---

\* Tauride ou Taurique, contrée & presqu'isle de la Thrace, qui avance entre le Pont-Euxin, & la Propontide. Le Pont-Euxin, s'appelle aujourd'hui la Mer Noire, ou la Mer Majeure.

4  
lide, par le glaive de Calchas.  
Tourmenté par les Furies après  
avoir tué Clytemnestre sa mere,  
il va dans la Tauride par ordre  
d'Apollon, pour enlever la statue  
de Diane, & la porter dans l'At-  
tique. Il est pris. On veut l'im-  
moler suivant la barbare coutume  
de ce lieu: & il se trouve que la  
Prêtresse qui est prête de le sacri-  
fier, est sa sœur: ce qui donne  
lieu à de belles surprises & à de  
grands événemens.

---

## PERSONNAGES.

IPHIGÉNIE.

ORESTE.

PYLADE.

LE CHŒUR composé de femmes  
d'Iphigénie.

UN BERGER.

THOAS, Roi de la Tauride.

UN ENVOYÉ, Officier de Thoas.

MINERVE.

*La Scène est dans le Vestibule du Temple de  
Diane.*



L E

# THEATRE DES GRECS.

\*\*\*\*\*

IPHIGENIE EN TAURIDE,  
TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE *seule.*



ÉPLORABLE Iphigénie, dois-je rappeler mes malheurs ! Pélops, fils de Tantale, vient à Pise : il épouse \* Hippodamie ; son fils Atrée devient pere de Me-

---

\* Hippodamie étoit fille d'Oenomaüs, Roi  
Tome III, A iij

## 6 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

nelas & d'Agamemnon. Fille de ce Roi & de Clytemnestre, j'arrive en Aulide, ce Port fameux où l'Europe agité par les vents semble tourner & bouleverser les flots. Là, mon pere m'immole à Diane. Ce Héros résolu de venger Menelas, d'effacer l'opprobre d'Hélène, & de couronner les Grecs par la conquête d'Illion, traînoit à sa suite mille vaisseaux rassemblés. Mais trahi par les vents qui s'opposoient au départ & à la gloire de la flotte, il consulte le feu sacré, il interroge Calchas. « Roi des » Grecs, répond ce Pontife, apprenez » que ces vaisseaux ne sortiront point » du Port, que \* Diane n'ait reçu pour » victime. . . votre fille Iphigénie. Sou- » venez-vous de vos vœux. Vous pro-

de Pise. Ce Roi voyant sa fille extraordinairement recherchée, proposoit aux amans un combat de course à cheval, prêt de céder sa fille au vainqueur, ou de donner la mort au vaincu. Ses chevaux, nés du souffle des vents, en avoient la vitesse. DIODORE de Sicile au Livre . dégage cette histoire des ornemens fabuleux.

\* Diane est nommée dans le texte, *ἠὸς βόρας θεῶν*, *Dea Lucifera*, parce qu'elle préside aux enfantemens, & qu'elle est prise dans un sens mystique, pour la Lune.

» mîtes d'immoler à la Déesse ce que  
 » l'année produiroit de plus beau. L'an-  
 » née fut signalée par la naissance d'I-  
 » phigénie. C'est elle, dit-il, qu'il faut  
 » sacrifier. » Le cruel ne me déferoit le  
 prix de la beauté que pour me donner  
 la mort. Sur cet Oracle l'artificieux  
 Ulysse m'arrache des bras d'une mere.  
 On feint de me conduire à l'hymen  
 d'Achille. Et à peine suis-je arrivée en  
 Aulide, qu'on m'éleve sur un funeste  
 bucher. Le fer brille, on frappe la vic-  
 time; mais Diane me dérobe à la mort:  
 elle substitue une Biche, & m'enlève  
 dans les airs. Transportée en Tauride\*,  
 je trouve un peuple barbare, où regne  
 un barbare Monarque: † c'est Thoas:  
 son nom répond à son agilité compa-  
 rable à celle des oiseaux. Chargée du  
 soin des sacrifices, je dois respecter  
 cet auguste emploi. En faveur de la  
 Déesse je ne dis rien de plus. Car hélas,

---

\* Tauride aujourd'hui Crimée, grande Pen-  
 insule dans la Mer Noire, sur le Golphe ap-  
 pellé anciennement Palus Méotide, à présent  
 Mer de Zabache. Ses habitans, autrefois *Tau-  
 ro-Scythes*, sont de nos jours les Tartares de  
 Crimée ou de Précop.

Note  
 de l'Édi-  
 teur.

\* *ἄδωρ*, signifie agile à la course, grande  
 qualité chez les anciens Grecs.

### 3 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

asservie à une coutume aussi ancienne que cruelle , ( le dirai-je ) j'immole tout Grec que sa malheureuse fortune amène en ces climats. C'est à moi d'initier les victimes. Tel est mon triste office. D'autres mains les égorgent , & arrosent de leur sang le Palais de la redoutable Divinité. C'est peu de ces malheurs. Racontons aux \* échos le songe qui m'a effrayée cette nuit. Jouissons au moins de cette foible consolation. Il m'a semblé qu'éloignée de cette région , j'étois retournée à Argos , & que goûtant un sommeil tranquille dans mon appartement , j'étois environnée de mes femmes. La terre s'ébranle tout-à-coup ; je suis , & je vois incontinent les voûtes brisées , les murs entr'ouverts , & tout le Palais renversé : il ne restoit qu'une colonne de la maison paternelle : elle avoit une chevelure , & une voix humaine. J'approche , & prévenue de l'idée de mon emploi , je lave en pleurant cette colonne chérie , comme une victime destinée à la mort. Il n'en faut point douter ; voici l'interprétation de mon songe. Oreste , mon frere Oreste ,

---

\* Grec , à l'air.



ne vit plus. C'étoit la colonne & l'appui de ma famille. Je l'ai arrosé d'eau sacrée. En faut-il davantage ? Hélas ! je ne puis appliquer ce songe à aucun autre ami. \* Strophius m'est connu ; † mais il n'avoit point de fils quand je fus conduite à la mort. Rendons du moins les honneurs suprêmes à un frere que je ne verrai plus. Les femmes Grecques , que Thoas m'a données , peuvent me seconder dans ce dessein. Elles ne paroissent point encore au Temple. Quelle raison peut les arrêter ? (*Elle les va chercher.*)

\* Strophius , Roi de la Phocide , pere de Pylade. Ceci est dit adroitement pour préparer l'arrivée de Pylade.

† Cet endroit d'EURIPIDE est obscur , & le François ne l'éclaircit gueres. Voici comme je l'interprète. » Ce songe ne peut convenir » à aucun de nos amis. Strophius à la vérité » est l'intime de notre famille : mais il n'avoit » point encore de fils , lors de mon enlèvement en Tauride. C'est donc mon frere Oreste » dont il est question. Rendons du moins les » honneurs , &c. » Iphigénie avoit compris que la colonne dont il s'agissoit représentoit quelque jeune homme l'espoir & le soutien de sa maison. On ne voit point au reste ici cette adresse d'Iphigénie pour annoncer l'arrivée de Pylade , qu'y apperçoit le P. B.

Note  
de l'Édi-  
teur.

## S C E N E I I.

O R E S T E &amp; P Y L A D E.

O R E S T E.

Ami, porte par-tout tes regards attentifs : voi s'il n'y a point ici quelque témoin caché.

P Y L A D E.

J'ai déjà parcouru des yeux cette place, personne ne s'offre à mes regards.

O R E S T E.

Cher Pylade, n'est-ce point là le Temple de Diane, au pied duquel nous avons abordé en venant d'Argos ?

P Y L A D E.

C'est lui-même : vous le reconnoissez comme moi.

O R E S T E.

Voici donc l'Autel où le sang des Grecs ne cesse de couler ?

P Y L A D E.

\* Le chapiteau même en paroît rougi.

\* Le Grec met *τεχόματα*, *comas*, il s'est servi à-peu-près du même mot en parlant de la colonne : ce qui fait croire que c'est une expression figurée pour signifier le couronnement d'un Autel.

O R E S T E.

Regarde ces dépouilles suspendues  
au ceintre de l'Autel.

P Y L A D E.

\* Ce sont les tristes restes des Grecs  
immolés.

O R E S T E.

Observons derechef s'il ne vient per-  
sonne... ô Phœbus, dans quel nouveau  
piège m'as-tu fait tomber par ton nouvel  
Oracle. Je venge le meurtre d'un pere  
par la mort d'une mere. Livré à mon  
tour à la vengeance des Euménides,  
exilé de ma patrie, fugitif, errant, dans  
quels pays n'ai-je pas traîné mes mal-  
heurs ! laissé de tant de maux, je viens à  
toi, je te demande quelle fera la fin de

\* *τα ἀποθνήσκοντα*, signifie proprement les ex-  
trémités d'un monceau, les prémices de quel-  
que chose que ce soit. Ici ce sont les che-  
veux, ou plutôt les têtes des victimes huma-  
nes. Les Tauro-Scythes, au rapport d'HERO-  
DOTE, avoient coutume d'immoler tous ceux  
qui faisoient naufrage, de jeter leurs corps  
dans la mer, & de suspendre leurs têtes à une  
croix, ou à la voûte de leurs maisons. Ils les  
regardoient alors comme des Anges tutelai-  
res. Ils en usoient de même à l'égard des pri-  
sonniers de guerre. Les Sauvages du Canada  
ont quelque chose de ce barbare & supersti-  
tieux usage.

mes fureurs & de mes courses. Tu me réponds qu'il faut aller en Tauride au Temple de Diane ta sœur, enlever par adresse, ou par un heureux hazard, la statue qu'on dit être descendue du ciel, & à travers mille dangers la porter dans l'Attique. (Car voilà le terme qui m'est prescrit.) Qu'enfin après tant de travaux je jouirai du repos qui me fuit. Hé-bien ma course est accomplie. Me voici par ton ordre dans une terre inconnue, où l'on ignore les loix de l'hospitalité.... Mais dis-moi, cher Pylade, puisque tu veux bien t'associer à mes périls, que ferons-nous ? tu vois la hauteur de ces murs. Comment escalader ce Temple ? nous l'ignorons.\* Comment briser ses portes d'airain ? cet usage nous est inconnu ; & si nous sommes surpris, une mort infaillible sera le prix de notre inutile projet. Faisons plus sagement. Retirons-nous dans notre vaisseau, fuyons cette terre maudite.

P Y L A D E.

Que parlez-vous de retraite ? Oreste

---

\* M. l'Abbé SALLIER, par le changement d'une lettre, lit, *comment nous cacher ?* Voyez le T. V. de l'*Hist. de l'Acad. des Inscip.* p. LIe.

& Pylade n'ont jamais fui. Hé ne faut-il pas accomplir l'Oracle d'Apollon ? Faisons mieux, écartons-nous pour quelque tems du Temple ; cachons-nous durant le jour dans quelque'un des rochers, que lave la mer. Mais, loin de fuir, n'approchons pas même de notre vaisseau, dans la crainte d'être apperçus & conduits au Roi. Attendons l'obscurité de la nuit. A l'abri de ses voiles sombres nous ferons d'heureux efforts, & nous tenterons d'enlever la statue... Voyez-vous ces \* Triglyphes ? c'est là qu'il faudra vous couler. Tout est aisé aux hommes courageux ; les lâches seuls se rebutent.

## O R E S T E.

J'approuve vos projets. N'aurions-nous entrepris un si pénible & si long voyage, que pour un honteux retour ? Allons, cherchons une grotte, dérobonsnous au jour. Si l'Oracle ne s'accomplissoit pas, la faute retomberoit sur nous, & non sur le Dieu. Ofons nous prêter à ses desseins. Est-il quelque danger qui doive effrayer de jeunes Héros ?

---

\* Ornement d'Architecture à trois gravures ou canaux.

## S C E N E I I I.

*Qui sert d'Intermede.*

IPHIGÉNIE &amp; LE CHŒUR.

I P H I G É N I E.

Habitans du Pont-Euxin & des deux \*  
 isles qui trompent les yeux des Voya-  
 geurs, foyez attentifs à mes paroles. O  
 fille de Latone, Déesse des bois & des  
 montagnes, vous qui présidez aux enfan-  
 temens, Diane, j'ai quitté pour vous les  
 murs de la Grèce, ma célèbre patrie ;  
 pour vous j'ai quitté les bois délicieux,  
 & la maison de mon pere. Me voici at-  
 tachée à vos Autels. Sainte Prêtresse  
 d'une Divinité toute sainte, je porte mes  
 pas avec'un cœur pur dans votre Cour  
 respectable & dans votre Temple sacré.

L E C H Œ U R.

Nous voici rendues à vos ordres ; ô  
 fille de ce Roi qui entraîne mille vais-  
 seaux & les troupes innombrables des

\* Ces deux isles nommées *Cyanées*, sont  
 deux rochers qui de loïn paroissent se réunir,  
 d'où les Grecs leur ont donné le nom de *Sym-  
 plegades*, & les Latins celui de *Concurrentia  
 saxa*. Ils sont sur le Pont-Euxin, l'un du côté  
 de l'Europe, l'autre du côté de l'Asie.

Atrides, à la perte de Troye, dites-moi, quel nouveau sujet de tristesse vous inquiète ? d'où vient nous avez-vous conduites au Temple ?

I P H I G É N I E.

Chères compagnes, je m'abandonne en votre présence aux cris & aux lamentations. Ces chants funébres conviennent à ma fortune. Hélas, hélas, les malheurs de ma triste famille retombent sur moi. \* Je pleure un frere mort. Cruelle nuit, quel songe as-tu présenté à mon esprit ! Je suis perdue, malheureuse ! toute ma race & la maison paternelle a péri. O infortunes d'Argos ! ô destin, tu me privas encore d'un frere, reste unique de ma famille éteinte. Il est descendu aux enfers. C'est pour lui que je prépare cette pompe funébre, & ce vase destiné aux libations. Le vin, le miel, & le sang des victimes vont couler. Appaisons les Manes d'un frere. Qu'on me donne ce vase d'or. Race d'Agamemnon, frere

---

\* Je n'entens pas trop ce que cela veut dire. Voici la plainte d'Iphigénie : » Hélas, » hélas ! quelle source de larmes m'ouvrent » coup sur coup les malheurs de ma triste famille ! Me voilà de nouveau réduite à gémir » sur la mort d'un frere. »

Note de l'Editeur.

chéri , qui habites les régions souterraines , reçois cette libation. Viens , chère Ombre , viens toi-même recevoir ces dons. Eloignée de ta patrie & de la mienne , où l'on me croit ensevelie & changée en Biche après mon sacrifice , je ne puis porter sur le tombeau d'Oreste les cheveux & les larmes d'une tendre sœur.

LE CHŒUR.

Princesse , que nos chants imitent vos accents funébres ! répondons-y par des sons barbares : employons à cette cérémonie lugubre une Muse plaintive, celle qu'inspire Pluton , & qui ignore \* les chants d'allégresse.

IPHIGÉNIE.

Infortunée maison des Atrides, ô race de mon pere ! l'ornement & l'appui de ton Sceptre a donc disparu pour toujours ! Qui des heureux Argiens occupe ton trône ? ... Ciel quelle affreuse suite de malheurs dans notre funeste maison ! . . . . † Le Soleil recule épouvanté ;

---

\* *Pæan* , chant de joie.

† Iphigénie touche en passant le crime d'Atrée qui fit manger à son frere Thyeste , le fils de ce malheureux Prince , crime qui fit reculer d'horreur le Soleil.



il détourne ses coursiers & ses regards. . .  
L'aventure de la Toison d'or avoit précédé. \* Ce ne font qu'horreurs sur horreurs, que meurtres sur meurtres. Les coupables ombres de nos ayeux ont fait sortir des enfers la furie qui poursuit leurs descendans. Oui, un génie ennemi te persécute, malheureuse Iphigénie. Hélas ! il s'est attaché à moi dans la nuit fatale où ma mere conçût. Les Parques dès-lors me destinerent une naissance & des jours aussi tristes, que l'hymen de Clytemnestre. Premier fruit de cet hymen infortuné, je deviens l'objet de tous les vœux ; mais la fille de Leda ne m'avoit donné le jour & ne m'avoit élevée que pour être immolée aux Grecs, & immolée par un pere. Les cruels ! ils me conduisirent au milieu de l'Aulide sur un char comme une épouse : Déplorable épouse ! l'on me destinoit au fils d'une Déesse, & je fus livrée à la mort. Maintenant habitante de ces rivages barbares, je suis dans un séjour odieux,

---

\* C'est l'aventure qu'on a vûe dans les *Coëphores* d'Eschyle. Thyeste vola à son frere Atrée le Toison d'or, dont dépendoit la destinée de son Royaume. Atrée s'en vengea par le crime qu'on vient de dire.

## 18 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

fans hymen , fans enfans , fans patrie , fans amis. Mon occupation n'est plus de chanter Junon Déesse d'Argos , ni d'exprimer sur les riches tapis avec l'art de Minerve, les Titans qu'elle dompta. Un plus triste emploi succède à ces doux amusemens. Prêtresse de Diane, j'arrose ses autels , & la cruelle \* Até du sang des misérables. Leurs gémissemens, leurs larmes, leurs cris ne les dérobent jamais au sort qui les attend. C'est peu, & comme si ces spectacles † sanglans devoient être comptés pour rien, il me faut pleurer un frere mort à Argos , un frere que je laissai dans un âge tendre, comme une fleur naissante entre les bras & dans le sein de sa mere , un frere né pour porter la couronne d'Argos , & pour jouir d'un destin plus heureux.

---

\* Déesse malfaisante , qui troubloit l'esprit des hommes pour les précipiter dans le malheur. Les Poètes feignent que les *Lites* ou les *Prieres* , filles de Jupiter , comme elle , prévenoient ou suspendoient sa malignité.

Note  
de l'Edi-  
teur.

† Ce n'est point là le Grec » Mais oublions  
» les malheurs passés , dit Iphigénie , il est un  
» mal présent qui demande toutes nos lar-  
» mes : c'est la mort , la mort déplorable de  
» mon cher Oreste. »

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE , LE CHŒUR , UN BERGER.

LE CHŒUR à *Iphigénie*.

Voici un Berger qui s'avance des bords de la mer : sans doute il veut vous faire part de quelque nouvelle.

LE BERGER.

Ah , Princesse , ah , fille d'Agamemnon , préparez votre cœur au récit que je dois vous faire.

IPHIGÉNIE.

Quelle fâcheuse nouvelle viens-tu m'apprendre ?

LE BERGER.

Deux jeunes hommes sortis secrètement de leur vaisseau sont entrés dans la terre des Cyanées. † Agréables victimes

\* Le Berger d'Euripide ne fait point d'exclamations ; il ne dit point de *préparer son cœur* ; il dit simplement : « Ecoutez , fille d'Agamemnon , la nouvelle que j'ai à vous apprendre » Il ignore l'intérêt qu'Iphigénie peut prendre à l'arrivée des deux inconnus. † Elles étoient appelées *Symplegades*.

Note  
de l'Édi-  
teur.

Note  
de l'Édi-  
teur.

20 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

pour la Déesse ! C'est à vous, Madame, à disposer les bains, les initiations & les préparatifs du sacrifice.

IPHIGÉNIE.

D'où sont ces étrangers ? quelle région leur a donné naissance ?

LE BERGER.

Ils sont Grecs. C'est tout ce que je sçai.

IPHIGÉNIE.

N'as-tu point entendu leurs noms ? ne peux-tu me les dire ?

LE BERGER.

Pylade est le nom que l'un d'eux donnoit à l'autre.

IPHIGÉNIE.

Et celui du second ?

LE BERGER.

On l'ignore, nul de nous ne l'a entendu.

IPHIGÉNIE.

Comment ont-ils été aperçûs & pris par les Bergers ?

---

*concurrentia saxa*, sur l'opinion fabuleuse & poétique que ces deux rochers se rapprochoient pour écraser les navires qui passaient entre-deux. Ce passage en effet encore aujourd'hui est fameux par les naufrages.

## L E B E R G E R.

Sur le rivage, vers une Grotte de cette mer inaccessible.

## I P H I G É N I E.

Mais que font les Bergers sur le rivage de la mer ?

## L E B E R G E R.

Nous allons laver nos troupeaux.

## I P H I G É N I E.

Répondez-moi derechef, Berger, Comment & par quelle ruse avez-vous pris ces étrangers ? Voilà ce que je veux sçavoir... (*à part*) Hélas, depuis longtemps il n'étoit venu de Grecs sur ces côtes. Leur sang cessoit de couler sur l'autel.

## L E B E R G E R.

Nous avons conduit nos grands troupeaux à la mer qui sépare les Cyanées. On y voit un rocher creux que les flots en se brisant ont entr'ouvert en divers endroits : c'est la retraite de ceux qui pêchent le précieux coquillage dont on tire la pourpre. Là un de nos Bergers apperçoit deux jeunes hommes. Etonné de ce spectacle, il recule d'un pied timide & sans bruit. « Regardez, dit-il, » à travers les fentes de cette Grotte. Deux Divinités s'y sont retirées. » Un autre Berger plus religieux, lève les

## 22 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

mains vers ces Dieux prétendus , & les adore d'un œil respectueux. « Divin Palemón, \* s'écrie-t-il, fils de Leucothoé, » protecteur des frêles vaisseaux , foyez- » nous favorable. » Puis adressant la parole aux deux. « Soit que vous foyez » les Gemeaux de Leda, † soit que Nerée, ¶ pere de cinquante Déesse, vous » ait donné le jour , Dieux. . . . » A ces mots un autre que l'impiété rendoit plus féroce & plus vain , interrompt ces vœux par des risées , & soutient que ce sont des étrangers que la crainte de nos coutumes & du sacrifice obligeoit à se cacher dans l'autre. Je l'avouerai , Madame , son avis a paru le plus sensé à la plûpart de nous. On convient de donner la chasse à ces victimes destinées à Diane. Cependant l'un des deux Grecs sort de la grotte ; il monte sur le rocher ; il s'arrête. Sa tête agitée çà & là , ses mains tremblantes , son air effaré , marquent une espèce de frénésie. Il crie comme un chasseur : « Pylade, vois-tu celle-ci ?... » regarde cette autre . . . c'est une furie

---

\* Ou Melicerte Dieu marin.

† Castor & Pollux.

¶ Nerée fils de Thétis , pere des cinquante Nereïdes.

» infernale. Vois comme armée de fer-  
» pens elle s'élançe sur moi. Elle en veut  
» à mes jours. . . . Quelle est cette autre  
» Euménide ? tout, jusqu'à ses vêtemens,  
» respire la flamme & le sang. Elle fend  
» les airs de ses vastes aîles. . . . Ciel !  
» je vois ma mere entre ses bras . . . elle  
» va m'accabler . . . elle me poursuit : où  
» fuir ! . . . » Tandis qu'il exhaloit ainsi  
sa fureur , vous l'eussiez vû changer de  
gestes , de couleur & de voix. Tantôt  
il mugissoit comme les taureaux ; tan-  
tôt il aboyoit comme les chiens : \* il  
imitoit enfin tous les cris effrayans qu'on  
attribue aux Euménides. Saisis d'effroi ,  
comme si la mort nous eût menacés ,  
nous demeurions courbés & tremblans  
dans un silence profond. Aussi-tôt le fu-  
rieux tire son glaive , il s'élançe comme  
un lion à travers nos troupeaux : il per-  
ce leurs entrailles , il frappe impitoya-  
blement , prévenu de l'idée qu'il appai-  
seroit ainsi les Furies. La mer se couvre  
d'une écume ensanglantée. Les Bergers  
revenus de leur frayeur & voyant leurs  
troupeaux tomber égorgés , prennent les

---

\* Les Furies qui représentoient les remords  
étoient aussi appellées Chiens.

armes ; mais dans la crainte d'être trop foibles contre les efforts de ces braves étrangers , ils enflent leurs Conques pour appeller les habitans. En un moment une troupe nombreuse s'assemble. Cependant l'étranger se pâme : l'accès de sa fureur se calme ; l'écume coule de ses lèvres ; il est renversé. Sa chute ranime notre courage ; chacun veut se signaler au combat , on se heurte , on frappe , les pierres volent. Mais l'autre étranger sans perdre courage , essuye l'écume qui sortoit de la bouche de son ami ; il le couvre de ses vêtemens : il observe & pare les coups , pour garantir celui qui fait l'unique objet de ses tendres soins. Celui-ci revient à lui , se relève , & à l'aspect de cette nuée d'ennemis , il pousse des gémissemens ; nous ne cessons de les charger de toutes parts , sans leur donner le loisir de se reconnoître. Alors nous avons entendu une voix effroyable & ces terribles mots : « Cher Pylade , » nous mourrons ; mais pour mourir en » Héros , prends ton épée & suis-moi. » Dès que l'on a vû briller le fer entre les mains de ces deux Guerriers , les forêts ont été remplies de Bergers mis en fuite ; mais tandis que les uns fuyoient , les autres poursuivoient les vainqueurs. Une grêle



grêle de pierres pleuvoit sur eux. S'ils reculoient, on les épargnoit. Ce qui paroît incroyable, de tant de bras réunis pour prendre ces malheureuses victimes, nul ne pouvoit en venir à bout. Nous n'avons même réussi qu'avec peine, & moins par la valeur que par la ruse. On les enveloppe enfin, on leur fait lâcher leurs épées. \* Épuisés de forces, leurs genoux se déroboient sous eux. Ils tombent, nous les faisons, nous les conduisons au Roi. Il les envisage, & les envoie sur le champ à la mort. Souhaitez, ô Princesse, bien des victimes pareilles. Leur sang vous vengera de la cruauté des Grecs, & de la sanglante aventure d'Aulide.

## LE CHŒUR.

Berger, quelles merveilles vous m'avez racontées de ce Grec inconnu. C'est pour son malheur qu'il a paru dans ces terres fatales aux étrangers ?

## IPHIGÉNIE.

Il suffit, Berger; allez & m'amenez l'un & l'autre. J'aurai soin du reste.

---

\* Grec, à coups de pierres.

## S C E N E I I.

I P H I G É N I E &amp; L E C H Œ U R.

I P H I G É N I E.

Que dis-tu, triste Iphigénie ? tendre & sensible autrefois pour les malheureux Grecs qui tomboient entre tes mains, tu donnois des larmes à leur sort, & tu demeures tranquille ! Déplorables Grecs, qui que vous soyez, n'imputez mon insensibilité qu'au songe cruel qui m'a peint Oreste mort ; mais vous me trouverez barbare. Je l'avouerai, chères Compagnes, mon cœur est ulcéré. Le bonheur d'autrui blesse les malheureux, & nous voulons du mal aux autres par la seule raison que nous sommes dans le malheur. Puissant Jupiter, que les vents & les vaisseaux conduits par votre main, n'amènent-ils en ces lieux les auteurs de mes maux, Hélène & Menelas, pour les sacrifier à ma vengeance ! que je sçaurois bien leur trouver une Aulide en ces climats ! les inhumains ! ils m'égorgerent comme une timide Genisse. J'étois la victime, un pere étoit le Prêtre. Puis-je oublier ces horreurs ! hélas, il m'en sou-

vient toujours. \* Combien de fois ai-je  
 porté les mains au visage de mon pere !  
 collée à ses genoux que je tenois em-  
 brassés. O mon pere , lui disois-je , à  
 » quel affreux hymen m'avez-vous desti-  
 » née ? une mere abusée triomphe ; les  
 » Argiennes charmées font éclatter leur  
 » joie , elles invoquent l'hymenée dans  
 » leurs chansons ; la Cour ne retentit  
 » que du doux son de la flûte ; & ce-  
 » pendant je péris par vos mains ! Cet  
 » Achille tant promis , c'étoit donc Plu-  
 » ton , & non pas le fils de Pelée. Par  
 » quelle cruelle feinte m'avez-vous con-  
 » duite sur un char de triomphe à ce  
 » sanglant hymen ? » Vains efforts, il fal-  
 lut obéir. Vainement jettant de timides  
 regards à travers mes voiles , je pris ce  
 frere que je pleure ; ( triste souvenir ! il  
 n'est plus : ) je le pris entre mes bras . . .  
 épouse d'Achille & sœur d'Oreste , † je

---

\* Maniere de supplier , dont il est parlé dans  
 la sainte Ecriture.

† » La pudeur m'empêcha de donner à ce  
 » tendre enfant , quelques baisers , quoique sa  
 » sœur , dans la persuasion où j'étois que j'al-  
 » lois passer aussi-tôt dans la maison de Pelée. »  
 La raison de ceci est que quand une vierge  
 étoit accordée elle devoit réserver pour l'époux  
 les premieres marques de sa tendresse. » Je

Note  
 de l'Édi-  
 teur.

28 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

portai la pudeur jusqu'à me refuser aux embrassemens d'un enfant qui étoit mon frere. Je différerai mes tendres caresses à mon retour. Inutiles projets? . . . cher Oreste, si ta mort est certaine; parle, dis-moi qui l'a causée? est-ce \* l'envie

» différerai, poursuit-elle, mes adieux à un autre  
 » tems, comme si jamais j'eusse du revoir Ar-  
 » gos! . . . Oreste infortuné, s'il est fondé le  
 » soupçon que j'ai de ta mort, quel malheur  
 » l'a causée? Scroit-ce encore la fureur de mon  
 » pere? . . . »

*καὶ πατρὸς ζηλώματα*. C'est dans ce mot qu'est la difficulté. Si, comme l'ont traduit les Interprètes Latins d'EURIPIDE, on veut entendre par ce mot les exploits militaires qu'auroit faits Oreste sur les traces glorieuses de son pere, alors on ne voit plus *ni sens ni raison*: le P. B. a raison de le dire. Si vous aimez mieux traduire avec lui: *est-ce l'envie d'un pere?* l'auroit-il sacrifié, comme moi à Diane: 1°. le sens n'est gueres meilleur, ce n'est point par *envie*, c'est par ambition qu'Agamemnon immola Iphigénie. 2°. J'ai sujet de douter que cette phrase fut bien Grecque en ce sens. Voici ma conjecture: c'est que *πατρὸς ζηλώματα* veut dire, *Patris amulatio, imitatio*: & qu'ainsi, la pensée d'Iphigénie est de demander, si, à l'exemple d'Agamemnon, on n'auroit point immolé Oreste ou à Diane, ou à une autre Divinité, pour détourner quelque malheur?

\* Je traduis ainsi, en mettant un point in-

d'un pere ? t'a-t-il sacrifié comme moi à Diane ? quelle affreuse contradiction ! cette Déesse écarte de ses autels les prophanes dont les mains impures sont souillées d'un meurtre , que dis-je ? par l'attouchement d'un cadavre ou d'un enfant récemment sorti du sein de sa mere : & je croirai qu'elle prend plaisir à voir couler le sang des victimes humaines ? non , la Déesse n'a point puisé dans le sein de Latone \* une si aveugle inhumanité. Il n'est pas même croyable que le festin † horrible de Tantale ait pû plaire aux Dieux. Les ‡ Sauvages habitans de ces climats , parce qu'ils aiment le car-

terrogatif dans le texte , sans quoi il me semble qu'il n'y auroit ni liaison , ni sens. Les Commentateurs ne disent rien de cet endroit , qui n'est pas des moins embarrassans.

\* Grec, *Épouse de Jupiter.*

† Tantale, Roi de Phrygie, recevoit très-souvent les Dieux chez lui. Un jour, faute d'autres mets, il s'avisa de leur présenter son fils même dans un festin. Cérés seule mangea l'épaule de l'enfant : on lui en substitua une d'yvoire en le ressuscitant : d'où vient que VIRGILE, *Georg. l. 3. v. 7.* l'appelle *Humeroque Pelops insignis eburno*. Tantale s'étoit retiré dans le Peloponnèse après avoir enlevé Ganymède fils de Tros, Roi de Troye.

‡ Voilà un passage qui marque bien nettement

## 30 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

nage, ont attribué à la Divinité leur barbare inclination. J'en justifie les Dieux, & je ne puis penser qu'aucun d'eux soit capable d'un crime.

---

## II. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

*Strophe I.*

O Cyanées, rochers qui joignez les mers que traversa jadis la frénétique \* Io, quand elle passa d'Europe en Asie, quels sont, dites-moi, ces étrangers, qui, comme elle, ont eu l'audace de parcourir le Pont-Euxin ? d'où vient ont-ils quitté l'Eurotas couronné de joncs, & les rives sacrées de Dircé, pour aborder à ce rivage, où une Prêtresse teint de sang humain l'autel & les colonnes du Temple ?

*Antistrophe I.*

Portés par les vents, & plus encore

---

ment que les Payens éclairés distinguoient leur Théologie d'avec les fables qui divinisoient les crimes & les passions des hommes.

\* Io, fille d'Inachus, fut aimée de Jupiter, qui la changea en Genisse, pour la dérober à la colère de Junon. Mais la Déesse rendit sa rivale furieuse, de sorte que celle-ci passa en Asie, après avoir long-tems erré.

par l'intérêt, le désir des richesses les a-t-il contraints de braver la fureur des flots sur un fragile vaisseau ? l'intérêt a ses douceurs, douceurs funestes aux mortels. Il est insatiable. Il les fait errer de mers en mers, & de villes en villes pour se charger d'un véritable poids. Frivole & vaine passion ! \* outrée dans les uns elle devient fureur, modérée dans les autres on la nomme prudence.

Comment ces étrangers ont-ils passé les deux isles qui semblent se réunir, &

*Strophe II.*

\* Il me semble que le Traducteur n'entendant pas ces trois petits vers, leur a donné un sens arbitraire. Les voici.

*Note de l'Editeur.*

Κε αἰ δόξα. γνώμα  
 δ'οἷς μὲν ἀκαίρος ὄλβος,  
 τοῖς δ' εἰς μέσον ἤκει.

Ce texte difficile que les Commentateurs, suivant leur coutume, n'éclaircissent point, pour se jeter dans un fatras d'érudition déplacée, veut dire, selon moi, que les commerçans se précipitent en mille risques pour faire fortune.  
 » Mais frêles espérances ! κενὰ δόξα. Cette  
 » soif des richesses, γνώμα ὄλβου, devient fa-  
 » tale aux uns, οἷς μὲν ἀκαίρος : & ne procure  
 » aux autres qu'une fortune assez médiocre,  
 » τοῖς δ' εἰς μέσο ἤκει. » Cela est vrai, sur-  
 tout pour ces tems-là, & ces peuples-là, dont  
 le commerce maritime n'étoit pas fort étendu.

### 3.2 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

les écueils de \* Phinée qui veille toujours à la perte des Nautonniers ? Par quel bonheur ont-ils parcouru les vastes plaines d'Amphitrite, où le chœur des Nereïdes anime par des chansons les vents qui voltigent autour des vaisseaux, & qui enflent les voiles ? Zéphire & le vent du Midi ont favorisé leur course jusqu'à † l'isle célèbre par les exercices d'Achille.

*Anti.  
Str. 11.* Ah, que ne peut un heureux hazard écarter † Hélène de Troye, & l'amener sur nos rivages suivant les vœux d'Iphigénie ! que ne peut la fille de Leda, les cheveux épars & ensanglantés, expirer

---

\* Phinée, oncle & amant d'Andromède, laissa à Persée le soin de la délivrer du Monstre marin. Il voulut ensuite l'enlever, & Persée le changea en rocher.

† Le Grec ajoute, *féconde en oiseaux*. Achille s'exerçoit à la course dans cette isle nommée Achillée, ou Leuca, ou course d'Achille, vis à-vis la Chersonèse Taurique. On l'appelloit encore l'isle des Héros, parce qu'on s'imaginoit que les Mânes des fameux Guerriers morts au siège de Troye s'y étoient retirés.

‡ Les femmes Grecques qui composent le Chœur ignoroient, aussi-bien qu'Iphigénie, le retour d'Hélène en son pays.



fous la main de la Princesse, & payer par sa mort les maux qu'elle lui a causés ! quelle agréable nouvelle à raconter aux Grecs, si quelqu'un d'eux venoit nous tirer d'esclavage ! quelle joie, quel bonheur de nous trouver \* comme en songe dans le sein de notre patrie, pour jouir des chants d'allégresse dont tout retentiroit !

## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR, LES  
DEUX GRECS enchaînés.

IPHIGÉNIE.

Voici qu'on amène les victimes chargées de chaînes. Taisez-vous, chères compagnes... Ce sont en effet les deux Grecs destinés au sacrifice. Ils s'approchent du Temple, & le Berger ne nous a point fait un faux rapport.

\* BARNÉS explique cet endroit en deux manières. *Que ne pouvons-nous, suivant le songe d'Iphigénie, nous trouver en Grèce? Ou bien: Que ne pouvons-nous, même en songe, être transportés dans notre patrie.* Le sens que j'ai préféré, est, ce me semble, plus naturel.

## LE CHŒUR.

Princesse, puisque cette région vous a confié le soin d'initier les victimes, recevez celle-ci. Il faut céder à une coutume qui, respectable en ces lieux, paroît impie & exécration aux Grecs.

## IPHIGÉNIE.

Hé-bien, commençons; mes premiers soins sont dûs aux cérémonies de Diane. Qu'on délie d'abord ces étrangers. \* Ils sont consacrés à la Déesse; les chaînes ne leur conviennent plus. (*à ses femmes*) † Vous autres, allez au Temple, & faites les préparatifs ordinaires... Mais vous, ô déplorables étrangers, dites-moi quels parens infortunés vous ont donné le jour? quelle sœur, si vous en avez,

\* On délieoit jusqu'aux criminels quand leur arrêt étoit prononcé, afin de leur donner la triste satisfaction de mourir libres.

† Il y a là une difficulté; car si Iphigénie ordonne à ses femmes d'aller au Temple, le Chœur disparoît dans cette Scène. On voit cependant par la suite que le Chœur a été témoin d'une partie au moins de cet entretien d'Iphigénie avec les deux Grecs. Il est naturel de croire qu'une partie des femmes va exécuter les ordres de la Prêtresse, tandis que l'autre reste sur le Théâtre, ou bien qu'Iphigénie adresse la parole à d'autres Ministres du Temple.

fera privée de tels freres ? hélas ! vous ignorez votre fort. Car qui connoît les desseins des Dieux ? notre destin nous est caché. La fortune en fait un mystère impénétrable. Parlez donc , ô étrangers : d'où venez-vous ? quelles mers avez-vous parcourues pour arriver en ces lieux ? éloignés de votre patrie , hélas , que votre absence sera longue ! vous l'avez quittée pour ne la plus revoir.

O R E S T E.

Quel intérêt prenez-vous à nos maux, ô femme, qui que vous soyez ? pourquoi plaindre notre destinée ? voulez-vous nous attendrir ? mais est-on sage de prétendre vaincre par d'inutiles pleurs la crainte d'une mort prochaine & inévitable ? l'est-on de pleurer le destin de ceux qu'on voit périr , sans espoir de les sauver ? n'est-ce pas redoubler leurs maux ? croyez-moi, nous n'en mourrons pas moins. Laissons aller le cours de la fortune. Cessez de nous plaindre. Nous sçavons trop les usages de ce pays , & le fort qui nous y attend.

I P H I G É N I E.

Qui de vous se nomme Pylade ? voilà d'abord ce que je veux sçavoir.

O R E S T E.

Le voici... (*en montrant son ami*) Mais

36 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.  
quel plaisir cela vous peut-il faire ?

IPHIGÉNIE.

De quelle ville Grecque est-il Citoyen ?

O R E S T E.

Mais, Madame, encore une fois, d'où naît cette curiosité ? que vous servira de le sçavoir.

IPHIGÉNIE.

La même mere vous a-t-elle donné le jour ?

O R E S T E.

L'amitié, non le sang, nous rend frères.

IPHIGÉNIE à *Oreste*.

Mais vous, quel nom avez-vous reçu de l'auteur de vos jours ?

O R E S T E.

Je suis malheureux : voilà le nom qui me convient.

IPHIGÉNIE.

C'est un effet de la fortune ennemie : mais ce n'est pas ce que je demande.

O R E S T E.

Madame, laissez-nous mourir inconnus ; nous en mourrons moins misérables.

IPHIGÉNIE.

Généreux étranger, d'où avez-vous puisé des sentimens si héroïques ?

O R E S T E.

\* On veut mon sang, je le livre. Laissez-moi le secret de mon nom, qui vous est inutile.

I P H I G É N I E.

Et vous refuserez de nommer au moins la ville où vous avez pris naissance ?

O R E S T E.

Que servira de nommer le lieu de ma naissance ? je touche à mon dernier moment.

I P H I G É N I E.

Quoi donc ? qui vous empêche de m'accorder cette grace ?

O R E S T E.

Hé-bien, vous le voulez, le Royaume d'Argos est ma patrie. †

I P H I G É N I E.

O Dieux ? dites-vous vrai ?

\* Le texte porte : *Vous immolerez mon corps, & non pas mon nom.* Il y a dans le Grec entre *σῶμα corpus*, & *ὄνομα nomen*, un rapport qu'on ne peut exprimer en François.

† Oreste dit dans ce vers qu'Argos est sa patrie, & un moment après qu'il est de Mycènes. Cela s'accorde en ce que Argos est en même tems le nom de la Capitale, & du Royaume d'Agamemnon. Quant à Mycènes, c'est la ville où naquit Oreste.

O R E S T E.

Oui, Madame, & Mycènes m'a vû naître. O ville autrefois fortunée !

I P H I G É N I E.

Comment donc avez-vous quitté votre Patrie ? est-ce par l'exil ?

O R E S T E.

Par un exil involontaire en quelque forte, & toutefois volontaire.

I P H I G É N I E.

Achevez, ô étranger, de m'instruire sur ce que je veux apprendre de vous.

O R E S T E.

Je le ferai en peu de mots, Madame, & d'une manière conforme à ma fortune.

I P H I G É N I E.

Votre arrivée d'Argos m'est plus précieuse que vous ne pensez.

O R E S T E.

Vous pouvez vous en réjouir. N'exigez pas de moi les mêmes sentimens.

I P H I G É N I E.

Troye, cette ville si célèbre dans l'Univers, vous est sans doute connue.

O R E S T E.

Plût aux Dieux ne l'avoir jamais connue ! que n'est-elle moins qu'un songe pour moi ! \*

Note  
de l'Édi-  
teur.

\* Periphrase obscure & mauvaise, au lieu de dire : *pas même en songe.*

IPHIGÉNIE.

Si j'en crois la renommée, cette superbe ville a été renversée par les armes.

O R E S T E.

La Renommée ne vous a point abusée.

IPHIGÉNIE.

Hélène est-elle retournée avec Menelas ?

O R E S T E.

Ah ! que son funeste retour a coûté de maux à \* quelqu'un des miens !

IPHIGÉNIE *à part.*

Elle ne m'a pas moins causé de malheurs ! où donc est cette Princesse ?

O R E S T E.

A Sparte avec son époux.

IPHIGÉNIE.

O Hélène , ô nom exécrationnable pour toute la Grèce... (*à part*) & pour moi !

O R E S T E.

Dites pour moi , Madame ; je sçai ce que m'a coûté son fatal hymen.

IPHIGÉNIE.

Le retour des Grecs est-il véritable , comme le publie la Renommée ?

\* Oreste parle de lui-même à mots couverts. Il n'ose se faire connoître à cause de son parricide. Iphigénie de son côté ne se découvre point ; & cet *incognito* rend la pièce fort intéressante.

O R E S T E.

Mais, Madame, pourquoi, je vous prie, cet amas & ce détail de questions ?

I P H I G É N I E.

J'ai mes raisons pour tirer de vous ce récit avant votre trépas.

O R E S T E.

Continuez, puisqu'il vous plaît ainsi. Je suis prêt à vous satisfaire.

I P H I G É N I E.

Le Devin Calchas est-il revenu de Troye ?

O R E S T E.

Le bruit de sa mort s'est répandu chez les Argiens.

I P H I G É N I E.

O équitable Déesse !... Et le fils de Laërte \* vit-il ?

O R E S T E.

Il vit : au moins on le croit : mais il n'est pas encore retourné à Ithaque.

I P H I G É N I E.

Ah puisse-t-il périr, & ne revoir jamais sa patrie !

O R E S T E.

Son sort est assez triste ; ne lui souhaitez rien de plus.

\* Ulyffe.



IPHIGÉNIE.

Mais le fils de Thétis... Achille respire-t-il encore ?

O R E S T E.

Il est mort. Vainement son hymen fut préparé en Aulide.

I P H I G É N I E.

Hélas ! ce ne fut qu'une feinte. On peut en croire ceux qui l'apprirent à leurs dépens.

O R E S T E.

Mais encore une fois, Madame, que dois-je penser d'une personne si bien instruite des affaires de la Grèce !

I P H I G É N I E.

Apprenez enfin... que je suis Grecque. J'ai été enlevée à la fleur de l'âge.

O R E S T E.

Pardonnez, votre curiosité cesse de me surprendre.

I P H I G É N I E.

Qu'est devenu ce Général fortuné ? ... ce....

O R E S T E.

Qui, Madame : car, hélas, celui qui m'est connu ne sçauroit être appelé heureux.

I P H I G É N I E.

J'entends Agamemnon, fils, disoit-on, d'Atrée.

O R E S T E.

J'ignore tout ceci. Madame , au nom des Dieux , ne m'interrogez pas sur ce point.

I P H I G É N I E.

Ah plutôt , au nom des Dieux , parlez pour calmer mes douleurs.

O R E S T E.

Déplorable Prince ! il a cessé de vivre, & il a perdu quelqu'un après lui.

I P H I G É N I E.

Il est mort ! ah, malheureuse ! ... Mais de quelle maniere ? poursuivez.

O R E S T E.

D'où vient ce soupir échappé ? quel intérêt prenez-vous à ce Prince.

I P H I G É N I E.

Je plains son ancienne fortune.

O R E S T E

Son sort est en effet déplorable. Une épouse l'a cruellement égorgé.

I P H I G É N I E.

Ah , femme barbare ! Prince infortuné !

O R E S T E.

Cessez , Madame , d'en demander davantage. J'ai tout dit.

I P H I G É N I E.

Un mot, & je suis satisfaite. L'épouse de ce Roi voit-elle encore le jour ?

O R E S T E.

Elle n'est plus. Son fils, son propre  
fils, lui a ravi la lumiere.

I P H I G É N I E *à part.*

Quelle confusion dans la maison d'A-  
trée ! & ce fils a-t-il commis volontaire-  
ment cet attentat ?

O R E S T E.

Il l'a fait à dessein. Il a vengé son  
pere.

I P H I G É N I E.

Ciel ! quel crime ! mais quelle équité !

O R E S T E.

Tout innocent qu'il est, il a les Dieux  
pour ennemis.

I P H I G É N I E.

Reste-t-il à Mycènes quelque autre  
rejetton de l'infortuné Roi ?

O R E S T E.

Il ne reste qu'Electre.

I P H I G É N I E.

Mais quoi ? ne sçait-on rien de sa  
sœur immolée en Aulide ?

O R E S T E.

Rien, si ce n'est qu'elle ne jouit plus  
de la lumiere du soleil.

I P H I G É N I E,

Je la plains, aussi-bien que son pere,  
qui devint son bourreau.

O R E S T E.

Il l'a payé chèrement. Une mere a vengé sa fille.

I P H I G É N I E.

Mais le fils du Roi mort est-il dans Argos ?

O R E S T E.

Il vit. Où ? on l'ignore. Fugitif, il est par-tout & en nul endroit.

I P H I G É N I E.

Il vit, c'en est assez. (*à part*) Disparaissez, songes vains, qui m'aviez abusée, vous n'êtes qu'illusion. Et vous, \* Génies, qu'on appelle sçavans, votre science n'est pas moins vaine que les songes. Je le vois, l'erreur est le partage des Dieux aussi-bien que des foibles hommes. Ne falloit-il point, à en croire ces Oracles trompeurs, que le fils d'Agamemnon périt encore pour les justifier !

L E C H Œ U R.

Hélas ! qui nous apprendra aussi la destinée de nos parens ? vivent-ils ? sont-ils privés du jour ?

I P H I G É N I E.

Ecoutez, ô étrangers, l'entretien que

\* Les Anciens croyoient aux génies des Cabalistes.

nous venons d'avoir pourra vous être de quelque utilité. J'attends pour vous & pour moi un succès heureux de mon dessein, si vous l'approuvez tous. (*à Oreste*) C'est à vous de répondre, vous que j'ai interrogé jusqu'à présent. Je vous donne la vie. Voulez-vous à ce prix retourner à Argos, & porter au peu d'amis qui me restent en ce pays, une lettre qu'un captif touché de compassion a écrite en mon nom. Victime des sévères loix de Diane, \* il ignoroit que ma main meurtrière dût payer ce service de la mort. Hélas ! je n'ai trouvé jusqu'à ce jour aucun Grec qui ait pû retourner dans l'Argolide, & rendre cette lettre à la personne du monde qui m'est la plus chère. Pour vous qui paroissez entrer

---

\* Cette explication est fautive. Iphigénie ne dit pas en effet que ce malheureux Grec ignorât le sort qui l'attendoit ; elle dit au contraire, qu'il voulut bien écrire la lettre pour Argos qu'elle lui dictoit. » Il eut pitié de la » Prêtresse même qui l'alloit immoler : il vit » bien que sa main étoit innocente du sang » qu'elle versoit : qu'elle n'étoit que l'instrument involontaire de la loi du pays, & des » ordres de la Déesse ( Diane ) qui justifie ce » ce barbare usage. » Ce qui suppose, ou qu'Iphigénie ne sçavoit pas écrire, ou qu'elle avoit ses raisons pour céder son écriture.

Note  
de l'Edi-  
teur.

## 46 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

dans mes intérêts , qui connoissez Mycènes , & ceux que je chéris , partez : en récompense de ce léger service , je vous dérobe au trépas. Quant à cet étranger , (*montrant Pylade*) puisque nos Loix l'ordonnent , qu'il meure pour tous les deux.

## O R E S T E.

Non, Madame, il ne mourra pas. J'approuve tout hors ce point. Il me seroit trop dur de le voir périr. C'est moi qui l'embarquai sur cet Océan de malheurs. Sa trop constante amitié l'a contraint de suivre un Pilote aveugle. Est-il juste que je le perde pour vous servir , & que je me sauve à ce prix ? Faites mieux , Madame , chargez-le de votre message pour Argos , & abandonnez-moi à qui voudra me donner la mort. C'est une lâcheté de procurer son salut aux dépens d'un ami qu'on associe à ses calamités. Tel est mon ami , & il m'est plus précieux que moi-même.

## I P H I G É N I E.

O générosité non-pareille ! oh que la source d'où vous avez puisé de si nobles sentimens est illustre ! plutôt aux Dieux que le seul reste de ma famille vous ressemblât ! car sçachez que j'ai un frere, malheureuse seulement de ne pas le voir.

Mais puisque vous le souhaitez ainsi, j'y consens, envoyons votre ami, contentez votre ardeur, & mourez.

O R E S T E.

Qui me sacrifiera ? qui fera ce cruel office ?

I P H I G É N I E.

Moi. Prêtresse de Diane, tel est mon emploi.

O R E S T E.

Ah, Madame, l'horrible & l'indigne emploi pour une personne telle que vous !

I P H I G É N I E.

Triste nécessité ! il le faut.

O R E S T E.

Quoi ! une femme plonger le poignard dans le sein des hommes.

I P H I G É N I E.

Non, mon devoir est de répandre l'eau lustrale sur la tête des victimes.

O R E S T E.

Mais puis-je demander qui fera le sacrificateur ?

I P H I G É N I E.

Ceux qu'on charge de ce soin sont dans ce Temple.

O R E S T E.

\* Quel tombeau me destine-t-on ?

I P H I G É N I E.

Le feu sacré, &amp; une Grotte pour vos cendres.

O R E S T E.

Ah, si du moins ma sœur me rendoit les derniers devoirs!

I P H I G É N I E.

Vains souhaits ! ô étranger, qui que vous soyez, votre sœur est bien loin de ces rivages barbares. Mais puisque vous êtes Grecs, je vous tiendrai lieu de sœur. Attentive à ce triste office, j'ornerai de mes mains votre tombeau, je jetterai sur votre bucher les gâteaux funébrés, j'y verserai les libations de miel... Comptez que je ne suis point votre ennemie. Mes

\* Rien de plus intéressant chez les Anciens que la sépulture. Il n'est pas besoin d'alléguer quantité de passages pour le prouver. Un homme étoit censé malheureux s'il ne rendoit pas les derniers soupirs dans les bras de ses proches, & s'il mouroit hors de sa patrie. Iphigénie, pour consoler Oreste sur ce point, s'offre à lui rendre les devoirs suprêmes, & à lui tenir lieu de sœur; ce qui, suivant les usages anciens, rend plus piquant le plaisir du Spectateur, qui sçait qu'Iphigénie est en effet sœur d'Oreste.

lettres



lettres font dans le Temple. Je reviens. Gardes, qu'on laisse ces Captifs sans chaînes. (*à part*) Enfin je puis donc écrire à un frere tendrement aimé! ce message si peu espéré lui apprendra du moins que je vis, & le comblera de la plus douce joie.

S C E N E I I.

O R E S T E, P Y L A D E, L E C H Œ U R.

L E C H Œ U R *en se retirant (à Oreste.)*

Que je vous plains, généreux étranger, qui êtes destiné à voir couler sur vous les gouttes sanglantes des lustrations ?

O R E S T E.

Non, non, croyez-moi, je ne suis point à plaindre. Recevez mes remerciemens & mes adieux.

L E C H Œ U R *à Pylade.*

Pour vous qui devez retourner en votre patrie, nous vous félicitons de votre bonheur.

P Y L A D E.

Ah ! est-ce un bonheur pour un ami qui perd ce qu'il a de plus cher au monde.

L E C H Œ U R *en se retirant.*

Cruels sacrifices, que vous êtes terribles aux étrangers ! Qui des deux doit

50 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.  
mourir ! L'amitié, je le vois, rend la  
chose encore indécidée.

S C È N E I I I.

*Qui tient lieu d'Intermède.*

O R E S T E , P Y L A D E.

O R E S T E.

Cher Pylade, au nom des Dieux, dis-  
moi, sens-tu dans ton cœur les mouve-  
mens dont je suis agité ?

P Y L A D E.

Quoi, Seigneur ? je ne puis répondre,  
si vous ne vous expliquez.

O R E S T E.

Quelle est cette Prêtresse de Diane ?  
quelle ardeur à s'instruire des malheurs  
de Troye, du retour des Grecs, du  
Devin Calchas, & d'Achille ! Avez-vous  
remarqué comme elle a plaint Agamem-  
non ? avec quelle curiosité elle s'est in-  
formée de son épouse & de ses enfans ?  
n'en doutons point, Argos est sa patrie.  
Quel autre intérêt l'engageroit d'écrire  
en ce pays ? par quelle autre vûe s'in-  
téresseroit-elle aux affaires d'Argos  
comme aux siennes propres ?

P Y L A D E.

Vous m'avez prévenu. Vos paroles

expriment mes pensées, si ce n'est peut-être que tous les yeux sont attachés sur les fortunes des Princes, & que personne n'ignore leurs malheurs. Mais, Seigneur, \* elle a dit une autre parole....

O R E S T E.

Faites m'en part : nous l'éclaircirons de concert.

P Y L A D E.

Ah cher Oreste, je rougis de voir le jour, si vous périssez. Avec vous j'ai traversé les mers, avec vous je cesserai de vivre. De quel front oserois-je paroître à Argos † & en ¶ Phocide ? on

\* Cette parole est, comme on voit, l'arrêt de mort qu'Iphigénie a prononcé contre Oreste, qui l'a ainsi voulu. Ici commence cet admirable combat d'amitié dont parle OVIDE au troisième de *Ponto*.

*Ire jubet Pylades charum moriturus Orestem ;*

*Hic negat ; inque vicem pugnat uterque mori.*

*Exitit hoc unum quod non convenerit illis :*

*Cetera pars concors & sine lite fuit.*

» Pylade déterminé à mourir, veut faire  
 » partir son cher Oreste. Oreste le refuse ; &  
 » chacun se dispute le trépas. Ce fut leur uni-  
 » que sujet de discorde. En tout le reste ils  
 » étoient unis de sentimens.

† Patrie d'Oreste.

¶ Patrie de Pylade.

52 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

me reprocheroit, (vous connoissez les hommes) d'être revenu sans vous, & de vous avoir trahi. Que sçai-je? peut-être oseroit-on m'imputer de vous avoir donné la mort, d'avoir profité de la ruine de votre maison pour ravir votre Sceptre, & envahir votre héritage sous le nom de mon épouse votre sœur. \* O Dieux! quelle ignominie! quel affront! Non, Oreste, non, je ne puis vous survivre. Expirant, immolé avec mon ami, je mêlerai mes cendres aux

Note  
de l'Édi-  
teur.

\* Le Traducteur a grande raison de supposer Electre déjà mariée avec Pylade. Il conște par d'autres endroits de SOPHOCLE & d'EURIPIDE même que ce mariage suivit de près la mort de Clytemnestre: il semble néanmoins que Pylade en parle ici comme d'une chose à faire:

ἔγκληρον ὡς δὴ σὺν κασιγνήτην γαμῶν.

*Tanquam ducturus sororem heredem tuam.*

Mais d'abord on peut dire que rien n'est moins rare, dans les histoires fabuleuses, que ces sortes de contradictions: & de plus, qu'il est ici fort aisé de sauver la contradiction par un changement très-léger, en substituant simplement un accent à l'autre, & en lisant γαμῶν à l'Aoriste second du participe, au lieu de γαμῶν au futur: *ut pote qui duxi*, &c. comme ayant épousé votre sœur & votre héritière.

siennes. Mon amitié, ma gloire, tout l'exige.

## O R E S T E.

Cher Pylade, soyez plus équitable. Laissez-moi subir seul un supplice qui n'est dû qu'à moi. Capable de souffrir une fois le trépas, je me sens trop faible pour une double mort. N'alléguez point l'affront que vous craignez. Il retomberoit bien plutôt sur moi, si j'étois assez lâche pour sacrifier un ami qui m'a tout sacrifié. Pour ce qui me touche, croyez-moi, Pylade, persécuté par les Dieux, comme je le suis, il m'est avantageux de mourir. C'est à vous de vivre, vous dont la maison est pure & fortunée, tandis que la mienne est malheureuse & coupable. Vivez donc avec\* Electre ma sœur. Vous l'avez reçue de mes mains; mon nom revivra dans vos enfans, & ma race ne sera pas entièrement éteinte. Adieu, cher Pylade, jouis de la vie & de la couronne que je te laisse. L'unique faveur que je te demande en mourant, c'est qu'à ton retour tu dresses un tombeau qui perpétue ma mémoire. Que ma sœur l'arrose de ses

---

\* Pylade avoit épousé Electre, comme on l'a vû dans l'*Electre* de SOPHOCLE.

larmes, & le parfème de ses cheveux. Raconte - lui comment la main d'une Prêtresse d'Argos m'a ravi le jour au pied des Autels. Je te recommande une sœur. Fidèle à mon alliance & à ma maison, dont tu deviens le soutien, n'abandonne pas Electre. Adieu, le plus chéri & le plus constant de tous les amis. \* Elevé avec moi dès l'enfance, associé à mes plaisirs, † que la pitié de mes maux t'a coûté de travaux & de peines ! Apollon nous avoit abusés. Confus de ses prédictions frivoles, nous voici par son cruel artifice écartés de notre patrie. Je me livrai à sa conduite, tu le sçais : par ses barbares conseils je devins parricide... Les Dieux m'en punissent, & je meurs à mon tour !

PYLADE ¶ (*après avoir rêvé un moment.*)

Hé-bien, Oreste, § il faut vous obéir,

\* Electre envoya Oreste âgé d'onze ans chez Strophius Il y fut élevé avec Pylade.

† Grec, *de la chasse.*

¶ Il feint de se rendre, de peur de chagriner son ami. Mais il ne se rend pas pour cela. Il compte sur quelque heureux dénouement, qui tirera l'un & l'autre de cet embarras.

Note de l'Editeur. § Le P. B. dans sa Note, & encore dans ses Réflexions, p. 107, prétend que Pylade feint

vous le voulez, vous aurez un tombeau, fidèle époux, je n'abandonnerai jamais Electre; & Oreste mort retrouvera dans Pylade un plus ardent ami que durant sa vie. Mais que dis-je, Seigneur? nous n'en sommes pas réduits à cette cruelle extrémité. Prêt de tomber dans l'abyssme, en vous perdant, l'Oracle ne m'y a point encore précipité. Croyez-moi, les calamités arrivées à leur comble, enfantent souvent d'étonnantes révolutions.

## O R E S T E.

N'en parlez plus, c'en est fait. Les Oracles d'Apollon me sont inutiles.

---

de se rendre. Il y a toute apparence que c'est une charité qu'il fait à EURIPIDE, puisqu'en effet Pylade ne parle pas de mourir pour Oreste. Il seroit plus touchant & plus héroïque, sans doute, de voir son amitié moins condescendante. Mais enfin, pourquoi s'obstiner à prêter aux Anciens des beautés qu'ils n'ont pas souvent, du moins à nos yeux? Toute la suite fera voir que le Prince de Phocide est fort consentant de vivre. Il faut voir en particulier la Scène première du quatrième Acte, page 52, où Pylade dit nettement: » Et vous, Madame, à quelle punition vous soumettez-vous, » si vous ne me sauvez pas la vie? » Le Traducteur, conséquemment à sa prévention, supprime ces dernières paroles.

36 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

Vous le voyez. La Prêtresse sort du Temple pour m'immoler.

---

## A C T E I V.

### SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE,  
LE CHŒUR.

*IPHIGÉNIE au Chœur.*

Retirez-vous, chères Compagnes,  
allez dans le Temple préparer les choses  
nécessaires aux sacrificateurs.

### SCENE II.

Les mêmes hors le Chœur.

*IPHIGÉNIE.*

Voici, ô étrangers, les lettres que je destine pour Argos. Mais écoutez mes craintes & mes demandes. Humble dans le malheur, on s'oublie quand on en est sorti. Qui m'assurera que celui de vous que je chargerai de ce message ne le négligera pas, quand il se verra écarté de ce rivage dangereux?

*O R E S T E.*

Quels soupçons, Madame! ah, raf-



surez-vous. Parlez , quel garant faut-il vous donner ?

I P H I G É N I E.

Un ferment de rendre ces lettres aux amis à qui je les destine.

O R E S T E.

Vous engagerez-vous par un ferment mutuel ?

I P H I G É N I E.

A quoi voulez-vous que je m'engage ?

O R E S T E.

A dérober Pylade au trépas , à le renvoyer.

I P H I G É N I E.

Hé comment pourroit-il autrement accomplir mes souhaits ?

O R E S T E.

Mais le Tyran accordera-t-il cette faveur ?

I P H I G É N I E.

Je l'obtiendrai. Je ferai moi-même embarquer votre ami.

O R E S T E.

Il suffit. (à Pylade) Jurez le premier. Qu'un ferment le plus saint soit le gage de votre parole.

P Y L A D E *d'un air embarrassé.*

Je rendrai....

I P H I G É N I E.

Dites que vous rendrez cet écrit à mes amis.

P Y L A D E.

Oui , je rendrai cet écrit à vos amis.

I P H I G É N I E.

Et moi je vous renverrai sain & sauf des isles Cyanées.

O R E S T E.

Qui des Dieux attestez-vous , Madame ?

I P H I G É N I E.

Diane dont je suis la Prêtresse.

P Y L A D E.

Et moi je prends à témoin Jupiter même , le maître des Dieux.

I P H I G É N I E.

Mais , si vous me trahissez , quel sera le prix de votre infidélité ?

P Y L A D E.

Puissai-je ne retourner jamais en ma patrie ! & vous , Madame ?

I P H I G É N I E.

Puissai-je ne revoir jamais Argos ?

P Y L A D E.

Un article nous est échappé.

I P H I G É N I E.

Hé-bien, s'il est nécessaire, réitérons le serment.\*

P Y L A D E.

Non, je n'exige qu'une condition. Si le vaisseau s'engloutit par la tempête, si vos lettres avec ma fortune périssent dans le naufrage : en un mot, si je me sauve seul, délivrez-moi du fardeau imposé.

I P H I G É N I E.

Faisons mieux. Pour suppléer à mes lettres, je vous en dirai la teneur. C'est le parti le plus assuré. Si vous les sauvez, elles diront ce que je souhaite. Si la mer vous les enlève en vous sauvant, vous conserverez le dépôt des paroles que je vous aurai confiées.

P Y L A D E.

J'admire votre prudence ; par-là vous mettez à couvert l'honneur des Dieux & ma piété. Songez donc, Madame, à me déclarer à qui je dois remettre cet écrit, ou raconter vos paroles.

I P H I G É N I E.

Dites à Oreste fils d'Agamemnon...  
( elle lit ) *Celle qui vous écrit est cette*

\* Ce n'est nullement la pensée d'Iphigénie : voici sa réponse à Pylade : ∞ Nous en parlerons ∞ une autrefois dans un tems plus commode. ∞

Note  
de l'Édi-  
teurs.

60 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

*Princesse immolée en Aulide , cette Iphigénie qui vit encore , quoiqu'elle ne vive plus pour vous. . . .*

O R E S T E.

Iphigénie ! ô Ciel ! victime du trépas comment a-t-elle pû revivre ? où est-elle donc , Madame ?

I P H I G É N I E.

Vous la voyez , c'est moi. Ne m'interrompez point. (*elle continue de lire*)  
*Ramenez-moi en Argos , ô mon frere ; délivrez-moi , avant que je meure , de cette terre barbare , & du fatal honneur de sacrifier à Diane les Grecs qui abordent en ces climats. . . . \**

O R E S T E *bas.*

Ah Pylade , où sommes-nous ?

I P H I G É N I E *continue de lire.*

*Encore une fois , ramenez Iphigénie ou elle deviendra la furie de votre maison : Oui , Oreste . . . ( à Pylade ) Je répète ce nom afin que vous ne l'oubliez pas.*

P Y L A D E.

O Dieux !

---

Note de l'Editeur. \* Non-seulement les Grecs , mais tout étranger qui abordoit dans la Cheffonnèse Taurique. *ενοικίους πέλας*. Cette barbare loi étoit générale.

## I P H I G É N I E.

D'où vient cette surprise ? pourquoi appeller les Dieux au sujet de mes intérêts ? qu'avez-vous ?

PYLADE *en rassurant son air.*

Rien , Madame : poursuivez. Mon esprit étoit distrait. Peut-être en osant vous interroger à mon tour, parviendrai-je à découvrir des choses incroyables.

I P H I G É N I E *sans lire.*

Dites à Oreste , que Diane mit en ma place une Biche , que mon pere immola croyant me plonger le poignard dans le sein , & que la Déesse m'enleva dans ces climats. Telle est ma lettre. Vous sçavez mon secret.

P Y L A D E.

Qu'il m'est doux de pouvoir dégager sans peine le serment dont vous m'avez si heureusement lié ! oui, Madame, vous serez bientôt servie. Comptez sur la plus prompte obéissance. (*à Oreste*) Recevez, Oreste , la lettre de votre sœur.

O R E S T E.

Je la reçois. Qu'est-il besoin de l'ouvrir ? présent aux yeux d'Iphigénie je goûte un plaisir plus réel. O ma sœur , ma chère Iphigénie , est-ce vous que j'embrasse ! frappé d'un événement si peu attendu vous ne répondez point ,

## 62 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

& j'ai peine à en croire mes yeux....  
 Oui, c'est vous ! ô prodige inouï !...  
 Pardonnez les transports d'une si légitime joie.... \*

## S C E N E I I I.

Les mêmes, L E C H Œ U R.

L E C H Œ U R.

Que faites-vous, ô étranger ? comment osez-vous porter vos mains profanes sur les voiles sacrés d'une Prêtresse ?

---

\* » La plus belle de toutes les reconnoissances est celle qui naît des incidens mêmes, & qui produit une très grande surprise par des moyens vraisemblables, comme dans l'Oedipe de SOPHOCLE & dans l'Iphigénie d'EURIPIDE. Car il est très-vraisemblable & très naturel qu'Oedipe soit curieux, & qu'Iphigénie écrive une lettre à Oreste, &c. »  
 ARIST. *Poët. c. 17.*

Ce Philosophe distingue quatre espèces de reconnoissances ; l'une par les marques sensibles, comme la cicatrice d'Ulysse ; une autre par les signes arbitraires ; une troisième par le raisonnement, & une quatrième par la mémoire. Celle-ci mérite d'avoir ici sa place, à cause des deux exemples qu'il rapporte ; & dont on peut se servir heureusement. » Elle se fait par la mémoire lorsqu'un objet réveille en nous quelque souvenir qui produit

## O R E S T E.

Pourquoi vous refusez - vous à mes embrassemens ? songez , Iphigénie , que vous êtes ma sœur , fille d'Agamemnon mon pere. Songez que vous voyez ce frere , cet Oreste que vous croyiez ne revoir jamais.

## I P H I G É N I E.

Moi votre sœur ! vous mon frere !

» la reconnoissance , comme dans les Cypria-  
 » ques de Diacaïogène , où celui qui voit un  
 » tableau se met à pleurer , & ses pleurs le  
 » font reconnoître ; ou comme chez Alcinoüs,  
 » Ulysse entendant un joueur de harpe , & se  
 » souvenant de ses travaux passés ne pût rete-  
 » nir ses larmes , & fut reconnu. » Voyez en-  
 » core le chap. 15. où ARISTOTE loue extrê-  
 » mement la reconnoissance d'Iphigénie.

» Soit qu'un Poëte travaille sur un sujet  
 » déjà connu , ou qu'il en invente un nou-  
 » veau , il faut qu'il en dresse la Fable en  
 » général avant qu'il pense à l'épisodier & à  
 » l'étendre par ses circonstances. De cette  
 » maniere il met tout son sujet dans un seul  
 » point de vue. Par exemple , voici le sujet  
 » d'Iphigénie mis comme je l'entends. *Une*  
 » *jeune Princesse est mise sur un autel pour y*  
 » *être sacrifiée ; elle disparoit tout d'un coup*  
 » *aux yeux des sacrificateurs , & est portée*  
 » *dans un autre pays , où la coutume est de sa-*  
 » *crifier les étrangers à la Déesse qui y préside.*  
 » *On l'établit Prêtresse du Temple. Quelques*

64 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

ah cessez de le prétendre. Il est dans l'Argolide à Nauplie. \*

O R E S T E.

Cruelle , je ne suis donc plus votre frere ?

I P H I G É N I E.

Etes-vous fils de Clytemnestre ?

O R E S T E.

Oui , & issu de Pelops.

I P H I G É N I E.

Que dites-vous ! . . . . Quel garant pouvez-vous m'en donner ?

» années après le frere de cette Princesse arrive  
 » dans ce même lieu. Pourquoi y vient il ?  
 » pour obéir à un Oracle. Pourquoi cet Ora-  
 » cle ? cela est hors de la Fable générale &  
 » universelle. Qu'y vient il faire ? cela est  
 » hors du sujet. Il n'est pas plutôt arrivé qu'il  
 » est pris. Le voilà sur le point d'être sacrifié.  
 » Mais la reconnoissance se fait en ce mo-  
 » ment , ou de la maniere qu'EURIPIDE l'a  
 » imaginée , ou selon la vraisemblance que  
 » Polyides a très bien gardée en faisant dire  
 » par ce Prince : . . e n'est donc pas assez que  
 » ma sœur ait été sacrifiée , il faut que je le  
 » sois aussi. Et c'est ce qui le sauve. » ARIST.  
 Poët. ch. 18.

\* Nauplie , ville du Royaume d'Argos , ainsi appelée parce qu'elle étoit un Port , *ναυπη γωνία*  
*ναυπη γωνία*



O R E S T E.

Le voici. Ecoutez un secret qui vous touche.

I P H I G É N I E.

Quoi ? parlez.

O R E S T E.

Répondez-moi d'abord. Sçavez-vous,  
\* Iphigénie, la discorde de Thyeste & d'Atreé ?

I P H I G É N I E.

La Renommée me l'a apprise. Ce fut au sujet de la Toison d'or.

O R E S T E.

Souvenez-vous d'une broderie que vous avez tissée. Elle représentoit cette histoire.

I P H I G É N I E.

Cher étranger... (*à part*) Mon cœur brûle de se rendre.

O R E S T E.

Et cette image du Soleil éclipé...

I P H I G É N I E.

Je l'avoue ; c'est encore un ouvrage de mes mains.

\* Le texte porte, Electre. Sans entrer dans toutes les raisons des Commentateurs, il suffit de convenir avec BARNÉS que c'est une erreur des Copistes ; on a fait passer Ηλεκτρα, au lieu de 'Ιφιγένη, qui s'accorde aussi avec la mesure du vers.

O R E S T E.

Et l'eau lustrale qu'une mere répandit  
sur vous en Aulide....

I P H I G É N I E.

Je ne le sçai que trop. Tel fut mon  
fatal hymen.

O R E S T E.

D'où vient envoyâtes-vous alors vo-  
tre chevelure à Clytemnestre ?

I P H I G É N I E.

Pour être répandue sur mon tombeau.

O R E S T E.

Voici un garant encore plus certain.  
Vous connoissez cette pique célèbre  
dont Pelops tua Oenomaüs, pour con-  
quérir Hippodamie à Pise. Je l'ai vûe  
dans votre appartement.

I P H I G É N I E.

C'en est trop. O cher Oreste, car de  
quel autre nom ma tendresse peut-elle  
vous appeler ? oui, vous êtes ce que  
j'ai de plus cher... Je vous revois donc,  
Oreste, vous mon unique frere, vous  
dans ces climats loin d'Argos ! Ah mon  
frere....

O R E S T E.

Et moi, je revois une sœur qu'on croit  
dans la région souterraine des morts !...  
Les larmes mêlées de joie remplissent,  
malgré nous, vos yeux & les miens.

## I P H I G É N I E.

Je le laissai, il m'en souvient, sortant du sein de celle qui l'avoit allaité. A peine connoissoit-il encore la maison paternelle. O Ciel ! ô plus heureux frere que je ne puis l'exprimer... Cher Oreste, que vous dirai-je ! cet événement est au-dessus de mes expressions, au-dessus du prodige.

## O R E S T E.

Réunis l'un à l'autre, rien désormais ne pourra troubler notre bonheur.

I P H I G É N I E *au Chœur.*

Chères amies, ô vous qui prenez part à mes diverses fortunes, une joie pure & inespérée s'empare de mes sens, je l'avoue : mais hélas, que j'ai sujet de craindre qu'elle ne s'échappe comme un vain fantôme. O Argos, ô Mycènes, ô chère patrie, que ne vous dois-je pas pour un tel frere ! vous l'avez fait naître, vous l'avez élevé dans votre sein. C'est votre gloire & mon appui.

## O R E S T E.

Heureux par le sort de notre naissance, hélas, Iphigénie, nous ne sommes rien moins, si nous jettons les yeux sur nos déplorables jours.

## I P H I G É N I E.

Je l'ai bien éprouvé quand mon infor-

tuné pere me plongea le couteau sacré dans le sein.

O R E S T E.

Ah quel souvenir me rappelez-vous ?  
je crois encore à peine vous revoir.

I P H I G É N I E.

Privée de l'hymen d'Achille , on me livre à des loups furieux. Ah , mon frere, les larmes , les gémissemens , & le deuil environnoient l'Autel.

O R E S T E.

Trop cruelle cérémonie !

I P H I G É N I E.

Que j'ai pleuré l'effort d'Agamemnon ! Pere barbare , pere inhumain , avouons-le , il ne m'a point traitée en fille.

O R E S T E.

Quel enchaînement de calamités ! qu'auroit-ce été , Iphigénie , si pour surcroît vos sanglantes mains , poussées par quelque noire Divinité , avoient égorgé un frere ?

I P H I G É N I E.

Ah je me reproche , cher Oreste , cet horrible attentat. Hélas , vous l'avez à peine évité. Attentat impie ! Oreste immolé par une sœur ! j'en frémis. Mais quelle fera la fin de tant de maux ! quel heureux destin nous en tirera ! quel

moyen trouverons-nous pour arracher un frere à ces climats, à la mort, pour le renvoyer à Argos, pour ne pas faire couler son sang sur les autels ! C'est à vous, Oreste, à songer comment vous échapperez au péril qui vous menace ; si à travers mille dangers vous fuirez par terre plutôt que par mer, si vous perceriez tant de régions sauvages, & tant de pays affreux. Car comment fuir entre les Cyanées ! la route est longue & pénible. Ciel ! que je suis malheureuse ! qui lévera tant d'obstacles ? Quel Dieu, quel mortel, quel heureux hazard nous applanira la route, & finira nos malheurs ?

## L E C H Œ U R.

Témoin de tant de merveilles ineffables, & charmée de ce que j'ai entendu, je l'avoue, Oreste, les embrassemens des amis qui se retrouvent sont légitimes. Laissons les pleurs. Il s'agit de sauver nos jours. Songez aux moyens de quitter ces rivages barbares. C'est au sage de saisir l'occasion ; son unique plaisir doit être le soin de sortir des mains de la fortune.

## O R E S T E.

Oui, la fortune elle-même nous aidera. Pour peu qu'elle nous soit favorable,

76 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

j'espère tout d'elle. La Déesse n'est-elle pas plus puissante que les foibles mortels ?

IPHIGÉNIE.

Instruite de tout ce qui touche mes proches , il ne me reste qu'à sçavoir la destinée d'Electre. Daignez m'en informer. Rien pour moi n'est plus intéressant.

ORESTE.

Electre est heureuse. Elle est l'épouse de cet ami.

IPHIGÉNIE.

Mais puis-je le connoître ? D'où est-il ? quel est son pere ?

ORESTE.

C'est Strophius de Phocide.

IPHIGÉNIE.

Dieux ! Anaxibie , fille d'Atrée , est donc sa mere , & le sang nous unit.

ORESTE.

Oui , le sang nous lie , & plus encore l'amitié.

IPHIGÉNIE.

Il n'étoit pas encore né quand Agamemnon me sacrifia.

ORESTE.

Non , Strophius fut quelque tems sans voir aucun gage de son hymen.

I P H I G É N I E à *Pylade*.

O époux d'Electre ma sœur , que votre présence m'est chère !

O R E S T E.

Libérateur d'Oreste , cette qualité en lui m'est plus précieuse que celle de parent.

I P H I G É N I E.

Mais, mon frere, comment avez-vous pû porter vos mains cruelles sur une mere ?

O R E S T E.

Laissons ce propos. J'avois un pere à venger.

I P H I G É N I E.

Et quelle fureur porta Clytemnestre à cet attentat sur un époux ?

O R E S T E.

Oubliez , s'il est possible , le crime d'une mere. Il ne sied pas que vous l'entendiez raconter.

I P H I G É N I E.

Vous le voulez , je me tais... Le destin d'Argos est donc entre vos mains ?

O R E S T E.

Menelas regne , & je suis exilé.

I P H I G É N I E.

Quoi donc ? le frere d'Agamemnon a-t-il encore écrasé les restes d'une maison infortunée !

O R E S T E.

Non , la crainte des Furies qui me  
poursuivent m'a écarté de ma patrie.

I P H I G É N I E.

Voilà donc la phrénésie dont on m'a  
fait le récit !

O R E S T E.

Hélas ! on m'a vû plus d'une fois dans  
ce funeste état.

I P H I G É N I E.

J'entends. Les Furies vengent sur  
vous une mere égorgée.

O R E S T E.

Au point de m'accabler de leurs fleaux  
ensanglantés.\*

I P H I G É N I E.

Comment êtes-vous abordé à ce ri-  
vage étranger ?

O R E S T E.

Conduit par l'Oracle d'Apollon.

I P H I G É N I E.

Quel étoit votre dessein ? est-ce un  
mystère que vous ne puissiez dire ?

Note  
de l'Edi-  
teur.

\* *σέπια* ne veut point dire des *fléaux*, mais  
un mors, un frein. Et puis, qu'est-ce que des  
*fléaux ensanglantés* ? » Les furies, dit Oreste,  
» me conduisent avec un mors sanglant. » Sans  
doute qu'il fait allusion à l'écume sanglante  
qu'il rendoit dans ses accès, & dont il est  
parlé plus haut.

O R E S T E.



Je vais vous l'apprendre. C'est la source de bien des maux. Après le crime de Clytemnestre que je rais, & la vengeance que j'en tirai, la troupe des Euménides fondit sur moi, & m'exila de la patrie. Contraint de fuir, je fus encore obligé, par l'ordre d'Apollon, de voyager \* à Athènes, pour comparoître devant † ces Divinités qu'on craint de nommer. Là, se tient ce Tribunal révérend § auquel Jupiter soumit le Dieu Mars pour avoir souillé ses mains dans le sang. J'arrive : on me regarde comme un objet d'exécration, comme un ennemi des Dieux. Toutes les portes, tous les cœurs se ferment : ceux qui respectent encore les droits de l'hospitalité me reçoivent enfin, mais sans m'admettre à leur table, ni à leurs conversations. Seul, sans compagnie, sans entretien, je me vis relégué au milieu d'eux. Pour autoriser

---

\* Grec, à pied.

† Les Anciens évitoient souvent de nommer les *Furies*. Le mot d'*Euménides* leur paroissoit plus doux. C'est la différence des mots *Diable* & *Demon* parmi nous.

§ C'est l'Aréopage, ainsi nommé, parce que Mars fut le premier qui y subit le jugement de douze Divinités.

cette séparation outrageante , chaque convive boit le vin dans sa coupe , \* non plus commune , mais particulière. Insensible , en apparence , à cet affront , je dissimulois , je n'osois me plaindre : mais je portois toujours dans le cœur la honte & les remords de mon parricide. ( J'appris dans la suite que ce malheur avoit donné lieu d'établir à Athènes une fête qui subsiste encore , pour honorer la coupe de libation. ) Prêt à subir le jugement , j'entre dans l'Arcopage. Je prends un siège , comme accusé ; l'autre est occupé par la première des Euménides mon accusatrice. Apollon écoute , & parle pour ma défense. Pallas compte elle-même les suffrages , & par sa faveur ils se trouvent égaux. Je sors vainqueur , & les Euménides favorables me regardent comme absous. Les autres Furies mécontentes de ce jugement , s'attachent

---

\* Démophon , Roi des Athéniens , voyant Oreste chargé d'un parricide , ne voulut ni l'éconduire , ni le recevoir à sa table. Il s'avisa donc de le faire servir séparément , & pour justifier cette espèce d'affront , il voulut qu'on servît à chaque convive une coupe particulière , contre l'usage. Voilà le fondement de la fête qu'on appelloit *Εὐρητινὴ Κόαν*. La coupe nommée *Κύπε* , étoit une mesure Attique.

à moi , & ne cessent depuis ce jour de m'aigrir par des courses éternelles. Je reviens enfin à Delphes. Je me jette aux pieds d'Apollon , sans avoir pris aucune nourriture & résolu de me donner la mort , si ce Dieu , cause unique de ma perte , ne devenoit l'auteur de mon salut. Aussi-tôt une voix sort du sacré Trépié , \* & m'ordonne de venir en cette contrée , d'enlever la statue descendue du Ciel , & de la porter à Athènes. Tel est l'ordre d'Apollon. C'est à vous de m'aider à l'accomplir. Si je puis ravir ce dépôt sacré , libre alors de mes fureurs , je vous embarque sur mon vaisseau , & je vous ramène à Mycènes. Encore une fois , chère Iphigénie , sauvez-vous , sauvez-moi , sauvez les débris d'une famille déplorable ; le sort de la race de Pélops est entre vos mains. Elle est perdue , si la statue céleste n'est enlevée.

## LE CHŒUR.

O que la colère des Dieux , déchaînée sur la race de Tantale , l'accable d'infortunes !

## IPHIGÉNIE.

Avant votre arrivée en ces lieux , j'ai

---

\* Grec , d'or.

voulu retourner à Argos, & vous revoir. Je le veux encore. Mes souhaits vont plus loin. Je desiré de délivrer un frere, & de ranimer les cendres d'une illustre Maison, (car j'oublie qu'un pere fut mon bourreau) oui, cher Oreste, je le souhaite avec ardeur. Vous ne mourrez point. Notre race fera sauvée. Mais comment, dites-moi, comment surprendre la Déesse? comment tromper Thoas? s'il trouve l'autel dépouillé de la statue, c'est fait de moi. Quelle excuse alléguerois-je? Ah, si vos projets pouvoient réussir, si vous m'enleviez avec la Déesse, si une entreprise si belle s'exécutoit!... Mais non, Oreste retournera en sa patrie, & la triste Iphigénie périra... N'importe, les dangers me seront chers, & la mort me sera douce, si je sauve un frere. Non, à ce prix je ne refuse point ne m'exposer au trépas. Que peut une simple fille pour soutenir sa maison? vous en êtes l'unique appui.

O R E S T E.

Aux Dieux ne plaise, Iphigénie, que je devienne doublement parricide. Le sang d'une mere qui fume encore ne me rend que trop coupable à mes yeux. Nos destins seront unis. Je veux vivre ou mourir avec vous. Oui, chère sœur, ou je vous ramène en Grèce, si la mort

n'arrête mes efforts , ou la Tauride fera notre commun tombeau. Mais , dites-moi je vous prie , si cet enlèvement déplaisoit à la Déesse , Apollon me l'auroit-il ordonné ? m'auroit-il accordé la faveur de vous revoir ? non , non , il ne m'aura pas abusé. Plus je rassemble ces événemens , plus j'espère un heureux retour.

I P H I G É N I E.

Mais comment ravir la statue , & nous soustraire à la mort ! nous le voulons , mais hélas , c'est peu de le vouloir.

O R E S T E.

Attentons à la vie du Tyran.

I P H I G É N I E.

Ah , que dites-vous ? c'est violer les droits de l'hospitalité.

O R E S T E.

Mais , Iphigénie , s'il le faut pour votre salut & le mien ?

I P H I G É N I E.

\* Je ne puis approuver un crime , † ni blâmer votre valeur.

\* BARNÉS a raison , ce me semble , de lire dans le texte *ἐκ αἰτίας ὄψο* , je ne puis approuver un crime ; au lieu de *ἐκ ἀνδραγαθῶ* , je ne pourrois l'exécuter. Cela ne feroit pas un beau sens : la suite justifie la correction.

† La traduction est bonne ; mais la correc-

Note  
de l'Édi-  
teur.

78 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

O R E S T E , après avoir révé.

Hé-bien, laissons ce dessein... Si vous me cachiez dans le Temple...

I P H I G É N I E .

Pour nous sauver à la faveur des ténèbres ?

O R E S T E .

La nuit est favorable à la fraude ,  
comme la lumière à la vérité.

I P H I G É N I E .

Mais le Temple est rempli de Gardes ;  
comment tromper leurs regards ?

O R E S T E .

Ah , Dieux ! nous sommes donc perdus.  
Que résoudre ?

I P H I G É N I E .

Un expédient , ce semble , vient de  
luire à mon esprit.

O R E S T E .

Quoi ? satisfaites mon impatience.

---

tion de BARNÉS adoptée par le P. B. dans la Note , outre qu'elle n'est point autorisée , est parfaitement inutile. L'un & l'autre veut substituer , *ὄχι ἀποσείμην* , *non laudarem* , au texte reçu dans tous les exemplaires : *ὄχι ἂν ἐδοκίμασα* , *non possem* ; rien de moins nécessaire : car pourquoi ces dernières paroles ne signifieroient-elles pas aussi-bien ? » Non , *je ne sçaurois approuver ce dessein* , ( le meurtre de Thoas ) *quoiqu'il marque votre grand courage.* »

I P H I G É N I E.

Je me servirai de vos fureurs mêmes  
pour vous sauver.

O R E S T E.

Que le sexe est ingénieux & fécond  
en ressources !

I P H I G É N I E.

Je publierai votre parricide.

O R E S T E.

J'y consens. Mettez, s'il le faut, mes  
malheurs à profit.

I P H I G É N I E.

Il n'est pas permis, dirai-je, d'im-  
moler de pareilles victimes.

O R E S T E.

Sous quel prétexte ? j'entrevois la  
raison.

I P H I G É N I E.

La victime est souillée ; il faudra la  
purifier.

O R E S T E.

Comment par cette ruse viendrons-  
nous à bout d'enlever la statue ?

I P H I G É N I E.

J'ai dessein de vous purifier dans les  
eaux de la mer.

O R E S T E.

Mais la statue qui est l'objet de nos  
desirs est dans le Temple.

I P H I G É N I E.

J'ajouterai que la statue profanée par vos attouchemens, doit être aussi purifiée.

O R E S T E.

Cù, vers le rivage austral ?

I P H I G É N I E.

Oui, à l'endroit même où est attaché votre vaisseau.

O R E S T E.

Ne confiera-t-on point ces soins à quelqu'autre ? qui portera la statue ?

I P H I G É N I E.

Moi. Seule j'ai le droit d'y porter les mains.

O R E S T E.

Quel rôle jouera Pylade dans mon aventure ?

I P H I G É N I E.

On dira qu'il est souillé du même crime.

O R E S T E.

Conduirez-vous cette intrigue à l'insçû ou de l'aveu du Roi ?

I P H I G É N I E.

Puis-je rien faire à son insçû ? je l'abuserais par mes discours.

O R E S T E.

Il sera facile alors de nous sauver à force de rames.



Vous aurez soin du reste. Ce sera à vous de faciliter le succès.

O R E S T E.

Il ne reste plus qu'à demander le secret à vos femmes. Engagez-les à se taire par vos discours persuasifs. L'éloquence est naturelle au sexe. Agissez de votre côté, j'agirai du mien, & j'ose espérer une heureuse issue.

I P H I G É N I E *au Chœur.*

Chères Compagnes, ma ressource est en vous; de vous dépend mon bonheur ou ma perte, mon retour ou ma mort, & la destinée d'un frere & d'un parent. L'unique faveur que je vous demande d'abord, c'est la fidélité; qualité admirable & rare, mais propre du sexe. Tendres & fidèles dans leurs intérêts mutuels, les femmes semblent s'entr'aider. Ah, du moins par votre silence favorisez notre évafion. Une même fortune peut perdre ou sauver trois têtes bien chères. L'intérêt commun vous engage à ne pas nous trahir. Votre salut est attaché au mien. En affurant mon retour, vous assurez le vôtre. Retournée dans la Grèce, je ne vous oublierai pas. Recevez mes embrassemens. Non, je ne rougirai pas de vous conjurer par ces mains,

## 82 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

par ces genoux que je tiens embrassés ; par vos peres , par vos meres , par des enfans chéris , si vous en avez , enfin par ce qui vous reste de plus cher au monde , ne nous trahissez pas. Chères Compagnes , parlez. Qui de vous mē donne ou me refuse son aveu ? convenez entre vous toutes. Si quelqu'une n'approuve pas cette fuite , c'est fait de mon frere & de moi.

## L E C H Œ U R.

Rassurez-vous , Princesse ; & libre d'inquiétude à notre égard , ne songez qu'à vous sauver. Oui , nous jurons , ( ô Jupiter , soyez-en témoin ) nous vous jurons une éternelle fidélité.

## I P H I G É N I E.

Daignent les Dieux récompenser cette générosité , & vous combler de faveurs ! Thoas va paroître pour s'informer si le sacrifice est achevé. Oreste , & vous , Pylade , il est tems de vous retirer.

## S C E N E I V.

## I P H I G É N I E.

O toi , qui m'enlevas jadis des mains meurtrieres d'Agamemnon , Diane , délivre-nous aujourd'hui. Si tu ne nous prêtes ton secours , qui désormais ajou-

tera toi aux Cracles d'Apollon? Sied-t-il d'ailleurs à une Déesse d'habiter ces contrées? Athènes, la célèbre Athènes t'attend. Quitte pour elle un séjour indigne de ta présence.

---



---

## IV. INTERMEDE.

### LE CHŒUR.

Tendre oiseau, qui, errant sur les rochers, les fais retentir de tes lugubres accens, \* Halcyon, dont le doux langage est entendu des sages mortels, tu pleures un époux chéri. Hélas, mes douleurs sont semblables aux tiennes. Loin de ma chère patrie, je soupire après la compagnie des Grecs. Ah, qui me donnera des aîles pour voler vers Diane, Déesse † de Cynthie! quand pourrai-je revoir les palmes de Délos, ces lauriers toujours verts, ces oliviers consacrés par les couches de Latone!

---

\* Alcyone, fille d'Eole, ayant perdu son mary Ceyx qu'elle pleuroit jour & nuit, fut changée en Halcyon. OVID. *Métam.* l. 11.

† Cynthie ou Cynthe, montagne située au milieu de Délos, isle de la mer Egée, célèbre par la naissance d'Apollon & de Diane.

84 IPHIGENIE EN TAURIDE.

ô \* lac dont les eaux sont couvertes de  
Cygnes ! ô Cygnes , amis des Muses ,  
ah , quand pourrai-je vous revoir !

*Anti-  
str. I.*

Que de larmes ont coulé de mes  
yeux , quand après le renversement de  
ma patrie, je fus enlevée par les vaisseaux  
ennemis ; quand devenue Esclave , &  
chèrement achetée , je vins dans ces cli-  
mats barbares au service de la Prêtresse ,  
fille d'Agamemnon ! nourrie à l'ombre  
des autels toujours fumans du sang des  
victimes , qu'ai-je trouvé ? un esclavage  
éternel. Un malheur qui s'attache à nous  
dès notre naissance , cesse d'être un mal-  
heur. Il peut changer de face , & le cœur  
s'y fait. Mais dans le sein d'une brillante  
fortune , Ciel ! qu'il est dur de devenir  
malheureux.

*Stro-  
phe II.*

Heureuse Iphigénie , que votre desti-  
née est différente de la nôtre. Tout conf-  
pire à votre bonheur. † Un vaisseau vous  
attend au rivage. Il va fendre les ondes  
au son des instrumens. Phœbus avec  
sa ¶ lyre , Pan avec § ses pipeaux cham-

---

\* HERODOT. *in Eutrep.* nous apprend que  
ce lac s'appelloit Trochéide.

† De 50 rames *πεντηκονηγες.*

¶ A sept cordes.

§ Collés de cire.

pêtres , vont eux-mêmes adoucir vos ennuis , & seconder votre retour en Grèce. Je verrai l'onde écumer sous la rame , le vent enfler les voiles , & donner des aîles au vaisseau , tandis que vous m'e laissez sur ces funestes bords.

Que ne puis-je voler au-dessus des vastes espaces où le Soleil commence & finit sa carrière. J'arrêteroïis mon vol sur la maison paternelle. Là , je reverroïis ces lieux si chers à mon souvenir , où jeune encore , & sous les yeux d'une mere , je célébroïis un innocent hymen , où seule j'animoïis l'assemblée , où je disputoïis à mes Compagnes le prix de la beauté , où enfin voilée avec grace & la tête parée de riches bijoux , j'étoïis invitée à disputer ce prix.

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

T H O A S , L E C H Œ U R .

T H O A S .

Où donc est la Prêtresse ? a-t-elle initié les victimes ? leurs corps brûlent-ils dans le feu du sanctuaire ?

LE CHŒUR.

La voici , Seigneur. Elle-même vous répondra.

## SCÈNE II.

Les mêmes , IPHIGÉNIE.

THOAS.

Que vois-je ? la statue entre vos bras !  
pourquoi l'avez-vous tirée du lieu saint ?

IPHIGÉNIE.

Arrêtez , Seigneur ; n'allez pas plus  
avant.

THOAS.

Quoi donc ? qu'est-il arrivé d'extraor-  
dinaire dans ce Temple !

IPHIGÉNIE.

Chose horrible ! . . . . Mais non. Je  
profanerois mes lèvres à vous la ra-  
conter.

THOAS.

Quel étrange discours ! parlez , Iphi-  
génie.

IPHIGÉNIE.

Les victimes que vous m'avez en-  
voyées sont impures.

THOAS.

Qui vous l'a dit ? par où le jugez-  
vous ?

I P H I G É N I E.

La Déesse à leur aspect s'est détournée de son siège.

T H O A S.

D'elle-même, ou par l'effet d'un tremblement de terre ?

I P H I G É N I E.

D'elle-même, & ses yeux se sont fermés d'horreur.

T H O A S.

Quelle peut être la cause de ce prodige ? est-ce la profanation des victimes ?

I P H I G É N I E.

N'en cherchez point d'autre cause. Le crime qu'ils ont commis est atroce.

T H O A S.

Ont-ils égorgé quelque étranger sur le rivage ?

I P H I G É N I E.

Non. Leur crime est domestique, ils sont venus chargés de ce forfait.

T H O A S.

Qu'ont-ils fait ? je brûle de l'apprendre.

I P H I G É N I E.

Ils ont tué leur mere.

T H O A S.

O Apollon ! un barbare même n'eût pas été capable d'un pareil attentat.

38 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

IPHIGÉNIE.

Aussi , devenus l'exécration de toute la Grèce , ils ont été chassés par leurs propres Citoyens.

THOAS.

Mais pourquoi enlever la Déesse ?

IPHIGÉNIE.

Pour l'exposer à un air plus pur. Les coupables l'ont profanée.

THOAS.

Hé , comment avez-vous découvert cette profanation ?

IPHIGÉNIE.

J'ai tout scû après le prodige que je viens de raconter.

THOAS.

A ce trait de prudence , on reconnoît la sagesse que vous avez puisée de votre patrie.

IPHIGÉNIE.

Le croiriez-vous, Seigneur ? ces étrangers que je vais sacrifier m'ont comblée de la plus douce joie.

THOAS.

Sans doute , en vous annonçant d'Argos que . . . .

IPHIGÉNIE.

Mon unique frere Oreste vit encore.



T H O A S.

Ils ont voulu racheter leur vie par ce récit flatteur . . . .

I P H I G É N I E.

Et qu'Agamemnon mon pere , est plein de vie.

T H O A S.

Mais sans vous laisser toucher d'une vaine pitié , vous êtes sortie du Temple pour commencer la cérémonie sacrée ?

I P H I G É N I E.

Oui , Seigneur , ma haine envers une ingrate patrie qui m'a perdue , l'emporte sur la compassion.

T H O A S.

Toutefois , que ferons-nous de ces étrangers , parlez librement.

I P H I G É N I E.

La loi ordonne qu'ils périssent. Ne la violons pas.

T H O A S.

Où est donc l'eau lustrale , & le coupeau sacré ?

I P H I G É N I E.

Il faut , avant toutes choses , purifier ces criminelles victimes.

T H O A S.

Dans quelle eau ? à la mer , ou dans une fontaine pure ?

I P H I G É N I E.

\* La mer enlève tous les maux des mortels.

T H O A S.

Les victimes seront donc alors plus agréables à Diane ?

I P H I G É N I E.

Et mon emploi sera moins deshonoré.

T H O A S.

Hé-bien, Iphigénie, les flots de la mer viennent se briser au pied du Temple. Qu'est-il besoin . . . .

I P H I G É N I E.

Non, Seigneur. Ce mystère veut de la solitude. Un autre dessein important exige que je m'écarte plus loin.

T H O A S.

Allez où bon vous semble. Je n'ai point une coupable curiosité † sur les choses sacrées.

I P H I G É N I E.

Il me faut purifier la statue elle-même.

\* Telle est encore l'opinion des Indiens qui attribuent à la mer une vertu souveraine pour effacer les péchés. On conte qu'EURIPIDE fit ce vers par allusion à une maladie, dont les Prêtres Egyptiens l'avoient guéri par un bain de mer dans un voyage qu'il fit en Egypte avec PLATON.

† Tel étoit le respect des Payens.

T H O A S.

Un crime si atroce l'a en effet fouillée.

I P H I G É N I E.

Sans cela l'aurois-je tirée du sanctuaire?

T H O A S.

Je loue votre piété & vos soins.

I P H I G É N I E.

Mais sçavez-vous, Seigneur, ce qu'il faut faire ?

T H O A S.

Quoi ? parlez.

I P H I G É N I E.

Il faut charger de chaînes les deux étrangers.

T H O A S.

Où pourroient-ils fuir ?

I P H I G É N I E.

Ignorez-vous les ruses & l'infidélité des Grecs.

T H O A S.

Hé-bien, Gardes, qu'on les enchaîne.

I P H I G É N I E.

Ordonnez aussi qu'on les amène...

T H O A S.

J'y consens.

I P H I G É N I E.

Qu'on leur voile les yeux, & qu'on me donne quelques Gardes pour escorte.

T H O A S.

Les voici.

92 IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

IPHIGÉNIE.

Envoyez de plus, ordre aux habitans...

THOAS.

De quoi ?

IPHIGÉNIE.

De se renfermer dans leurs maisons.

THOAS.

Pour ne pas être témoins du sacrifice ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! ce seroit une abomination.

THOAS à un de ses Officiers.

Allez , publiez la défense d'assister à ce spectacle.

IPHIGÉNIE.

Cette attention , Seigneur, est un gage de votre tendresse pour vos sujets. Vous les gouvernez en pere.

THOAS.

Croyez-moi, Iphigénie : objet de l'admiration publique , votre prudence me charme , & cet éloge réjaillit sur vous.

IPHIGÉNIE.

Vous , Seigneur , demeurez ici proche le Temple....

THOAS.

Que ferai-je ?

IPHIGÉNIE.

Vous le purifierez.

T H O A S.

J'entends. A votre retour la Déesse le trouvera purifié.

I P H I G É N I E.

Et quand les étrangers fortiront...

T H O A S.

Que voulez-vous que je fasse ?

I P H I G É N I E.

Voilez votre auguste visage.

T H O A S.

Pour ne pas fouiller mes yeux ?

I P H I G É N I E.

Oui, Seigneur, & si je tarde quelque tems....

T H O A S.

Quel terme me prescrivez-vous ?

I P H I G É N I E.

Ne foyez point inquiet.

T H O A S.

Hé-bien, accomplissez à loisir les cérémonies nécessaires.

I P H I G É N I E.

Dieux, faites réussir cette expiation selon mes souhaits.

T H O A S.

Je joins mes vœux aux vôtres, & je me retire.



## S C E N E I I I.

IPHIGÉNIE, cortége de Sacrificateurs  
& de Gardes, qui amènent les D E U X  
G R E C S.

I P H I G É N I E.

Ah , voici les victimes qui sortent du Temple. Ces ornemens & ce pompeux appareil de la Déesse , ces jeunes hommes, Ministres de Diane, ces flambeaux qui brillent de toutes parts , enfin les choses prescrites pour la cérémonie, tout est préparé, tout m'invite à expier par le sang un sanglant attentat. Citoyens, je vous interdis ce spectacle. Loin d'ici les mortels consacrés au Temple, & ceux qui veulent conserver leurs mains pures. Et vous, profanes, que l'hymen va unir ; vous, femmes, qui portez dans votre sein des enfans encore innocens ; si vous craignez que la tache qui souille ces deux Grecs ne se répande sur vos têtes , fuyez , écartez-vous. O fille de Latone , ô Diane , si par votre faveur j'expie & j'immole ( ainsi que je l'entends ) ces deux victimes, votre habitation sera pure , & nos vœux seront accomplis. C'est assez, je me tais. Dieux, & vous, Déesse, qui entendez le langage des cœurs , je

ne confie le reste qu'à vous , & j'implore  
votre fecours.

## S C E N E I V.

## L E C H Œ U R.

Célébrons les louanges de Phœbus  
& de Diane. Nés l'un & l'autre dans  
les fertiles vallées de Délos , \* le blond  
Phœbus excelle à toucher la lire , & la  
chaste Diane à lancer le javelot. La  
Déesse de Délos quittant le lieu de ses  
couches , & son isle devenue immobile,  
transporta ses enfans sur le mont Par-  
nasse consacré à Bacchus. † Là , un Dra-

\* Délos étoit une isle errante au gré des  
flots , avant que Latone y mît au monde Dia-  
ne & Apollon.

† La ville qui étoit au pied du mont Par-  
nasse , s'appella d'abord du nom de la monta-  
gne , ensuite *Python* , après la mort du serpent  
que tua Phœbus , enfin *Delphes*. Cette ville  
passoit chez les Anciens pour le milieu de la  
terre. Jupiter , dit CLAUDIEN , voulant mar-  
quer le milieu de l'Univers , fit voler avec pa-  
reille rapidité deux Aigles , l'une du Levant ,  
l'autre du Couchant. Elles se rencontrèrent à  
Delphes. De-là vient qu'on mît deux Aigles  
d'or dans le Temple d'Apollon.

*Jupiter , ut perhibent , spatium cùm discere vellet  
Naturæ , Regni nescius ipse sui ,  
Armigeros utrimque duos æqualibus alis*

gon à la peau tachetée , aux yeux sanglans , aux dents d'acier , monstre enfanté par la terre , & caché sous un laurier épais , gardoit l'Oracle souterrain. Puissant Apollon , quoiqu'encore enfant , encore dans les bras d'une mere , vous le perçâtes de vos flèches. Par cette éclatante victoire , devenu maître des Oracles divins , assis sur le trépié d'or , & sur un thrône véridique , vous dévoilez l'avenir aux mortels. Votre sanctuaire , voisin de la fontaine Castalie , est placé au milieu de la terre. \* Oui , ce Dieu chassa Thémis du lieu où elle prononçoit ses Oracles. Mais la terre , mere de Thémis , prend en main les intérêts de sa fille offensée. Elle prive Phœbus du pouvoir de prédire l'avenir ; elle enfante des Spectres nocturnes. Sortis de son sein , ils voltigent autour des humains endormis , leur décèlent , durant le som-

---

*Misit ab Eois occiduisque plagis.*

*Parnassus geminos fertur junxisse volatus ;*

*Contulit alternas Pythius axis aves. CLAUD.*

\* APOLLODORE , *Bibl l. i. c. 4.* dit qu'Apollon apprenant de Pan l'art de deviner , alla à Delphes , où Thémis , fille de la terre , tenoit ses Oracles , & que le Serpent Python l'empêchant d'approcher , ce Dieu le tua , & se saisit du trépié sacré.

meil ,



meil , les choses présentes , passées , & futures. Apollon consterné étend les mains vers le Thrône de Jupiter. « Puis-  
 » fant Dieu , s'écrie-t-il , fais cesser les  
 » Oracles de la nuit , les songes trom-  
 » peurs , & la colère de la terre. Jupiter  
 » sourit , agréablement surpris de l'in-  
 » quiétude de son fils , & de l'intérêt se-  
 » cret qui le porte à s'assurer l'hommage  
 » fructueux des mortels. » Il secoue , en  
 signe d'approbation , sa tête redoutable.  
 Aussi-tôt les songes évanouis disparois-  
 sent , & les illusions nocturnes se dissi-  
 pent. Il rend à Phœbus ses premiers  
 honneurs , & la confiance aux humains.  
 Telle est l'origine de votre gloire , ô  
 Temple de Delphes , vous dont les Ora-  
 cles rendus en vers attirent toute la terre  
 à vos autels.

## S C E N E V.

UN ENVOYÉ , LE CHŒUR.

L'ENVOYÉ.

Vous qui présidez au Temple , dites-  
 moi où je pourrai trouver le Roi Thoas.  
 Courez aux portes du Palais , & faites-le  
 paroître.

LE CHŒUR.

D'où naît cet empressement ? dois-

je parler au Roi sans être appelée.

L' E N V O Y É :

O Ciel ! les deux Grecs ont disparu. Aidés d'Iphigénie , ils enlèvent la statue sur leur vaisseau.

L E C H Œ U R.

Ce que vous dites paroît incroyable... Mais le Roi que vous cherchez est sorti du Temple.

L' E N V O Y É.

Il faut toutefois qu'il soit promptement instruit. Où est-il allé ?

L E C H Œ U R.

Nous l'ignorons. Faites votre devoir , cherchez Thoas , & l'instruisez de toutes choses.

L' E N V O Y É.

Ah , perfides ! n'êtes-vous point complices de cet enlèvement ?

L E C H Œ U R.

Nous ! C'est nous faire injure. Que nous importe la fuite de ces Grecs.

L' E N V O Y É.

Hé-bien , avertissez donc le Roi.

L E C H Œ U R.

Nous n'en ferons rien, jusqu'à ce qu'on nous apprenne s'il est dans le Palais.

L' E N V O Y É *aux Gardes qui sont dans le Temple.*

Gardes , ouvrez , & dites au Roi que

je viens l'accabler du récit de nouveaux malheurs.

S C E N E V I.

T H O A S , les mêmes.

T H O A S.

Quelles clameurs entends-je autour du Temple ? qui frappe ? quel mortel répand ici l'épouvante ?

L' E N V O Y É.

Ah, Seigneur, pardonnez. Ces femmes m'ont trompé. Elles ont voulu m'écarter, sous prétexte que le Roi étoit absent, & je vous vois sortir.

T H O A S.

Quoi ? Quels intérêts ? ...

L' E N V O Y É.

Je parlerai bientôt de leur perfidie. Ecoutez présentement, Seigneur, un récit plus important. La Prêtresse... Iphigénie... enlève la statue de Diane... Elle fuit avec les Grecs. Voilà le mystère que voiloient ses feintes expiations.

T H O A S.

Ah, que m'annoncez-vous ! mais quel mauvais génie lui a inspiré cette trahison ?

L' E N V O Y É.

Et ce qui doit plus vous surprendre,

Seigneur, c'étoit pour sauver Oreste.

THOAS.

Oreste ! qui , ce fils de Clytemnestre ?

L'ENVOYÉ.

Lui-même. Elle l'avoit consacré à la Déesse au pied de ces Autels.

THOAS.

O prodige de perfidie ! car de quel autre nom appeller cet attentat ?

L'ENVOYÉ.

Laissez les imprécations, Seigneur. Songez au remède. Daignez m'écouter, & sur mon récit jugez par quelles troupes vous pourrez arrêter ces fugitifs.

THOAS.

J'adopte tes sentimens. Le rivage est proche. \* Leur fuite ne les mettra pas à couvert de ma colère.

L'ENVOYÉ.

A peine étions-nous arrivés au rivage où le vaisseau d'Oreste étoit caché, que la fille d'Agamemnon nous fait signe d'éloigner nos mains des chaînes dont

Note  
de l'Édi-  
teur.

\* Ce n'est point le sens. Thoas ignore encore que les fugitifs ont un vaisseau qui les attend à l'ancre. Il s'imagine n'avoir à les poursuivre que par terre. C'est ce qui lui fait dire : » Ils n'ont pas pris sans doute la route » de la mer qui baigne nos côtes, pour échapper à l'effort de mes coups. »

vous aviez chargé ces criminels, & de nous écarter comme si elle eût dû allumer le feu secret, & commencer l'expiation. Elle-même prend les fers de ces malheureux, & marche à leur suite. Malgré les soupçons vos Gardes obéissent. Par respect pour les choses saintes, nous nous retirons. Pour abuser notre crédulité, Iphigénie pousse des cris, chante des hymnes en langue étrangère, & commence une expiation simulée. Assis à l'écart, la cérémonie nous paroït longue. Il nous vient en l'esprit que les Grecs pourroient bien avoir brisé leurs fers, massacré la Prêtresse, & pris la fuite. D'autre part, la crainte de jeter un œil profane sur des secrets religieux nous retient dans le silence. Enfin nous étouffons de concert cette vaine frayeur, résolus de tout hazarder, & d'aller sur les lieux. Mais quelle a été notre surprise quand nous avons vû cinquante rameurs, des rames levées, & un vaisseau en mer, comme un oiseau prêt à s'envoler dans les airs ! nos Grecs, libres de leurs fers, paroissent sur la poupe, & gouvernent le vaisseau : les uns suspendent les ancres : \* d'autres voltigent sur

---

\* *Suspendent les ancres à la pièce de bois*

les échelles pour dégager les cordages ; on s'agite , on se presse , tout est en mouvement. Déjà l'on se dispofoit à embarquer Iphigénie , lorsqu'indignés de cette fraude , & mettant bas toute crainte , nous faififfons la Prêtrefle , nous fautons à travers les cables & les rames , nous arrachons le gouvernail , nous en venons à un entretien. « Pourquoi , leur difons-  
 » nous , enlever de nos climats la ftatue  
 » & la Prêtrefle ? quelle eft votre pré-  
 » tention ? ne diroit-on pas que vous  
 » auriez acheté l'une & l'autre à prix  
 » d'argent ? Sçachez , répond l'un d'eux ,  
 » sçachez que je fuis Orefte , fils d'Agamemnon , & frere d'Iphigénie. Je re-  
 » trouve une fœur perdue , & je la ramène en fa patrie. » Résolus toutefois de ne point relâcher la Prêtrefle , nous tâchons de les forcer tous à nous fuivre. On en vient aux coups ; car les uns & les autres étoient fans armes. On fe bat avec fureur. Les Grecs nous accablent. Fatigués , bleffés & enfanglantés , nous cédon's malgré nous au nombre. \* Nul n'a fui fans bleffure. Plus

---

qui traverse la proue de part en part en forme d'oreilles , & c'eft ce que fignifie le mot Grec *ινώριον*.

\* Le Grec met un petit détail de bleffures.

tranquilles sur une éminence , nous renouvelons le combat. Une grêle de pierres tombe sur les Grecs. Mais des Archers paroissent sur le vaisseau, & nous écartent à coups de flèches. En ce moment un flot favorable pour eux approche le vaisseau du rivage. Les Nautonniers n'osent descendre dans les eaux pour enlever Iphigénie. Mais Oreste l'emporte entre ses bras , quitte les bords , s'avance dans la mer , monte sur le vaisseau , & y place sa sœur. Alors , (ô prodige surprenant!) la statue parle en ces termes : « O Grecs , courbez-  
 » vous sur les rames & fendez l'onde  
 » écumante. Vous possédez l'objet de  
 » vos desirs , la Déesse , pour qui vous  
 » avez passé le Pont-Euxin , & traversé  
 » les Symplegades. » A cette voix les Nautonniers répondent par un doux frémissement. La mer blanchit d'écume , & le vaisseau s'éloigne du rivage. Mais à peine est-il arrivé au détroit , qu'un flot horrible & un vent effroyable le repoussent vers nous. Les rameurs ont beau lutter avec le vent & la mer , le

---

causées par les pierres & les coups. Comme il ne convient pas à nos mœurs , je l'ai omis sans préjudice de la fidélité ; car il n'est question que de quelques mots.

reflux les ramène malgré eux sur nos bords. « Déesse, s'écrie la fille d'Agamemnon en se levant, ô fille de Latone, sauvez votre Prêtresse, pardonnez son vol, & favorisez son retour. Sœur si tendre envers votre Apollon, vous sçavez, hélas, jusqu'où va la tendresse pour un frere. » Les Nautonniers applaudissent à cette priere. Ils poussent des cris de joie. Ils s'animent mutuellement. Leurs bras nerveux s'appliquent avec effort sur les rames. Le vaisseau s'avançoit de plus en plus vers le détroit. Les uns fautoient dans la mer, les autres se dispofoient à jeter l'ancre, lorsque j'ai été député vers vous, Seigneur, pour vous informer du détail de cet événement. Ne perdez point de tems. Faites porter des chaînes pour ces malheureux. Croyez-moi, Seigneur, si la mer ne se calme, leur espérance est vaine. Neptune, le Dieu des mers, est trop sensible au renversement de Troye, & trop irrité contre la race de Pélops, pour ne pas servir votre vengeance. Oui, il vous livrera à vous & à vos sujets offensés, le fils d'Agamemnon & sa fille. L'ingrate, après avoir oublié lâchement l'aventure d'Aulide, ose trahir Diane; & Diane la punit à son tour.



LE CHŒUR *à part.*

Infortunée Princesse, hélas, livrée aux  
mains de vos ennemis qu'allez-vous de-  
venir ? vous périrez , vous & votre frere.

THOAS.

O Citoyens , ne mettez-vous point  
obstacle à la fuite de ces traîtres ? qui  
vous arrête ? courez , volez , poursuivez-  
les par \* mer & par terre , & secourus  
de la Déesse , amenez ces impies pour  
leur faire subir † le supplice qu'ils ont  
mérité... Pour vous , femmes perfides ,  
qui avez noyé cette intrigue , je sçaurai  
bien vous punir. Songeons présentement  
à mettre ordre....

## SCENE VII.

MINERVE , les mêmes

MINERVE.

Arrêtez , Thoas. Où conduisez-vous  
ces Troupes ? reconnoissez Minerve qui  
vous parle. Je vous défends de poursui-  
vre les Grecs , & d'animer contr'eux ces  
flots de gens armés. Ce n'est pas sans  
l'aveu des Dieux qu'Oreste est venu  
dans ces climats. L'Oracle d'Apollon

---

\* Grec , à cheval & sur des vaisseaux.

† Grec , pour les précipiter , ou les empaler.

l'y a conduit pour fuir la colère des Euménides, ramener sa sœur Iphigénie, & transporter la statue de Diane dans ma ville favorite. Je parle. Obéissez. Vainement prétendriez - vous surprendre Oreste dans le détroit. Neptune en ma faveur l'a dérobé à la fureur des eaux. Il vient de passer cette plaine liquide. Oreste, c'est à vous que j'adresse la parole, (car, quoi qu'éloigné, vous entendez la voix d'une Déesse.) Allez ! poursuivez heureusement votre route, accompagné de la statue, & d'Iphigénie. Arrivé dans Athènes, souvenez - vous qu'il y a aux confins de l'Attique un lieu sacré & voisin du rivage \* Carystien. † Là, vous bâtirez un Temple, où vous placerez la statue de Diane. Elle conservera son nom de Taurique en mémoire de vos courses & de vos fureurs. Les mortels désormais lui porteront leur encens & leurs vœux, sous le nom de la Déesse de Tauride. On célébrera la fête de votre délivrance, & vous établirez pour loi, qu'alors on applique lé-

---

\* Il est vis-à-vis de Carystos, ville de l'Eubée, vers l'extrémité méridionale de l'isle.

† *Mon peuple l'appelle aujourd'hui Alas Araphenidas.*

gèrement une épée nue sur la tête d'une victime humaine. Quelques gouttes de sang répandues en l'honneur de Diane tiendront lieu de sacrifice. Pour vous, Iphigénie, devenue Prêtresse de la Déesse à \* Braurone, vous y recevrez les honneurs funébres. On portera sur votre tombeau les tissus précieux que laisseront les femmes expirantes dans les douleurs de l'enfantement. Oreste, procurez aux Compagnes de votre sœur le retour en leur patrie. La reconnoissance l'exige, & pour elles, & pour moi. Souvenez-vous enfin, que dans l'Aréopage, accusé d'un parricide, je vous donnai égal nombre de suffrages, & vous fûtes absous. † J'ordonne que cet usage se perpétue & s'étende sur

---

\* Braurone, ville d'Attique, où la statue fut transportée. Voyez PAUSAN. *in Att.* Il la place assez près de Marathon.

† EURIPIDE & quelques Auteurs font remonter l'origine de cet usage à Oreste; mais d'autres croient qu'il ne commença d'avoir lieu qu'à l'égard de Thémistocle; qu'il fut surpris dans un adultère, & que les suffrages pour & contre étant égaux, un des Juges qui vouloit le sauver dit adroitement, qu'il étoit juste de donner un suffrage favorable au nom de la Déesse d'Athènes, ce qui passa depuis en loi.

tous les criminels. A ce prix , ramenez votre sœur , ô fils d'Agamemnon , & vous , Thoas , mettez bas toute indignation , & soucrivez à mes ordres.

T H O A S.

Insensé qui refuse d'obéir aux ordres divins. Oui , grande Déesse , quoiqu'Orreste me ravisse la céleste statue , je cesse de le haïr. Siérait-il à un mortel de lutter avec les Dieux ? qu'il aille à Athènes , qu'il y place la statue , j'y consens. Je renvoye ces femmes en Grèce. J'arrête mon armée , & mes vaisseaux destinés à poursuivre ces fugitifs. Vous le voulez , Déesse , il suffit. Les volontés des Dieux & les vôtres ne trouvent point de \* rebelles. †

\* La force des termes Grecs exprime bien nettement le destin des Payens.

† Le Traducteur observe fort bien que la force des termes Grecs exprime bien nettement le Destin des Payens : mais pour que la remarque fût plus juste encore , il falloit traduire autrement qu'il n'a fait , & dire avec le Grec :

τὸ γὰρ κρείων σου τε καὶ θεῶν κρείων.

» La Destinée exerce son empire jusques sur  
 » vous même , ô Minerve , & sur les autres  
 » Divinités. » A plus forte raison , nous foibles mortels , devons-nous lui être soumis. Cet

## M I N E R V E.

Vents favorables, soufflez, conduisez à Athènes le fils d'Agamemnon. En faveur de la statue & de la Déesse ma sœur, j'accompagnerai moi-même le vaisseau. (*au Chœur.*) Allez, heureuses Grecques, & bénissez le destin qui vous sauve inespérément.

## L E C H Œ U R.

Oui, Divinité respectable aux hommes & aux Dieux, nous obéissons à votre voix. O la douce espérance, & l'agréable nouvelle dont vous venez de flatter nos oreilles & nos cœurs! \* Illustre victoire, répandez votre éclat sur mes jours; & couronnez-les d'une immortelle gloire.

empire du Destin sur les Dieux eux-mêmes, étoit un dogme de la Théologie Payenne.

\* Cette fin qui termine aussi l'Oreste, & les Phéniciennes, est dite par allusion au Poète qui remportoit le prix sur ses rivaux.





## REFLEXIONS

S U R

L'IPHIGÉNIE

E N T A U R I D E .

**L**A dernière Scène de cette Pièce qu'on vient de lire, montre assez que le but du Poëte étoit de flatter l'Attique par la célébration de ses anciennes cérémonies, de ses usages religieux, & de ses monumens en l'honneur de Diane, comme nous l'avons observé au troisième Discours. C'est pour cela qu'Euripide présente aux yeux des Athéniens Minerve, Déesse d'Athènes, & qu'il lui fait tenir le discours qu'on a vû, & qui ne nous touche plus. Il n'est pas douteux que ce motif de flatter les Athéniens, ne l'ait souvent porté à finir ses Pièces par des machines qui lui sont en effet très-familieres. Malgré la perte de cet intérêt qui n'en est plus un pour nous, & qui dégénere en

préjugé contre le Poëte, parce qu'il nous parle un langage étranger à nos manieres : cette Tragédie mérite de nous plaire par tant d'endroits, que les beautés communes à tous les tems justifient suffisamment les beautés passagères qui sont devenues ridées à notre égard. Pour achever l'impression qu'une premiere lecture a pû faire, & pour en séparer ce qui peut la ralentir, revenons légèrement sur chaque Acte.

Le premier commence par un Prologue absolument détaché, & dont une partie mériteroit d'ennuyer aujourd'hui. C'est une affectation incroyable d'Euripide en faveur de la netteté, que Sophocle avoit atteinte sans cela. Iphigénie vient faire l'histoire de sa vie & de ses aventures, bien plus aux spectateurs qu'aux échos. C'est précisément ce que Sénèque a imité dans ses Pièces. Il n'est Grec que par ce défaut. Mais ce défaut d'Euripide une fois passé, la description qu'il fait du songe est belle & noble. C'est le germe de tout le reste du Poëme.

Après le Prologue Oreste & Pylade paroissent : mais entre la premiere, la seconde, & la troisiéme Scène, il y a un brisement qu'on appelle *Hiatus*. Légère

faute qu'il eût été mieux de ne pas redoubler de fuite. Elle cesse pourtant de choquer quand on considère qu'Iphigénie ne sort du Théâtre que pour préparer une cérémonie funèbre, & qu'elle n'y rentre que pour l'accomplir, de sorte qu'elle donne lieu à Oreste de faire une Scène détachée des deux autres. Après tout, cette exposition du sujet n'est pas moins intéressante que celle de l'Electre de Sophocle, avec qui cette Pièce a beaucoup de rapport.

Le Chœur naturellement amené par l'ordre de la Prêtresse Iphigénie, vient la seconder dans le triste sacrifice qu'elle fait pour un frere qu'elle croit mort. Erreur charmante, qui outre le spectacle qu'elle produit, est une grande adresse, pour rendre plus agréable la surprise d'Iphigénie, quand elle reverra inopinément ce frere chéri qu'elle vient de pleurer.

Le second Acte s'ouvre par une Scène qui a besoin aujourd'hui d'indulgence, toute vive qu'elle est. C'est le récit du Berger qui annonce à la Prêtresse la prise de deux Grecs, leurs malheurs, & leurs combats avant que d'être enveloppés. Les réflexions d'Iphigénie sur le sacrifice qu'elle va faire de ces deux victimes,



sur son infensibilité dont elle s'étonne, sur Hélène & Menelas, sur la barbarie avec laquelle on l'immola elle-même, font un effet admirable, aussi-bien que les desirs du Chœur à l'égard de sa patrie, desirs naturels qui dispofoient infensiblement à ce qui va suivre, fans qu'on puisse soupçonner l'art du Poëte, qui ne se dévoile qu'à la fin.

On amène les victimes au troisiéme Acte : & là commencent ces beaux mouvemens qui naissent dans le cœur des Spectateurs, à la vûe d'un frere que les loix du pays obligent de périr par les mains d'une sœur. Ils se voyent sans se connoître, situation tout-à-fait tragique. Oreste ferme & résolu de mourir inconnu ; Iphigénie attendrie, soit par un effet naturel du sang, soit par un sentiment d'humanité envers des malheureux & des Grecs : si cela est arrivé, peut-il être arrivé autrement qu'il n'est représenté ? les curieuses interrogations de la sœur, & les réponses ambiguës du frere, font tout l'art de la situation : le voile ne se lève que peu à peu, & il s'embarrasse à proportion qu'il se développe. D'abord Iphigénie apprend que celui des deux captifs qui refuse de se nommer, est de Mycènes ; quelle source

de curiosité pour elle ! que de sentiment, que de naturel dans ses questions , & dans les soupirs qui lui échappent ! le secret demeure pourtant encore enseveli dans l'obscurité , & tout cet entretien ne se termine qu'au dessein que prend la Prêtresse de donner la vie à l'un des deux Prisonniers , à condition de porter une lettre de sa part à Argos. Tandis qu'elle va la tracer , le Chœur ( à ce que je crois ) la suit après avoir plaint en deux mots Oreste , & félicité Pylade ; où du moins il s'écarte un peu. Car il ne sçauroit entendre la Scène qui suit sans reconnoître Oreste , & sans prévenir la reconnoissance mutuelle , qui ne vient que long-tems après.

Le Chœur s'étant donc retiré ou écarté , pour laisser à Oreste & à Pylade la liberté de se dire les dernières paroles qu'ils ont à se communiquer avant que l'un meure & que l'autre parte ; Oreste commence & révèle à son ami , pour qui il n'a rien de caché , le trouble & l'agitation où l'ont jetté la vûe , les soupirs , & la pitié de cette Prêtresse inconnue. Rien n'est plus tendre ni plus naïf que cet instinct de la nature qui se réveille comme d'un songe , sans pouvoir démêler encore ce qu'elle sent.

Enfin l'admirable combat d'amitié entre Oreste & Pylade, à qui mourra l'un pour l'autre, achève merveilleusement l'émotion de tendresse que leur seule présence avoit commencé. Pylade nous paroît se rendre trop-tôt aux prieres de son ami, qui le presse de vivre & de le laisser mourir. Mais qu'on relise bien la Scène, & l'on trouvera que ce n'est qu'une feinte de Pylade. Il ne veut pas aigrir Oreste par des contradictions hors de saison. Il aime mieux être généreux que de le paroître. En effet il ne cède qu'en apparence, & il compte toujours sur quelque heureux dénouement, ou plutôt sur son courage, qui délivrera l'un & l'autre ami de cet embarras.

« Croyez-moi, dit-il, les calamités arrivées à leur comble enfantent souvent  
» d'étonnantes révolutions. »

Iphigénie, en rentrant au quatrième Acte, écarte très-habilement le Chœur qui la suivoit. Elle le fait sous un prétexte spécieux d'avertir les sacrificateurs & de disposer tout; mais en effet pour confier avec plus de liberté à l'un des Grecs la lettre qu'elle tient en main. Cette Scène est une continuation des deux précédentes, que le Poëte a coupées à dessein, & avec un art infini, afin

de varier, & d'éviter les longueurs qui eussent été inévitables, s'il eût commencé & fini la reconnoissance mutuelle dans une seule Scène. Il a donc eû l'adresse de partager cette reconnoissance en quatre ou cinq Scènes, dont une partie appartient au troisiéme Acte, & l'autre au quatriéme. On a pû s'appercevoir du même art dans l'Hippolyte, où Phédre commence à découvrir ses fureurs dans un Acte, & après les avoir interrompues en se voilant le visage par la honte d'en avoir trop dit, & par la crainte d'avoir laissé entrevoir son secret, elle les réitère dans l'Acte suivant avec plus de véhémence, jusqu'à découvrir le mystère fatal. Voilà ce que Racine n'a pû imiter faute de Chœurs; & voilà le véritable artifice des inimitables suspensions d'Euripide.

Iphigénie, seule avec les deux Grecs; avant que de charger l'un d'eux de son message, prend des précautions avec lui. Elle veut un serment; Oreste lui en demande un à son tour pour mettre à couvert la vie de son ami Pylade. Peut-on imaginer rien de plus artificieux pour reculer & ménager la surprise de la reconnoissance? Elle lit enfin sa lettre pour instruire Pylade en cas que quelque mal-

heur la lui ravît. A cette lecture un seul mot exprime admirablement toute l'é-motion d'Oreste. Pour Pylade, il fait sur l'esprit d'Iphigénie la même impression qu'elle vient de faire sur celui de son frere. Il frappe le coup décisif de la reconnoissance par le tour le plus fin , quand il dit ces mots si simples : « Qu'il » m'est doux de pouvoir dégager sans » peine le ferment dont vous m'avez si » heureusement lié ! Oui , Madame , » vous serez bientôt servie. Comptez sur » la plus prompte obéissance... Recevez, » Oreste , la lettre de votre sœur. » Il n'en falloit pas davantage.

La Scène suivante est une agréable suite de la précaution qu'a prise Euripide d'écarter le Chœur. Le Chœur revient après avoir exécuté les ordres de la Princesse , & il revient dans l'instant même qu'Oreste transporté de joie veut embrasser sa sœur. L'étonnement d'Iphigénie , & l'embarras du Chœur qui ignore ce qui s'est passé , précipitent l'éclaircissement entier du secret qui ne se montre pourtant qu'avec peine. Car Iphigénie dont on peut mieux sentir qu'exprimer la situation , ne peut concevoir qu'elle revoie en Scythie , & presque sous le couteau sacré, un frere qu'elle

vient de pleurer comme mort. Enfin son songe se développe, les nuages tombent, & elle se rend aux preuves sans réplique, qu'on lui apporte. La joie réciproque, les questions sur Clytemnestre, les mesures pour enlever la statue & se dérober au Tyran, les irrésolutions, les retours de tendresse, les craintes, les espérances, les ressources, tout est mis en œuvre & touché par des traits de maître, jusqu'à la fin de l'Acte, qui laisse le Spectateur ému dans l'attente agréable de l'issue de tant de merveilles.

Le cinquième Acte offre d'abord Thoas, dont l'arrivée a été préparée. La rencontre qu'il fait d'Iphigénie avec la statue, la ruse & l'embaras de cette Princesse, la feinte expiation, & tout ce qui s'ensuit, quoique naturel & beau, ne sçauroit l'être que difficilement à notre goût. Il y a un mot remarquable dans la première Scène; c'est ce que dit Iphigénie pour tromper plus finement l'esprit soupçonneux de Thoas. Elle lui conseille de faire bien garotter les deux victimes. « Ignorez-vous, ajoute-t-elle, » l'infidélité des Grecs? » Il falloit que la foi Grecque fût dès-lors passée en proverbe chez les Nations voisines de la Grèce, & que les Athéniens entendissent

raillerie sur ce reproche. Il y a encore après le spectacle intéressant des deux victimes, de leurs Gardes, & de tout l'appareil d'un sacrifice qu'on va faire ensuite de l'expiation, une Scène du Chœur assez singulière par un bon mot aux dépens d'Apollon. On y dit que « Jupiter sourit, agréablement surpris » de l'inquiétude de son fils; & de l'interêt secret qui le portoit à s'assurer l'hommage fructueux des mortels. » C'est un coup de dent qui pouvoit tomber sur quelque anecdote ignorée aujourd'hui. Mais, à ne le prendre que pour Apollon & le riche Temple de Delphes, il nous fait voir que les Athéniens faisoient assez peu de scrupule de railler malignement sur les énormes richesses de ce Temple célèbre.

Le récit de la fuite d'Iphigénie & des Grecs, le courroux & les préparatifs de Thoas, l'apparition enfin de Minerve, achèvent le dénouement de la manière & par les motifs que nous avons dit au commencement de ces réflexions critiques. Quoique cet Acte soit moins touchant & plus machinal que les autres, il est toutefois très-naturel dans le génie des Grecs. Il est même impossible de ne pas remarquer dans tout le cours

de cette Pièce un air de vérité particulier au goût Grec, & qui consiste à persuader au Spectateur que l'événement s'est réellement passé, comme il le voit sous ses yeux, & qu'il n'a pû se passer autrement; chose qu'on ne sçauroit certainement dire de la plûpart de nos Tragédies Françoises, qui nous laissent d'ordinaire beaucoup plus d'admiration pour l'art du Poëte, quand elles réussissent, que d'impression de vérité à l'égard de l'action représentée.



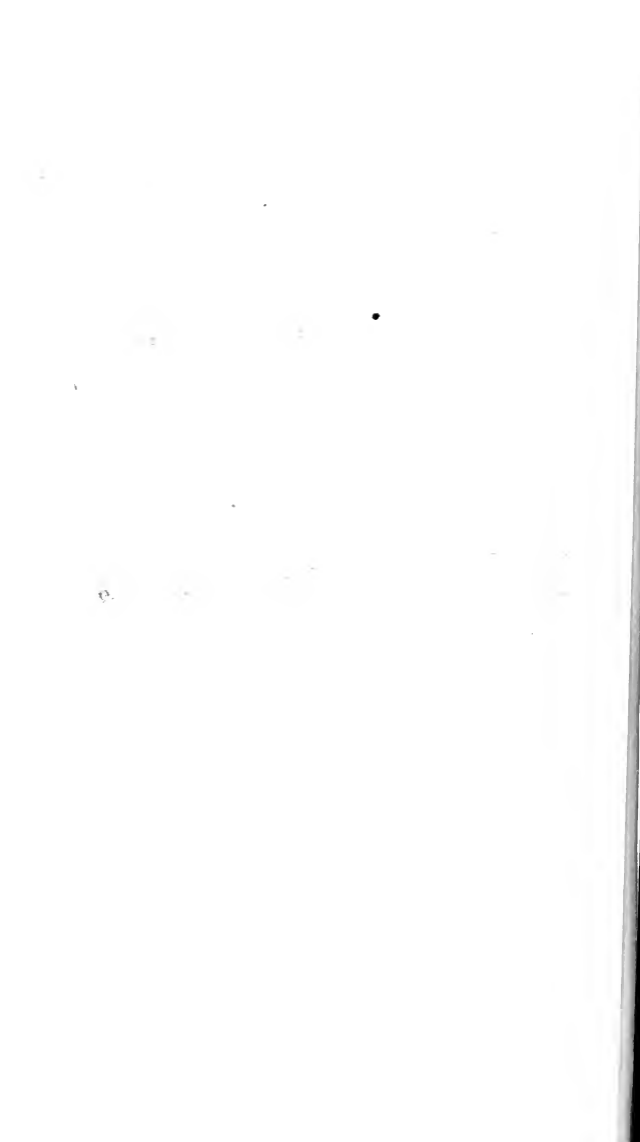
ALCESTE;



# ALCESTE,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.



## S U J E T.

**L**E but de la Tragédie d'Alceste est de faire voir que la tendresse conjugale & l'hospitalité ne sont jamais sans récompense. L'une & l'autre vertu étoit sacrée chez les Grecs, & faisoit la base générale de leur Gouvernement, comme le respect des enfans pour les peres & les meres chez les Chinois. C'est que les Grecs, ainsi que les Chinois, regardoient tout l'Etat comme une famille, & qu'ils croyoient que comme le bonheur des maisons particulieres dépendoit du concert des Chefs qui les gouvernent, & des services mutuels de l'amitié, ainsi la prospérité de tout le corps qui en résulte, devoit consister dans l'affermissement de cet accord, qui lie les hommes les uns aux autres, les époux avec les épouses, les amis

avec les amis, tout l'Etat avec lui-même & avec les étrangers.

Admete, Roi de Phère, \* en Thessalie, avoit reçu dans son Palais Apollon, exilé du Ciel. Il y reçut de même Hercule dans une conjoncture où les plus pressantes raisons devoient, ce semble, l'en dispenser. On verra de quel prix l'un & l'autre paya ce double acte d'hospitalité. A l'égard de l'amour conjugal, on ne peut le porter plus loin que le fit Alceste, épouse d'Admete. Aussi en fut-elle récompensée d'une manière qui n'avoit point eu d'exemple. Le fonds du sujet s'explique si naturellement dans la Pièce même, qu'il seroit mal de prévenir les Lecteurs, si ce n'est sur un seul point, je veux dire, sur une morale des Grecs qui contredit entièrement nos idées. L'estime qu'ils faisoient de la vie

---

\* Phère, canton de Thessalie, au Nord de la Phthiotide.

leur faisoit conclure que dans la nécessité du choix, s'il s'agissoit de faire mourir une personne jeune, ou une autre avancée en âge, l'ordre & le bon sens vouloient que celle-ci mourût pour celle-là, fût-ce le pere pour le fils; ordre autorisé par les Dieux, & reçu parmi les hommes d'alors. Cette idée que nous ne pouvons goûter, fait bien voir que l'idée même de la vertu n'est pas à l'épreuve du changement. On examinera cet article à la fin des Réflexions sur Alceste. Mais comme il est impossible, (quoiqu'on se persuade le contraire en général,) de se rendre tout d'un coup Athénien, & d'oublier qu'on est François, l'unique précaution qu'on demande, & que la raison exige avant la lecture de cette Pièce, c'est de songer que cette Grèce polie, dont le goût est incontestablement prouvé par ses belles Antiques, n'étoit pas assez dépourvue de bon sens pour ad-

mirer des impertinences. Si donc nous nous sentons révoltés , disons qu'Euripide auroit réformé ses idées pour nous plaire, & que nous devons aussi changer les nôtres pour le goûter.

## A C T E U R S.

APOLLON.

HERCULE.

LA MORT.

PHÈRES, Pere d'Admete.

ADMETE, Roi de Phère.

ALCESTE, Epouse d'Admete.

EUMELUS, fils d'Admete.

CHŒUR de Vieillards de Phère.

UNE FILLE D'ADMETE, Personnage muet.

UN OFFICIER D'ADMETE.

UNE FEMME D'ALCESTE.

SUITE D'ADMETE.

SUITE D'ALCESTE.

*La Scène est à la porte du Palais d'Admete dans la ville de Phère en Thessalie.*



# ALCESTE,

## TRAGÉDIE

### D'EURIPIDE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

APOLLON *sortant du Palais.*

**O** Palais d'Admète, témoin de mon esclavage, vous sçavez que je n'ai pas rougi, tout Dieu que je suis, de me voir rabaisé à recueillir le fruit de mes travaux. \* Ainsi l'ordonna Jupiter. Ce

---

\* Personne n'ignore ce point de la Fable antique, à sçavoir, que Jupiter punissoit souvent les Dieux en les assujettissant aux mortels; c'est de cette indécence que les premiers Ecrivains Chrétiens ont tiré sur-tout un grand avantage en réfutant le Polytheisme.

F iv

Dieu armé de la foudre écrase mon fils Esculape. Pour venger un mort si cher, j'immole à mon tour les Cyclopes dont l'art fatal avoit fabriqué le feu qui dévora mon fils. Voilà la cause de la punition que je souffre. Arrivé dans cette terre je devins Berger chez le fils de Phérès : mais pour récompense de sa piété je devins en même tems le Dieu tutélaire de sa chaste maison. Déjà ce Prince touchoit à son heure dernière ; je trompai les Parques, & j'eus le bonheur de le dérober à leurs inévitables coups. Oui, ces Déeses me l'ont promis : « Admete, m'ont-elles dit, ne verra point les sombres bords, si quelqu'autre prend sa place au tombeau. » Telle fut la condition imposée. Mais hélas ! malheureux Prince, il a eu beau sonder ses proches & ses amis : pere vieux, mere sur le déclin de l'âge, personne, excepté son épouse, n'a voulu sacrifier ses jours pour sauver ceux d'Admete. Cependant Alceste, la trop fidèle Alceste entre les bras de son époux, ferme déjà les yeux à la lumiere. Le jour fatal est arrivé pour elle : victime de sa tendresse, il faut qu'elle paye aux Parques ce funeste tribut ; & pour comble de disgrâce, je suis contraint d'a-



bandonner une maison si chère pour ne pas souiller mes yeux d'un \* spectacle funébre dont il ne m'est pas permis d'être le témoin. C'en est fait, voici la Mort qui s'approche. Je vois cette Prêtresse des enfers; elle vient enlever sa proie. La cruelle n'avoit garde de manquer le jour assigné par les destins.

## S C E N E I I.

LA MORT, APOLLON.

† LA MORT *appercevant Apollon.*

Ciel, que vois-je? que faites-vous ici, ô Apollon? quel dessein vous arrête à la porte de ce Palais? est-ce l'espérance de me ravir encore le tribut destiné aux enfers? ne vous suffit-il pas d'avoir déjà frustré les Parques d'une victime?

\* La vûe & l'attouchement des morts faisoit contracter une espèce de souillure au jugement des Payens, qui avoient apparemment puisé cela des Juifs.

† Ce personnage est masculin dans le Grec *Θάνατος*; quelques Interprètes Latins le rendent par *Orcus*, autre divinité infernale. J'ai cru qu'il valoit mieux lui donner sa signification naturelle, quoique le nom François de *Mort* soit féminin. Cela ne change point le jeu ni la qualité du personnage.

à quoi bon cet arc dans vos mains ? pré-  
tendez-vous défendre la fille de Pélias  
malgré la parole qu'elle a donnée de  
subir la mort pour son époux ?

A P O L L O N.

Cessez de vous inquiéter : je suis  
équitable ; & je ne demande rien d'il-  
légitime.

L A M O R T.

Quel besoin avez-vous de ces armes,  
si l'équité vous guide ?

A P O L L O N.

Je les porte d'ordinaire.

L A M O R T.

N'est-ce point plutôt pour prêter à  
cette maison un injuste secours ?

A P O L L O N.

J'avoue qu'elle m'est chère ; & je  
souffre de la situation d'Admete.

L A M O R T.

Votre dessein est donc de me ravir  
une seconde proie ?

A P O L L O N.

Je ne vous ai pas même ravi la pre-  
mière.

L A M O R T.

Si cela est ainsi , pourquoi Admete  
voit-il encore le jour ?

A P O L L O N.

Vous ne l'ignorez pas. C'est que son

épouse que vous cherchez, a bien voulu se dévouer pour lui.

L A M O R T.

Oui, je viens la chercher, & je sçaurai la conduire aux enfers.

A P O L L O N.

Conduisez-la donc : car aussi-bien je ne vous vois pas disposée à vous laisser persuader.

L A M O R T.

De quoi persuader ? d'enlever aussi son époux qui m'est dû ? me voilà prête.

A P O L L O N.

Ce n'est pas cela. Je parle d'enlever \* ceux que leur âge rend plus mortels & plus lents toutefois à mourir.

L A M O R T.

Je vous entends. † Mais souffrez que j'entre dans vos idées ; je suis comme vous sensible à l'équité.

A P O L L O N.

Laissez donc à Alceste le loisir de parvenir à leur âge.

L A M O R T.

Non. Ce seroit me priver d'un hom-

\* Il entend Pherès & sa femme.

\* Voilà bien de la phrase, pour dire : *Je* Note de l'Éditeur.  
*comprends votre pensée.* Le Grec ne dit rien de plus.

mage éclatant, & croyez que je ne suis pas insensible aux honneurs.

APOLLON.

Jeune ou vieille, que vous importe ; puisqu'à présent vous n'avez droit qu'au sacrifice d'une seule vie ?

LA MORT.

Il m'importe plus que vous ne pensez. L'âge tendre de la victime en rehausse le prix, & m'honore plus.

APOLLON.

Si Alceste ne meurt que ridée, elle fera plus richement logée dans le tombeau.

LA MORT.

Y pensez-vous, Apollon ? une maxime pareille, si elle avoit lieu, seroit bien favorable aux riches.

APOLLON.

Que dites-vous ? seroit-ce un trait de sagesse qui vous échapperoit sans y penser ?

LA MORT.

Je dis que les riches achetteroient à grand prix la vieillesse & le délai de la mort.

APOLLON.

Il ne vous plaît donc pas de m'accorder cette faveur ?

## LA MORT.

Non certes, & ne me connoissez-vous pas ?

APOLLON.

Oui, cruelle, je vous connois, & je ſçai trop que vous êtes un objet de haine pour les Dieux, & d'horreur pour les mortels.

LA MORT.

Vous avez beau dire, vous n'obtiendrez rien.

APOLLON.

Vous avez beau faire, toute impitoyable que vous êtes, il faudra bien que vous vous laissiez fléchir. Connoissez-vous \* ce Héros qu'Eurysthée envoie au fond de la Thrace pour enlever le char de Diomède ? il arrivera bientôt dans la maison d'Admete, & il ſçaura bien vous ravir votre proie. Je ne vous devrai point la délivrance d'Alceste ; vous la rendrez toutefois, & je ne vous en haïrai pas moins.

---

\* Il entend Hercule. Eurysthée, Roi de Mycènes, pour obéir à Junon, obligea Hercule d'entreprendre les douze fameux travaux. Diomède, Roi de Thrace, nourrissoit ses chevaux de chair humaine, Hercule le fit mourir. Ce fut le neuvième de ces travaux.

Menaces inutiles. Vous ne gagnerez rien, vous dis-je ; c'en est fait, Alceste descendra malgré vous dans les enfers. Je vais de ce pas presser le sacrifice & le commencer par le moyen de \* ce fer. Ceux dont il a une fois coupé la chevelure, sont dès-lors consacrés aux Dieux infernaux.

† On voit ici la superstitieuse coutume qu'avoient les Anciens de couper l'extrémité des cheveux aux mourans, comme des prémices du sacrifice dû aux Divinités des enfers, telle qu'étoit par exemple *Orcus*. VIRGILE, au sujet de Didon, a décrit ainsi cette cérémonie, l. 4. v. 698.

*Nondum illi flavum Proserpina vertice crimen  
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Ore,  
Ergo Iris crocets per Cælum roscida pennis  
Devolat, & suprâ caput adstitit: Hunc ego Ditæ.  
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.  
Sic ait, & dextrâ crinem secat; omnis & unus  
Dilapsus calor.*



## S C E N E I I I.

Troupe de Citoyens de Phère, DEUX  
PERSONNES DU CHŒUR parlent  
pour les autres.

1<sup>er</sup>.

Dieux ! d'où vient ce funeste silence  
devant le Palais d'Admete !

2<sup>d</sup>.

Ne trouverons-nous personne qui  
puisse nous apprendre l'état de la Reine ?  
faut-il pleurer Alceste, vit-elle encore  
cette femme si digne de vivre, cette  
femme que sa tendresse envers son époux  
rend l'objet de l'admiration publique ?

1<sup>er</sup>.

Quelqu'un de vous entend-t-il dans le  
Palais les cris lugubres, les battemens  
de mains, & les lamentations qu'on fait  
d'ordinaire quand tout est désespéré ?

2<sup>d</sup>.

Non ; & même je ne vois à la porte  
aucun des Gardes. O Apollon, Dieu  
tutélaire, daignez paroître & rappeler  
le calme au milieu de cette affreuse tem-  
pête.

1<sup>er</sup>.

Alceste n'a point rendu les derniers  
soupirs. Ce silence est d'un bon augure ;

& d'ailleurs on n'a point transporté son corps pour le cacher dans le sein de la terre.

2d.

Ah, ne nous flattons point; sur quoi fondez-vous ce reste d'espoir?

1er.

Sur Admete. Quoi? ce fidèle époux auroit-il fait sans pompe & sans éclat les funérailles d'une épouse si chère?

2d.

En effet, je ne vois dans le vestibule ni bassin d'eau lustrale, \* ni chevelure coupée: † je n'entends point encore les cris lamentables des jeunes femmes; enfin je ne vois rien qui annonce une pompe funébre.

1er.

Voici cependant le jour marqué par les destins pour faire passer Alceste dans sa demeure souterraine.

2d.

O Ciel! que dites-vous?

1er.

Vous ne comprenez que trop ma pensée; vous touchez l'endroit sensible.

\* Grec, tirée d'une fontaine, qu'on employe pour laver les morts.

† Grec, qu'on répand à la porte.



LE CHŒUR *ou la principale personne  
du Chœur.*

Les disgraces des bons doivent sans  
doute intéresser leurs semblables.

Mais, hélas, dût-on envoyer des flot-<sup>Siro-</sup>  
tes aux fameux Oracles, ou de Lycie, \*<sup>pho.</sup>  
ou de Jupiter Ammon, † rien ne pourra  
sauver Alceste. L'inexorable destin s'ap-  
proche ; les Dieux sont désormais infle-  
xibles , & je ne vois personne à qui je  
puisse m'adresser pour les toucher.

Ah, si le fils d'Apollon, si Esculape<sup>Anti-</sup>  
vivoit encore, Alceste reviendrait bien-<sup>strophe.</sup>  
tôt des Royaumes ténébreux, & des  
portes de la Mort. Esculape avoit le don  
de faire revivre les morts, avant que la  
foudre de Jupiter lui eût ravi la lumière ;  
mais aujourd'hui qu'il n'est plus, quel  
espoir peut encore nous rester !

Oui, tout a été mis en usage par nos  
Rois. Les autels de toutes les Divinités  
fument du sang des victimes, & toute-

\* Lycie, Province d'Asie, ainsi nommée de  
Lycus fils de Pandion.

† Ammon, petit lieu du désert de Barca.  
Il étoit autrefois renommé par le Temple &  
l'Oracle de Jupiter Ammon.

fois l'on ne voit point de remède aux maux qui nous pressent; mais voici une femme éplorée qui sort du Palais. Dieux! que vient-elle nous apprendre? Ses maîtres font dans l'affliction; sa douleur est trop légitime.

## S C E N E I V.

UNE DES FEMMES D'ALCESTE,  
LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Dites-nous, je vous prie; Alceste vit-elle encore, ne vit-elle plus?

LA FEMME.

Elle vit & ne vit plus.

LE CHŒUR.

Que veulent dire ces paroles?

LA FEMME.

Qu'elle est sur le point de mourir; qu'elle expire.

LE CHŒUR.

Malheureux Admete, quelle épouse vous perdez, & quel époux elle perd!

LA FEMME.

Déplorable Prince, il ne prévoyoit pas son malheur.

LE CHŒUR.

Il ne reste donc plus aucun lieu d'espérer?

L A F E M M E.

Non. Le moment fatal qui s'approche est plus fort que tous nos soins.

L E C H Œ U R.

Ainsi l'on ne songe plus qu'aux préparatifs des funérailles ?

L A F E M M E.

Tout est déjà préparé ; & son époux va bientôt l'ensevelir.

L E C H Œ U R.

Hé-bien , pour vous consoler , apprenez que cette mort est glorieuse ; & qu'Alceste est la plus fidèle & la plus estimable des femmes, que le Soleil voye dans toute l'étendue de sa course.

L A F E M M E.

Qui pourroit ne pas applaudir à un si légitime éloge ? peut-on en effet porter plus loin la tendresse conjugale ? & que peut faire de plus une femme qui adore son époux , que de lui sacrifier sa vie ? tout Phère est témoin de ce sacrifice héroïque d'Alceste. Mais ce qu'elle a fait dans l'intérieur du Palais sera pour vous un nouveau sujet d'admiration. Dès qu'elle s'est apperçûe que l'heure fatale approchoit , elle s'est lavée dans l'eau pure d'un fleuve , & après avoir \*

---

\* Grec , tirés de ses coffres de Cédre , &c.

déployé ses plus riches habits, elle s'est parée avec beaucoup de grace. Puis s'arrêtant en présence de Vesta. « Déesse, » a-t-elle dit, je vais descendre dans les » enfers. Je viens donc me prosterner à » vos pieds pour la dernière fois. L'unique faveur que j'ose vous demander, » c'est de tenir lieu de mere à mes enfans orphelins. Donnez à l'un une » épouse qu'il aime, & à l'autre un » époux digne d'elle. Puissent-ils jouir » d'un sort plus heureux que n'a fait leur » mere, & ne pas mourir comme elle » d'une mort prématurée ! qu'ils remplissent au contraire toute la mesure » de leurs jours fortunés dans leur terre » natale ! « Après ce peu de paroles, elle visite tour-à-tour les autels répandus dans le Palais d'Admete. Elle les couronne de fleurs, elle les parfème de feuilles de myrte, elle prie : tout cela sans jeter un cri, sans pousser un soupir. Sa beauté même n'étoit point ternie par les approches de la mort qui la menaçoit. A peine a-t-elle fini ses prieres, qu'elle passe tout-à-coup dans son appartement, & se jette sur sa couche nuptiale. Là commençant à laisser un cours libre à ses pleurs, elle exhale sa douleur en ces mots : « Chaste dépositaire de ma ten-

» dresse envers un époux pour qui je  
» meurs aujourd'hui, écoute mes der-  
» niers regrets : car je ne puis te haïr ,  
» quoique tu m'ayes été funeste. Oûi ,  
» c'est toi qui me cause la mort ; la seule  
» crainte de trahir la foi que j'ai cru te  
» devoir, ainsi qu'à mon époux, me coûte  
» enfin la vie. N'importe , je meurs con-  
» tente. Si tu reçois une autre épouse en  
» ma place , peut-être fera-t-elle plus  
» heureuse ; mais elle ne fera ni plus  
» chaste , ni plus fidèle que moi. » En  
disant ces mots elle se courboit sur sa  
couche , la baisoit tendrement , & l'ar-  
rosoit d'un torrent de larmes. Après avoir  
soulagé sa douleur en cette maniere , elle  
quitte enfin ce lit témoin de ses adieux ,  
& sort de son appartement ; mais sa ten-  
dresse l'y rappelant aussi-tôt , elle ren-  
tre , elle sort sans cesse , & retournant  
toujours sur ses pas , elle ne peut se lasser  
de réitérer ses tendres regrets. Cependant  
ses enfans tout baignés de larmes s'atta-  
choient aux habits de leur mere , qui  
prenant tantôt l'un tantôt l'autre , leur  
prodiguoit ses dernieres caresses comme  
une mere prête à expirer. Tous les Escla-  
ves erroient çà & là dans le Palais , &  
pleuroient sur la destinée de leur Reine.  
Elle les appelle tous par leur nom ; elle

leur présente la main : enfin il n'en est aucun , quelque vil , quelque méprisable qu'il soit , qu'elle n'ait consolé , & dont elle n'ait reçu les adieux. Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admete. En mourant lui-même il n'auroit perdu que la vie : mais dérobé à la mort en perdant Alceste , il ressent une douleur plus cruelle que la mort même , & dont rien ne pourra lui faire perdre le souvenir.

LE CHŒUR.

La perte d'une femme si accomplie mérite bien sans doute ses gémissemens.

LA FEMME.

Déjà livré à la plus amère douleur il tient entre ses bras sa chère épouse , & il la conjure de ne pas l'abandonner. Un feu secret la consume & la dévore insensiblement. Déjà ses froides mains ont perdu leur force & leur usage. Mais quoiqu'elle respire à peine , elle veut encore dérober \* quelques regards à la Mort qui la presse. Elle veut qu'on l'a-

Note  
de l'Édi-  
teur.

\* Si le P. B. avoit suivi la sage correction de quelques Commentateurs : s'il avoit lû comme eux , βλέψαι προς ἀνγὰς , au lieu de κλέψαι προς αὐγὰς , ( & d'autant plus que ce mot πρὸς αὐγὰς ne se rencontre nulle part ailleurs. ) Il

même en ces lieux pour voir la lumière du Soleil, qu'elle ne reverra plus désormais. Je rentre pour annoncer votre arrivée. L'affection que vous montrez pour mes maîtres est d'autant plus précieuse, qu'il est rare de trouver des sujets sensibles aux maux de leurs Souverains.

## S C E N E V.

L E C H Œ U R.

O Jupiter ! quelle issue trouver à des maux pareils ? quelle sera la destinée de nos Rois ? mais quelqu'un sort. Hé-bien, revenez - vous déjà nous assurer notre malheur ? faut-il \* se couper la chevelure, & se revêtir de vêtemens de deuil ?

## S C E N E V I.

*Qui sert d'Intermède.*

L A F E M M E , L E C H Œ U R.

L A F E M M E.

C'en est fait, chers amis, c'en est fait. Toutefois, tentons encore de fléchir les

n'auroit pas hasardé cette phrase obscure : il auroit dit : » Elle veut *revoir* la lumière encore une fois. »

\* Grec, *noirs*.

Dieux. Leur pouvoir est sans bornes :  
 C'est maintenant, ô Apollon, que nous  
 avons besoin de votre secours : c'est à  
 vous de trouver un remède aux maux  
 d'Admete. Hélas, vous avez déjà trouvé  
 le secret de le sauver des bras de la  
 mort ; sauvez une autre lui-même, sau-  
 vez Alceste : arrêtez le bras meurtrier  
 de l'impitoyable Pluton.

LE CHŒUR.

O fils de Pherès, ô déplorable Prince,  
 une perte si sensible a quelque chose de  
 plus affreux pour vous que la triste fin  
 des amans désespérés qui se procurent le  
 trépas. Vous allez voir un épouse ( &  
 quelle épouse ! ) devenir la proie de  
 l'inflexible Mort. Mais voici Alceste  
 elle-même qu'on amène, & son malheu-  
 reux Admete qui la suit. Pleurez, gé-  
 missiez, ô région de Phère, à la vûe de  
 la meilleure des femmes, qu'un mal  
 cruel mine peu à peu, prêt à l'engloutir  
 dans le séjour souterrain de Pluton. Oui,  
 après ce que j'ai vû tant de fois, & sur-  
 tout à ce triste spectacle, je suis bien  
 éloignée de croire que l'hymen ait plus  
 de félicité que de chagrins. Admete est  
 un exemple trop éloquent des peines  
 que traîne après soi l'hymenée ; privé  
 bientôt de ce qu'il a de plus cher au  
 monde,



monde , il va vivre désormais dans la  
 langueur & le défefpoir.

---

## A C T E I I.

## SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE *entre les bras de  
 ses femmes* , LE CHŒUR, SUITE,  
 LES DEUX ENFANS D'ALCESTE.

ALCESTE *d'une voix mourante.*

O Soleil , ô lumière du jour , ô nua-  
 ges , qui roulez sur nos têtes...

ADMETE.

Ce Soleil nous voit , chère épouse ,  
 innocens tous les deux , & tous deux  
 accablés de malheurs , fans avoir offensé  
 les Dieux , ni rien fait qui pût vous mé-  
 riter le trépas.

ALCESTE.

\* O terre , ô Palais , ô lit nuptial  
 d'Iolcos ma patrie...

ADMETE.

Ne cédez point à votre foiblesse ;  
 Alceste , ne me quittez pas. Priez de-

---

\* Iolcos , ville dans la Thessalie , au fond  
 du Golphe de Volo. C'étoit la patrie de Jason.

rechef les Dieux ; ils peuvent encore nous secourir.

## ALCESTE.

\* Je vois déjà la double rame ; je vois la funeste barque. Déjà le Nocher des morts m'appelle à grands cris : « Qui t'arrête ? descends : tu diffères , & tout

\* M. RACINE , dans sa Préface sur Iphigénie , où il défend EURIPIDE , & sur-tout son Alceste , contre quelques Modernes , a traduit ainsi ce bel endroit.

Je vois déjà la rame , & la barque fatale ;  
 J'entends le vieux Nocher sur la rive infernale ;  
 Impatient il crie , On t'attend ici-bas ,  
 Tout est prêt ; descends , viens , ne me retarde pas.

Toutes ces frayeurs d'Alceste qui semble voir l'enfer entr'ouvert , & Caron qui la presse sont certainement dans le goût de sublime que décrit LONGIN au sujet des pensées sublimes & il paroît qu'EURIPIDE , grand imitateur de peintures d'HOMERE , avoit en vûe celle-ci de même Poëte. *Iliad. l. 20.*

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ,  
 Pluton sort de son Thrône , il pâlit , il s'écrie ,  
 Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour  
 D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ,  
 Et par le centre ouvert de la terre ébranlée ,  
 Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;  
 Ne découvre aux vivans cet empire odieux  
 Abhorré des mortels , & craint même des Dieux.

*Despr.*

est préparé pour ton passage. » Ainsi  
ne presse l'impatient Caron.

A D M E T E.

Cruelle navigation ! ah malheureuse  
pouffe , dans quel gouffre de maux som-  
mes-nous tombés !

A L C E S T E.

On m'entraîne , Admete , on m'en-  
traîne à la cour infernale ; ne le voyez-  
vous pas ? c'est Pluton lui-même ; il vole  
autour de moi : il jette sur moi des re-  
gards effroyables... Dieu barbare , que  
voulez-vous ? quittez-moi... malheu-  
reuse , dans quelle région inconnue com-  
mençai-je d'entrer !

A D M E T E.

Voyage fatal pour vos amis , mais  
sur-tout pour un époux & pour des  
enfans que vous enveloppez dans vo-  
tre malheur.

A L C E S T E *à ses femmes.*

Laissez-moi , vous autres , laissez-moi ,  
vous dis-je. Qu'on m'étende sur ce lit :  
ne me soutiens plus. La pâle Mort se  
rêtit de moi : un nuage sombre se ré-  
pand sur mes yeux : ô mes enfans , mes  
chers enfans , vous n'avez plus de mere.  
Laissez-vous toujours heureux jouir de  
la clarté du jour !

Ciel ! pourquoi suis-je contraint d'entendre des paroles qui me déchirent, qui me sont plus cruelles que mille morts au nom des Dieux, Alceste, ne m'abandonnez point, ne vous abandonnez pas vous-même. Je meurs si vous mourrez ma vie & ma mort sont entre vos mains & la tendresse qui nous lie ne fait qu'un cœur du vôtre & du mien.

A L C E S T E.

Vous voyez, cher Admete, à quel état votre épouse est réduite. Approchez, & recevez de sa bouche les dernières paroles qu'elle vous réserve avant le trépas. Ma généreuse tendresse pour un époux, que j'ai préféré à la vie me conduit en ce jour au tombeau. O Admete, c'est pour vous que je meurs. Il n'a tenu qu'à moi, vous le sçavez, de vivre & de régner heureuse. Quelque Prince Theffalien, tel que j'aurois dû en être le choix, m'auroit donné la main en acceptant ma Couronne. Mais je n'ai pu supporter la douleur de vivre séparé de vous, & chargée des tristes gages d'un hymen si cher. Quoique je puisse compter encore sur des jours serains & nombreux, je me suis sacrifiée moi-même; & ce que ni l'amitié, ni l'honneur

n'ont pû gagner sur ceux dont vous re-  
 çûtes la vie, votre épouse seule l'a fait.  
 Une mere & un pere devoient sans dou-  
 te sauver aux dépens de leurs jours un  
 fils unique, un fils que leur âge ne leur  
 permet plus de remplacer. Je vivrois,  
 vous rempliriez votre carrière, & vous  
 ne seriez pas réduit à pleurer une épouse  
 & à voir croître sous vos yeux des en-  
 fans trop-tôt orphelins. Les Dieux en  
 ont ordonné autrement. J'ai voulu mou-  
 rir pour vous; je ne m'en repens pas.  
 Mais pour prix d'un bienfait si grand,  
 exige de vous un retour de tendresse,  
 non pas égal, ( rien peut-il égaler le sa-  
 crifice de la vie? ) mais au moins si lé-  
 gitime, que vous ne pourrez vous-même  
 en disconvenir. Votre équité & votre  
 amour pour ces chers enfans m'en ré-  
 pondent. C'est pour eux que je vous  
 parle. Souffrez que maîtres de mon Pa-  
 ris ils y conservent le rang qui leur est  
 dû. Ne leur donnez point une marâtre  
 envieuse, qui moins mere que moi se-  
 roit assez inhumaine pour traiter en  
 étrangers des enfans qui ne sont pas  
 moins les vôtres que les miens. C'est  
 une unique faveur que j'attends de vous.  
 On sçait les jalousies ordinaires d'une  
 seconde épouse, & les traitemens qu'elle

destine aux fruits du premier hymenée  
 Un serpent dans sa fureur est moins re-  
 doutable , & moins dangereux. Mo-  
 fils a du moins un avantage. La nature  
 lui a procuré un défenseur dans celui  
 qu'il appelle du doux nom de pere , &  
 dont il reçoit à son tour le tendre nom  
 de fils. Mais vous , ô ma chère fille  
 qu'allez-vous devenir ? comment pour-  
 rez-vous passer avec décence les années  
 qui précéderont votre hymen ? que  
 l'époux choisiroit votre pere , qui ne feroit  
 qu'un plaisir barbare de flétrir votre  
 réputation & de ternir votre hymenée  
 car , hélas , votre mere n'aura point la  
 consolation de vous donner un époux  
 de sa main. Elle ne sera plus en état de  
 vous prêter du secours dans les doulou-  
 reux accès de l'enfantement , où la pré-  
 sence d'une mere est si douce. Il me faut  
 mourir , & quand ? La Mort ignore le  
 délais. Elle n'attendra point le jour qui  
 va suivre , ni \* le troisième jour du mois.  
 L'heure est venue ; un moment encore

---

\* Alceste , en disant que la Mort n'attend point le troisième jour du mois , fait , je crois allusion à une coutume des Grecs. Chez eux les dettes se payoient le premier jour du mois. Or il est assez vraisemblable , suivant ce pa-

& me voilà au nombre des morts. Adieu : vivez tous heureux , & jouissez de la gloire , vous , cher époux , d'avoir eu la meilleure des femmes , & vous , mes enfans , d'être nés d'une telle mere.

## L E C H Œ U R.

Cessez d'être inquiète , Madame. Je ne crains point de répondre pour votre époux. Il fera ce que vous souhaitez : & ne faudroit-il pas être insensé pour refuser de s'inscrire à de si justes souhaits ?

## A D M E T E.

Oui, chère Alceste, j'y souscris. Vous ferez satisfaite : comptez sur mon amour. Vous fûtes mon épouse durant votre vie. Seule vous la ferez , même au-delà du trépas. Nulle autre Thessalienne ne m'appellera désormais son époux , fût-ce une Princesse distinguée par la plus illustre naissance , ou par la plus rare beauté. C'en est assez pour moi des gages que je tiens de notre hymen. Daignent seulement les Dieux me les conserver , puisque j'ai le malheur de vous perdre. Au reste ne croyez pas, chère épouse, qu'une année soit la mesure & le terme de

---

sage d'EURIPIDE , que les bons créanciers donnoient à leurs débiteurs un délai d'un ou de deux jours , ce que ne fait point la Mort.

mon deuil & de mes regrets. Ils dureront autant que ma vie, autant que mon amour pour vous, autant que ma haine pour une mere & pour un pere dont la sterile amitié n'étoit qu'un vain dehors de tendresse. C'est vous, Alceste, oui, c'est vous seule qui prodiguant pour moi le plus cher des biens, m'avez sauvé le jour. En perdant une telle épouse pourrois-je ne pas me condamner à des gémissemens éternels? c'en est fait, je renonce pour toujours aux festins, aux assemblées de plaisirs, aux fêtes & aux chants dont mon Palais a retenti jusqu'à présent. Mes doigts ne tireront plus de ma lyre ces accens enchanteurs qui charmoient autrefois mon oreille. Ma voix ne se mêlera plus aux doux sons de la flûte Lydienne. Toutes les délices de ma vie périront avec vous. Mais non, vous ne périrez pas toute entiere pour moi. Mon amour ingénieux va occuper de sçavantes \* mains à former votre image. Je la placerai sur ma couche, & tombant à ses pieds je l'embrasserai mille fois. J'appellerai ma chère Alceste : je croirai la voir encore & lui parler. Froi-

---

\* Voilà l'origine de l'idolatrie, dont parle Salomon.



le consolation, stérile erreur, propre  
 toutefois à soulager mes ennuis. Du  
 moins les songes légers offriront souvent  
 votre ombre à mon esprit. Il est doux  
 à un ami de revoir une personne aimée,  
 ne fût-ce qu'à la faveur d'un sommeil  
 trompeur. Que ne puis-je imiter, hélas,  
 ces accords & la voix d'Orphée ! que  
 mon amour sçauroit bien toucher par  
 l'heureux chants la fille de Cerès & son  
 inexorable époux, pour vous ramener  
 les rives du Cocyte ! oui, j'y descen-  
 drois comme Orphée. Ni Cerbère, ce  
 chien redoutable, ni Caron, ce terrible  
 Nocher des morts, ne pourroient arrê-  
 ter ma course que vous n'eussiez revû la  
 lumière. Vains souhaits ! Il me faudra  
 attendre le trépas. Je vous suis, Al-  
 ceste ; préparez la demeure que je dois  
 habiter éternellement avec vous. Car  
 je ne veux d'autre tombeau que le vôtre.  
 J'ordonnerai en mourant que l'époux  
 soit placé auprès de l'épouse, & la Mort  
 même ne pourra séparer deux cœurs,  
 qu'une tendresse sans exemple a réunis.

## L E C H Œ U R.

Je partage avec vous, Seigneur, de  
 si légitimes regrets. Ainsi l'ordonnent  
 mon amitié pour vous, & ma vénération  
 pour Alceste.

ALCESTE à ses enfans.

Consolons-nous , chers enfans ; vous l'avez entendu : sensible à vos intérêts & aux miens , votre pere me jure une fidélité éternelle. Il renonce pour toujours à l'hymen.

ADMETE.

Oui , je l'ai promis , je le promets encore : & je tiendrai parole.

ALCESTE.

A ce prix recevez de mes mains ces enfans que je vous confie.

ADMETE.

Oui, je les reçois comme un don précieux d'une bien chère main.

ALCESTE.

Prenez donc ma place , & servez-leur de mere.

ADMETE.

Trop cruelle nécessité qui m'y contraint , puisqu'ils ne vous auront plus !

ALCESTE.

Chers enfans ! Je devois vivre encore , & je meurs.

ADMETE.

Que vais-je devenir sans vous ?

ALCESTE.

Le tems adoucira vos douleurs. Les morts ne sont plus rien pour les vivans.

ADMETE *en pleurs.*

Entraînez-moi , Alceste , au nom des Dieux , entraînez-moi avec vous aux enfers....

A L C E S T E.

C'est assez , Admete , que je meure , & que je meure pour vous.

A D M E T E.

Destins cruels , de quel Trésor vous venez me priver !

A L C E S T E.

Déjà mes yeux s'appesantissent... Ils se couvrent d'un nuage ténébreux.

A D M E T E.

Me voilà donc perdu... Alceste , vous m'abandonnez !

A L C E S T E.

Je ne suis plus. Regardez-moi comme si jamais je n'avois été.

A D M E T E.

Alceste... Levez les yeux ; ne quittez pas vos enfans.

A L C E S T E.

C'est contre mon gré que je les quitte. Hé-bien , qu'ils reçoivent pour la dernière fois mes adieux.

A D M E T E.

Tournez donc vos regards vers eux... Daignez les regarder encore. Hélas !

ALCESTE.

Ah, je ne respire plus... C'en est fait..

ADMETE.

Que faites-vous, cruelle, hélas! nous abandonnez-vous?

ALCESTE *expirant.*

Adieu.

ADMETE *en se voilant le visage.*

Je suis mort.

LE CHŒUR.

Elle a rendu les derniers sours. Admete n'a plus d'épouse.

## SCENE II.

Les mêmes autour du corps d'Alceste.

EUMELUS *son fils.**Strophe.*

O malheur! ma mere est descendue aux enfers... Elle ne jouit plus de la lumiere du Soleil, &amp; elle me laisse orphelin. Voyez, ô mon pere, voyez ces yeux nageans dans les ombres de la mort: regardez ces mains sans mouvement &amp; sans vie. O ma mere, ma chère mere, écoutez-moi, je vous conjure. C'est moi, oui, c'est votre fils qui vous appelle: c'est moi qui suis attaché sur vos lèvres.

ADMETE.

Vainement l'appellez-vous. Elle n'en-

tend plus votre voix : elle ne vous voit plus. Ah , chers enfans , de quel affreux revers sommes-nous frappés !

E U M E L U S.

Seul & à la fleur de l'âge je suis donc abandonné d'elle. O mon pere ! ô terrible infortune pour moi qui suis privé d'une mere ; pour vous , ô ma sœur , qui partagez ce malheur avec moi ; pour vous sur-tout , ô mon pere , dont l'inutile hymenée ne vous a pas permis de parvenir avec elle à une heureuse vieillesse ! ô ma mere , cette infortunée maison périt toute entiere avec vous.

L E C H Œ U R.

Triste nécessité , Seigneur ! il faut supporter ce funeste revers. Vous n'êtes pas le premier à qui la mort ait ôté une aimable & tendre épouse. Vous ne serez pas le dernier ; & d'ailleurs ignorez-vous que nous ne naissons tous que pour mourir ?

A D M E T E.

Je ne le sçai que trop. Ce coup ne m'étoit pas imprévû. Il ne m'en a été que plus sensible... \* Mais il faut transporter ce cher dépôt , & lui rendre les

---

\* Un coup n'en est pas plus sensible , pour avoir été prévu depuis long-tems , & bien au

*Note de l'Editeur.*

derniers devoirs. Secondez-moi , je vous prie, & chantez alternativement des airs lugubres en l'honneur de l'implacable Dieu des enfers. Que les Theſſaliens mes ſujets partagent avec moi un ſi légitime devoir. Je leurs preſcris comme Roi un deuil univerſel. Qu'on ſe rafe la chevelure ; qu'on prenne des vêtemens noirs ; qu'on apprête les chars , & qu'on coupe les crins flottans des courſiers : que dans toute la ville on n'entende point les doux ſons de la flûte & de la lyre, que la Lune n'ait rempli douze fois ſon diſque. Hélas , je ne ferai jamais de funérailles pour une perſonne qui me ſoit plus chère , ni plus précieufe. Quels honneurs ne dois-je point à une épouſe , qui ſeule a eû le courage de prendre ma place au tombeau !

contraire , *tela praviſa minùs feriunt*. Auffi n'eſt-ce point le ſens d'EURIPIDE.

*ἰδως δ' αὖτ' ἐτειρόμεν πύλαι.*

La verſion naturelle eſt donc celle-ci : » Auffi ;  
 » depuis long - tems , l'attendant , ce coup ,  
 » j'étois en proie à ma douleur. »



## S C E N E I I I.

Qui sert d'Intermède.

*On enlève le corps d'Alceste pour le parer. Admete, ses enfans, & toute la Cour le suivent, tandis que le Chœur demeure pour chanter des airs funebres.*

LE CHŒUR.

O fille de Pélidas, qui habitez à présent le Palais du Dieu des ombres, recevez encore nos adieux ! que le noir Tyran des enfers, que le Nocher des morts qui, assis au gouvernail, navige sur les ondes du Styx, apprennent aujourd'hui, que jamais une femme plus aimable n'a passé les eaux de l'avare Achéron !

Oui, Alceste, les Poètes vous célébreront dans les vers que leur Muse enfantera pour être chantés, soit avec la \* lyre, soit sans elle. Tout retentira de vos louanges & de leurs chansons, sur-tout au Printems, durant † les fêtes solem-

---

\* Grec, à sept cordes, & faite d'un bois qui croît sur les montagnes.

† Les fêtes dont parle ici le Chœur, étoient des jeux & des combats de Musique qui se célébroient à Sparte & à Athènes le septième

nelles \* que Sparte & Athènes célèbrent en l'honneur d'Apollon. Une mort si belle fera sans doute pour les Poëtes la matiere éternelle de leurs hymnes.

*Strophe II.*

Que ne puis-je vous tirer des sombres demeures de Pluton, & vous faire repasser le noir Cocyte dans la barque qui vous l'a fait passer, vous dont la tendresse conjugale n'a pas balancé à tirer votre époux des enfers, en vous y précipitant vous-même ! Que la terre qui vous couvrira soit légère, & quant à votre époux, comptez qu'il deviendrait pour moi, ainsi que pour ses enfans, un objet de haine & d'horreur, s'il étoit assez infidèle pour abandonner son cœur à un autre hymenée.

*Anti-  
str. II.*

Chose étrange ! ni un pere, ni une

d'Avril, durant l'espace de neuf jours, lorsque la Lune étoit dans son plein. Comme ces combats Poëtiques se faisoient en l'honneur d'Apollon, on les appelloit *Carneades* du nom de *Carnus*, fameux Poëte & Musicien, fils de Jupiter & d'Europe, favori d'Apollon.

Note  
de l'Ed-  
teur.

\* Il y a dans la Note sur ces fêtes un petit mécompte. Ce n'est pas immédiatement de Carnus fils d'Apollon qu'elles tiroient leur nom, mais du mois Carnus qui répondoit à notre mois d'Avril, pendant lequel elles se célébroient : le héros avoit donné son nom au mois, le mois à la fête.



mere n'ont voulu s'immoler pour celui qui leur doit le jour , tandis que leurs cheveux blancs les menaçoient d'une mort prochaine & sans gloire. Mais vous , à la premiere fleur de l'âge , Alceste , vous avez la générosité de mourir pour votre jeune époux. Dieux , que ne me donnez-vous une épouse pareille , qui remplisse avec moi tout le cercle de ses jours ! hélas , cet avantage est un présent du Ciel réservé à peu d'heureux mortels.

## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

HERCULE , L E C H Œ U R.

HERCULE.

O habitans de Phère , dites-moi , je vous prie , trouverai-je Admete dans ce Palais ?

L E C H Œ U R.

Vous l'y trouverez , ô Hercule : mais daignez auparavant satisfaire ma curiosité. Quel sujet vous amène en Thessalie , & sur-tout en cette ville ?

HERCULE.

J'obéis à un ordre d'Eurysthée.

LE CHŒUR.

A quel voyage , à quelles nouvelles erreurs vous a-t-il condamné ?

H E R C U L E.

Je vais enlever les coursiers de Diomède. \*

LE CHŒUR.

Comment exécuterez-vous cette entreprise ? avez-vous du moins quelque liaison avec ceux de ce pays ?

H E R C U L E.

Aucune. Jamais je n'entrai dans la terre des Bistonien. †

LE CHŒUR.

Sçavez-vous que l'enlèvement de ces fougueux coursiers vous coûtera un sanglant combat ?

H E R C U L E.

Je le sçai : mais puis-je éluder des ordres pareils ?

LE CHŒUR.

Il vous faudra immoler Diomède , ou périr.

H E R C U L E.

Il est vrai : mais ce n'est pas là le coup d'essai de ma valeur.

\* Grec , *Roi de Thrace.*

† Bistonie , contrée de la Thrace , entre les fleuves Nesus & Hebrus.

LE CHŒUR.

Que gagnerez-vous enfin, si vous remportez la victoire ?

HERCULE.

J'amènerai les coursiers à Eurysthée.

LE CHŒUR.

Autre obstacle : car comment arrêter leur fougue ? \*

HERCULE.

Jettent-ils feux & flammes ?

LE CHŒUR.

Ils déchirent les hommes. †

HERCULE.

Tel est l'usage des bêtes féroces : mais les hommes ne sont pas la proie des chevaux.

LE CHŒUR.

Croyez-en vos yeux. Vous verrez leur antre tout dégoutant de sang humain.

HERCULE.

Et de qui est issu celui qui les nourrit ?

LE CHŒUR.

Le Dieu Mars est son pere. Son Royaume est cette Thrace ¶ qui tire son nom

\* Grec, *par le frein.*

† Grec, *à belles dents.*

¶ Cette addition est froide, d'autant plus froide qu'EURIPIDE n'en dit pas un mot, & Note de l'Éditeur.

des boucliers échanrés , & qu'on sçait être si féconde en or.

H E R C U L E.

Je le vois ; voici une entreprise digne de la destinée d'Hercule ; dure destinée, mais glorieuse ; puisqu'elle veut que je combatte toujours avec les fils de Mars. D'abord ç'a été Lycaon. Cycnus s'est présenté ensuite. Enfin Diomède est le troisième qui s'offre à mes exploits. Il me faudra le combattre lui & ses coursiers : n'importe ; on ne verra jamais le fils d'Alcmène trembler à la vûe du plus redoutable ennemi.

L E C H Œ U R.

Voici Admete lui-même qui sort de son Palais.

que d'ailleurs, cette étymologie n'est fondée sur rien. Voici le vers Grec :

*Αἴγιος, ζακύνος Θρακίας πέλτης ἀναξ.*

*Martis, (filius) Rex Thracia pelta valdè divitis.*

Ce qui signifie : » Diomède est fils de Mars , » & Roi de la Thrace belliqueuse , si riche par » ses mines d'or. » Le bouclier nommé *pelta* étoit propre des Thraces , & imitoit , suivant VIRGILE , la figure de la Lune à demi-pleine.

## SCENE II.

Les mêmes, ADMETE.

ADMETE.

O Héros, issu du sang de Jupiter \* & de Persée, puissiez-vous être toujours heureux !

HERCULE.

Recevez de moi les mêmes vœux, puissant Roi des Thessaliens.

ADMETE, *en soupirant.*

Plût aux Dieux de seconder vos souhaits ! je les reçois comme l'effet d'une amitié qui ne m'est pas douteuse.

HERCULE.

Pourquoi, je vous supplie, ces marques de deuil, ces cheveux coupés ! . . .

ADMETE.

Vous me voyez sur le point de porter au tombeau . . .

HERCULE.

Qui ? ah Ciel, seroit-ce quelqu'un de vos enfans ? Vous préservent les Dieux de ce malheur !

\* Jupiter eut Persée & Danaé : Persée fut pere d'Alcée qui fut celui d'Amphytrion, mari d'Alcmène. Ce fut d'elle & de Jupiter que naquit Hercule.

A D M E T E.

Graces aux Dieux, mes enfans sont  
pleins de vie.

H E R C U L E.

C'est donc un pere que vous pleurez.  
Que sa vieillesse me fait craindre....

A D M E T E.

Ne craignez rien, Seigneur; ceux  
dont j'ai reçu le jour vivent encore.

H E R C U L E.

Quoi? auriez-vous perdu Alceste  
votre épouse?

A D M E T E.

Je puis dire d'elle deux choses bien  
différentes.

H E R C U L E.

Vit-elle, ne vit-elle plus?

A D M E T E.

Elle est, & n'est plus: & son sort me  
rend malheureux.

H E R C U L E.

Je n'en suis pas plus instruit: daignez  
me dévoiler cette énigme.

A D M E T E.

Ignorez-vous la destinée qui l'attend?

H E R C U L E.

Je sçai qu'elle s'est engagée à mourir  
pour vous.

A D M E T E.

Liée par ce funeste engagement, doit-

on la compter encore au nombre des vivans ?

HERCULE.

Ah, ne prévenez point le tems des pleurs : vous la pleurerez assez tôt.

ADMETE.

Elle est morte, Seigneur ; car je regarde comme mort quiconque doit bientôt mourir.

HERCULE.

Il est toutefois quelque différence entre vivre & ne vivre plus.

ADMETE.

Tel est votre sentiment, Hercule ; mais j'ai mes raisons pour penser autrement.

HERCULE.

Pourquoi donc me tenir en suspens ? quel ami, quel mort pleurez-vous ?

ADMETE.

Je pleure une femme. . . . Nous avons jusqu'à présent parlé d'une autre.

HERCULE.

Celle que vous regrettez étoit-elle étrangère, ou unie à votre famille ?

ADMETE.

Elle étoit l'une & l'autre.

HERCULE.

L'une & l'autre ! comment étant étrangère a-t-elle passé ses jours dans votre Palais ?

A D M E T E.

Confiée à mes soins après la mort de son pere , elle y avoit été élevée.

H E R C U L E.

Je prends part à votre affliction : mais dans l'état où vous êtes je ferois fâché de vous être importun.

A D M E T E.

A quoi tend ce discours, je vous prie ?

H E R C U L E.

Je vais chercher une autre demeure.

A D M E T E.

Non , Seigneur , je ne le souffrirai point. Ne m'accablez pas de ce nouveau malheur.

H E R C U L E.

Un étranger survient toujours mal-à-propos dans une maison remplie de deuil.

A D M E T E.

Laissons les morts , & daignez entrer dans mon Palais.

H E R C U L E.

Mais songez qu'il ne me convient pas de faire des festins, tandis que tout pleure en ces lieux.

A D M E T E.

Vous entrerez dans un appartement écarté que je réserve aux étrangers.

H E R C U L E.



H E R C U L E.

Souffrez , vous dis-je , souffrez que je me retire. Je ne vous en aurai pas moins d'obligation.

A D M E T E.

Non , Hercule , je vous l'ai déjà dit , il ne vous est pas libre d'aller ailleurs. (*à quelqu'un de sa suite.*) Allez , vous , ouvrez ces appartemens reculés : dites à ceux qui en ont soin , de préparer un festin somptueux. (*aux Gardes*) Fermez, vous autres , les vestibules du milieu. Ce seroit une indécence de troubler un festin par des cris & des larmes. Il faut épargner aux yeux & aux oreilles de l'hôte que nous recevons, le triste appareil des funérailles. (*Hercule entre dans le Palais d'Admete.*)

## S C E N E I I I.

A D M E T E , L E C H Œ U R.

L E C H Œ U R.

Que faites-vous , Seigneur , plongé dans un abyfme de maux, comment pouvez-vous recevoir un étranger ?

A D M E T E.

Que voulez-vous ? si j'avois fermé mon Palais & ma ville à un ami qui a compté sur moi , loueriez-vous mon

procédé ? Non , sans doute. Je n'en ferois pas moins malheureux , & j'en ferois plus coupable. J'aurois violé les droits d'une hospitalité qui m'est chère , droits si exactement observés par cet ami quand je vais dans l'aride région des Argiens ; & aux maux que je souffre j'aurois ajouté pour surcroît l'opprobre éternel d'avoir rendu ma maison odieuse aux étrangers.

LE CHŒUR.

Du moins , puisqu'Hercule est votre ami , ainsi que vous l'assurez , pourquoi lui cacher votre infortune ?

ADMETE.

Je connois ce Héros. Comptez que s'il avoit pû deviner la moindre partie de mes malheurs , jamais il ne m'eût honoré de sa présence. Je sçai qu'il me blâmera. Mais dût-il me taxer d'imprudence , dût-il m'accabler de reproches , ma maison pure & sans tache respecte l'hospitalité ; elle ne sçait ce que c'est que d'écarter les étrangers. (*Il s'en va.*)

S C E N E I V.

LE CHŒUR.

*Strophe I.*

O Palais d'Admete, ô demeure digne des Dieux ! faut-il s'étonner qu'Apollon

ait daigné t'habiter, qu'il n'ait pas rougi de devenir le Berger de tes nombreux troupeaux, & de faire retentir des sons de sa lyre champêtre les creux vallons & les riantes prairies qui t'entourent !

Ce fut alors qu'on vit les Lix attendris paître avec les agneaux. Les lions *Anti-  
str. I.* quitterent par troupes les \* montagnes de Thessalie pour l'écouter. Oui, divin Phœbus, on vit bondir autour de vous les jeunes Faons qui sortoient à l'envi des forêts, attirés par la douce mélodie de vos airs.

Heureux Admete, c'est de la faveur *Siro-  
phie II.* d'Apollon que vous tenez un bercail si fécond & si beau le long du lac de Bèbie. † C'est par lui que vos guérets

\* Grec, *le mont Othrys.*

† Lac entre Phère & la Magnésie. Il donnoit aux plaines des environs le nom de Bèboïde. L'endroit qui suit est embarrassé. Le Chœur ne veut pas dire que l'Empire d'Admete s'étende d'un côté jusqu'aux Molosses qui sont à l'extrémité de l'Épire, ni de l'autre usqu'au mont Pélion. Il veut dire, si je ne me trompe, qu'Admete voit tout ce pays & semble le dominer, suivant ce joli vers de  
BENSERADE.

Et si tout n'est à moi, tout est à mes regards,

Il n'y a qu'à voir la Carte.

s'étendent vers le Couchant jusqu'à la vûe des Moloffes , & que du côté de l'Orient votre Empire semble ne connoître d'autres bornes que le mont Pélion , & la mer Egée.

*Anti-  
Ar. II.*

Quel respect pour l'hospitalité ! Admete vient de perdre ce qu'il a de plus cher , & tandis qu'il pleure une épouse , un étranger survient. Aussi-tôt ce Prince contraint sa douleur ; & le cœur plein de soupirs , les yeux mouillés de larmes qui coulent malgré lui , il les retient , il lui ouvre son Palais. Tel est le caractère d'un cœur généreux. Sensible aux bienféances , il n'en néglige aucune. Aussi tous les dons de la sagesse se trouvent-ils réunis dans un cœur où réside la probité. Oui , je me sens porté à croire que la pitié d'Admete ne sera pas sans récompense.

## S C E N E V.

ADMETE , LE CHŒUR.

ADMETE.

Chers amis , dont la présence est si consolante pour moi , j'ai besoin de votre secours. On porte Alceste au bucher , & de-là au tombeau : vous allez voir paroître l'appareil de ses funérailles.

Rendez-lui donc les devoirs ordinaires, & faites éclatter vos regrets en faveur de votre Reine qui sort de son Palais pour n'y rentrer plus.

L E C H Œ U R.

Je vois déjà votre pere, dont la vieillesse rallentit les pas. Il veut accompagner le Convoi. J'apperçois les ornemens & les dons qu'il fait porter pour Alceste.

S C E N E V I.

*On voit le Convoi.*

Les mêmes, PHERÉS suivi des Officiers qui portent des dons pour Alceste.

P H E R É S.

J'entre dans vos peines, mon fils. La perte que vous avez faite est considérable, on ne peut en disconvenir. Vous perdez une épouse accomplie : mais enfin quelque accablant que soit le poids de votre malheur, il faut le supporter. Recevez de ma main ces vêtemens précieux, pour les mettre dans la tombe. On ne sçauroit trop honorer une épouse qui a bien voulu s'immoler pour vous. C'est à elle que je dois le bonheur de m'avoir conservé un fils. C'est elle qui

*Voyez  
les Ré-  
flexions  
sur cette  
Scène, à  
la fin.*

n'a pû souffrir qu'un pere au désespoir traînât sa vieillesse dans le deuil. C'est elle enfin qui par cette action héroïque a proposé à toutes les femmes le modèle le plus glorieux qui fut jamais. O Libératrice de mon fils & de moi, vous qui nous avez rendu la lumiere du jour, aimable Alceste, recevez mes adieux, & puisse votre ombre être tranquille dans la demeure de Pluton ! Mortels, trouvez de pareilles épouses, & allumez à ce prix le flambeau de l'hymenée, ou renoncez-y pour toujours.

## A D M E T E.

Je ne vous ai point appelé à ces funérailles ; &, pour ne vous rien céler, votre présence en ces lieux ne m'est point agréable. Rempportez ces vêtements. Jamais ils ne seront mis sur le corps d'Alceste. Je sçaurai faire en sorte qu'elle se passe de dons dans le tombeau. Vous m'avez vû sur le point de mourir. C'étoit là le tems de pleurer. Que faisiez-vous alors ? vous sied-il à présent de verser des larmes, après avoir fui le danger qui me menaçoit, après avoir laissé mourir Alceste à la fleur de l'âge, tandis que vous êtes courbé sous le poids des années ? non, je ne suis plus votre fils, & je ne vous reconnois point

pour mon pere. Celle qui se dit ma mere ne m'a point porté dans ses entrailles. Né de quelque Esclave, il faut qu'on l'ait trompée en m'attachant à son sein. Le danger m'a trop fait voir en effet qui vous êtes. Non, encore une fois, je ne vous connois plus pour mon pere; ou si vous l'êtes, il faut que vous soyez le plus lâche des mortels, puisqu'étant arrivé au bout de la carriere, vous n'avez eû ni l'inclination, ni le courage de mourir pour un fils, puisqu'enfin vous n'avez pas eû honte de laisser remplir ce devoir à une étrangère. Oui, cette étrangère est la seule que j'aye droit de regarder comme ma véritable mere, & comme mon vrai pere. Il vous eût été glorieux d'expirer pour un fils. Vous n'auriez sacrifié après tout qu'un reste de jours languissans. Par ce léger sacrifice vous auriez racheté de longues & d'heureuses années pour elle & pour moi, & je ne me verrois pas réduit à souffrir les maux dont je gémiss. Pour vous, vous aviez joui de la plus douce destinée. Assis sur le Thrône dès la tendre jeunesse, vous aviez en moi un héritier légitime qui vous délivroit de la crainte de voir vos Etats en proie à un avide étranger : & ne me dites pas que

ç'a été pour venger votre vieillesse méprisée, que vous m'avez livré au trépas. Vous sçavez jusqu'où j'ai porté mon respect & mes complaisances pour vous & pour votre épouse. Témoins l'un & l'autre de mes assiduités, voilà le prix dont vous les avez payées : mais je vous en avertis, procurez-vous, s'il est possible, d'autres héritiers qui soient l'appui de votre vieillesse, & qui prennent soin de vos funérailles : car pour moi je déclare que je suis déchargé de ce devoir. Regardez-moi comme mort : il n'a pas tenu à vous que je ne fusse en effet dans le tombeau ; & si je respire encore, j'en suis redevable à un autre libérateur. C'est à ce nouveau pere que je dois toute la tendresse, & tous les devoirs d'un fils. Je ne le vois que trop, les vœux des vieillards qui appellent la Mort à leur secours sont des vœux peu sincères. Ils se plaignent de la vieillesse. A les entendre, leur course a trop duré. La Mort vient-elle les presser ? ils ne peuvent se résoudre à mourir, & les années ne sont plus un fardeau insupportable pour eux.

## L E C H Œ U R.

C'en est trop, Seigneur, vous êtes déjà assez à plaindre, sans vous charger



encore du nouveau malheur d'aigrir un pere offensé.

## P H E R É S.

Mon fils, à qui s'adresse, je vous prie, un discours si hautain ? pensez-vous parler à quelque Esclave de Lydie ou de Phrygie ? ignorez-vous que du moins je suis né libre, & Theffalien ? toutefois vous osez m'outrager cruellement, & me traiter comme le dernier des mortels : mais il ne sera pas dit qu'un jeune homme ait insulté impunément son pere. Je vous ai donné le jour & l'éducation pour avoir en vous un appui de mon Thrône. Mais apprenez que par ce devoir, je ne me suis point engagé à donner ma vie pour vous. Quand la Nature ou la Grèce ont-elles imposé aux peres la loi de mourir pour leurs enfans ? chacun est ici-bas pour soi, heureux ou malheureux, il n'importe. J'ai rempli mes obligations ; je ne vous dois plus rien. Je vous ai fait Roi, & je vous laisse après ma mort les vastes régions que j'ai reçues de mes peres. Quel tort vous fais-je ? en quoi suis-je coupable ? je ne meurs point pour vous ! hé-bien, demandai-je que vous mouriez pour moi ? la lumiere du jour vous est précieuse & douce : pensez-vous qu'elle me le soit moins ?

je ſçai que le tems de notre ſéjour dans les enfers fera long , & que cette vie eſt bornée par d'étroites limites : mais enfin , toute courte qu'elle eſt , j'avoue que j'en goûte volontiers les douceurs. Ces ſentimens vous paroiffent peu héroïques. Vous m'accuſez de lâcheté ; & toute-fois , lâche que vous-êtes vous-même , vous n'avez pas rougi d'employer tous vos efforts pour prolonger vos jours au-delà du terme fatal , en ſacrifiant votre épouſe. Vaincu par une femme plus généreuſe que vous , il a fallu qu'elle épargnât à votre délicateſſe les horreurs d'une mort prochaine. L'heureux artifice pour éluder toujours le trépas , que celui de perſuader à ſon épouſe qu'elle doit mourir pour ſon époux ! il vous ſied bien après cela de traiter de lâches ceux qui refusent de faire pour vous ce que vous n'avez pas le courage de faire vous-même. Croyez-moi , gardez le ſilence. Jugez d'autrui par votre propre cœur. Vous aimez la vie ; croyez que les autres ne l'aiment pas moins que vous. Comptez au reſte que ſi vous redoublez vos outrages , vous entendrez de moi des vérités encore plus ſenſibles & plus piquantes.

L E C H Œ U R.

C'en est déjà trop d'une & d'autre part. Cessez, ô Vieillard, cessez de maltraiter de paroles votre fils.

A D M E T E à Pherés.

Parlez, j'ai tout dit : mais si la vérité vous blesse, vous ne deviez pas vous l'attirer par une faute pareille.

P H E R É S.

La faute auroit été plus grande, si je m'étois livré pour vous à la mort.

A D M E T E.

Ne mettez-vous donc nulle différence entre mourir à la fleur de l'âge, ou dans le sein de la vieilleffe ?

P H E R É S.

Jeune ou vieux, nul homme n'a deux vies dont il puisse disposer à son gré.

A D M E T E.

Hé-bien, puissiez-vous vivre plus que Jupiter.

P H E R É S.

Quoi ? vous osez charger un pere innocent d'horribles imprécations !

A D M E T E.

Je souscris au contraire à vos vœux. Ne souhaitez-vous pas une longue suite d'années ?

P H E R É S.

C'est là plutôt l'objet de vos desirs.  
Ce cadavre le montre assez.

A D M E T E.

Il ne montre que votre lâcheté.

P H E R É S.

On ne dira pas au moins que je me  
sois immolé cette victime.

A D M E T E.

Ah , que ne pouvez-vous à votre tour  
avoir besoin qu'un fils se fasse victime  
pour vous !

P H E R É S.

Faites mieux. Epousez plusieurs fem-  
mes pour multiplier vos années.

A D M E T E.

Et voilà ce qui vous couvre de con-  
fusion, qu'il faille recourir à une épouse  
au défaut d'un pere.

P H E R É S.

Mes sentimens sont conformes aux  
vôtres : il est doux de vivre , & triste  
de mourir.

A D M E T E.

Sentimens indignes d'un Vieillard !

P H E R É S.

Il me falloit donc , pour vous plaire ,  
vous donner le cruel plaisir de me porter  
au tombeau.

ADMETE.

Vous n'y arriverez pas moins ; mais vous y arriverez sans gloire & sans honneur.

PHERÉS.

Qu'importe à mes cendres ce chimérique honneur , & cette frivole gloire ?

ADMETE.

Hélas ! la vieilleſſe a mis bas toute honte.

PHERÉS.

La vieilleſſe eſt ſage ; mais la jeuneſſe eſt inſenſée, témoin le ſacrifice d'Alceſte.

ADMETE.

Retirez-vous & laiſſez-moi du moins achever ſes funérailles.

PHERÉS.

Il eſt bien juſte en effet que celui qui l'a ſacrifiée lui rende les derniers devoirs : je me retire : adieu. Mais je vous avertis que cette mort fera tôt ou tard vengeance : & Acaſte ſon frere doit paſſer pour le plus mépriſable des humains, ſ'il ne venge le ſang d'une ſœur.

ADMETE.

Allez , vous & votre indigne femme, allez traîner une miſérable vieilleſſe ſans enfans , quoique je vive encore. Voilà le prix de votre lâcheté : car je ne veux plus rien de commun avec vous , pas

même la demeure ; & que ne puis-je avec bienféance vous interdire votre Palais ! je ne rougirois pas de le faire en public.

Mais allons , nous autres , ( puisqu'il faut consommer notre malheur ) allons porter ces restes si chers sur le bucher préparé.

LE CHŒUR.

Emportez donc nos regrets , ô la plus généreuse , & la meilleure de toutes les épouses. Que les Dieux infernaux , que Mercure & Pluton vous reçoivent favorablement aux enfers , & s'il est dans cet autre monde des récompenses & des biens véritablement réservés aux justes , puissiez - vous en jouir : puissiez - vous goûter auprès de Proserpine les fruits de votre piété ! ( *On porte le corps d'Alceste, & le Convoi passe suivi d'Admete & du Chœur.* )



## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER du Palais.

Certainement le Palais d'Admete a vû un grand nombre d'étrangers de différentes régions, & qu'on a tous confiés à mes soins : mais je n'en connois point de plus dénaturé que celui qu'on m'a chargé de recevoir en ce jour. Quoi ! cet homme voit mon Souverain en pleurs, & il ne rougit pas d'entrer dans sa maison. Il sçait le malheur que nous déplorons, & loin d'user du moins avec modération des choses dûes à l'hospitalité, & qu'on lui présente, il nous presse de lui apporter ce qu'on ne lui offre pas incontinent. Il fait plus, il prend en main une coupe entourée de lierre : il y verse des flots de vin, & le boit à longs traits. La flamme du Dieu Bacchus l'environne & l'échauffe. Il se couronne de branches de myrte, & il fait retentir ce Palais de ses chants. Hélas, quelle étrange mélodie ! il chantoit d'un côté sans se mettre en peine du déplorable Admete ; & de l'autre côté nous pleu-

rions la triste destinée de notre Reine ; doublement malheureux , puisqu'il falloit contraindre notre douleur , & dévorer nos larmes en présence de cet étranger : car tel étoit l'ordre d'Admete. Infortuné que je suis , je me vois forcé d'assister au festin d'un étranger , qui ne sçauroit être que quelque misérable brigand , tandis que ma Reine sort pour toujours du Palais , sans que j'aye pu lui porter mes derniers adieux , ni \* présenter la main à celle qui fut pour moi , & pour tout ce que nous sommes en ces lieux , bien plus mere que Souveraine. Quels maux en effet n'a-t-elle pas écarté de nos têtes , quand par une aimable adresse elle trouvoit le secret d'adoucir le courroux de notre Roi offensé ? Et le moyen après cela de ne pas détester le fâcheux contre-tems qui nous a fait recevoir cet importun étranger.

---

\* Coutume ancienne , on présentoit la main aux morts pour marquer le regret d'une triste séparation. Ainsi le faisoient les mourans à leurs amis. On en a vû un exemple dans *Alceste* même , Acte 1. Scène 4. *Elle les appelle tous par leur nom ( ses Esclaves ) elle leur présente la main , &c.*



## SCENE II.

L'OFFICIER, HERCULE.

HERCULE.

Approchez. D'où vient, dites-moi, ce regard sombre & farouche ? vous n'ignorez pas qu'un étranger, loin de voir la tristesse peinte sur le visage de ceux qui sont chargés de le recevoir, doit y sentir au contraire les marques aimables d'un accueil gracieux. Toutefois, à la vûe du meilleur ami de votre Roi, vous vous armez d'un air triste ; & tout occupé d'une disgrâce qui ne vous regarde pas, vous me recevez, peu s'en faut, en ennemi. Approchez donc, & apprenez de moi à tenir une conduite plus sensée. \* Sçavez-vous quelle est la nature

\* Sçais-tu bien quelle est la condition

De la chétive humaine nation ?

Non que je crois ; car d'où aurois-tu telle

Instruction ? oy moy donc parler d'elle.

A tous humains il est prédestiné

Mourir à jour préfix & terminé,

Et n'y a nul qui sçache si vivante

Ame il aura la journée suivante.

Car impossible il est de deviner

Là où se doit la fortune tourner. *Citat. de PLU-*

*TAR. tradult. d'AMYOT, Consolat. à Apollonius.*

des choses humaines ? hélas , non. D'où l'auriez-vous appris dans la situation où vous êtes ? écoutez donc mes paroles. Tout mortel est dévoué à la mort , & il n'en est aucun qui sçache aujourd'hui s'il doit demain revoir la lumière. Tel est le cours de notre destinée. Son terme est tellement incertain qu'il n'est ni art , ni science , qui puisse nous en marquer le point précis. Instruit de ce grand principe , prêtez-vous à la douce joie. Goûtez les charmes & les plaisirs de la table ; & songez que l'instant présent est à vous ; mais que le reste est à la fortune. Quant à la cause de vos regrets , perdez-en jusqu'au moindre souvenir ; & si mes conseils vous paroissent sensés , ( comme je crois qu'ils le sont ) recueillez-en tout le fruit. Reprenez donc vos esprits ; & déchargé désormais du poids accablant de votre douleur , bûvez avec moi , couronnez-vous de fleurs , & comptez qu'à travers la tempête qui agite votre cœur , le bruit agréable des coupes vous conduira sûrement au port. \* Mor-

---

\* Morale pernicieuse , & digne des Epicuriens. On est bien éloigné de l'approuver , & on ne la met ici que pour ne pas déguiser EURIPIDE.

tels, nous devons former nos idées à notre condition mortelle ; car enfin la vie de quiconque se livre à la tristesse, est moins, à mon gré, une vie qu'une véritable misère.

L'OFFICIER.

Je n'ignorois pas ces choses : mais, croyez-moi, ce qui m'occupe aujourd'hui s'accorde peu avec les plaisirs & la joie.

HERCULE.

La personne que vous regrettez est étrangère. Pourquoi donc cet excès de douleur ? les Maîtres de ce Palais ne sont-ils pas pleins de vie ?

L'OFFICIER.

Pleins de vie ! ô Ciel ! vous ne connoissez donc pas nos malheurs ?

HERCULE.

Je sçai tout, si pourtant Admete ne m'a pas trompé.

L'OFFICIER.

Malheureux Maître, hélas, il fait trop pour des étrangers.

HERCULE.

Non, il n'en fait pas trop. Il ne fait que ce qu'il doit en rendant les devoirs, même à une étrangère.

L'OFFICIER.

A une étrangère ! ah, la personne

que nous pleurons n'est rien moins.

H E R C U L E.

Quoi ? a-t-il fait quelque perte domestique qu'il m'ait celée ?

L' O F F I C I E R.

Je me tais : allez, livrez-vous à la joie. C'est à nous de déplorer les maux de nos Maîtres.

H E R C U L E.

Ah, Dieux ! ce discours marque un deuil domestique.

L' O F F I C I E R.

Si cela n'étoit, paroîtrois-je triste en assistant à votre festin ?

H E R C U L E.

Ah, mon ami m'a fait injure. Je ne puis lui pardonner.

L' O F F I C I E R.

La chose parloit assez. Quoi ? ces vêtemens lugubres & ces cheveux coupés ne vous disoient-ils pas que vous nous aviez surpris dans la plus triste conjoncture ?

H E R C U L E.

Qui donc est mort ? parlez. Est-ce quelqu'un des enfans d'Admete ? est-ce son pere ?

L' O F F I C I E R.

Vous voulez le sçavoir. Hé-bien, c'est l'épouse même d'Admete.

H E R C U L E.

Son épouse ! ah , Ciel ! & comment , dans cette situation , avez-vous eu le moindre égard à l'hospitalité ?

L' O F F I C I E R.

Admete a craint de la violer dans la personne d'un ami tel que vous.

H E R C U L E.

Ah , malheureux ami , quelle épouse vous perdez !

L' O F F I C I E R.

Nous périssons tous avec elle.

H E R C U L E.

Hélas , je l'avois soupçonné à son air , à son deuil , à ses larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir. Mais il a dissipé mes soupçons par ses discours ambigus. Il m'a fait entendre qu'il s'agissoit des funérailles d'une étrangère. Il m'a forcé , contre mon inclination , d'entrer dans son Palais. Cependant , malheureux , j'ai fait éclatter ma joie dans un festin : j'ai couronné ma tête de fleurs dans la maison d'un ami au désespoir. C'est toi qui es coupable de ce crime. Que ne me découvrois-tu ce funeste secret ? où est le tombeau ? parle. Quelle route dois-je suivre ?

L' O F F I C I E R.

Celle qui conduit à Larisse. A l'issue

190            A L C E S T E.  
du Fauxbourg, le tombeau s'offrira d'a-  
bord à vos yeux.

                  H E R C U L E.  
Il suffit. Adieu.

### S C E N E   I I I.

                  H E R C U L E   *seul.*

C'est ici, Hercule, qu'il faut montrer à l'Univers quel fils Alcmène a donné au souverain des Dieux. Tu as rempli tant de pénibles travaux ! ta reconnoissance pour Admete exige encore celui-ci de ta valeur. Il s'agit de sauver Alceste, de la tirer des bras de la Mort, & de la rendre à son époux. Allons trouver la Mort, cette orgueilleuse Reine des Ombres. Je la verrai sans doute au tombeau, parée de ses habits funebres, & occupée à se rassasier du sang des victimes. Mettons-nous en embuscade aux environs, & de là, quand elle y pensera le moins, fondons tout-à-coup sur elle. Si je suis assez fortuné pour la surprendre & pour la saisir entre mes mains, elle aura beau s'agiter : malgré ses vains efforts il n'est rien qui puisse me l'arracher, qu'elle ne m'ait remis Alceste. Que si je manque cet heureux projet, si la cruelle ne vient pas au

tombeau favouer les gâteaux arrosés de sang, j'irai, oui, j'irai aux enfers. Je descendrai tout vivant au Palais ténébreux de Proserpine & de Pluton. Je redemanderai Alceste, & sûr de l'obtenir, je la ramènerai à son fidèle époux. Que ne dois-je point à un ami, qui frappé d'un si terrible coup, loin de m'alléguer cette excuse trop légitime pour ne me pas recevoir, a respecté l'amitié au point de me cacher son désespoir par la plus héroïque fermeté ! Est-il dans la Thessalie, est-il même dans toute la Grèce un ami plus généreux, un ami plus religieux observateur de l'hospitalité sacrée ? non, je ne souffrirai pas qu'on puisse me reprocher qu'il ait obligé un ingrat, & qu'Admete ait pû surpasser Hercule en générosité.

## S C E N E I V.

A D M E T E &amp; L E C H Œ U R.

*au retour des funérailles.*

A D M E T E.

O Palais, où je ne verrai plus Alceste, qu'il m'est dur de vous revoir sans elle. Funeste retour pour un époux désespéré ! Hélas ! où dois-je me retirer ? où

m'arrêter ? que dire ? que faire ? qui me procurera la mort ? non , je ne suis sorti des entrailles de ma mere que pour être à l'Univers un modèle accompli du malheur. Heureux morts, que j'envie votre destinée ! qu'elle me paroît douce ! la demeure du tombeau est désormais l'unique objet de mes vœux ardens. La lumiere du jour m'est devenue insupportable ; & je suis las de ramper ici bas avec les foibles humains. O Mort, quel ôtage as-tu livré pour moi au Dieu des enfers !

LE CHŒUR.

Rentrez, Seigneur, rentrez : cachez votre désespoir dans l'obscurité du Palais....

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Vous gémissiez , & vous n'en avez que trop sujet.

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Nous sçavons assez l'excès de votre douleur.

ADMETE.

Ah !

LE



LE CHŒUR.

Mais enfin, ces cris ne rappelleront pas Alceste à la vie.

ADMETE.

Ah malheureux ! ah Ciel !

LE CHŒUR.

Il est dur, sans doute, de perdre une personne tendrement aimée. Le moyen d'en disconvenir.

ADMETE.

Vous ne faites qu'aigrir la playe mortelle dont mon cœur est atteint. Quel coup plus funeste pour un époux heureux, que de perdre une tendre épouse ! que n'ai-je pû sans prendre de si chers engagemens, vivre avec elle en frere dans ce Palais ! \* heureux ceux qui

\* Le P. B. à ce qu'il nous semble, n'a pas fait l'idée d'EURIPIDE. Ce qu'Admete dit ici en général est une continuation de moralités sur les malheurs attachés au mariage. » Heu-  
 » reux, dit-il, qui seul, sans enfans, sans  
 » épouse, ne connoît ni l'hymen, ni les maux  
 » qu'il traîne après lui. C'est une douleur sup-  
 » portable de ne pleurer que ses propres maux ;  
 » mais avoir à s'affliger, de plus, sur la perte  
 » de ses enfans, mais voir le lit nuptial dé-  
 » solé par la cruelle mort, c'est quelque chose  
 » d'intolérable pour un pere & pour un époux.  
 » Hélas ! il m'étoit si facile de n'être ni l'un  
 » ni l'autre, en demeurant dans le célibat ! »

Note  
de l'Édi-  
teur.

seuls , sans enfans , sans épouse , ne connoissent ni l'hymen , ni les maux qu'il traîne après lui. Je pleure une femme chérie , & pour surcroît de douleur , il faut que je supporte encore l'infortune de mes enfans abbattus par le renversement de mon hymenée ; spectacle insupportable pour le pere & pour l'époux ! hélas , il m'étoit libre de n'être ni l'un ni l'autre.

LE CHŒUR.

Le destin inévitable vous a frappé , je l'avoue.

A D M E T E.

Ah !

LE CHŒUR.

Mais quoi ? ne mettez-vous point de fin à vos regrets ?

A D M E T E.

Ah !

LE CHŒUR.

Je conviens que rien n'est plus triste. Après tout . . .

A D M E T E.

Ah !

LE CHŒUR.

Il faut supporter cette perte , & vous n'êtes pas le premier . . .

A D M E T E.

Ah , que je suis à plaindre !

Qui ait perdu l'objet de sa tendresse.  
La fortune nous accable en diverses manières ; mais personne n'est épargné.

ADMETE.

O tendresse ensevelie sous la terre !  
ô douleur éternelle ! ô regrets sans fin !  
pourquoi , cruels \* que vous êtes , m'avez-vous prêté un funeste secours pour me ravir le plaisir de m'enterrer tout vivant avec elle ? je serois à présent avec la meilleure des épouses. Avec elle j'aurois passé l'onde infernale. Pluton auroit eu une double victime , & ce Dieu, tout impitoyable qu'il est , n'auroit pas eu la cruauté de séparer deux cœurs qu'un si tendre amour avoit joints.

LE CHŒUR.

Daignez m'écouter , Seigneur. Un homme qui m'étoit lié par le sang avois un fils , espérance unique de sa maison. Ce déplorable fils mourut. Il méritoit des larmes. La perte étoit irréparable , & le pere dans une extrême vieillesse. Il sçut toutefois supporter son malheur , & s'en consoler.

ADMETE.

O Palais ! ô appartement nuptial !

---

\* *Au Chœur.*

comment puis-je vous accepter pour retraite ! ma fortune est changée , & vous êtes changés pour moi. Quelle différence , grands Dieux , entre ma situation présente , & ma félicité passée ! j'entrai , il m'en souvient , j'entrai dans cette aimable demeure , conduisant par la main mon épouse au bruit des instrumens & des acclamations , précédé par des flambeaux , \* & suivi d'une troupe de convives , qui chantoient à l'envi des hymnes. Dans ces charmans concerts on n'entendoit que les noms de l'amant & de l'amante ; on y relevoit le bonheur de celle que je pleure , & le mien. Illustre & heureux couple , s'écrioient-ils. Hélas ! à ces chants d'allégresse succèdent de lugubres lamentations. De longs voiles noirs ont pris la place des vêtemens blancs dont le Dieu d'hymen m'avoit paré ; & au lieu d'une pompe d'hymenée c'est le deuil qui me ramène dans la triste demeure où Alceste n'est plus.

LE CHŒUR.

Le destin , il est vrai , fait succéder à votre prospérité des maux que vous

---

\* Grec , de bois coupé sur le mont Pélion. C'étoit un bois fort résineux.

n'aviez point encore éprouvés. Mais enfin , vous vivez , Alceste meurt , & vous laisse sa tendresse. Tel est le train ordinaire des choses humaines. Combien voit-on d'époux que l'impitoyable Mort à réduits comme vous à une affreuse solitude ?

A D M E T E.

Croyez-moi , chers amis , quoi qu'on en puisse dire , le sort de mon épouse est mille fois plus heureux que le mien. Comblée de gloire , & hors d'atteinte à la douleur , elle ne sentira plus désormais les maux qui nous assiègent ; tandis que l'infortuné Admete , qui étoit dû à la mort , contraint de survivre à son destin , va traîner une vie moins supportable que la mort même. Je ne l'ai déjà que trop éprouvé. Hé comment soutiendrai-je la vûe de ces murs ! Alceste n'y est plus pour m'en rendre l'entrée agréable & charmante. Je ne pourrai ni lui parler , ni l'entendre. De quel côté mon amour inquiet tournera-t-il ses regards ? hélas , il ne trouvera par-tout qu'une solitude qui me fera sécher de douleur. Quel supplice pour un amant de voir autour de moi ces lits , ces sièges où je la vis autrefois , & où je ne la reverrai plus ! cet appareil lu-

gubre , cet appartement obscur , cet air funébre & négligé de mon Palais , tout me rappellera fans cesse une idée si chère. Que fera-ce quand mes tristes enfans , tout baignés de leurs larmes , embrasseront mes genoux & me redemanderont leur mere ! quand j'entendrai les longs gémissemens , & les regrets éternels des esclaves ! Dieux , s'écrieront-ils , de quelle Souveraine nous avez-vous privés ! Voilà , voilà , les horribles tourmens que me prépare ce Palais. En sortirai-je pour être le témoin des hymens de Thessalie ? les riantes assemblées des jeunes épouses seront pour moi le sujet de la plus cuisante douleur. Hé de quel œil verrai-je briller l'aimable troupe des compagnes d'Alceste ! ce spectacle , par un affreux retour sur moi-même , me fera mourir de désespoir. Mais que n'inventera point la jalouse malignité de mes ennemis ? je crois déjà les entendre se dire mutuellement : » Voyez , voyez » cet époux sans gloire. N'a-t-il pas » honte de vivre encore ? trop lâche » pour mourir il s'est soustrait au trépas » en livrant sa femme. Qu'il nous vante » après cela son grand cœur. Un pere » & une mere lui sont odieux , parce

» qu'ils se refusent à la mort, & il n'a  
 » pas le courage de la subir lui-même. »  
 Ah, Dieux, voilà le dernier coup que  
 vous m'avez réservé. Comment donc,  
 chers amis, comment puis-je souhaiter  
 de vivre perdu d'honneur & privé d'Al-  
 ceste !

S C E N E I V. ou Interimède.

LE CHŒUR, ADMETE  
*plongé dans la douleur.*

LE CHŒUR.

Elevé au-dessus du vulgaire j'ai sou-<sup>Stro-</sup>  
 vent consulté les sçavantes Sœurs. J'ai<sup>phe I.</sup>  
 fondé leurs profonds mystères, & pour  
 fruit de ma frivole étude j'ai trouvé que  
 rien n'étoit plus puissant que le Destin.  
 Vainement chercheroit-on dans les  
 écrits de Thrace, dictés par le touchant  
 Orphée, un préservatif qui pût garantir  
 les mortels des coups du Destin. Vainement  
 en chercheroit-on dans tout ce  
 que Phœbus a laissé d'antidotes aux dis-  
 ciples d'Esculape pour les maux nom-  
 breux des humains.

Le Destin est une Divinité sévère,<sup>Anti-</sup>  
 dont le Temple est inaccessible. On ne<sup>str. I.</sup>  
 le fléchit ni par les prières, ni par le  
 sang des victimes. Ah, du moins, Dieu

cruel , Dieu inflexible , du moins , ne foyez pas plus dur à mon égard que vous l'avez été jusqu'à présent. C'est par vous que le maître des Dieux exécute ses immuables decrets. Votre force indomptable vient à bout du fer même , \* & votre cœur est fermé pour toujours à la complaisance & aux égards.

*Strophe II.*

C'est cette terrible Divinité , ô Admete , qui vous fait de ses redoutables mains. Affermissez pourtant votre courage. Car vos cris & vos pleurs ne rendront pas le jour aux habitans des enfers. Les enfans même des Dieux † sont sujets au trépas. Celle que vous regrettez nous fut chère , elle nous le fera toujours. ¶ Une femme si accomplie est

\* Grec , qu'on tire des Chalybes , peuples du Pont.

Note de l'Editeur. † Le Grec porte , *σκότιοι παῖδες θεῶν* , enfans des Dieux conçus dans les ténèbres , nés d'un mariage illégitime , & c'est-à-dire , ceux qu'un Dieu ou bien une Déesse avoient d'un mortel ou d'une mortelle , vulgairement appellés , *demi-Dieux*. Si le P. B. ne vouloit pas insérer dans sa phrase le mot de *bâtards* , *σκότιοι* , il pouvoit en faire une Note : les enfans des Dieux n'étoient immortels , que lorsqu'ils étoient , des deux côtés , de race Divine.

Note de l'Editeur. ¶ Le Traducteur ajoute ici trop à la pensée de son Auteur , qui sans chercher à mettre de



plus respectable, à mon gré, que les enfans des Dieux.

Gardez-vous en effet, de croire que le tombeau d'Alceste soit semblable à ceux des vulgaires morts. Les voyageurs lui rendront les honneurs divins. On les verra se détourner de leur chemin, & jeter un regard respectueux vers le tombeau. » Voici, diront-ils, pleins de vénération, voici la généreuse épouse qui s'est sacrifiée pour son époux. Elle est à présent élevée au rang des Déeses. Soyez-nous favorable, ô aimable Divinité.... » Mais, Seigneur, voici le fils d'Alcmène qui paroît s'avancer vers vous.

*Anci-  
str. II.*

---

l'esprit, dit précifément : » C'est la plus accomplie des femmes que vous aviez choisie pour compagne. »



## A C T E V.

## S C E N E U N I Q U E.

HERCULE, UNE FEMME *voilée*,  
LE CHŒUR, ADMETE, SUITE.

HERCULE.

Vous n'ignorez pas, Admete, ce que la tendre amitié exige d'un ami malheureux : loin de dissimuler ses peines, il doit en répandre une partie dans le sein fidèle de son ami. Arrivé dans ce Palais en des conjonctures fâcheuses, j'avois cru qu'Hercule méritoit au moins l'honneur de votre confiance. Mais vous ne m'en avez pas jugé digne. Non content de me céler la mort de votre épouse, vous m'avez contraint d'accepter vos offres, & d'entrer, malgré mes répugnances, dans l'intérieur de votre Palais, comme si la personne qui vous étoit morte n'eût été qu'une étrangère sans conséquence pour les droits de l'hospitalité. Cependant, je me suis couronné de myrtes, j'ai fait les libations ordinaires, & je me suis abandonné à la joie dans une maison toute remplie de deuil.

Avouez-le , Seigneur , j'ai lieu de me plaindre de vous. Mais il ne s'agit pas ici d'augmenter vos peines par mes reproches. Je vais vous expliquer le véritable sujet de mon retour en ces lieux.

Vous voyez cette femme. Je viens vous la confier ; & j'attends de votre amitié que vous la garderez jusqu'à ce qu'après avoir tué le Roi des Bistonien, & enlevé ses coursiers , je revienne triomphant vers vous. Que si je péris dans cette périlleuse entreprise , ( daignent les Dieux écarter ce présage, & me procurer un heureux retour ! ) je la cède à votre maison : sçachez au reste , que c'est une conquête qui m'a coûté bien des travaux. Je me trouvai par hazard à un certain combat où l'on proposa aux Athlètes des prix assez considérables ; jugez-en par celui qui m'est échu. De superbes coursiers étoient la récompense des combats légers : mais pour ceux d'un ordre plus distingué , tels que sont le pugilat & la lutte , il y avoit des troupeaux entiers. Outre ces prix magnifiques , cette femme devoit être encore la récompense du vainqueur. Je la vis & je crus qu'un prix de cette importance méritoit de n'être pas dédaigné. Je le répète donc , Seigneur , il faut que vous

en preniez soin , & que vous la receviez de ma main comme la conquête précieuse , non d'un ravisseur , mais d'un combattant couronné.

A D M E T E.

Ce n'est point par dédain ou par injuste mépris pour un ami , que je vous ai célé la mort de mon épouse , Seigneur : c'est uniquement parce que j'eusse été doublement affligé de voir d'autres amis me ravir l'avantage de vous recevoir. C'en étoit déjà trop pour moi d'avoir à pleurer Alceste , sans y joindre encore ce nouveau déplaisir. Quant à cette femme que vous m'offrez , je vous conjure , ô Hercule , de charger de ce dépôt quelque autre ami moins malheureux que moi ; & vous n'en manquez pas dans Phère. Au nom des Dieux , ne me mettez point dans la cruelle nécessité de me rappeler sans cesse la perte irréparable que j'ai faite. Si j'avois toujours devant les yeux cette aimable personne , pourrois-je retenir mes larmes ? je suis déjà assez à plaindre ; ne me donnez pas un surcroît de peines. Où voulez-vous , je vous prie , que j'éleve sans danger cette jeune beauté ? car je la juge telle à son port & à sa parure , comment habitera-t-elle avec

décence au milieu d'une troupe turbulente de jeunes gens. Vous connoissez la jeunesse, & vous sçavez combien il est mal-aisé de la modérer. C'est par intérêt pour un ami que je parle de la sorte. La cacherai-je aux yeux des hommes dans l'appartement de celle que je pleure ? mais de quel front la ferois-je entrer dans le lit d'Alceste ? n'ai-je pas à craindre le double reproche, soit de mes sujets, dont quelques-uns ne manqueraient pas de dire que j'ai trahi ma libératrice, pour faire part de mon cœur & de mon lit à une autre amante ; soit de cette épouse que j'ai perdue ; car enfin, je l'avoue, elle mérite seule toute ma tendresse & toute ma vénération. A quels égards, à quelles bienféances ne me dois-je point dans la situation où j'ai le malheur de me trouver ? \* Mais vous, ô femme, quelle que vous soyez, plus j'examine votre figure, votre démarche, & votre port, plus vous me paroissez ressembler à ma chère Alceste. Au nom des Dieux, Seigneur, ôtez-moi cet objet qui me trouble. Epargnez un amant désespéré. Oui,

---

\* Il tourne les yeux vers cette femme qu'il n'avoit point encore regardée attentivement.

plus je la vois , plus je crois voir mon épouse. Mon cœur en est tout agité , & les larmes coulent malgré moi de mes yeux. Malheureux que je suis , c'est bien en ce moment que je goûte à longs traits toute l'amertume de mon infortune.

LE CHŒUR.

On ne peut nier que votre sort ne soit affreux ; mais enfin , quel qu'on puisse être , Roi ou particulier , on doit recevoir avec fermeté tout ce qui vient de la main des Dieux.

H E R C U L E.

Que le pere des Dieux & des mortels ne m'a-t-il communiqué son pouvoir ! que bientôt ma reconnoissance tireroit Alceste des enfers !

A D M E T E.

Vous le feriez , je n'en doute point. Mais pourquoi former d'inutiles vœux ? ce pouvoir n'est point du ressort des mortels , & quand on a une fois passé l'onde noire , on ne revoit plus la lumière du jour.

H E R C U L E.

N'outrerez donc point vos regrets , & sçachez supporter des maux nécessaires.

A D M E T E.

Ah, Seigneur, il est plus aisé de consoler les malheureux, que de sçavoir l'être.

H E R C U L E.

Hé que vous servirez vos gémissemens éternels ?

A D M E T E.

J'en connois l'inutilité : mais la tendresse l'emporte.

H E R C U L E.

La tendresse pour les morts ne produit que des pleurs.

A D M E T E.

Comment ne pas pleurer la perte irréparable que j'ai faite ? elle est au-dessus des plus vives expressions.

H E R C U L E.

Vous avez perdu une épouse aimable, on ne peut en disconvenir.

A D M E T E.

Si aimable, que sans elle je ne puis plus vivre.

H E R C U L E.

La playe est encore récente. Le tems sçaura l'adoucir.

A D M E T E.

Oui, le tems l'adoucira, si vous appelez tems, le terme qui finira mes jours.

HERCULE.

Les charmes d'un nouvel hymenée....

ADMETE.

Arrêtez, Seigneur. Quel mot est sorti de votre bouche ? ah, devois-je croire qu'un ami....

HERCULE.

Quoi, toujours fidèle à vos regrets, votre cœur demeurera....

ADMETE.

Tellement insensible, qu'il n'est point de femme au monde qui puisse y prétendre.

HERCULE.

Mais croyez-vous qu'à leur tour les cendres d'Alceste soient sensibles à cet excès de fidélité ?

ADMETE.

Sensibles ou non, je lui dois ce respect.

HERCULE.

Je loue vos sentimens : mais je ne puis m'empêcher de blâmer votre conduite.

ADMETE.

Louez ou blâmez-moi, tant qu'il vous plaira ; jamais vous ne me verrez reprendre le nom d'époux.

HERCULE.

Je loue encore une fois cette généro-



fité : c'est le fruit d'une tendresse extrême pour Alceste.

A D M E T E.

Tout morte qu'elle est, je mourrai plutôt mille fois moi-même que de consentir à lui être infidèle.

H E R C U L E.

Recevez du moins cette aimable personne dans votre Palais. Je vous en conjure, & sa naissance mérite de vous cet égard.

A D M E T E.

Et moi, je vous conjure, Seigneur, par Jupiter votre auguste pere, de vouloir bien m'en dispenser.

H E R C U L E.

Vous n'entendez pas vos véritables intérêts, si vous refusez de le faire.

A D M E T E.

Et si je le fais, je me mets le poignard dans le sein.

H E R C U L E.

Suivez mon conseil; vous m'en rendrez grace un jour.

A D M E T E.

Ah! vous me réduisez au point de détester votre victoire.

H E R C U L E.

Elle m'est pourtant commune avec vous.

A D M E T E.

Je le veux ainsi : mais que cette femme se retire.

H E R C U L E.

Hélas ! elle se retirera , si vous le souhaitez ; mais songez , je vous prie , à ce que vous allez faire.

A D M E T E.

Je n'ai point d'autres sentimens , si vous ne me menacez de votre inimitié.

H E R C U L E.

Comptez que ce n'est pas sans raison que je vous presse ainsi.

A D M E T E.

Vous l'ordonnez. Hé-bien , il faut vous satisfaire. Mais , je ne vous le céle point , je le fais malgré moi.

H E R C U L E.

Un moment viendra que vous m'en fçauvez gré. Contentez seulement mes desirs.

A D M E T E.

Hé-bien , puisqu'on le veut , (*à quelques-uns de sa suite*) conduisez-la , vous autres , dans le Palais.

H E R C U L E.

Non , ce n'est point à eux que je confierai une personne de sa sorte.

A D M E T E.

Daignez donc , je vous supplie , l'introduire vous-même.

H E R C U L E.

Non , c'est à vous de lui donner la main.

A D M E T E.

Moi ? je n'en ferai rien. Du reste , mon Palais lui est ouvert.

H E R C U L E.

C'est à vous seul que je la confie. Il faut , vous dis-je , que vous lui présentiez la main.

A D M E T E.

Que m'obligez-vous de faire , Seigneur ?

H E R C U L E.

Faites , vous dis-je , obéissez. Rendez à cette étrangère les honneurs accoutumés.

A D M E T E.

Je le fais enfin , puisque je ne puis m'en défendre : mais souffrez que je le dise ; toute autre qu'Alceste est pour moi une Méduse.

H E R C U L E.

M'avez-vous obéi ?

A D M E T E.

Oui.

HERCULE.

Hé-bien , gardez-la comme votre épouse. Vous allez voir que le fils de Jupiter sçait être reconnoissant. (*Il lève le voile.*) Reconnoissez Alceste , \* & calmez pour toujours vos regrets.

ADMETE.

O Dieux , que vois-je ? quel étonnant prodige ! est-ce Alceste qui s'offre à mes regards ? n'est-ce point une trompeuse illusion de quelque Divinité contraire qui se plaît à me remplir d'une frivole joie ?

HERCULE.

Non , Admete , non. C'est Alceste , c'est votre épouse que vous revoyez.

ADMETE.

Ne feroit-ce point une ombre sortie du fonds des enfers ?

Note  
de l'Edi-  
teur.

\* Le mot d'Hercule dans EURIPIDE est plus naturel & plus fin. Il lève le voile d'Alceste , & dit en la montrant à son époux :

Βλέψον δ' ἐς αὐτὴν , εἶπ' σοὶ δοκεῖ πρόπιον  
γυναϊκί.

» Regardez un peu celle-ci : voyez si elle au-  
» roit quelque ressemblance avec votre Al-  
» ceste. »

H E R C U L E.

Je ne suis point un homme à prestiges.

A D M E T E.

Quoi donc ? c'est là cette épouse à qui je viens de rendre les derniers devoirs ?

H E R C U L E.

C'est elle-même. N'en doutez nullement ; il n'est pas surprenant que votre félicité vous paroisse incroyable.

A D M E T E.

Ah, ce n'est point une ombre. C'est Alceste que je touche. Seigneur ; je puis donc lui parler comme si elle vivoit.

H E R C U L E.

Elle vit. Parlez.

A D M E T E.

O cher objet de mes tendres vœux ,  
à Alceste , je vous retrouve donc enfin  
dans le tems même que je désespérois  
de vous revoir jamais ?

H E R C U L E.

Vous la possédez en effet , & vous  
n'êtes point trompé par des Divinités  
jalouses de votre bonheur.

A D M E T E.

O illustre fils du plus grand des  
Dieux , puisse votre félicité égaler mes  
ardens desirs ! daigne celui dont vous

avez reçu le jour, vous le conserver long-tems ! c'est de votre seule main que je tiens l'ineestimable faveur de m'avoir rendu une autre moi-même. Mais comment, dites-moi, avez-vous tenté de ramener Alceste des enfers ? & comment y avez-vous réussi ?

H E R C U L E.

Il m'en a coûté un combat avec le Tyran des Mânes.

A D M E T E.

Où donc l'impitoyable Mort s'est-elle présentée à vous ?

H E R C U L E.

Au tombeau. C'est là qu'à la faveur d'une embuscade je l'ai saisie entre mes bras.

A D M E T E.

Mais pourquoi Alceste est-elle immobile & sans voix ?

H E R C U L E.

Dévouée aux Divinités infernales, il faut qu'elle soit purifiée ; & vous ne pourrez jouir de son entretien que la troisième aurore n'ait paru sur la terre : Allez ; conduisez Alceste dans votre Palais ; & déjà si religieux observateur des devoirs de l'hospitalité, continuez de l'être toujours. Adieu. Je vais de ce

pas accomplir l'ordre du fils de Stenelus.

A D M E T E.

Ah , Seigneur , ne me privez pas de votre présence ; & daignez accepter encore ce Palais pour demeure.

H E R C U L E.

Je le ferai dans une autre occasion : mais aujourd'hui le tems presse. Je pars.

A D M E T E.

Adieu , trop généreux Hercule ; puisse un heureux retour vous rendre bientôt à mes souhaits !

Pour vous , Peuples & Gouverneurs , écoutez les ordres de votre Roi. J'ordonne qu'en signe de réjouissance pour un bonheur si inespéré , on célèbre des fêtes , qu'on mène des danses publiques , & que les autels fument du sang des victimes. Arrivé au comble d'une félicité supérieure à ma fortune passée , il est juste que je fasse éclatter ma reconnoissance envers les Dieux.

L E C H Œ U R.

Que les Dieux font jouer des ressorts extraordinaires pour parvenir aux fins qu'ils se proposent ! c'est par leur secrète puissance , que les grands événemens qu'ils ménagent , semblent éclore contre l'attente des mortels. Tel est le pro-

216      ALCESTE, &c.  
dige qui fait aujourd'hui le sujet de notre admiration & de notre joie. \*

---

\* L'on peut dire de cette Tragédie ce que dit le Misanthrope.

*Acte I. Scène II.*

Le style en est vieux :

Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux,  
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,  
Et que la passion parle là toute pure.

Et plus haut.

Ce style figuré dont on fait vanité,  
Sort du bon caractère & de la vérité.  
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,  
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.  
Le mauvais goût du siècle en cela me fait peur ;  
Nos peres tout grossiers l'avoient beaucoup meilleur.







# REFLEXIONS

S U R

A L C E S T E.

**C**E qui nous choque dans *Alceste* se réduit à deux ou trois principaux chefs qu'il faut examiner un peu à fonds. Car n'insistons point sur l'air Bourgeois qui paroît régner en général dans cette Pièce, comme dans la plupart des autres, & dans Homère. La simplicité Grecque n'avoit pas élevé ses pensées sur le modèle de la magnificence Romaine ou Françoisse. Rome, toute fière qu'elle fut depuis, eut bien de la peine à puiser le goût fin & naturel d'Athènes; & en fait de sculpture, les belles Antiques Grecques, avec toute la naïveté des premiers âges, l'emportent encore de beaucoup sur la noblesse des Antiques Romaines. Les idées Athéniennes étoient aussi nobles qu'elles pouvoient l'être parmi des Républicains. Elles peignoient la nature de ces tems-là, comme elle devoit être

peinte. Ainsi, point de procès sur l'air un peu Bourguemestre des personnages d'Euripide. C'est comme si on le faisoit aux portraits exquis de Van-dick. Avouons même qu'à force de vouloir annoblir la nature, nous lui ôtons cette fleur, qui faisoit toute sa parure dans l'âge d'or. Cette fleur, qu'on ne sçauroit presque exprimer, ressemble à celle des fruits: & de même que les fruits nouvellement cueillis dans leur maturité, ont je ne sçai quoi de plus précieux, que tout l'assaisonnement qu'on leur donne par art, afin de flatter la sensualité trop raffinée; ainsi la nature sortie des mains de son Auteur, & copiée dans sa naissance, a infiniment plus de grace, que quand on la farde pour l'annoblir. Imitée dans le premier état, elle est semblable au repas de Philémon & de Baucis. Altérée dans le second, c'est le festin de Trimalcion, ou de ces Voluptueux Romains, dont parlent Horace & Juvenal.

N'insistons pas non plus sur une chose qui est une suite de celle que je viens de dire, à sçavoir sur un petit vernis de familiarité qu'on remarque en certaines Scènes, & qui nous paroît tenir de l'aïfance du comique plutôt que de la di-

gnité tragique. Le Chœur empressé autour de la porte du Palais, pour sçavoir ce qui se passe, l'entretien du Chœur avec la Confidente, quelques Scènes d'Hercule, sur-tout sa conversation avec l'Officier, c'est-à-dire, avec l'Esclave qui avoit soin de le régaler, tout cela a fait penser à quelques critiques modernes, que cette Pièce étoit une Tragicomédie; chimère inconnue aux Anciens, comme d'autres l'ont très-bien observé. Cette Pièce est du goût des autres Tragédies antiques, & de la même maniere de pinceau. La passion d'offrir au spectateur la nature en elle-même, quoiqu'embellie, a porté quelquefois les Anciens à prendre un ton naturel, qu'il nous plaît d'appeller comique, parce que nous jugeons de leurs Tragédies par les nôtres. Le passage du simple au négligé, & du naturel au comique, est si imperceptible & si aisé, qu'il ne faut pas s'étonner que la prévention fasse prendre souvent l'un pour l'autre, sur-tout dans un siècle où l'on se fait un mérite de juger de tout sans appel. Ainsi, même réponse à cette objection qu'à la première. La Tragédie, considérée dans son essence, n'est nullement opposée à un naturel qui ne résulte que des mœurs,

des tems & des lieux. Il seroit même facile d'apporter plus d'un exemple de nos meilleurs Poëtes, où, à la faveur d'un petit tour d'imagination, d'un geste, ou d'un ton de voix, le naturel & le beau dégénéroient en burlesque & en parodie. Venons donc aux points essentiels, aux points critiques.

1°. Toute la ville de Phère sçait qu'Alceste s'est dévouée pour son époux. Hercule même, qui n'y étoit pas, l'a appris, & il l'a appris sans doute avant son arrivée. Car il regarde la mort d'Alceste comme éloignée. (Acte IV. Scène II.) C'est donc un bruit public & répandu depuis assez long-tems. On sçait qu'Alceste mourra; mais on ignore le jour. Admete sçait donc ce dévouement. Hé, ne devoit-il pas s'y opposer? je réponds qu'il n'a pas été le maître de l'empêcher, & que cela est évident par deux raisons; la première, qu'étant sauvé par Apollon qui avoit trompé les Parques, (Acte I. Scène I.) il ne lui étoit pas libre de mourir. De-la vient qu'il est contraint de chercher une autre victime pour obéir au Dieu, dont le bon office lui devient funeste. Car tous ses proches refusent la condition. Il ne restoit qu'Alceste: elle se dévoue, Les Parques l'ac-

ceptent, & il n'y a plus lieu de reculer. Que peut faire Admete ? il vit malgré lui ; & il le fait assez sentir dès le commencement de la belle Scène où Alceste lui fait ses adieux, ( Acte II. Scène I. ) & dans tout le cours de la Pièce ( Acte III. Scène IV. &c. ) il n'a donc nulle autre ressource que les pleurs, les vœux au Ciel, & le désespoir. Il s'y abandonne. Mais pourquoi, dira-t-on, le Poëte n'a-t-il pas, dès le Prologue, employé des traits plus marqués pour prévenir cette objection ? Il en a dit assez pour les Grecs, qui sçavoient la Fable & qui l'entendoient à demi mot ; assez même, pour ceux qui daigneront y faire attention : mais trop peu pour la postérité, qui perd la trace de l'antiquité fabuleuse, & qui condamne aisément ce qui ne se soumet pas tout d'un coup à ses lumieres. Les paroles d'Apollon, ( Acte I. Scène I. ) celles de la Mort ( Acte I. Scène II. ) & la douleur d'Admete qui se désespère de ne mourir pas avec son épouse, suffisent sans doute pour des personnes qui n'ont pas résolu de condamner Euripide sans l'écouter. J'avoue toutefois que si Admete eût entièrement ignoré le nom de sa libératrice, cela eût pû produire un belle situation, lors-

qu'il auroit reconnu que c'étoit sa femme. J'ai appris d'une grande Princesse dont le goût égale la naissance, que c'étoit sur cette supposition, \* que Racine avoit fait le plan d'une Alceste, résolu d'adopter toutes les beautés d'Euripide & de les relever même par cette heureuse surprise.

2°. Quelle indécence, dit-on encore, qu'un fils semble (ou peut s'en faut) prier son pere & sa mere de mourir en sa place? quelle horreur de l'entendre les accabler de reproches parce qu'ils n'ont pas voulu se livrer à la mort pour lui? que de bassesse enfin, & que de fiel, pour ne rien dire de plus, dans les repliques du pere, qui d'ailleurs impute à son fils des lâchetés dont celui-ci ne se lave point, lâchetés qui gâtent le caractère que lui donne le Poëte? c'est la sixième Scène de l'Acte III, dont il s'agit, & voilà l'objection principale dans toute sa force.

Prenons d'abord une règle dont tout homme sensé doit convenir. Si les choses qu'on lit dans cette Scène choquent

---

\* On suppose la même chose dans l'Opera d'Alceste.

la raison, de quelque siècle qu'elle soit, comme on le fait sonner si haut, une Nation aussi raisonnable & aussi polie, que l'étoient les Grecs, ne les aura pas approuvées. Cela est sans difficulté. Mais si les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard des indécences, des horreurs, il faut convenir qu'elles ne sont point tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot que les idées ont changé. Hé, qui peut douter qu'elles n'ayent changé en différens siècles sur des articles de morale encore plus essentiels? \* Un François est insulté. Le prétendu bon sens François veut qu'il courre les risques du duel, & qu'il *tue ou meure* pour mettre à couvert son honneur. C'est peu: car la maxime n'étant pas encore entièrement abolie, on ne sent pas assez combien elle paroîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air on l'eût sifflée du tems d'Euripide. Mais il prend fantaisie à un Chevalier du tems passé, de mesurer son épée avec un inconnu qui ne s'y attend pas. Il faut en

---

\* Le principes de la loi naturelle ne s'effacent point des cœurs. Mais les conséquences éloignées s'altèrent quelquefois.

passer par-là. La raison le veut : il y va de l'honneur ; la gloire y fait voler. Je ne parle point des seconds dans les combats singuliers, autre bizarrerie qui fait souper deux amis ensemble pour s'entr'égorger un moment après, en époufant une querelle qui ne les regarde pas, & que souvent ils ignorent, prêts à prendre parti pour le premier venu. Je m'en tiens à la bizarrerie de l'usage. Mettons sur notre Théâtre ce que nous avons vû à ce sujet, & appellons-y les Athéniens passés, ou même les François à venir dans quelques milliers d'années. Y auroit-il assez de petites maisons à leur gré pour loger ceux qu'on leur peindroit imbus de pareilles idées ? Le parallèle est trop frappant pour s'y arrêter. Les mœurs changent donc : on en convient ; mais les idées de vertu changent aussi. L'opinion a donc ses vicissitudes en fait d'éducation & de nature. Il n'y a que la Religion Chrétienne qui soit capable de la fixer. Les Sauvages du Canada n'ont-ils pas cru que c'étoit piété de tuer leurs peres trop vieux, pour les délivrer des incommodités de la vieillesse ? les peres même parmi eux n'ont-ils pas demandé la mort à leurs enfans, comme une marque de tendresse



& d'obéissance filiale? cette réponse bien pesée est donc capable au moins de suspendre notre jugement sur la Scène en question, & de nous remettre dans la voie de l'examen. Préjugé à part, examinons & pesons tout. Dans cette situation d'esprit, on ne peut dire en premier lieu, qu'Admete aille prier ceux à qui il doit la vie, de se sacrifier en sa faveur. Il est vrai qu'à entendre Apollon, ( Acte I. Scène I. ) ce Prince a fondé ses amis & ses proches. Mais il faut interpréter ce terme par le fonds même de la Fable. Apollon déclare ( apparemment en présence de Phérés, de sa femme, & d'Alceste, ) qu'il a fléchi les Parques en faveur d'Admete à cause de sa piété. Par-là, il les sonde tous, & leur dit tacitement, qu'Admete n'étant plus libre de se donner pour victime, il en faut une autre, & que l'ordre & la nature exigent que ce soit aux plus proches & aux plus avancés en âge à se livrer, pour conserver un fils qu'ils ne sont plus en état de remplacer. Admete est présent. Il est donc sensé les sonder lui-même par son silence, & par la nécessité où il se voit d'obéir à un Dieu qui lui ordonne de vivre. Le pere & la mere résistent à la volonté mar-

quée du Dieu, (Acte I. Scène II.) ils refusent une mort glorieuse, & Alceste l'accepte. Jusqu'ici il n'y a rien qui choque; & tout ce qu'on peut reprocher au Poëte, c'est de n'avoir pas développé plus au long tout ceci, chose inutile pour les Grecs qui sçavoient l'histoire; mais nécessaire pour nous qui l'ignorons. Euripide après tout, nous permet-il de l'ignorer? comment accorder dans Admete un époux au désespoir de ne pas suivre son épouse, ou de ne pouvoir la sauver par son trépas, avec un fils libre dans le choix de la vie ou de la mort, qui propose de sang froid à ce qu'il a de plus cher de prendre sa place au tombeau? la contradiction est trop visible & trop grossière, pour l'imputer à Euripide. Secondement Phérès voulant assister aux funérailles d'Alceste qu'il a sacrifiée par ses refus, semble insulter doublement à la douleur de son fils, & offenser doublement Apollon, crime si énorme, suivant l'idée reçue alors, que les Grecs auroient trouvé mauvais que le fils n'eût pas marqué son indignation. Il est vrai qu'il perd le respect, & qu'il va presque jusqu'à l'outrage. Mais outre que ce personnage n'est pas d'une vertu parfaite, mais seulement tel que doivent

être les principaux personnages d'une Tragédie , selon Aristote ; cela même nous confirme que suivant les mœurs du tems , Phérès étoit extrêmement criminel envers les Dieux qui demandoient qu'il mourût ; & que par son refus il étoit regardé comme un impie & un pere dénaturé. Je sens bien qu'avec une pareille raison Admete François seroit inexcusable ; mais ne justifie-t-elle pas un peu Admete Theffalien ? Le Chœur au reste , condamne l'emportement de l'un & de l'autre Prince. Toutefois il le fait ici , comme ailleurs , non pour blâmer le Poëte , comme s'il eût fait parler son Acteur contre le sens commun ; mais pour remplir l'office que lui donne Horace , d'appaiser les dissensions nées d'une juste colère , \* *& regat iratos*. En troisième lieu , quand aux repliques du Vieillard , elles ne sont propres qu'à le rendre méprisable & odieux , suivant l'intention du Poëte , sans persuader aux Spectateurs , qui ont été témoins de la tendresse d'Admete pour Alceste & de son désintéressement pour la vie , que les reproches qu'on lui fait soient fon-

---

\* HORAT. de Art. Poët. v. 197.

dés. Admete montre assez qu'il n'y a pas donné lieu, quoiqu'il appréhende la médisance à ce sujet : (Acte IV. Scène III.) Enfin, l'on ne peut s'empêcher d'avouer que si cette Scène nous paroît défectueuse, elle ne l'est pas au point de blesser le bon sens universel de tous les siècles, puisqu'elle n'a pas blessé celui d'Athènes, quelle qu'en puisse être la cause, nous fût-elle inconnue.

Dans l'impossibilité où étoit Admete de mourir, étant sauvé malgré lui par Apollon, je dis, que non-seulement ce Dieu vouloit que le pere ou la mere s'offrissent en sa place; mais encore que telle étoit la loi naturelle, suivant l'opinion populaire. Ce qui est si vrai, que Platon, dans son *banquet*, dit en termes formels. « Il n'y a que les vrais amis » qui donnent leur vie pour la personne » aimée. Les femmes mêmes l'ont fait, » témoin Alceste, fille de Pélias, qui » seule eut le courage de mourir pour » son mari, *quoiqu'il eût son pere & sa* » *mere*, que cette étrangère surpassa tellement en amour, qu'elle fit bien voir » qu'ils n'étoient liés à leur fils que de » nom, & qu'ils étoient véritablement » étrangers à son égard. Aussi les Dieux, » non moins que les hommes, trouvent-

» ils cette action si belle , qu'ayant accordé à très-peu de Héros le privilège de revivre , ils lui accorderent cette grace sans délai. » Si Platon , contemporain d'Euripide , en jugeoit ainsi , l'on peut bien penser que telle étoit l'opinion des Spectateurs , & que par conséquent Phérès & sa femme étoient bien coupables à leurs yeux.

3°. Un dernier reproche plus fondé , & qui n'a pas échappé à l'auguste Princesse dont j'ai parlé , c'est l'entrevûe d'Admete & d'Hercule. Celui-ci , sur de frivoles détours de son ami s'aveugle , dit-on , jusqu'à ne pas voir que c'est Alceste qui vient de mourir , & non une étrangère , comme Admete veut le lui faire entendre. A cela ; on ne sçauroit dire autre chose en faveur d'Euripide , sinon qu'Hercule ( à la maniere d'alors ) devoit croire sur sa parole un ami qui prenoit à tâche de lui insinuer qu'il n'étoit pas question d'Alceste. On étoit moins délié & moins pénétrant du tems d'Hercule que du nôtre , & l'on croyoit un homme sur sa parole. Après tout , ce défaut produit de si grandes beautés , qu'on sçait gré au Poëte de ses efforts pour le sauver. Les défauts des maîtres de l'art , sont souvent des effets de l'art même.

Buchanan qui a traduit en beaux vers Latins cette Pièce, comme une de celles dont le pathétique l'avoit le plus frappé, n'a point rougi de ces défauts, jusqu'à les déguiser ou les supprimer. C'est qu'il entroit dans les idées des Anciens par le commerce fréquent qu'il avoit avec eux. Notre grande facilité à les condamner ne viendrait-elle point de ce qu'on étudie moins ces grands modèles? Pour Quinault, quoiqu'il ait pris une route toute différente de celle d'Euripide dans son Opéra d'Alceste, il n'a pas cru choquer notre siècle, en gardant le caractère du Vieillard Phérès, à qui il fait dire entr'autres choses :

J'aime mon fils, je l'ai fait Roi ;  
 Pour prolonger son sort je mourrois sans  
 effroi,  
 Si je pouvois offrir des jours dignes d'envie.  
 Je n'ai plus qu'un reste de vie :  
 Ce n'est rien pour Admete, & c'est beau-  
 coup pour moi.

Cela vaut bien ce trait d'Euripide : \* *La*

---

\* Χαίρεις ἑσῶν Θῶς, πατέρωδ' οὐ χαιρέτω δούλις.  
 Acte III. Scène VI.

*lumière du jour vous est précieuse & douce : pensez-vous qu'elle me le soit moins ?*

Je ne dis rien des autres Alcestes Françaises pour ne pas parler des vivans. Que Racine n'a-t-il exécuté le plan qu'il avoit tracé ! nous verrions avec quel art il eût enchassé dans un cadre fait pour nos mœurs, toutes les merveilles de l'original. Phédre & Iphigénie répondoient du succès d'Alceste. Mais sans regretter ce que nous n'avons pas, jugeons de la copie par le modèle. Quel accroissement de noble tristesse depuis l'ouverture jusqu'au dénouement, & cela sans Episode ! quelle peinture dans le récit de la Confidente ! quelles images, quels traits dans les adieux d'Alceste, qui croit déjà voir Caron, & le Dieu des morts l'entraîner dans la région infernale ! quelle vérité dans la pompe des funérailles & dans les regrets d'Admète ! enfin y-a-t-il une situation plus vive & mieux ménagée que celle de ce Prince & d'Alceste voilée ? certainement la plume dont tant de beautés ont coulé, demande que sans égards aux raisons des Perraults, on soit assez équitable, pour ne pas traiter de bêtises, des choses qu'on

232 RÉFLEXIONS, &c.  
est encore moins à portée de condamner que de justifier. \*

---

\* La dernière preuve en faveur d'Alceste, c'est le silence d'ARISTOPHANE sur ce qui choque les Modernes. Ce Poète acharné à critiquer EURIPIDE, parle quelquefois d'Alceste. Mais il ne dit pas un mot de ce qui nous semble impertinent, pas même dans ses *Grenouilles*. Preuve évidente que cela n'étoit pas impertinent aux yeux des Athéniens.

*Fin de la première Partie.*





L E

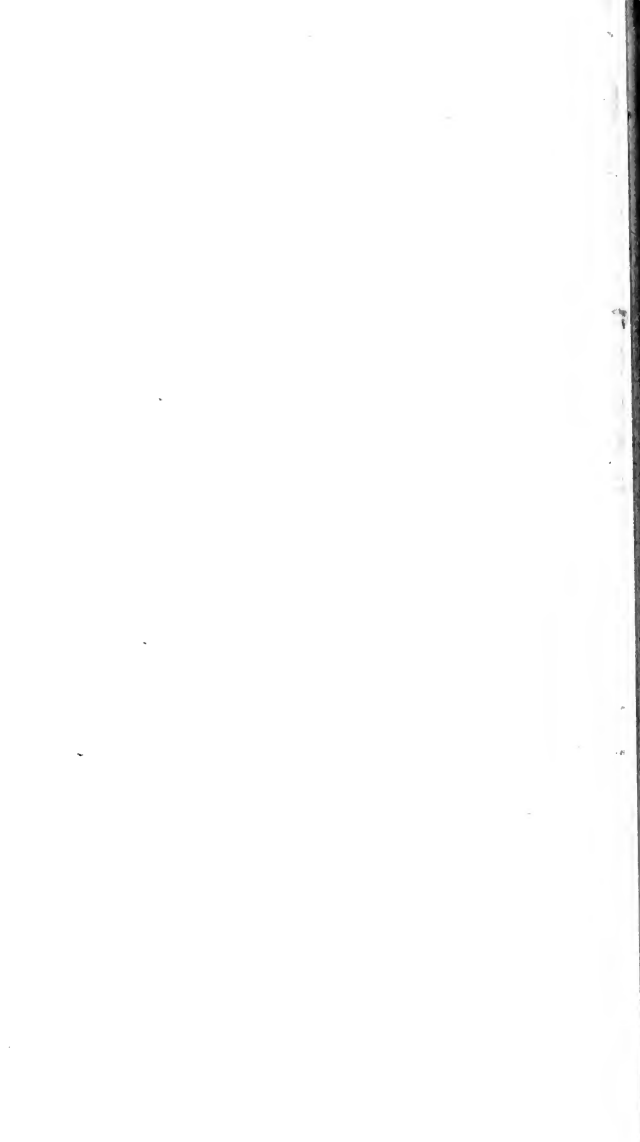
THEATRE

DES GRECS,

*SECONDE PARTIE.*

1<sup>o</sup>. TRAGÉDIES

D'ESCHYLE.



---

## AVERTISSEMENT.

**V**OICI les restes de soixante & dix Tragédies, au moins, qu'avoit composé Eschyle. Je dis soixante & dix au moins. Car quelques-uns en comptent jusqu'à cent, dont cinq étoient ce qu'on appelloit autrefois des Tragédies satyriques, c'est-à-dire, des Pièces où les Satyres jouoient leurs rôles, & qui tenoient de la Comédie, sans presque rien conserver de la dignité tragique. Cette espèce singulière de spectacle étoit fort libre. \* L'unique qui nous reste, est le Cyclope d'Euripide. Il suffit pour nous faire moins re-

---

\* Elle restoit seule de ce genre, du tems même d'EUSTATHIUS, comme il le dit sur le 19. liv. de l'Odyssée.

gretter la perte des autres ; & il est étonnant que les premiers génies des Athéniens aient jugé à propos de dégrader leur cothurne jusqu'à un comique si libre, & si bouffon, uniquement pour s'attirer les suffrages du Peuple. On ajoutoit une Pièce de cette nature aux trois Tragédies qu'on donnoit pour disputer le prix, & ces quatre Pièces s'appelloient une *Tétralogie*. C'est de cette manière qu'Eschyle combattoit avec ses contemporains. Sophocle depuis opposa Tragédie à Tragédie, comme le remarque Suidas, & il est croyable qu'on en usa ainsi dans la suite. En effet, ce devoit être une chose assez bizarre de faire lutter les Oeuvres tragiques quatre à quatre, puisqu'il se pouvoit faire qu'un ou deux Ouvrages d'un

Auteur l'emportassent sur un ou deux autres d'un Poëte concurrent , & que les deux Pièces suivantes de l'un fussent inférieures aux deux de l'autre. Mais sans entrer ici dans ces détails que j'ai omis exprès , pour ne présenter aux Lecteurs que le goût des Pièces antiques, il suffira de faire connoître d'abord celui d'Eschyle. Quoique les extraits qu'on en donne soient beaucoup moins étendus que les Analyses des autres Poëtes , pour les raisons qu'on a dites, l'on en trouvera assez pour se faire une idée juste de sa maniere ; & l'on conviendra que les Grecs ont eu raison de l'appeller le pere de la Tragédie , non-seulement à cause de l'élévation & de la noblesse singuliere qui regne dans ses Oeuvres ; mais parce qu'en

effet il fut l'inventeur du dialogue, en introduisant sur le Théâtre les Interlocuteurs, ce qui étoit inconnu avant lui.

On a rangé les Pièces suivant l'ordre des éditions ordinaires. Mais dans l'ordre historique, voici comment elles devroient être lûes.

P R O M E T H É E .

L E S S U P P L I A N T E S .

L E S S E P T C H E F S devant Thèbes.

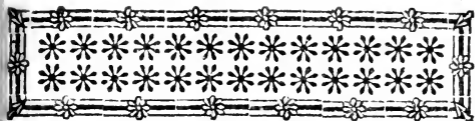
A G A M E M N O N .

L E S C O E P H O R E S .

L E S E U M E N I D E S .

L E S P E R S E S .





# TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

---

## PROMETHÉE LIÉ.

**C'**EST une des trois Tragédies qu'Eschyle avoit composées sur Prométhée, à sçavoir, son vol, ses liens, & sa délivrance. Il ne nous reste que la seconde Pièce. Le sujet & toute la suite en sont assez bizarres. C'est le supplice de Prométhée, mais un peu différent de celui que les autres Poëtes nous ont représenté.

### ACTE PREMIER.

La Force & la Violence, enfans du Styx, arrivent avec Vulcain dans un désert affreux de la Scythie Européenne.

\* Elles marquent d'abord le lieu de la

---

\* Scythie Européenne, grande région Septentrionale d'Europe.

Scène & le sujet de leur arrivée , en réitérant à Vulcain , de la part de Jupiter , l'ordre d'enchaîner Prométhée sur un rocher , pour le punir d'avoir volé le feu céleste , & d'en avoir fait part aux hommes. Vulcain , quoiqu'intéressé dans ce vol , comme Dieu du feu , ne peut par pitié se déterminer à devenir le ministre du supplice d'un Dieu. Car Prométhée est supposé tel. D'un autre côté l'ordre de Jupiter est précis. Ainsi Vulcain , en pleurant , annonce au coupable fils de Thémis l'arrêt de sa condamnation. La Force & la Violence , personnage double , dont un seul parle pour deux , pressent Vulcain d'exécuter l'ordre , & il se fait entr'eux un combat de sévérité & de pitié , qui seroit du vrai tragique , même pour nous , si la matiere étoit différente , ou si nous en avions la clef.

Le Dieu du feu cède à la suprême puissance de Jupiter , qu'on suppose nouveau Souverain. Il déploie ses chaînes déjà préparées , & il attache l'infortuné Prométhée , criminel seulement pour avoir trop aimé les hommes. Il cloue les fers au rocher , tandis que les Divinités spectatrices l'animent à ne rien négliger , dans la crainte que le coupable n'échappe



n'échappe à la vengeance des Dieux. La manière dont cela s'exécute est monstrueuse. Car on perce avec de gros cloux de diamant la poitrine même de la victime ; & tout le détail du supplice est si marqué , que le spectacle en devoit faire horreur. Les trois Acteurs se retirent enfin , Vulcain en soupirant , & les deux frères Divinités en accablant Prométhée d'une amère raillerie sur sa prétendue faute. Toute cette Scène est remplie de traits qui peignent Jupiter comme un usurpateur. Car on y dit entr'autres choses , que nul Dieu n'est libre , & que tout est esclave de Jupiter unique Souverain.

Le malheureux Dieu qui jusques-là n'avoit rien dit , appelle l'Æther , les vents , les fontaines & la mer , la terre & le soleil , à témoin de l'injustice que les Dieux font à un Dieu. Il compte déjà les milliers d'années qu'il passera sur son rocher. Il semble en ignorer le terme , & il impute ce traitement à la tyrannie du nouveau Maître de l'Univers. Mais il rappelle tout-à-coup ses esprits , & son art de lire dans l'avenir. Puis fortifié par cette pensée , il cède pour un tems à l'invincible nécessité. C'est ainsi qu'il appelle le destin.

Au milieu de ces plaintes, il entend comme des oiseaux voltiger autour de son rocher. Ce sont des Nymphes, filles de l'Océan & de Thétis. Elles sont portées sur les ailes des vents, & viennent marquer à Prométhée leur douleur sur l'état où l'a réduit Jupiter. Car elles ont entendu, disent-elles, les Grands coups de marteau qui retentissoient au fond de leurs Grottes. Tout l'entretien se passe en murmures sur le nouveau gouvernement des Cieux. On y dit que Jupiter a tout bouleversé dans la Cour céleste; qu'il est inflexible, cruel, jaloux, & tyran. Prométhée goûte la douceur d'une vengeance anticipée, en disant qu'on détrônera Jupiter; que ce Dieu voudra le consulter pour sçavoir la conspiration; mais qu'il ne gagnera rien. Il parle en emporté. Le Chœur qui n'est autre que la troupe des Divinités marines, dont on vient de parler, s'exprime d'une manière plus modérée, mais qui tend au même but. Cependant la curiosité engage ces Déeses à demander la véritable cause d'un si étrange supplice. Prométhée en fait le récit détaillé, & achève par-là de mettre au fait le Spectateur.

Il remonte à la sédition des Dieux

contre Saturne , à la révolte des Titans  
contre Jupiter , & au dénouement de  
cette intrigue qui fut le bannissement de  
Saturne & la défaite des Titans. « Car  
» enfin , dit-il , c'est par mes conseils  
» que Jupiter regne , & pour prix d'une  
» Couronne , il me traite comme vous  
» le voyez. » Prométhée allégué ici le  
prétexte de ce traitement. « Jupiter ,  
» ajoûte-t-il , maître de l'Univers par  
» la chute de Saturne , & par la défaite  
» des Titans , gagna la faveur des Dieux  
» par des dons politiques , sans avoir  
» égard aux mortels qu'il vouloit abolir  
» pour reproduire un monde tout nou-  
» veau. La Cour céleste y consentoit ,  
» & j'étois le seul d'avis contraire. Seul  
» j'eus la hardiesse de sauver la race hu-  
» maine ; & ma compassion pour elle  
» n'a pû m'attirer la pitié de ce barbare  
» qui me persécute. Voilà mon crime  
» & mes malheurs. » Le Chœur s'atten-  
drit à ce discours ; & Prométhée conti-  
nue : « J'ai empêché les hommes de voir  
» clair dans leur destinée. » Comment ,  
dit le Chœur ? « C'est , répond le Dieu ,  
» en logeant chez eux les espérances  
» aveugles. » Rare & considérable pré-  
sent , réplique la Nymphé ! Prométhée  
finit le détail des présens qu'il a faits

244 PROMETHÉE ,  
aux hommes par celui du feu. Il invite  
le Chœur des Nymphes à descendre sur  
la terre pour être témoin de toutes ses  
aventures. Car jusqu'à présent ces Déef-  
ses ont été en l'air dans des machines.  
Ainsi le Chœur commence ici à être sé-  
dentaire sur le Théâtre.

## A C T E I I.

L'Océan , en qualité d'Oncle de Pro-  
methée , vient prendre part aux mal-  
heurs de son neveu. Il paroît monté sur  
je ne sçai quel animal ailé ; bizarrerie  
inexplicable. Il donne à Promethée le  
salutaire conseil de fléchir devant Jupi-  
ter , & de céder à la souveraine puis-  
sance. Il s'offre même , en qualité de  
Médiateur , à calmer la colère du Dieu  
offensé. Mais Promethée fondé sur la  
connoissance qu'il a du caractère impla-  
cable de Jupiter , refuse ces offres , dans  
la crainte que de pareilles soumissions  
ne soient préjudiciables à l'entremetteur,  
sans être utiles au malheureux. L'Océan  
touché de compassion , non-seulement  
pour Promethée , mais pour Atlas \* con-

---

\* Montagne d'Afrique , une des plus éle-  
vées de la terre.

damné à soutenir le Ciel , & pour Typhon frappé de la foudre & enterré sous le mont *Ætna* , \* persiste à vouloir aller demander grace pour eux. « Non , répond Prométhée , songez en Courtesan habile à vous maintenir vous-même. ( Car l'Océan avoit eû part dans le démêlé des Dieux. ) Et laissez à la colère de Jupiter le tems de se rallentir. »

L'Océan convaincu à la fin par les raisons de Prométhée , se retire comme il étoit venu , & laisse au Chœur le soin de réitérer ses plaintes ordinaires avec le chant & les espèces de danses , qui finissent le second Acte. Au reste , ces plaintes roulent sur la dureté de Jupiter , sur le sort de Prométhée , & sur la douleur de ceux qui le plaignent.

### A C T E I I I.

« Ce n'est point , ( dit Prométhée , en commençant le troisième Acte, ) non , ce n'est point l'orgueil qui me force à me taire. Mais je ne puis dévorer l'affront que me font les Dieux. Je

---

\* Mont de Sicile , célèbre par les feux & les pierres qu'il vomit quelquefois.

» passe sous silence les biens dont j'ai  
 » comblé cette nouvelle Cour. Elle tient  
 » tout de moi ; vous le sçavez. Mais  
 » écoutez ce que j'ai fait en faveur des  
 » humains. De brutes qu'ils étoient, j'ai  
 » trouvé le secret de les rendre des hom-  
 » mes. Je le répète, non pour leur re-  
 » procher mes bienfaits, mais pour vous  
 » montrer à quel point j'ai porté ma ten-  
 » dresse pour eux. Aveugles & sourds,  
 » semblables à de vains fantômes ils er-  
 » roient à l'aventure, sans ordre & sans  
 » loix. Ils ignoroient l'art de se bâtir  
 » des maisons. Ils se retiroient dans le  
 » creux des antres, comme de vils in-  
 » sectes. Incertains de leur conduite, ils  
 » ne discernoient ni tems, ni saisons.  
 » C'est moi qui le premier leur appris à  
 » connoître le cours des Astres, le myf-  
 » tère des nombres, la liaison des let-  
 » tres ; qui leur donnai en un mot, la  
 » mémoire, cette mere des Muses. Je  
 » leur enseignai à soumettre au joug les  
 » animaux au lieu des hommes, & à  
 » faire servir les coursiers domptés à leur  
 » luxe & à leurs divertiffemens. Quel  
 » autre que moi leur donna l'intelligence  
 » de la Marine ? ils m'en doivent tous  
 » les avantages. Malheureux Auteur d'un  
 » si grand nombre d'Arts, je n'ai pas

» celui de me délivrer des maux que je  
» souffre. »

Prométhée , interrompu un moment par le Chœur , continue sur ce ton le détail des faveurs qu'il a prodiguées aux mortels. A l'en croire , la Médecine avec tous ses Juleps , le talent d'expliquer les songes avec tous leurs pronostics , & celui de distinguer les présages avec leurs suites , font une partie de ses dons. Il a tiré du sein de la terre l'airain , le fer , l'argent & l'or. En un mot, il est l'inventeur de tous les arts. Tous cela fait espérer au Chœur , qu'un Dieu si puissant pour autrui , pourra bien le devenir pour lui-même. « Vous vous trompez , répond-il , la destinée l'emporte sur l'adresse. Les Parques seules avec les Furies gouvernent la destinée : & Jupiter même lui est soumis. » Quoi, dit le Chœur, son destin n'est-il pas de régner toujours ? » Prométhée ne répond à cette question , qu'en disant qu'il se donnera bien de garde de parler sur ce sujet , & que c'est au prix de son secret qu'il sçaura se tirer des liens qui l'attachent. Les Nymphes effrayées de cette impiété la corrigent ; suivant l'office du Chœur , & représentent à Prométhée que sa tendresse pour les hom-

248 PROMETHÉE,  
mes ne doit pas lui ôter la crainte du  
maître des Dieux. Elles avancent une  
maxime qui fait du systême de la desti-  
née, c'est de n'oublier jamais que rien  
n'est plus doux que de prolonger ses  
jours par l'espérance & la joie.

## A C T E I V.

Io \* qui doit servir de dénouement à  
la Pièce arrive en Scythie, comme par  
hasard, sans sçavoir où sa fureur l'a con-  
duite. Elle le demande à Promethée,  
qu'elle est surprise de trouver en cet état.  
Puis sans attendre sa réponse, elle se sent  
tout-à-coup agitée de ses accès ordi-  
naires de frénésie. Elle croit voir l'om-  
bre d'Argus qui sort du tombeau pour  
la poursuivre. » Qu'ai-je fait, dit-elle,  
» ô fils de Saturne, pour être si cruelle-  
» ment traitée ? (c'est à Jupiter qu'elle  
» s'adresse) quel plaisir goûtez-vous à  
» me voir la victime d'une si affreuse  
» manie ? consumez-moi par le feu ;

---

\* Io est la Déesse Isis, adorée des Egyp-  
tiens. Son pere Inachus donna commence-  
ment au Royaume d'Argos. Il régnoit environ  
346 ans avant la sortie des enfans d'Israël  
hors de l'Egypte.



» précipitez-moi dans le sein de la ter-  
 » re ; livrez-moi en proie aux monstres  
 » marins. Ne m'enviez pas l'effet de  
 » ces tristes vœux. Mes erreurs ont trop  
 » duré , & j'en ignore le terme ! » C'est  
 à-peu-près ainsi , & plus éloquemment  
 encore , que s'exprime la douleur d'Io.  
 Personne ne se persuadera avec M. Dacier \* qu'elle paroisse sur le Théâtre en  
 forme de Genisse , quoiqu'une Epithète  
 qui a rapport à cela semble l'indiquer  
 obscurément. C'est une imagination trop  
 ridicule pour être fondée. Il suffit que  
 le Spectateur soit prévenu que cette fille  
 s'imaginât être métamorphosée , ou  
 qu'elle portât en effet sur la tête quelque  
 marque de sa prétendue métamorphose.

Prométhée , comme Dieu , la recon-  
 noît. Elle en est étonnée. Elle l'interroge  
 sur la durée de ses maux. Il craint de lui  
 répondre de peur de l'affliger. Elle in-  
 siste ; elle presse. Mais Prométhée veut  
 qu'au paravant elle raconte ses aventures  
 aux Nymphes marines qui sont sœurs  
 d'Inachus , pere d'Io ; en faveur de ses  
 tantes elle fait son récit , tel à-peu-près  
 que le font les Poètes Grecs , & Ovide  
 après eux. Ensuite Prométhée lui révèle

---

\* DACIER , *Poëtiq. d'ARISTOTE.*

les autres voyages auxquels la jalouse Junon la condamne. C'est une description purement Géographique, & je n'en vois point la beauté par rapport à la Tragédie, si ce n'est que Prométhée ménage par-là une suspension, en excitant toujours la curiosité sur ce qu'il va dire de plus, & en flattant les Athéniens par le récit de leurs fabuleuses annales. Io, effrayée de la prophétie qui lui annonce tant de nouveaux malheurs, voudroit se précipiter. « Hé que feriez-vous donc, » dit Prométhée, si vous étiez immortelle & malheureuse, comme je suis » malheureux & immortel, moi qui ne » peux cesser de souffrir que Jupiter ne » cesse de regner ? » Cette parole qui fait le fonds de la Tragédie, engage Io à souhaiter que son persécuteur soit déthrôné, & à demander comment cela se peut faire. Ce sera par un fils plus puissant que lui, & qui me délivrera de ses mains, répond Prométhée. Il refuse d'abord de s'expliquer davantage sur cet article ; puis il montre peu à peu que son libérateur sera un descendant d'Io, \* le treizième de sa race, en un mot

---

\* N'est-ce point là un moyen fabuleux de faire penser qu'Hercule l'Egyptien & Hercule

Hercule , qui en effet brisa les fers de Prométhée malgré Jupiter. Mais il ne le désigne pas tout d'un coup. Il donne le choix à Io d'apprendre ou quel sera ce libérateur , ou le reste des malheurs qu'elle a dans la suite à effuyer. Elle demande à sçavoir l'un & l'autre article, l'un en faveur du Chœur , & l'autre pour elle : de sorte que Prométhée se laisse gagner , & continue le détail des voyages d'Io , suivant le goût dont j'ai parlé. Il fixe enfin l'établissement de cette fille en Egypte \* avec sa postérité , & pour preuve de la vérité de sa prophétie, il lui décrit les pays qu'elle a déjà parcourus. Il lui déclare qu'elle aura de Jupiter Epaphus , † dont la domination s'étendra aussi loin que le Nil ; que les cinquante Danaïdes qui en seront issues retourneront à Argos ; que chacune d'elles tuera son époux , excepté la seule Hy-

le Grec étoient le même ? car Io ou Isis dont la postérité regna en Egypte , étoit Argienne.

\* Egypte , vaste pays que les Anciens mettoient partie en Asie , partie en Afrique , en le divisant par le Nil. On le met aujourd'hui entièrement en Afrique. Le Golphe Arabique le sépare de l'Asie.

† Epaphus , fils de Jupiter & d'Io , regna en Egypte. Il bâtit Memphis.

252      P R O M E T H É E ,  
permnestre ; que de son sang naîtra dans  
la suite ce libérateur qu'il attend ; qu'il  
a reçu cet Oracle de Thémis. Io inter-  
rompt ce discours par un nouvel accès  
de fureur qui la saisit , & qui ranime  
cette Scène. Le Chœur déplore le mal-  
heur de la future épouse de Jupiter ,  
& fait une morale sur l'inégalité dans  
les mariages.

## A C T E V.

« Cette inégalité , reprend Prome-  
» thée , fera fatale à Jupiter même. Il  
» lui en coûtera le Sceptre. Je suis le  
» seul des Dieux qui puisse lui enseigner  
» le moyen de prévenir sa ruine , & d'é-  
» carter l'effet des funestes imprécations  
» de son pere déthrôné. Ses foudres ne  
» le garantiront pas. Il se prépare lui-  
» même un ennemi qu'il ignore, ennemi  
» indomptable , dont les coups seront  
» plus puissans & plus sûrs que le feu du  
» Ciel , & que le trident de Neptune. »  
Il entend un fils de Jupiter & d'Alc-  
méne.

Le Chœur a beau tâcher de lui inspi-  
rer de la crainte. Il achève sa prophétie  
avec les derniers emportemens de mé-  
pris à l'égard de Jupiter ; & sur ces en-

refaites Mercure arrive en fendant les airs. Il ordonne à Prométhée, de la part de Jupiter, de déclarer quel est cet hymen fatal & ce successeur futur, dont il prédit l'usurpation. « Vous parlez en es- » clave des nouveaux Dieux, répond le » Prophète : pensez-vous que la nouvelle » Cour soit bien affermie ? N'ai-je pas » vû deux Rois déthronés ? (l'un est » Ophion, l'autre Saturne,) allez, je » ne vous dévoilerai pas mon secret.

Sur ce que Mercure lui représente que c'est cette même opiniâtreté qui lui a attiré ses malheurs. « Moi, répond-il, je » ne changerois pas mon infortune avec » votre lâche complaisance. » Il se fait là un dialogue très-court & très-vif, qui donne toujours sujet à Prométhée de mettre en plein jour sa fermeté inébranlable. Il veut haïr Jupiter & les Dieux, il ne craint ni la foudre, ni la chute de la terre : il aime mieux souffrir toujours, que supplier un moment. Enfin, sa vengeance lui est si chère & si douce, qu'il veut l'assouvir à quelque prix que ce puisse être, & qu'il est déterminé à ne point parler, que Jupiter ne lui ait fait satisfaction.

Mercury, après lui avoir déclaré qu'il va être précipité dans les débris du ro-

254 PROMETHÉE,  
cher, & qu'il ne reverra le jour que  
pour livrer ses entrailles renaissantes en  
proie à des vautours, le prie de suivre  
son conseil & de céder, tandis qu'il en  
est tems encore. Le Chœur se joint à  
Mercure. Mais Prométhée, aigri au  
dernier point, n'en devient que plus  
féroce; de manière que le Messager des  
Dieux avertit les Nymphes de s'écarter  
pour éviter la foudre. Les Nymphes  
refusent d'abandonner un malheureux.  
On entend aussi-tôt un bruit épouvan-  
table dans les airs. (C'est Prométhée  
lui-même qui l'annonce.) Le tonnerre  
gronde, la terre tremble, les éclairs  
brillent, les vents déchaînés mugissent;  
les monceaux de poussière s'élevent,  
l'air & la mer sont confondus. » Vous  
» voyez, continue-t-il, en implorant  
» sa mere Thémis, vous voyez quels  
» injustes tourmens l'on me fait souff-  
» frir. » A l'instant il disparoît, c'est-à-  
dire, qu'il est englouti dans le sein de  
la terre, ou enlevé dans un tourbillon,  
comme le prétend M. Dacier.

Je n'ai rien à dire sur cette Pièce, si  
ce n'est qu'on y reconnoît encore plus  
que dans les suivantes du même Auteur,  
la rudesse antique de la Tragédie nais-  
sante, avec beaucoup d'élévation & de

grandeur. Je serois tenté de croire que le sujet qui nous paroît monstrueux, pour m'exprimer comme M. Dacier, est une allégorie sur les Rois, & peut-être sur Xerxès ou Darius, chose extrêmement ragoûtante pour une République, peut-être aussi sur les conquêtes des Héraclides. Mais j'aime mieux avouer que je ne vois pas assez de fondement pour appliquer cette Enigme à quelque fait particulier, que de prétendre embellir cette Pièce par des interprétations allégoriques qu'on ne recevroit peut-être pas, toutes vraisemblables qu'elles me paroissent. Il est vrai toutefois, que le déchaînement de Prométhée contre la Royauté devoit seul intéresser les Athéniens, & qu'Eschyle avoit en vûe de leur plaire par cet endroit. Du reste, il est assez difficile de comprendre quel plaisir pouvoit leur faire tout ce système fabuleux, à le prendre à la lettre, si l'on n'avoue qu'il faut entrer dans les idées & les mœurs de l'Antiquité.



---

## LES SEPT CHEFS

### AU SIÈGE DE THÈBES.

**O**EDIPÉ dont on a vû l'histoire dans la première Partie de cet Ouvrage, eut de Jocaste deux fils, Polynice & Étéocle, avec deux filles, Antigone & Ismène. Il reconnut, ainsi qu'on l'a vû dans Sophocle, l'abyssine où le destin l'avoit plongé. Il s'en punit, en se crevant les yeux, & en laissant son Royaume à ses deux fils. Eschyle suppose que ces ingrats ne payerent ce bienfait que par une étroite prison, où ils renfermerent leur pere. Il leur prédit, par forme d'imprécation, qu'ils s'entredétruiroient par le fer. Polynice & Étéocle, pour se mettre à couvert de cette menace, convinrent de ne jamais se trouver ensemble à Thèbes, & de porter la Couronne chacun une année tour-à-tour. Polynice commença, & au bout de l'an révolu, il céda fidèlement le Sceptre à son frere. Mais Étéocle ayant goûté les douceurs du Thrône, fut moins scrupuleux, & refusa de le



rendre suivant la convention. Le frere offensé se retire chez Adraсте Roi d'Argolide , épouse sa fille , à condition qu'Adraсте épousera ses intérêts , lève une armée d'Argiens , vient assiéger Thèbes , & joint son frere. Le succès du combat fut l'accomplissement de la prophétie d'Oedipe. Les deux freres s'entre-égorgerent : & voilà proprement le sujet de la Tragédie d'Eschyle. C'est une Thébaïde. Mais le titre que lui donne Eschyle est plus convenable à son dessein , parce que la Pièce roule sur les sept Guerriers qui attaquèrent les sept portes de Thèbes. On y verra le plus ancien siège dont il soit fait mention dans l'histoire Grecque. Eschyle avoit traité auparavant trois sujets , qui précèdent celui-ci dans l'histoire de Thèbes , à sçavoir , Laius , le Sphinx & Oedipe. Les sept Chefs sont la seule des quatre Tragédies qui soit venue jusqu'à nous.

## ACTE PREMIER.

Etéocle paroît d'abord en Roi dont la Ville capitale va être assiégée , & qui se dispose à pourvoir à tout. Il est environné de son peuple , d'hommes , de

femmes , d'enfans. Il exhorte les uns à bien défendre la ville , & les autres à faire des sacrifices. Il leur annonce en même-tems l'arrivée d'une armée nombreuse , dont il a pris soin de pressentir les desseins par ses espions. Un d'eux vient à l'instant lui donner avis qu'il a reconnu l'armée des Argiens. « \* Té-  
 » moin , dit-il , de ce que je viens vous  
 » raconter , j'ai vû leurs sept Chefs im-  
 » moler un taureau sur un bouclier ,  
 » tremper leurs mains dans le sang , &  
 » faire d'horribles sermens par le Dieu

\* Ce morceau est cité dans le *Traité du Sublime* de LONGIN. » ESCHYLE , dit-il , a quel-  
 » quefois aussi des hardiesses & des imagina-  
 » tions tout-à-fait nobles & héroïques , comme  
 » on le peut voir dans la Tragédie intitulée :  
 » *Les sept devant Thèbes* , où un Courrier ve-  
 » nant apporter à Etéocle la nouvelle de ces  
 » sept Chefs , qui avoient tous impitoyable-  
 » ment juré , pour ainsi dire , leur propre mort ,  
 » s'explique ainsi :

Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables  
 Epouvantent les Dieux de sermens effroyables :  
 Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,  
 Tous la main dans le sang jurent de se venger.  
 Ils en jurent la Peur , le Dieu Mars , & Bellone.

LONGIN , *Traité du Sublime* , c. 13. traduit. de DES-  
 FREAUX.

» Mars , par Bellone & par l'Epouvante  
 » altérée de carnage , ou qu'ils détrui-  
 » ront de fonds en comble la ville de  
 » Cadmus , ou qu'ils périront sous ses  
 » murs. Déjà même , en versant des lar-  
 » mes , ils ont mis sur le char d'Adraste  
 » les gages qu'ils destinent à leurs pro-  
 » ches , pour leur rappeler un triste sou-  
 » venir. » C'est que le Devin Amphia-  
 » raïs , l'un des sept , avoit prédit que le  
 » seul Adraste retourneroit à Argos. Ainsi  
 » les autres le chargerent des présens qu'ils  
 » envoyoit à leurs familles , suivant l'u-  
 » sage , comme ne devant plus les revoir.  
 » La pitié , continue l'espion , est bannie  
 » de leur bouche & de leur cœur. Leur  
 » courage s'enflamme comme celui des  
 » lions à l'approche du combat. »

Il ajoute qu'il les a quittés lorsqu'ils  
 tiroient au sort les portes que chacun  
 d'eux attaqueroit : & il invite Étéocle  
 à leur opposer des Chefs d'élite. « Car  
 » enfin l'armée ennemie s'apprête , elle  
 » approche , elle se hâte , & les champs  
 » sont couverts de l'écume des chevaux.  
 » Pilote expérimenté , prenez le timon ,  
 » & songez à nous défendre avant que  
 » le souffle des Mars fonde sur nous. Sai-  
 » sissez le moment avant que ces flots  
 » armés qui frémissent déjà , viennent

» nous inonder par un affreux déluge. »

Étéocle a recours aux Dieux en deux mots, & d'une manière très-pathétique à la façon d'Eschyle. « O Jupiter ! ô » Terre ! ô tutélaires Divinités ! ô redoutable imprécation de mon pere , » n'exterminiez pas en ce jour par la » main des Argiens une ville Grecque , » une ville dont les foyers vous sont » consacrés , &c. » Il part ensuite pour aller donner ses ordres.

Le Chœur, composé de filles Thébaines, & retiré dans l'endroit le plus élevé de la ville, proche d'un Temple, (lieu de la Scène) fait éclatter ses frayeurs d'une manière très-vive, tantôt par des peintures parlantes de l'horreur des combats, tantôt par des prières touchantes aux Dieux. On les voit embrasser leurs statues, & se mettre des voiles & des couronnes sur la tête, pour supplier Mars, Jupiter, Pallas, Neptune, Venus, & toutes les autres Divinités, avec une sorte d'éloquence qui n'appartient qu'à Eschyle.

## A C T E I I.

Étéocle de retour s'apperçoit que les cris de ces filles ont jetté l'effroi dans la ville. Il les reprend en termes fort ai-

gres, & qui assurément ne seroient pas de notre goût. Il dit que les femmes sont insupportables, soit qu'elles commandent, tant elles sont impérieuses & hautaines, soit qu'elles soient abattues de crainte, tant leur frayeur est contagieuse & prompte à se communiquer. Enfin, il menace de mort quiconque de ses sujets refusera de lui obéir.

Le Chœur de filles justifie ses plaintes & ses supplications. Durant ce dialogue, elles croient entendre l'ennemi qui s'approche, le cliquetis des armes, & les hennissemens des chevaux. Le Roi tâche en vain de les rassurer. Elles redoublent leurs cris & leurs prieres. Enfin, elles consentent à se tenir plus tranquilles, & à chanter à la maniere des Chœurs une hymne en l'honneur des Dieux, tandis qu'Étéocle se retire pour choisir six Chefs avec lui.

L'hymne du Chœur divisée en Strophenes & Antistrophenes, peut passer pour une Ode admirable sur les malheurs que la guerre entraîne après soi. Elle est pleine de sentimens & de traits, qui peignent au naturel le sac d'une ville en proie aux ennemis. Ce ne sont qu'images de Soldats furieux, de filles enlevées, d'enfans expirans dans le sein de

leurs meres : & tout cela est tellement grossi par l'épouvante & le jeu du Chœur, qu'on croit voir l'ennemi non plus aux portes , mais dans la ville même.

### A C T E I I I.

L'Espion revient avec Etéocle , & lui fait le plan du siège qu'il vient de reconnoître. Cette Scène est fort longue , & n'a pû être intéressante que pour les Athéniens qui connoissoient Thèbes, & les Chefs dont on va parler. L'Espion nomme d'abord Tydée , comme le premier qui se charge de l'attaque d'une des portes. Il fait son caractère , & il décrit son bouclier qui a dans le champ une lune sur un Ciel parsemé d'étoiles , symbole dont Etéocle tire un augure favorable. Le Chœur seconde ce choix par des vœux ; & c'est ainsi que se passe toute la Scène qui donne le nom à la Pièce. Car à mesure que l'Espion nomme un Guerrier ennemi , destiné à l'attaque d'une porte avec les descriptions symboliques dont j'ai parlé, le Roi commande un Chef Thébain avec la même attention d'avilir la devise & les armes de l'assiégeant ; puis le Chœur reprend par des souhaits : & ainsi tout de suite

jusqu'au septième Chef, qu'on déclare  
 être Polynice. C'est par cette surprise  
 qu'Étéocle reconnoît que c'est à lui de  
 s'opposer à son frere. Il a un pressenti-  
 ment de ce qui doit arriver. « O cour-  
 » roux, ô haine des Dieux, s'écrie-t-il ;  
 » ô déplorable race d'Oedipe ! hélas ,  
 » les imprécations de mon pere s'accom-  
 » plissent. Mais les pleurs & les plaintes  
 » sont indignes de moi. Il s'agit d'écar-  
 » ter un mal plus pressant. Polynice ver-  
 » ra où doit aboutir la devise dont il fait  
 » tant le vain. » Le corps de cette de-  
 vise est la Justice qui conduit un homme  
 armé, avec ces mots pour ame, *je réta-  
 blirai cet homme sur le Thrône de son pere.*  
 Étéocle faisant allusion à ce symbole,  
 dit : « Non, la Justice ne l'a jamais  
 » honoré d'un seul de ses regards. Elle  
 » ne servira pas une injuste usurpation.  
 » Hé, seroit-elle équitable, si elle pre-  
 » noit le parti d'un furieux ? plein d'af-  
 » surance, j'irai moi-même à la rencon-  
 » tre de Polynice, & je le combattrai.  
 » Quel autre est plus capable de le ter-  
 » rasser ? Roi contre Roi, frere contre  
 » frere, ennemi contre ennemi, je sçau-  
 » rai seul lui faire tête. Qu'on m'apporte  
 » mes armes, &c. »

Le Chœur saisi d'horreur à cette

réfolution , tâche en vain de l'en détourner. Le Roi le quitte après un dialogue fort beau ; & il part déterminé à mettre le fceau & le comble aux imprécations d'Oedipe , tandis que le Chœur termine cet Acte par le chant ordinaire qui exprime ses craintes sur le sort des deux Rois , & l'histoire de leur funeste race.

## A C T E I V.

Un homme , ( c'est apparemment le même Espion qui a joué dans le cours de la Pièce , ) vient annoncer aux filles Thébaines que la ville est en sûreté ; qu'aux artaques de six portes les Thébains sont vainqueurs, mais qu'Apollon s'est saisi de la septième pour punir les crimes de la race de Laius, qu'en un mot les deux Rois se sont mutuellement donné la mort. « Ils ont , dit-il , remis  
 » au sort des armes la possession de cette  
 » terre ; & suivant les vœux de leur pe-  
 » re , ils n'auront l'un & l'autre que celle  
 » du tombeau , en délivrant Thèbes de  
 » leurs fureurs. »

Cette nouvelle imprévûe met le Chœur dans l'embarras de céder ou à la joie de se voir sauvé du siège , ou à la tristesse d'avoir perdu ses Maîtres.



il ne balance plus ; il pleure deux freres qu'une cruelle jalousie a rendus rivaux & a portés aux derniers excès de la rage & du désespoir. Il commence le deuil par des chants lugubres , & par des paroles conformes à ces chants. Il paroît aussi-tôt une foule de Citoyens qui apportent les cadavres des deux Rois.

Antigone & Ismène leurs sœurs viennent mêler leurs cris lamentables à ceux des filles Thébaines. Celles-ci se séparent en deux demi-Chœurs , & chantent ou parlent tour-à-tour en prenant part à la douleur des deux Princesses. « Ah ,  
 » disent-elles , le deuil est répandu par  
 » toute la ville. Ces murs , ces tours  
 » semblent témoigner leur douleur , &  
 » toute cette région pleure ses Rois. Ils  
 » laissent à leurs héritiers ces riches possessions ,  
 » sources de leurs discordes , &  
 » dont ils n'ont recueilli pour fruit que  
 » la mort. . . . Malheureuse entre toutes  
 » les femmes la mere , qui devenue l'épouse  
 » de son fils a donné le jour à  
 » deux freres pour s'entr'égorger ! . . . .  
 » Leur haine est éteinte dans leur sang  
 » qui se reconnoît , se mêle , & se confond  
 » sur la terre. L'arbitre de leur querelle fut le fer.  
 » Cruel Mars , c'est ainsi que tu leur partages l'héritié d'un pe-

» re dont tu accomplis l'imprécation. . .  
 » O Palais rempli d'horreurs ! les Furies  
 » ont enfin élevé leur effrayante voix  
 » pour chanter la ruine d'une race éva-  
 » nouïe comme un songe. Le trophée  
 » de la Vengeance étoit placé devant la  
 » porte où combattoient les deux freres ;  
 » & le noir génie qui les animoit ne s'est  
 » ralenti qu'après les avoir terrassés. »  
 Antigone & Ismène finissent ce deuil par  
 une espèce de *Duo* très-agréable , mais  
 peu aisé à rendre en notre langue. C'est  
 une antithèse perpétuelle qui roule sur le  
 trépas donné & reçu , & sur la mutuelle  
 fureur de Polynice & d'Étéocle.

## A C T E V.

Ce dernier Acte , si c'en est un , com-  
 me il y a apparence , vû l'intervalle des  
 chants , est aussi court que le troisième  
 est long. Mais comme le Théâtre est  
 toujours rempli par le Chœur , cette iné-  
 galité d'Actes frappe beaucoup moins  
 dans les Grecs , qu'elle ne feroit dans  
 nos Pièces dénuées de Chœurs.

Un Hérault interrompt le chant pour  
 publier un Decret du Sénat Thébain ,  
 qui décerne la sépulture à Étéocle , com-  
 me ayant combattu pour la Patrie con-

tre des ennemis acharnés à la renverser. Ce même Decret ordonne que le corps de Polynice soit livré en proie aux oiseaux, pour avoir attiré sur sa Patrie une armée étrangère. Cela est exprimé d'une maniere énergique, qui montre d'un côté jusqu'où les Anciens portoient la superstition à l'égard des honneurs funé- bres; que le comble de leurs vœux étoit d'être inhumés dans leur terre natale, & que le dernier deshonneur consistoit à être privé du tombeau; de l'autre, elle fait voir quelle idée l'on avoit de la Pa- trie dans les Etats Grecs, puisque la plus juste cause, l'usurpation même d'un trône, n'autorisoit pas un Roi déthrôné à rentrer à main armée dans son Ro- yaume.

Antigone, offensée d'un arrêt si flé- trissant, proteste que si l'on refuse à son frere un devoir si sacré, elle sçaura le lui rendre elle-même. La dispute s'échauffe entre cette Princesse & le Hérault: mais le Chœur la termine enfin. Il prend le parti d'Antigone, & se partage en deux troupes, dont l'une va faire les funéra- les d'Étéocle, & l'autre celles de Poly- nice. Ce dénouement est du même goût que celui de la Tragédie de Sophocle sur Ajax. Il semble dans l'une & dans

l'autre Pièce que le dernier Acte soit postiche , & que la Pièce soit finie à la mort des principaux Acteurs ; ces fortes de disputes sur la sépulture d'un cadavre nous paroissent traîner. Mais outre la raison tirée du respect religieux des Grecs par rapport aux funérailles , il y en a une autre qui justifie Eschyle & Sophocle ; c'est qu'une Tragédie n'est pas finie , que le vice ne soit puni , & la vertu récompensée. Du moins la nécessité de le faire sauve la duplicité d'action , & n'en fait qu'une réelle de deux apparentes. Or c'est ce qui arrive dans ce Poëme , par le moyen du Decret du Conseil Thébain. Il est vrai que les deux freres morts & la ville une fois délivrée , l'imprécation d'Oedipe , qui fait le fonds du sujet , est accomplie , qu'en conséquence tout paroît terminé. Mais Etéocle , quoique coupable d'avoir combattu contre un frere à qui il disputoit injustement le Sceptre , mérite pourtant d'être plaint des Citoyens qu'il a défendus ; au lieu que Polynice doit leur être en horreur pour avoir armé les Argiens contr'eux. Il falloit donc une récompense & une punition au moins décernée. Et c'est ce qu'à ménagé Eschyle , à l'imitation d'Homère , qui a cru que les

funérailles de Patrocle ne feroient point un hors d'œuvre dans l'Iliade. Que ces raisons soient fortes ou foibles, il est constant que cette Pièce est remplie de beaux traits, de mouvemens Guerriers, de suspensions admirables, d'un grand intérêt, & d'un spectacle étonnant. Malgré sa simplicité extrême, elle atteint le but de la Tragédie qui est d'émouvoir & d'effrayer, de sorte qu'Aristophane \* a eu raison d'introduire Eschyle se glorifiant de ce Poëme.

---

## LES PERSES. †

**X**ERXÈS, fils de Darius & petit-fils d'Hyftaspe, ayant attaqué les Grecs par terre & par mer, fut vaincu à Salamine, à Platée, & à Mycale. Ce fut Thémistocle qui enhardit les Athéniens à la bataille de Salamine : fondé, disoit-il, sur un Oracle qui portoit que les Athéniens devoient se faire des murs

---

\* Voyez les Grenouilles, troisième Partie.

† La Perse, Royaume ancien de l'Asie, étoit plus célèbre que jamais au tems dont parle ESCHYLE.

de bois. Il leur fit construire des vaisseaux en plus grand nombre. Ils n'en avoient toutefois que trois cens contre une flotte de douze cens & plus. Eschyle se trouva, comme on sçait, à la journée de Salamine. Mais il ne donna sa Tragédie sur ce sujet, que huit ans après, sous l'Archonte Ménon. Il est remarquable qu'un sujet si récent fût mis sur le Théâtre, & qu'il y eût même paru avant Eschyle de la façon de Phrynicus, qui sans doute ne l'avoit traité qu'ainsi que j'ai dit au second Discours préliminaire, c'est - à - dire, en récit avec le Chœur. Mais le sujet étoit si intéressant pour les Athéniens, que cet intérêt a dû l'emporter sur la délicatesse qui fait qu'on goûte moins les sujets récents que les anciens, sans compter que la distance des lieux & la différence des mœurs pouvoient rendre les Perses aux yeux des Spectateurs Athéniens, ce que Bajazet & les Turcs, (sujet contemporain pour nous) ont été aux nôtres; puisque, selon la solide réflexion de Racine, l'éloignement des lieux équivaut à la distance des tems, & que l'un & l'autre concilie également la vénération suivant le proverbe, *major è longinquo reverentia*. Toutefois les Grecs ont manié

si rarement ces sortes de sujets, qu'il est aisé de voir que leur idée sur cet article étoit à-peu-près la même que la nôtre, avec cette différence, que notre délicatesse va plus loin, & qu'ils prenoient plus volontiers & plus souvent des sujets anciens, tirés de leurs pays, que nous ne le faisons à l'égard du nôtre.

## A C T E P R E M I E R.

Eschyle établit la Scène devant un Temple, près du tombeau de Darius, & à Suze. Des Vieillards choisis par Xerxès, pour gouverner le Royaume de Perse\* en son absence, font le Chœur & l'ouverture du Poëme. On les voit assemblés en Conseil, comme s'ils avoient à délibérer sur quelque affaire d'Etat. C'en est une en effet bien considérable, qui les réunit. Inquiets sur le sort du Roi Xerxès, & de son armée qu'il a menée lui-même en Grèce, ils commencent à tirer de fâcheux présages de

---

\* Voyez l'éloge des Perses d'alors, par SOCRATE dans l'*Alcibiade I.* de PLATON, leur noblesse, leur puissance, leurs richesses, la majesté de leurs Rois, l'éducation de leurs enfans, &c.

ce qu'ils n'en reçoivent aucune nouvelle. Celui qui prend la parole pour les autres, jette ainsi en peu de mots les fondemens de ce qu'on verra arriver dans la fuite. Il donne au Spectateur une idée de cette grande expédition, & du projet de Xerxès; mais il le fait si naturellement qu'il ne paroît pas que le Poëte ait travaillé pour le Spectateur; & voilà l'art suprême d'Eschyle & des Anciens.

« Hélas, dit ce Vieillard, toute la force » de l'Asie a suivi son Roi. Ceux de » Suze, d'Ecbatane, & de Cissie, ont » composé une double armée de terre » & de mer. » Par ce tour, il entre dans le détail de cette entreprise, des Chefs qui la conduisent, des chars, des vaisseaux, des troupes, & des villes innombrables qui se sont épuisées d'hommes pour porter la guerre aux Grecs; détail qui ne devoit pas sans doute déplaire aux Vainqueurs.

« C'est, ajoute-t-il, la » fleur de toute la jeunesse Persienne, » & de toute l'Asie, dont nous attendons depuis si long-tems le retour. » Les épouses & les proches de ces » Guerriers comptent les jours & les » momens. Ce cruel retardement les » fait trembler. » Telle est la situation de ces Vieillards. Leur inquiétude leur



fait suivre en esprit la route de Xerxès. Il a dû passer l'Hellespont \* & enchaîner la mer. On entend par ces chaînes le Pont qu'il fit sur ce détroit. L'Acteur se rassure en considérant la valeur de son Souverain. « Plus terrible dans » ses regards qu'un fier Dragon, il traîne » après lui une flotte innombrable, & » une armée prodigieuse. Monté sur un » char Syrien, il mène Mars, le Mars » des Perses, armé de traits contre un » peuple qui se défend avec la pique & » le javelot. Qui pourroit résister à ce » torrent impétueux de Guerriers ? quels » remparts peuvent tenir contre ces flots » armés, plus redoutables que ceux de » la mer ? après tout, quel mortel, (con- » tinue-t-il en se replongeant dans ses » inquiétudes) quel mortel peut éviter » les pièges de la fortune ? l'inconstante » engage les hommes d'un air riant, & » ne leur permet plus de se débarrasser » de ses filets. Le Destin est une ancien- » ne Divinité. Il a mis dans le cœur des

---

\* Hellespont, Déroit qui sépare la Thrace, partie de l'Europe, d'avec la Troade, Province de l'Asie mineure. Il tire son nom de Hellé fille d'Athamas, qui y périt en le passant pour s'enfuir avec Phryxus son frere, & la Toison d'or.

» Perses , ce génie de guerre qui les  
 » porte à faire leurs délices des sièges ,  
 » & du renversement des Etats.

Le Chœur continue apparemment en chant ce qu'il a commencé en récit. Il attribue aux Perses , sinon l'invention , du moins le goût de la Marine. Il redouble enfin ses craintes en faisant réflexion que ses voisins peuvent aisément s'appercevoir que Suze & les autres villes de Perse sont vuides de guerriers & remplies de femmes épouvantées.

L'Acteur , qui a parlé d'abord seul , reprend la parole & demande aux autres , quel parti il est à propos de prendre dans la cruelle incertitude où ils se trouvent du sort de l'armée Persienne. Surquoy la Reine arrive , & commence le second Acte. On voit par le premier , qui n'est qu'un monologue , à l'exception de ce qui est chanté , une ébauche des Tragédies qui précédoient celles d'Eschyle. Chacun de leurs Actes n'éroit que ce que nous voyons ici ; & l'on ne peut trop s'étonner qu'Eschyle ait inventé tout l'art du Théâtre , en s'avisant le premier d'y inférer le dialogue.

## A C T E I I.

La Reine , par les respects que lui rendent les Vieillards , est d'abord connue des Spectateurs pour l'épouse de Darius & la mere de Xerxès , femme d'un Dieu des Persans & mere d'un autre , comme s'exprime le Poëte. Elle se nomme Atossa. Des Sçavans ont cru que c'étoit Esther de l'Écriture: d'autres conjecturent que c'est Vasti , femme d'Assuerus. Atossa vient demander conseil au Chœur sur un songe qui l'a tourmentée toute la nuit , outre plusieurs autres qu'elle a eus depuis le départ de l'armée. Elle a cru voir deux femmes différentes d'habit & de beauté , l'une vêtue à la Persienne , l'autre à la Dorique. Elles paroissoient sœurs : mais la premiere avoit en partage la Perse. La Grèce étoit celui de la seconde. Elles avoient pris querelle. « Mon fils , » continue la Reine , pour prévenir les » suites de ce démêlé , les attache à un » même char. L'une porte ses liens avec » joie : l'autre indocile & incapable de » souffrir le joug , s'agite , fait mille » efforts , & vient à bout de briser le » char. Xerxès tombe renversé. Darius

» étoit présent, & pénétré d'une ten-  
 » dre compassion pour son fils. Xerxès  
 » le voit, & de douleur il déchire ses  
 » vêtemens. » Voici le songe. Mais ce  
 qui l'a suivi n'est guère moins effrayant.

Atossa dit qu'en faisant une libation  
 aux Dieux préservateurs pour être ga-  
 rantie des maux qu'elle appréhendoit,  
 une aigle est venue se réfugier à l'autel  
 du Soleil; qu'à l'instant un autre oiseau  
 bien moins fort a fondu sur l'aigle & l'a  
 saisie dans ses ferres; qu'enfin l'aigle  
 tremblante s'est laissée déchirer sans se  
 défendre. L'application n'étoit pas diffi-  
 cile. Aussi Atossa la fait-elle à la Grèce  
 par rapport à Xerxès, ou du moins elle  
 en craint l'effet. Le Vieillard qui parle  
 au nom des autres, ne veut ni l'intimi-  
 der, ni la rassurer. Mais il lui conseille  
 d'implorer les Dieux, & de prier son  
 époux Darius, dont elle a vû l'ombre  
 pendant la nuit, de rendre favorables  
 les présages qu'il lui a envoyés des en-  
 fers. Il falloit que les Perses fussent bien  
 différens des François, puisque ce Vieil-  
 lard en parlant, regarde sa réponse com-  
 me une décision émanée de tout le  
 Conseil, dont apparemment il lisoit les  
 sentimens jusques dans leur silence. La  
 Reine, suivant le train ordinaire du

cœur humain qui cherche à se délivrer de ses inquiétudes, prend cette décision comme un point fixe où elle doit s'arrêter pour être tranquille. Toutefois ses frayeurs la rappellent à l'armée des Grecs. Elle s'informe de leurs forces qu'elle ignoroit, chose peu étonnante dans un tems & en des lieux où les femmes, loin de se mêler du gouvernement de l'Etat, mettoient toute leur gloire à être ignorantes. Elle interroge donc les Vieillards, avec quelque sorte de curiosité, sur la Grèce, sur ses trésors, sur sa maniere de combattre, & sur son gouvernement, articles qu'elle devoit ignorer, suivant l'usage, mais dont l'ignorance ne seroit pas aujourd'hui recevable sur le Théâtre. Tant il est vrai qu'il ne faut pas perdre un moment de vûe les mœurs des peuples, quand il est question de Tragédies anciennes. Le Chœur satisfait aux questions d'Atossa de maniere à l'inquiéter de plus en plus : & dans cet intervalle, qui n'est pas long, un Courrier arrive. C'est le terme de la suspension que le Poëte a ménagée.

Ce Courrier, cet Envoyé, ce Messager, ( car de quel nom appeller ceux qui faisoient alors l'office de donner aux

Rois, aux Républiques, ou au Théâtre des nouvelles qui changeoient le cours des affaires?) quel qu'il soit, il vient annoncer la perte entière de la bataille, d'un air qui répand la terreur. Son récit vif & court sert de dénouement aux préfaces des Vieillards & au songe de la Reine. Les Vieillards se désespèrent & regrettent les années qu'ils ont passées jusqu'à ce triste jour. La manière dont le récit interrompu du Courrier se mêle aux gémissemens du Chœur, est inexprimable. C'est la nature elle-même. En effet dans l'usage ordinaire, il est assez peu naturel qu'un homme fasse de suite une longue narration d'un malheur domestique, sans qu'on l'interrompe par des cris, des réflexions, des questions: & cependant c'est ce qu'on voit arriver la plupart du tems sur le Théâtre par la nécessité d'être court, & de frapper les Spectateurs. Mais Eschyle atteint ici l'un & l'autre but en suivant les mouvemens naturels, & en imitant parfaitement ce qui se passe tous les jours. Son récit augmente & croît à proportion des gémissemens de ceux qui l'écoutent. Ces gémissemens d'ailleurs sont si vifs & si beaux, que c'est faire tort à Eschyle de les laisser passer, & plus encore de les

exprimer , tant il est difficile d'attrapper ce naïf précieux qui regne dans toute l'antiquité Grecque : ce sont les images les plus fortes que la douleur employe , des images de vaisseaux brisés , de corps flottans , d'épouses abandonnées , de veuves , d'orphelins , &c. choses qui nous paroîtroient admirables , si nous étions dans la même situation que les Spectateurs Grecs.

Atossa , accablée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre , a gardé un profond silence. Elle le rompt enfin , pour interroger l'Envoyé sur le sort des Princes. Elle n'ose nommer son fils , par une crainte délicate d'apprendre plus qu'elle ne veut sçavoir. On lui répond que Xerxès vit , parole consolante pour une mere effrayée. Ensuite on lui fait en peu de mots le dénombrement des principaux Seigneurs qui ont perdu la vie. Cela sent un peu les détails d'Homère , au sujet des blessés & des morts : mais le récit est plus court. Aussi le Courrier ajoute-t-il qu'il n'a encore montré que la moindre partie des malheurs de l'Etat.

La Reine un peu revenue de sa première surprise , demande comment il s'est pû faire que les Athéniens , avec si

peu de forces, soient demeurés vainqueurs. On lui répond que la fatalité l'a emporté sur le nombre ; que les vaincus avoient 1207. vaisseaux, & les vainqueurs seulement 300. qu'on doit juger par-là que quelque Dieu ennemi a fait pencher la balance aux dépens de l'armée Persienne. Il y a ensuite une louange bien fine pour Athènes, parce qu'elle sort d'une bouche ennemie. « Oui, les » Dieux ( dit la Reine ) veillent à la » défense de la ville consacrée à Miner- » ve. Athènes ( reprend l'Envoyé ) est » une ville imprenable, ses Citoyens » sont ses remparts. » Puis il poursuit sa narration que je traduis presque entière, pour faire voir quel étoit le génie de la guerre dans les anciens tems.

» Ce n'est point Xerxès qui a engagé » l'action. Une Divinité contraire se » sert d'un déserteur de l'armée d'A- » thènes, pour faire entendre au Roi, » que s'il attendoit la nuit, la flotte » Athénienne ne manqueroit pas de se » disperser, & de se sauver à la faveur » des ténèbres. Xerxès, sans se défier » de ce conseil artificieux, partage sa » flotte en trois escadres, pour occuper » toutes les issues. Il fait même investir » l'isle de Salamine, afin d'envelopper



» les Grecs de toutes parts. » Ceci est  
mis dans la bouche de Xerxès en forme  
de harangue. « Il ignoroit alors , (ajoute  
» le Narrateur ) le sort que les Dieux  
» lui préparoient. Cependant la nuit  
» s'avance , & les Grecs ne songent  
» point à fuir. Le jour reparoit : ils font  
» retentir les rivages de cris d'allégresse.  
» La frayeur commence à s'emparer des  
» Perses qui se voyent frustrés de leur  
» espoir. Les Grecs , au bruit des trom-  
» pettes , appuyés sur leurs rames , font  
» blanchir les flots d'écume , & dé-  
» ployent toute leur flotte. L'aîle droite  
» prend le large ; le reste fuit , & bien-  
» tôt l'on entend ces cris du fonds de  
» leurs vaisseaux. Braves Grecs , volez  
» au combat , sauvez votre patrie , vos  
» enfans , vos femmes , les Temples de  
» vos Dieux , & les monumens de vos  
» Ancêtres ; il s'agit du salut commun.  
» Nos cris répondent à leurs cris. Il  
» n'étoit plus question de délai. Les  
» vaisseaux se mêlent & se choquent de  
» leur prouë armée d'airain. Un navire  
» Grec commença le combat , il brisa  
» les mâts & les voiles d'un bâtiment  
» Phénicien. D'abord toute la flotte  
» Persane soutint le choc des ennemis.  
» Mais dès que nos nombreux vaisseaux

» se furent rapprochés & mis à l'étroit,  
 » ils furent hors d'état de se secourir.  
 » Ils s'entreheurten, & font voler les  
 » éclats de rames, tandis que les Grecs  
 » frappent de tous côtés. Bientôt ce ne  
 » fut plus qu'un débris universel, de  
 » maniere qu'on ne pouvoit discerner  
 » la mer toute couverte de tristes dé-  
 » pouilles & de cadavres entassés. Les  
 » rivages même en regorgeoient. Tout  
 » fuyoit sans ordre du côté des Perses,  
 » & les Grecs les poursuivant comme  
 » de timides poissons se feroient des  
 » rames brisées & des restes du nau-  
 » frage pour les massacrer. Les cris &  
 » les hurlemens se portoient au loin  
 » sur les ondes, jusqu'à ce qu'enfin la  
 » nuit termina le combat. » L'Envoyé  
 ajoute que dix jours ne lui suffiroient  
 pas pour raconter en détail les mal-  
 heurs de cette fatale journée ; qu'il suffit  
 de sçavoir que jamais en un jour il ne  
 périt une si prodigieuse multitude de  
 Guerriers.

Atossa soupire sur cette perte. « Ce  
 » n'en est pas encore la moitié, répond  
 » le Courrier. Il est une isle vis-à-vis  
 » celle de Salamine ( elle se nommoit  
 » Pŷttalée ) où Xerxès avoit débarqué  
 » avec la fleur de la noblesse & toute

» sa Cour , à dessein de surprendre les  
 » Grecs , s'ils venoient à s'y réfugier.  
 » Ceux-ci devenus vainqueurs y font  
 » une descente le jour même , envelop-  
 » pent ce corps d'armée & le mettent  
 » en pièces. Xerxès monté sur un char  
 » voyoit tout ce carnage d'une hauteur  
 » peu éloignée. Il déchire ses vête-  
 » mens , il jette des cris de douleur ,  
 » il donne le signal de la fuite , & fuit  
 » lui-même en désordre.

La Reine interrompt encore ici la  
 narration en s'adressant au cruel Génie  
 qui a ôté la raison aux malheureux  
 Perses , depuis la bataille de Marathon.  
 Elle veut sçavoir ce que sont devenus  
 les débris de l'armée. On lui fait en-  
 tendre que presque toute la flotte a péri ;  
 que de l'armée de terre très-peu de  
 Guerriers ont eu le bonheur de revenir  
 dans leur patrie , après de longues er-  
 reurs & des dangers innombrables ; que  
 les uns sont morts de soif , d'autres de  
 misère , &c. Atossa reconnoît la vérité  
 du songe qu'elle a eu. Elle sort pour  
 faire des libations à la terre & aux  
 morts. Mais en partant , elle ordonne  
 au Chœur de consoler son fils Xerxès ,  
 s'il revient avant elle.

Le Chœur se remet devant les yeux

la douleur de toute la Perse , & commence un chant lugubre assez singulier. Les couplets qui sont de même mesure & de même nombre de vers , suivant la maniere des Chœurs , finissent en certains endroits par des cris & des expressions de douleur qui se répondent mutuellement strophe à strophe , comme par échos. Il finit par déplorer le sort d'un Royaume où désormais l'autorité Royale avilie par ce désastre , ne sera plus relevée par ces adorations si chères aux Perses & si méprisées des Grecs.

Cet Acte est fort plein. Aussi fait-il le fonds principal de la Pièce , comme le troisième Acte à l'égard de la Tragédie précédente. En quoi l'on peut voir , même dans ces abrégés , le goût ancien de la Tragédie naissante. Chez Eschyle il y a toujours quelque Acte pareil où les autres aboutissent comme à leur centre. Une chose très-digne de remarque en celui-ci , ainsi que dans tout le Poëme , c'est que tout va toujours en croissant , jusqu'au comble. Par exemple , l'Envoyé qui fait la narration de la bataille navale , la fait avec tant d'art , & tellement par parties , qu'il réserve toujours quelque chose à la surprise & à la

uriosité. Et c'est ce qui arrive non-seulement dans chaque Scène & dans chaque Acte, mais encore de Scène en Scène, & d'Acte en Acte.

### A C T E I I I.

Atossa qui étoit allée chercher des libations, revient avec tous les préparatifs d'un sacrifice pour les Dieux infernaux. Elle commence par cette moralité : « Chers amis, ceux qui sont dans le malheur craignent tout, & ceux au contraire que la fortune favorise, s'imaginent qu'elle le fera toujours. » La Reine montre en effet qu'elle est dans la situation des malheureux. Elle a quitté la pompe Royale ; elle est venue sans char, sans suite, sans éclat, jusqu'au lieu où elle va faire son sacrifice, tandis que le Chœur chantera des airs conformes au deuil public. Elle exhorte les Vieillards à évoquer l'ombre de Darius, pour l'interroger sur les calamités publiques. Le Chœur chante, & la Reine fait ses libations de lait, de miel, d'eau pure, de vin & d'huile, avec des fleurs. Cette cérémonie a un air tout-à-fait magique & théâtral. Les exhortations du Chœur sont énergiques,

toutes à la louange de Darius, remplies d'idées lugubres, & composées de Stro-  
 phes qui se correspondent, comme dans  
 le chant qui a précédé. C'est là, selon  
 les apparences, tout le troisième Acte,  
 qui consiste, comme on voit, beaucoup  
 plus en spectacle & en action, qu'en  
 paroles.

### A C T E I V.

L'ombre de Darius sort tout-à-coup  
 de son tombeau. Il reparoît avec cette  
 antique majesté pleine de douceur, qui  
 le rendoit si cher & si respectable à ses  
 peuples. Il s'adresse d'abord aux Satra-  
 pes : « Fidèles enfans de sujets fidèles,  
 » chers & anciens compagnons de ma  
 » jeunesse, quelle infortune afflige l'E-  
 » tat? la terre mugit & s'ouvre. Je ne  
 » sçai quelle horreur me saisit à la vûe  
 » de mon épouse auprès de mon tom-  
 » beau. J'ai pourtant reçu ses offrandes  
 » propitiatoires. Mais vous-même oc-  
 » cupés à faire des lamentations funé-  
 » bres sur mes cendres, pourquoi for-  
 » cez-vous mon ombre de paroître,  
 » malgré la difficulté de sortir des en-  
 » fers? car vous sçavez que les Dieux  
 » souterrains sont aussi avides à rece-  
 » voir, qu'avares à rendre leur proie.

» Toutefois, graces à mon crédit au-  
» près d'eux, je me rends à vos desirs  
» sans délai. Parlez donc : quel malheur  
» accable ce Royaume ? » Les Satrapes  
tremblans à la vûe de ce Maître si re-  
doutable, tout mort qu'il est, n'osent  
lui parler. Il les encourage à mettre bas  
leur ancien respect, qu'ils portoient au  
suprême degré, selon l'usage Persien.  
Ils se taisent. Ils craignent de lui révéler  
de si grands maux. Tant la vérité dé-  
plaît aux Rois ! Darius a recours à son  
épouse. « O vous, répond-elle, qu'un  
» destin favorable éleva jadis au-dessus  
» des plus heureux mortels, comment  
» avez-vous pû jouir d'un bonheur si  
» durable ? Vous avez égalé les Dieux.  
» Que votre sort est digne d'envie ! vous  
» êtes descendu dans le tombeau pour  
» ne pas voir le comble des malheurs.  
» Je vous dirai tout en deux mots, Sei-  
» gneur. La Perse est renversée. Com-  
» ment, reprend l'Ombre ? Est-ce ma-  
» ladie populaire, est-ce guerre civile ? »  
Atossa, toujours interrogée & toujours  
interrompue, lui en dit assez pour lui  
faire entendre tout ce qui s'est passé.  
» Ah, reprend Darius, les Oracles ont  
» peu tardé à s'accomplir. C'est à mon  
» fils que Jupiter en avoit réservé le

» funeste accomplissement. En vain  
 » avois-je conjuré ce Dieu d'en remet-  
 » tre l'effet à un tems plus reculé. Quand  
 » un mortel court au-devant de son mal-  
 » heur, Jupiter l'aide à s'y précipiter...  
 » C'est pour avoir voulu mettre la mer  
 » en esclavage \*, & vaincre Neptune,  
 » que mon fils a été puni. Quelle fureur !  
 » quelle manie ! ô que je crains que nos  
 » immenses trésors ne deviennent le bu-  
 » tin du ravisseur !

» C'est aux discours pernicioeux des  
 » Courtifans, dit la Reine, qu'on doit  
 » imputer l'infortune de Xerxès. Ils di-  
 » soient que par la guerre vous aviez  
 » acquis de grandes richesses pour vos  
 » fils ; que cependant Xerxès, content  
 » d'en jouir au lieu de les augmenter au  
 » même prix, ne songeoit qu'à de fri-  
 » voles amusemens. Méorable effet  
 » de leurs reproches, répond Darius !  
 » ils ont dépouillé l'Etat d'hommes &  
 » de forces. » Il parcourt ensuite fort  
 adroitement tous les Rois qui l'ont pré-  
 cédé, dont il est le huitième. Il attri-  
 bue les maux présens à la jeunesse & à  
 la témérité de son fils. Pour l'ancienne

---

\* Hellespont.



prospérité de la Perse, il en fait honneur à sa propre sagesse.

Le Chœur lui demande conseil sur la situation des affaires. « Ne levez plus » d'armée, dit-il, contre la Grèce; en » eussiez-vous une supérieure à celle » qu'on y a conduite, la terre même » s'arme en faveur des Grecs. » (C'est que plusieurs des Perses fuyards avoient péri faute de vivres.) « Mais quoi, » disent les Satrapes, si nous formions » encore une armée leste & choisie? » Ah, répond Darius, celle même que » vous avez encore en Grèce ne revien- » dra pas. Très-peu repasseront le Dé- » troit. L'Oracle s'accomplira tout en- » tier. Jugez-en par le passé. Vainement » Xerxès a-t-il laissé une armée d'élite » en Béotie. (Xerxès y laissa Mardonius » qui périt à la bataille de Platée.) Elle » y souffrira les maux dûs à la témérité » & aux projets malheureux. Les Simu- » lacres des Dieux profanés, les Autels » renversés, les Temples détruits de » fonds en comble crient vengeance. » Les Perses sont coupables. Ils en por- » tent la peine. Ils la porteront encore; » & leurs maux, loin de s'épuiser, ne » feront que s'accroître. Oui, les champs » de Platée verront tomber sous le fer

» Dorique un si grand nombre de morts  
 » que les monceaux de cadavres publi-  
 » ront aux yeux des mortels jusqu'à la  
 » troisième génération, qu'il sied mal  
 » à l'homme de s'enorgueillir. L'orgueil  
 » est une semence qui à force de croître  
 » porte des épis d'infortune, & n'an-  
 » nonce qu'une déplorable moisson. A  
 » la vûe de ces châtimens, souvenez-  
 » vous d'Athènes & de la Grèce. Que  
 » le Roi se garde désormais, dédaignant  
 » le destin dont il jouit, & jaloux du  
 » sort d'autrui, de prodiguer ses trésors  
 » en de ruineuses guerres. Jupiter qui  
 » hait les projets orgueilleux, est tou-  
 » jours prêt à les renverser. O Vieillards  
 » qui conduisez la jeunesse de mon fils,  
 » que vos sages conseils lui apprennent  
 » à ne plus irriter le Ciel par une audace  
 » effrénée. Pour vous, ô Reine, prenez  
 » des ornemens Royaux pour Xerxès.  
 » La douleur lui a fait déchirer ses vê-  
 » temens. Allez à sa rencontre pour le  
 » consoler. Dans le désespoir qui l'agi-  
 » te, je sçai qu'il ne pourra écouter que  
 » vous. Adieu, je me retire dans la  
 » nuit infernale. Vieillards, jouissez de  
 » la vie & des plaisirs, malgré vos mal-  
 » heurs, & songez que toutes les richesses  
 » du monde sont inutiles aux morts.

Darius disparoit. Atossa va exécuter ses volontés : & le Chœur qui reste encore pénétré de vénération pour Darius , relève le bonheur de son regne au préjudice de Xerxès , dont il taxe indirectement la trop grande jeunesse & l'imprudence. « O Dieux , s'écrient-ils , » que nos beaux jours se sont bientôt » évanouis ! heureux jours de notre ad- » ministration , où un Prince mûr , ca- » pable de suffire à tout , irréprochable , » invincible , égal aux Dieux , donnoit » des loix à cette terre ! tout nous réus- » siffoit en guerre & en paix , au-dedans » & au-dehors. Les armées triomphan- » tes étoient ramenées sans peine dans » le sein du Royaume. Que de villes » n'a-t-il pas prises , même sans sortir » de son Palais ! » On en fait le dénombrement que j'ometts , comme j'ai fait à l'égard de la fuite des Rois de Perse , & des lieux où se réfugierent les débris de l'armée Persane , après la journée de Salamine , pour ne pas charger de Dissertations un Ouvrage où il n'est question que de goût.

On voit que cet Acte est un chef-d'œuvre. C'est un éloge de Darius , & en même tems une satire de Xerxès , un ragôt merveilleux pour de fiers vain-

queurs qui se voyoient si finement loués par leurs ennemis même, & un grand trait de politique d'Eschyle, qui par la peinture vive des funestes suites de l'orgueil, détourne indirectement les Athéniens de continuer la guerre contre les Perses. Ceux-ci offroient en effet de réparer tout le dégât qu'ils avoient causé dans la Grèce, & ils paroissoient souhaiter la paix après tant d'échecs coup-sur-coup. Les Athéniens même penchoient de ce côté. Mais Thémistocle seul les détermina à continuer la guerre, ainsi que nous l'avons remarqué dans le troisième Discours, première Partie.

## A C T E V.

Xerxès arrive avec un appareil & une suite qui conviennent à un Roi désespéré. Aussi tout cet Acte n'est-il que l'expression de son désespoir. « Ai - je »  
 » pû, malheureux, s'écrie-t-il d'abord,  
 » éprouver une si cruelle destinée, &  
 » ne la pas prévoir ! barbare fortune que  
 » tu frappes violemment mon Royau-  
 » me ! que ferai-je infortuné Roi ? tout  
 » mon corps frissonne à la vûe de mes  
 » Citoyens orphelins. Que Jupiter ne  
 » m'a-t-il caché dans la nuit éternelle

» avec ceux qui sont morts au combat ! »  
 Le Chœur entre dans les lamentations de son Roi , & ne lui dissimule pas qu'il a peuplé les enfers de la noblesse Per-sienne. Xerxès lui-même s'impute tous ces maux ; & le Chœur s'unit à lui pour lamenter dans les formes à la maniere des Perses. Cela se fait avec quelque forte de règle , ici & dans tout le cours du Poëme. Car les Vieillards interrogent Xerxès sur le sort des principaux Guerriers , ( liste nombreuse & intéressante pour les Spectateurs d'alors ) & comme le Roi n'a rien que de triste à leur apprendre , ils ne lui répondent à leur tour que par de vifs éclats de douleur. Le Roi montre son carquois vuide , unique reste de tout ce qu'il avoit porté à cette guerre. Il s'étonne de conserver encore une lueur de raison. Les gémissemens & les cris redoublent. Lui-même il leur donne le ton à la lettre. Voilà précisément le deuil que Quint-Curce nous peint à la mort de Sisigambis. Enfin les Vieillards , après avoir déchiré leurs vêtemens , arraché leurs cheveux , & battu leur poitrine , se retirent avec Xerxès , & le conduisent au Palais.

Cette Pièce a constamment de grandes beautés. Le trouble y croît d'un

bout à l'autre. Les traits en sont bien marqués, les Scènes nettes, bien liées, bien déroulées. Tout y marche d'une manière si aisée & si naturelle, qu'il semble qu'on assiste non pas à une Pièce de Théâtre, mais à un Conseil de Stratèges, qu'on accable coup-sur-coup d'affreuses nouvelles. Eschyle a transmis à ce Poème le génie qui l'animoit lorsqu'il étoit lui-même témoin de la déroute de Xerxès. L'artifice, comme on voit, en est très-simple. Mais il seroit difficile, si l'on avoit à traiter de nos jours un sujet pareil, de s'y prendre d'une manière plus noble pour ouvrir le Théâtre, pour ménager le lieu, le tems, l'entrée, la sortie, & l'intérêt des personnages. J'ose dire même qu'en ceci il y auroit infiniment à profiter dans Eschyle : & peut-être gagnerai-je beaucoup par les ébauches que j'en donne, puisque, selon les apparences, ceux qui ont du goût pour le Théâtre seront bien aises d'étudier par eux-mêmes dans un des plus grands originaux de la belle antiquité, des situations admirables, dont ils auront vû des naissances dans les esquisses que je me suis hasardé d'en donner. Ceux mêmes qui n'estiment que médiocrement les An-

ciens, voudront au moins profiter de ce qui en paroît beau, du consentement de tous les hommes. Si l'on s'obstine à reprocher à Eschyle la proximité du tems d'une double bataille où lui-même avoit été Acteur, on aura lieu de lui faire grace en réfléchissant sur l'intérêt considérable qui regne dans une Tragédie, où il remplit les Spectateurs d'une maligne compassion pour Xerxès qu'ils avoient vaincu, & avec qui ils étoient encore en guerre. Tout tendoit au bien public dans Athènes, jusqu'aux Spectacles.

---

## A G A M E M N O N.

**A** G A M E M N O N, Roi d'Argos & de Mycènes, avoit promis à Clytemnestre que dès qu'il auroit pris la ville de Troye, il l'en avertiroit par un signal. C'étoit une torche ardente qu'il devoit placer sur une hauteur pour avertir les lieux voisins de faire la même chose de suite jusqu'à ce que la lumière pût être appercûe d'Argos. Il le fit, & arriva lui-même bientôt après avec sa captive Cassandre qu'il amenoit de Troye.

Mais Clytemnestre qui n'avoit tant d'envie de revoir son époux que pour s'en défaire, le tua avec le secours d'Egiste qu'elle aimoit. Cette Pièce fut jouée pour la première fois sous l'Archonte Philoclès, la 2<sup>e</sup> année de la 20<sup>e</sup> Olympiade.

« L'Agamemnon, dit le P. Rapin, est » presque inintelligible. » Il est vrai que cette Tragédie n'est pas aisée à entendre : car outre qu'elle a été plusieurs fois confondue avec les Coëphores qui la suivent, & imprimée peu correctement, même après les soins d'un grand nombre de Sçavans ; outre qu'elle n'est pas encore exempte de fautes dans l'état où Stanlei nous l'a donnée, il y a tant de métaphores, de figures, & de tours extraordinaires qu'on ne sçauroit se vanter de les avoir tous démêlés. C'est ce qui faisoit dire au fameux \* Saumaïse, qui n'avoit pas toutefois Eschyle aussi châtié que nous l'avons. « Qui peut as- » surer qu'Eschyle soit plus intelligible à » ceux qui sçavent le Grec, que les Evan- » giles & les Epîtres des Apôtres ? le » seul Agamemnon de ce Poëte passe en » obscurité tout ce qu'il y a de Livres

---

\* CL. SALM. de *Hellenisticâ*, Ep. dedit.



» sacrés avec ses tours Hébreux & Sy-  
 » riques, & son attirail de tout ce qu'il  
 » y a de plus raffiné dans le Grec. »

## ACTE PREMIER.

C'est l'homme chargé d'épier le moment où le flambeau s'allumera, qui commence le Poëme. Il est perché sur une plate-forme du Palais, & prie les Dieux de finir ce pénible soin que lui a confié Clytemnestre. Il dit qu'il n'a de commerce qu'avec les astres : mais qu'il en doit observer un qui pourra être fatal à Agamemnon. Par ce soupçon, il indique les mauvais desseins de Clytemnestre. Tandis qu'il se plaint de son emploi qui ne lui donne lieu que de songer à charmer son ennui, soit en chantant, soit en déplorant la mauvaise administration du Royaume, il voit luire tout-à-coup le signal tant attendu, & il se dispose à en avertir la Reine qui est couchée. Ainsi le tems & le lieu de la Scène sont fixés. L'un est le matin, & l'autre l'entrée du Palais à Argos. Il fait entendre avant que de se retirer, qu'il sçaura prendre le parti de son Roi. Mais il n'en dit pas davantage, sans doute pour ne pas prévenir les événemens. Le

Chœur formé par des Vieillards du Conseil d'Etat, survient sans être annoncé ; mais apparemment sur l'ordre de Clytemnestre. Ces ministres ignorent le signal dont la Reine est convenue avec Agamemnon, & la nouvelle de la prise de Troye. Ils s'entretiennent d'abord sur le siège de cette ville qu'ils n'approuvoient pas, & dont ils avoient tâché de détourner le Roi. «Voilà, dit leur Chef, » la dixième année que Menelas & Agamemnon sont partis avec leurs mille » vaisseaux, semblables à des Vautours » qui ayant perdu leurs petits, voltigent » autour de leur nid, & cherchent à punir les ravisseurs. Mais qui sçait quel » sera le succès de tant de combats ? Les » choses, ajoute-t-il, suivent la destinée, qui les régle : & l'on a beau » criser, beau pleurer aux autels des » Euménides, l'on ne peut appaiser leur » colère. » Pour eux, comme leur âge les a retenus malgré eux enfermés dans le sein de leurs foyers, ils interrogent Clytemnestre, quoiqu'éloignée, sur l'événement extraordinaire qui fait qu'on les appelle au Palais. En effet, il faut conclure en lisant cette Scène, \* que

Note  
de l'Édi-  
teur.

\* Nous l'avons lûc attentivement cette

Clytemnestre les a appellés , qu'elle paroît dans un lointain , & qu'elle fait des sacrifices à tous les Dieux. « Les autels , » dit le Vieillard , sont parfumés de libations ; les lampes brillent de feux. » Il prie la Reine de lui en dire le motif & de fixer son incertitude , puisque jusqu'à présent les présages sur la guerre de Troye ont été tantôt malheureux , tantôt favorables.

La Reine , occupée sans doute de son sacrifice , ne répond point ; & cette interrogation ne paroît qu'une façon de parler , qui signifie seulement que le Chœur vient pour l'interroger sur ce point , quand elle sera en loisir & en lieu pour l'entendre.

Les Vieillards qui se disoient incapables de combattre , se trouvent assez de force pour chanter une très-longue hymne sur l'entreprise d'Agamemnon. Ils le font à la maniere des Chœurs , durant que Clytemnestre est occupée aux

Scène , & de-là même nous avons conclu que l'apostrophe des Vieillards qui composent le Chœur peut convenir & s'adresse en effet à Clytemnestre , quoiqu'absente. Ce n'est qu'un tour poétique qui leur remet vivement sous les yeux tout ce que fait alors cette Reine. La suite le montre assez.

300      A G A M E M N O N ,  
cérémonies sacrées. C'est une espèce de  
*Nénie* prophétique, qu'ils chantent avec  
ce refrain qui revient après un certain  
nombre de vers. « Chantez , chantez  
» des vers lugubres : mais puisse le pré-  
» sage en être heureux ! » L'on peut bien  
défier toute plume Françoisse de rendre  
ce morceau , tant il est défiguré & en-  
tortillé ! On y représente Agamemnon  
& Menelas sous la figure de deux Aigles  
ou de deux oiseaux de proie , qui ex-  
priment leur différent caractère. Les  
deux Aigles déchirent une Lapine plei-  
ne , qu'elles ont prise après l'avoir fati-  
guée à la course. C'est que les deux  
Chefs de l'armée Grecque avoient im-  
prudemment chassé dans un bois consa-  
cré à Diane. Diane offensée , continue  
le Chœur , se fit entendre par la bouche  
des Calchas , qui annonça des malheurs  
à la Maison d'Agamemnon , après avoir  
prédit la prise de Troye. Ces malheurs  
obscurément énoncés sont une espèce  
d'Enigme qui laisse entrevoir l'issue de  
la Tragédie. C'est un Oracle de Calchas  
que les Vieillards répètent sans en dé-  
mêler encore le sens. Cet Oracle est  
suivi d'un autre , qui demandoit le sang  
d'Iphigénie pour appaiser Diane , &  
pour obtenir d'elle des vents favorables

à la flotte retenue en Aulide. Le sacrifice qui s'ensuivit est peint avec les traits hardis & souvent outrés d'Eschyle. Le Chœur fait parler Agamemnon qui balance en pere, & qui se détermine en Roi. On y voit Iphigénie étendue comme une victime innocente sur l'autel, & l'émotion que causoient dans l'armée sa beauté, sa jeunesse, & ses regards touchans. « Je n'ai point vû le » reste, & je le tais, dit le Chœur. » Mais il revient au premier Oracle de Calchas, qu'il ne sçauroit ni ne veut pénétrer. « Car hélas, continue-t-il, » vouloir entrer dans un triste avenir » qu'on ne peut éviter, c'est vouloir » souffrir avant le tems. » Il se contente donc d'écarter ces fâcheux présages par des souhaits. Toute cette doctrine Grecque sur la fatalité naissoit de l'ignorance, & sur-tout de la foiblesse du cœur humain, qui recule autant qu'il est possible, le souvenir des maux qu'il craint. C'est ce que dit Pyrrhus à Oreste dans l'Andromaque de Racine,

\* Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin :

Je ne sçai point prévoir les malheurs de si loin.

---

\* *Andromaq. Acte I. Scène II.*

## ACTE II.

Les Ministres d'Argos voyant Clytemnestre qui s'approche, la saluent respectueusement, & lui demandent sur quel heureux espoir elle fait des sacrifices. « Troye est prise, répond Clytemnestre. » Etonnés, comme on peut penser, d'une nouvelle si peu attendue, & ignorant d'ailleurs le signal dont Agamemnon étoit convenu, ils font quelque difficulté de croire la Reine. Elle leur raconte la maniere dont elle l'a sçû; que c'est par le moyen d'une suite de fanaux allumés d'intervalle en intervalle depuis le mont Ida jusqu'à la portée de Mycènes. Elle s' imagine entendre les cris des ennemis mourans, & voir la joie des vainqueurs, qui pillent les richesses de Troye. Elle souhaite enfin, que l'armée ne mette point d'obstacle à son heureux retour par quelque impiété semblable à celle qui avoit retardé si long-tems son voyage à la ville de Priam. « Autrement, » ajoute-t-elle, la vengeance poursuivroit les vainqueurs, quand ils n'auroient pas à craindre les maux ordinaires du hazard. »

Le Chœur, pour remercier les Dieux

de cette conquête, seconde le sacrifice de Clytemnestre en chantant une hymne qui contraste avec la précédente. Elle commence ainsi. « O Souverain des » Dieux ! ô nuit favorable , tu as étendu » tes voiles sur les murs de Troye, com- » me un rézeau qui a enveloppé tous ses » Citoyens dans la servitude. » L'Ode roule sur la punition que les Dieux réservent tôt ou tard à un crime aussi énorme que l'étoit celui de Paris. L'enlèvement d'Hélène en est le principal tableau. « Hélène, dit le Chœur, lais- » sant aux Grecs en sa place une guerre » cruelle , & toutes les horreurs qu'elle » entraîne , a porté pour dot à Troye » une perte inévitable. Elle s'est évadée » secrètement du Palais de son époux. » Quel forfait ! quelle audace ! vaine- » ment les Devins en la rappelant ont » fait entendre ces lugubres cris , ô Pa- » lais abandonné ! ô Maître de ces lieux ! » ô lit nuptial ! hélas , il ne restoit d'elle » qu'une vaine peinture pour réveiller » le courroux d'un époux qui l'adore , » & qu'elle a quitté pour passer les mers. » Elle a emporté toutes ses graces avec » elle , &c. » Le reste est rempli d'images pareilles.

Malgré ces félicitations du Chœur

304      À G A M E M N O N ,  
au fujet de la nouvelle qu'il vient d'ap-  
prendre , il craint qu'elle ne foit pas  
aflez fondée , & que toute la ville ne  
foit en mouvement pour un faux bruit.

### A C T E   I I I .

Sur cela Clytemneftre qui n'eft point  
fortie du Théâtre juftifie le fignal qu'elle  
a reçu , en montrant au Chœur un Hé-  
rault qui arrive couronné de branches  
d'olivier. Cet homme commence par  
faluer fa terre natale , fuivant l'ufage des  
anciens voyageurs à leur retour , & à  
invoquer les Dieux du pays pour fe les  
rendre propices. Il s'adrefte enfuite au  
Palais d'Agamemnon : « Palais respec-  
» table , afyle chéri , Dieux expofés à  
» l'Orient , fi jamais vous reçûtes notre  
» Roi avec joie , recevez-le de même  
» en ce jour après une fi longue abfence.  
» Agamemnon revient comme un Afre  
» brillant pour diffiper vos ténèbres.  
» Recevez-le comme le destructeur de  
» la fuperbe Troye. Ses Autels & fes  
» Temples ne fubfiftent plus. Les mois-  
» fons de fes champs ont péri. L'aîné  
» des Atrides revient en Héros , plus  
» digne d'être honoré qu'aucun autre  
» mortel. Paris eft puni , &c. »



Clytemnestre interrompt ici le Hérault , & elle a avec lui un entretien entre-coupé fort artificieux. Car elle fait entendre qu'elle a beaucoup souffert durant l'absence de son époux , jusqu'à souhaiter la mort. A qui ? cela a un double sens , vû le dessein où elle est de tuer son mari , pour couronner son amant. Le Hérault qui croit qu'en effet elle a été fort affligée , la console par le récit de ce que l'armée a elle-même souffert pendant un siège de dix années. « Quels autres que les Dieux, s'écrie-t-il, sont » inaccessibles aux revers ! ah , si je vous » racontois nos travaux, nos veilles, nos » incommodités sur la mer ! quel jour » avons-nous passé sans gémir ! » Il passe de-là aux fatigues essuyées sur terre. » Mais que sert , ajoute-t-il , de s'en » affliger ? les maux sont finis , tant pour » les morts , que pour ceux qui restent » de l'armée Grecque. Il faut oublier » nos malheurs. La victoire dont nous » jouïssons l'emporte sur nos pertes.

La Reine n'en veut pas entendre davantage. Elle va , dit-elle , se disposer promptement à recevoir son époux , dont elle apprendra le détail de sa conquête. Elle lui renvoye le Hérault pour lui déclarer l'empressement où elle est

de le revoir : elle ajoute avec quelque affection , qu'il la retrouvera fidèle ; & ce qui est singulier , elle le dit en sept ou huit vers afin qu'il n'en doute pas. Le Hérault répond qu'il sied bien à une femme régulière de se glorifier ainsi , & le Chœur ajoute que la Reine a raison. Belle matière aux railleurs de l'antiquité , qui refusent de se prêter à la simplicité de ses mœurs.

Après que Clytemnestre est sortie , les Vieillards continuent la Scène avec le Hérault. Ils l'interrogent sur le sort de Menelas. Ce Prince , répond l'Officier , a disparu avec son vaisseau dans une tempête , sans qu'on sçache ce qu'il est devenu , si même il vit ou non. Il fait ce récit avec quelque peine , pour ne pas profaner un si beau jour par de tristes nouvelles. Aussi , les a-t-il éparignées à la Reine ; mais enfin , il décrit en peu de mots au Chœur la tempête qui a surpris & maltraité la flotte des Grecs à son retour. Il conclut , en se flattant de l'espoir que les vaisseaux dispersés reviendront , sur-tout celui de Menelas. C'est par ce souhait qu'il finit , & qu'il donne lieu au Chœur de recommencer ses chants.

Ce sont d'abord des réflexions sur

Hélène \* , dont le nom seul indique les maux qu'elle a causés , à sçavoir la perte des vaisseaux , des Guerriers , & de Troye. « Elle est allée à Troye pour y » porter une alliance fatale. » Le Chœur joue encore ici sur un mot qui signifie alliance † & malheur. Elle a vengé , » continue-t-il, le mépris de l'hospitalité » violée , sur ceux même qui ont célé- » bré ce funeste hymen par des chants » d'allégresse. La ville antique de Priam » a payé bien cher cette joie ; & ses » chants se sont changés en cris lamen- » tables. » Le reste signifie que Paris , Prince si aimable dans son enfance, mais devenu fier & téméraire, a enlevé Héle- ne sous des auspices si horribles , qu'une Furie a ferré les nœuds de cet adultère mariage ; que le crime a engendré une postérité qui lui ressemble , l'audace , le remords , & le désespoir ; que l'équité , en détournant les yeux , fuit avec hor- reur les lambris dorés des méchans, pour chercher un asyle dans la chaste de- meure des hommes justes , fût-ce une chaumière. Tout cet Intermède est de la même force ; mais aussi peu suscepti-

---

\* Ελένας , ελιάνδρος , ἐλέπιολις ,

† κήδος.

308      A G A M E M N O N ,  
ble d'expression étrangère que les précédens. C'est le sort des Chœurs d'Eschyle.

A C T E. I V.

Agamemnon paroît sur un char comme un Triomphateur de retour dans sa patrie. Il est suivi de Cassandre sa Captive, assise sur un autre char. Le Ministre d'Etat qui porte la parole pour tout le Chœur, lui fait une espèce de Harangue dont voici le sens. Il ne sçait comment s'exprimer pour ne rien dire qui péche contre la bienfiance. Les flatteurs, dit-il, accommodent leur air à la joie ou à la tristesse du Prince sans éprouver aucun de ces sentimens. Mais un Prince éclairé ne se laisse pas surprendre à ces dehors simulés. Il avoue ensuite qu'il a blâmé d'abord l'armement & l'entreprise d'Agamemnon. Mais enfin, il est sensible à un si heureux succès, & il remet l'autorité entre les mains de son Roi, qui connoîtra bientôt par lui-même ceux qui se sont bien ou mal comportés en son absence.

Pour Agamemnon, il salue les Dieux du pays qui ont favorisé son retour & renversé Troye. « Ces Dieux, arbitres » intégrés, sans écouter la voix des mor-

» tels , ont mis dans une urne ensanglan-  
 » tée des billets de mort pour Ilion ,  
 » & notre espoir dans une autre : Ilion  
 » fume encore. Sa cendre exhale des  
 » tourbillons nébuleux , reste unique de  
 » ses anciennes richesses. » Après ce  
 court début , le Roi s'adresse aux Vieil-  
 lards. Il les remercie de la part qu'ils  
 prennent à sa victoire. « Il est rare , dit-  
 » il , de voir sans jalousie un ami heu-  
 » reux. L'envie se saisit des cœurs , &  
 » ce monstre appesantit le double far-  
 » deau de l'envieux , à sçavoir le bon-  
 » heur d'autrui & ses propres malheurs.  
 » J'en parle par expérience. Je lis dans  
 » les manieres de ceux qui m'appro-  
 » chent comme dans un miroir. Je n'y  
 » ai rien vû souvent qu'une ombre d'a-  
 » mitié. Le seul Ulysse qui s'est embar-  
 » qué malgré lui étoit mon véritable  
 » support. Je lui rends cette justice , soit  
 » qu'il voye encore le jour , soit qu'il  
 » ne soit plus. » Il ajoute qu'après qu'on  
 aura célébré des jeux en mémoire de  
 sa conquête , il travaillera à ce qui con-  
 cerne le gouvernement de l'Etat , à con-  
 noître les désordres , & à y remédier.  
 Il veut enfin se retirer dans son Palais.  
 Mais Clytemnestre vient aussi-tôt à sa  
 rencontre.

Elle lui tient un assez long discours. Après s'être excusée sur ce qu'elle lui va dire, elle met bas cette honte qui s'évanouit, dit-elle, tous les jours. Elle ne fait donc point de difficulté de raconter ce qu'elle a souffert durant l'absence de son époux. Solitude, bruits fâcheux, nouvelles affligeantes, allarmes continuelles, tout, si on l'en croit, a concouru à l'accabler. Elle a même attenté plus d'une fois sur sa vie, que des secours cruels lui ont conservée. Elle apprend au Roi que son fils Oreste est absent : qu'elle s'est vûe obligée de le confier à des mains étrangères dans la crainte d'une révolution qui l'auroit fait périr, si Agamemnon eût eu le malheur de mourir à Troye. « Car il est naturel » à la malignité humaine d'écraser ceux » qui commencent à paroître abattus. » A l'entendre, ses yeux, toujours fermés au sommeil, & ouverts aux larmes, ont perdu tout leur éclat. Dans les momens même où elle sembloit s'endormir ; mille songes effrayans venoient la troubler : un rien réveilloit ses sens assoupis. Mais enfin elle oublie tous ses maux à la vûe de son époux vainqueur : ce retour imprévû lui fait ressentir un plaisir plus vif que celui d'un fils unique à son

pere, que la vûe de la terre aux Nau-  
 tonniers après la tempête, que celle  
 d'une eau pure à un voyageur altéré.  
 « Allons, cher époux, descendez de ce  
 » char. Mais non : ne profanez point vos  
 » pas sacrés, ces pas du Destructeur d'I-  
 » lion. C'a qu'on apporte les tapis les  
 » plus précieux. Il sied bien que la pour-  
 » pre soit foulée aux pieds d'un Roi  
 » triomphant qui rentre dans ses Etats.  
 » Je vais tout préparer pour le recevoir  
 » comme il convient.

Ce discours apprêté & qui tient lieu  
 des transports de joie, si naturels aux  
 femmes qui revoient leurs maris, mar-  
 que bien le caractère dangereux de Cly-  
 temnestre prête à tuer son époux, &  
 l'art infini d'Eschyle à faire parler ses  
 personnages conformément à leurs pas-  
 sions même cachées. Il est clair que Cly-  
 temnestre sur le point de commettre  
 une action si noire n'a point dû parler  
 comme les autres femmes. Aussi Aga-  
 memnon, quoiqu'il ignore cette horri-  
 ble conspiration, s'apperçoit-il de ces  
 manieres étudiées. Il lui fait même  
 sentir en passant que son discours a été  
*long & convenable à une si longue ab-*  
*sence.* « Non, répond-il, il n'est pas  
 » question de tant de préparatifs. Ne me

312 AGAMEMNON,

» traitez point en étranger ni en femme,  
 » & encore moins en Dieu. Point de  
 » ces tapis de prix sur mon passage. Un  
 » mortel doit craindre de les fouler. Cet  
 » honneur est réservé aux Dieux. Ma  
 » renommée d'ailleurs n'a pas besoin de  
 » ces distinctions frivoles pour publier  
 » ma victoire. » On voit par-là le con-  
 traste d'une femme détestable, ou plu-  
 tôt d'une Furie avec un Roi pieux &  
 populaire. Cela prépare le Spectateur  
 à concevoir de la compassion pour l'un,  
 & de l'horreur pour l'autre : artifice qui  
 regne depuis le commencement, sans  
 qu'on ait encore aucun fondement légi-  
 time de deviner l'attentat que Clytem-  
 nestre médite. C'est que l'événement est  
 préparé, puisque tout y conduit, & non  
 pas prévenu, puisque le secret n'est pas  
 dévoilé.

Clytemnestre, comme pour relever  
 davantage sa victime, presse tellement  
 Agamemnon d'accepter les honneurs  
 qu'elle veut lui rendre, qu'il se voit con-  
 traint de céder à l'importunité. Après  
 ce petit combat de politesse affectée,  
 où la Reine dit qu'il est beau même aux  
 vainqueurs de se laisser vaincre, le Roi  
 se laisse ôter sa chaussure de voyageur,  
 & en prend une de pourpre, toutefois  
 avec



avec quelque sorte de crainte que quelque Dieu jaloux ne l'apperçoive. Il témoigne en descendant de son char qu'il a honte de fouler aux pieds des richesses si précieuses. Il exhorte la Reine à bien recevoir & à traiter avec douceur Casandre sa captive. « Car les Dieux, dit-il, jettent des regards favorables sur ceux qui savent adoucir leur empire ; & nul mortel ne souffre volontiers l'esclavage. » Il rehausse le mérite de cette Princesse malheureuse qui étoit fille de Priam, & qui lui a été donnée comme ce qu'il y avoit de plus distingué dans les dépouilles des Troyens. Il passe donc dans son Palais sur la pourpre avec la répugnance qu'il a marquée ; & la Reine lui dit avec son affectation ordinaire que la mer est inépuisable de pourpre ; que loin de regretter une chose si peu considérable, elle auroit voué beaucoup plus aux Dieux pour le retour d'un époux si cher ; qu'elle le regarde comme l'arbre dont l'ombre bienfaisante garantit sa maison entière de l'injure des saisons. « Grand Jupiter, » s'écrie-t-elle en finissant, accomplissez mes vœux, & ce que vous vous êtes chargé d'accomplir. » Cruelle priere,

314      A G A M E M N O N ,  
que le crédule Agamemnon croit faite  
pour lui.

Le Chœur qui occupe seul le Théâtre  
réfléchissant sur le retour du Roi & sur  
cette entrevûe, s'étonne de voir que les  
prédications de Calchas dont il a parlé au  
premier Acte lui reviennent toujours à  
l'esprit malgré qu'il en ait. « C'est, dit-  
» il, un Oracle qui n'est ni commandé,  
» ni acheté à prix d'argent. Il ne peut  
» sortir de notre mémoire, bien diffé-  
» rent en cela des songes fâcheux qui  
» s'évanouissent avec le sommeil. Je re-  
» vois Agamemnon, & toutefois je ne  
» sçai quelle Furie prélude des airs lu-  
» gubres. C'est un pressentiment secret  
» qui bannit de mon cœur la douce joie.  
» Le cœur agité ne prédit que trop  
» juste des tristes événemens. Fasse le  
» Ciel que mes craintes soient vaines ! la  
» santé la plus florissante a son terme, &  
» souvent la maladie se glisse sans être  
» apperçûe. La fortune la plus solide-  
» ment établie va se briser à un écueil  
» caché. Il est des remèdes aux calami-  
» tés ordinaires. Un vaisseau évite le  
» naufrage aux dépens de ses richesses  
» qu'il jette dans la mer.... Mais quel  
» Enchanteur peut rendre la vie à ceux

„ dont on fait couler le sang?.... Le  
 „ Destin m'empêche d'en voir davan-  
 „ tage, & mon cœur a pensé prévenir  
 „ ma langue. » Voilà sans doute des  
 soupçons bien marqués de ce qui doit  
 arriver : mais ce ne sont que des pres-  
 sentimens trop peu fondés pour en  
 avertir le Roi, & assez pour disposer  
 le Spectateur.

## A C T E V.

Clytemnestre, après avoir conduit  
 son époux, revient sur ses pas & invite  
 Cassandre à sortir de son char, en l'as-  
 surant qu'on adoucira sa captivité. « La  
 „ maison, dit-elle, où vous allez entrer  
 „ est depuis long-tems florissante &  
 „ connue. Il n'y a que les hommes nou-  
 „ veaux & enrichis contre toute espé-  
 „ rance qui soient des maîtres cruels &  
 „ insupportables. » Cassandre pénétrée  
 de douleur, & lisant d'ailleurs dans l'a-  
 venir l'attentat de la Reine, garde un  
 silence obstiné, qui impatiente telle-  
 ment Clytemnestre, qu'elle se retire  
 après l'avoir traitée assez cavalierement.

Elle partie, Cassandre pousse de grands  
 cris vers Apollon, chose qui surprend le  
 Chœur. Car pourquoi, dit-elle, invoquer

ce Dieu dans les malheurs ? c'est comme Prophétesse qu'elle s'adressoit à lui. On sçait que Cassandre l'étoit. « O Apollon, » où m'avez-vous conduite, s'écrie-t-elle ? dans une maison fouillée de crimes, & dans une affreuse boucherie. » Cassandre, comme on voit, entre tout-à-coup dans un de ses accès prophétiques. Ce morceau a été regardé comme un chef-d'œuvre par les anciens ; mais je ne sçai trop comment en donner une idée juste. Ce sont des exclamations vives, toujours interrompues par le Chœur, des énigmes qui se dévoilent peu à peu, des images inimitables. C'est Eschyle tout entier. Elle repasse tous les meurtres commis dans ce fureste Palais, à commencer par celui du fils de Thyeste. « Je vois des enfans éplorés que l'on » coupe en morceaux, & que l'on sert » à la table de leur pere. . . Dieux, quel » nouvel attentat dans ce Palais ! malheureuse, est-ce là le traitement que » vous réservez à votre époux, après » l'avoir lavé de vos mains ? Le forfait se » prépare. Le coup va être frappé. Des » mains barbares sont dans l'impatience » de l'achever. . . Ciel qu'apperçois-je ? » est-ce un réseau tiré des enfans ? non : » c'est un voile qui couvre le lit nup-

» tial , voile complice du meurtre d'un  
 » époux. » ( C'est que Clytemnestre en  
 couvrit Agamemnon sortant du bain ,  
 avant que de le frapper. ) « Qu'une Fu-  
 » rie insatiable la poursuive avec des  
 » hurlemens jusqu'à la mort ! De quelle  
 » Furie parlez - vous , dit le Chœur ?  
 » pourquoi ces hurlemens ? je frémis ;  
 » mon sang se glace de frayeur.

Cassandre continue. « Ecartez le Tau-  
 » reau de la Genisse. Il est enveloppé  
 » dans les lacs ; on le frappe , il tombe  
 » dans un bassin rempli d'eau. » C'est  
 la mort d'Agamemnon qu'elle indique  
 avec la sienne propre. Car elle ajoute en-  
 suite. « Déplorable destinée ! je pleure  
 » aussi la mienne. Dieux , pourquoi m'a-  
 » vez-vous conduite ici pour la trou-  
 » ver ? ... Vieillards , vous me comparez  
 » à Philomèle qui par de tristes accens  
 » pleure sans cesse Itys. Hélas , changée  
 » en oiseau elle a reçu des Dieux une vie  
 » douce & tranquille : & moi je me vois  
 » réservée aux plus funestes coups. . . .  
 » O hymen , hymen de Paris , fatal à  
 » ma maison ! ô ondes du Scamandre ,  
 » j'errois sur vos bords , & me voilà  
 » bien-tôt sur les rives du Cocyte & de  
 » l'Achéron. . . . O travaux de ma patrie  
 » renversée ! ô sacrifices redoublés de

» mon pere où avez-vous abouti ? Troye  
 » est ensevelie , & je meurs. »

Cassandre , quoique toujours interrompue par le Chœur qui n'entend qu'une partie de ses prédictions , les prononce avec une action qui demandoit sans doute un excellent Acteur. Car c'étoient des hommes qui jouoient les rôles des femmes : & comme les Grecs étoient bons Comédiens , il ne faut pas s'étonner de l'effet que produisit cette Scène sur les Spectateurs. Elle reprend enfin ses esprits & dit au Chœur qu'elle va parler sans énigme ; que la troupe des Furies n'abandonnera jamais ce Palais ; que Comus le Dieu des festins n'y paroît qu'ensanglanté & inséparable des Divinités infernales : ( allusion au festin d'Attrée & de Thyeste , & à celui que Clytemnestre fait à Agamemnon ; ) que déjà les Déeses de l'enfer à la porte du Palais , chantent l'hymen funébre. Le Chœur s'étonne qu'une Princesse étrangère sçache si bien l'histoire d'une autre Cour , & en parle la langue. Cassandre lui dit qu'elle tient cette science d'Apollon qui l'aimoit ; mais qu'après avoir été instruite , elle a trompé l'amour de ce Dieu , qu'aussi ses prédictions sur Troye n'ont été crues de personne. C'est

ce que dit Virgile de Cassandre. *Non* Aeneid.  
l. 2. v.  
247. *unquam credita Teucris.* Elle retombe  
 tout-à-coup dans un accès de fureur.  
 « Voyez-vous , dit-elle , ces enfans assis  
 » à cette porte , semblables à des fantô-  
 » mes nocturnes ? ils ont été mis à mort  
 » dans ce Palais. Ils portent entre leurs  
 » mains leurs propres chairs & leurs en-  
 » trailles , mêts horribles que dévora  
 » leur pere. C'est pour en tirer ven-  
 » geance qu'un Lion caché & oisif en  
 » veut à la vie de mon Maître. Car tel  
 » est le nom que ma fortune me con-  
 » traint de lui donner. Oui , ce Chef  
 » de tant de vaisseaux , ce fier Conqué-  
 » rant d'Ilion ignore la trame secrette  
 » d'un monstre exécrationnable qui va de sang  
 » froid lui plonger le poignard dans le  
 » sein. De quel nom l'appellerai - je ?  
 » est-ce une femme qui ose un pareil  
 » attentat ? une épouse qui tue son  
 » époux ? non , c'est une Charybde , une  
 » Scylla , une Euménide. De quel œil  
 » cependant , & avec quelle joie con-  
 » certée elle a reçu son époux ! elle a  
 » paru se réjouir de son retour. La vûe  
 » seule de sa victime causoit son allé-  
 » gresse. On ne m'en croira pas non plus  
 » qu'à Troye. Mais l'événement va jus-  
 » tifier mes paroles. »

Les Vieillards effrayés feignent de ne pas comprendre une prédiction si claire. Et comme elle mérite d'être répétée plus d'une fois, Cassandre leur répond nettement. Je vous annonce que vous verrez la mort d'Agamemnon. Quel fera donc l'assassin, dit le Chœur ? Cassandre réplique qu'on a dû comprendre son discours. Elle recommence pour la troisième fois d'être agitée de son démon prophétique. Scène très-animée & fort intéressante. Car à mesure que l'attentat de Clytemnestre s'avance derrière le Théâtre, Cassandre le montre, pour ainsi parler, aux yeux des Spectateurs à travers les voiles de la divination & dans le feu des mouvemens Pythoniques. « O » Apollon, s'écrie-t-elle encore, quelle » chaleur s'empare de mes sens ! une » Lionne, de concert avec le Loup, at- » tente à ma vie. Je lui fers de prétexte » pour faire mourir son époux, & je » ferai sa victime à mon tour. »

Cassandre voyant sa mort conclue, jette ses couronnes & son sceptre, symboles des Prophètes. Elle rend à Phœbus tous ses dons. Il lui semble que ce Dieu la dépouille de sa robe, & qu'il venge l'amour dédaigné. « Mais, dit-elle, je serai vengée à mon tour. Un



» fils viendra un jour laver la honte de  
 » la mort d'un pere & de la mienne, dans  
 » le sang de sa mere. » ( Elle parle d'O-  
 reste , qui tua depuis Clytemnestre. )  
 « Pourquoi donc me plaindre de mon  
 » sort ? j'ai vû périr Ilion. » Je vois pé-  
 rir ceux qui l'ont détruit.. « Manquerois-  
 » je de courage pour aller au-devant du  
 » trepas. J'y vole. . . »

Le Chœur admire sa fermeté & veut  
 la retenir. Sur le point d'entrer dans le  
 Palais , elle hésite. « Cette maison , dit-  
 » elle , respire le carnage. » Toutefois  
 elle prend son parti. « Adieu , ô étran-  
 » gers , j'ai assez vécu. » Elle les quitte  
 enfin après leur avoir laissé des dons  
 pour servir de gages qui puissent rappel-  
 ler dans leur esprit la vérité de ses pré-  
 dictions , & après avoir fait au Soleil  
 une priere pathétique pour le prier de  
 venger son trepas.

Les Vieillards incrédules ne peuvent  
 encore s'imaginer que ce qu'ils viennent  
 d'entendre puisse arriver. Mais ils en  
 sont bientôt persuadés par eux-mêmes.  
 ils entendent les cris pitoyables d'Agamemnon  
 qu'on massacre derriere le  
 Théâtre. Il se plaint qu'on ait la cruauté  
 de redoubler les coups. Le Chœur ef-  
 frayé , dont il y a ici deux interlocu-

teurs, se partage sur le parti qu'il doit prendre. Bientôt il se détermine à entrer de force dans le Palais. Mais Clytemnestre vient tout-à-coup à sa rencontre avec l'air assuré & féroce d'une femme qui a médité son crime de longue main, & qui l'a exécuté de sang froid. C'est la Cléopâtre de Corneille. Loin de rougir d'avouer sa trahison, elle se vante d'avoir tué son époux, & raconte tranquillement la manière dont ce forfait s'est accompli, jusqu'à paroître encore teinte du sang qu'elle vient de verser. Les portes du Palais s'ouvrent, & l'on voit dans l'enfoncement le cadavre d'Agamemnon. Elle veut qu'à cette vûe le peuple se réjoüisse du crime qu'elle a commis; & elle s'embarrasse peu de ceux qui le blâmeront. « Enfin, » dit-elle, Agamemnon a bû la coupe » qu'il avoit lui-même remplie de maux » & d'horreur... Oui, cette main a tué » mon époux : c'est la justice qui l'a con- » duite. » Le Chœur la regarde comme une emportée, digne au moins d'être chassée de la patrie. Mais elle lui reproche elle-même de n'avoir pas chassé son mari après qu'il a sacrifié Iphigénie. Voilà le prétexte sur lequel Clytemnestre fonde son attentat, & d'ail-

leurs Egisthe est son appui. C'est ce qui l'anime à braver le peuple, & à triompher avec la dernière hauteur du meurtre d'Agamemnon & de celui de Cassandre qu'elle vient d'immoler, sous prétexte qu'elle étoit sa rivale.

Ce qui suit est très-éloquent, & exprime admirablement & les regrets du Chœur qui parle avec beaucoup de dignité à une Reine exécration, & l'orgueil de cette Reine qui soutient que son époux a bien mérité son sort. « O » terre, s'écrie un des Vieillards, que » ne m'avez-vous englouti avant que » d'avoir vû mon Roi, ce Roi si riche & » si puissant réduit à un vil tombeau!... » Mais qui l'inhumera? qui le pleurera? » le ferez-vous, cruelle, vous qui l'avez » égorgé? Ce soin, répond Clytemnestre, ne vous regarde pas. Nous l'avons immolé: nous l'inhumerons; » & si l'on ne lui rend pas le tribut » ordinaire, du moins sa fille Iphigénie » viendra à sa rencontre l'embrasser tendrement au bord du fleuve des douleurs. » On voit qu'elle ajoute la plus amère dérision au crime le plus noir, comme le Chœur le lui reproche.

Enfin Egisthe paroît à son tour, & se glorifie de la même façon. Il prétend

avoir vengé son pere Thyeste qui avoit fait une imprécation contre les Pélopidés, parce qu'Attrée lui avoit fait manger ses propres enfans. Le Chœur lui parle avec la même fermeté qu'à Clytemnestre, le menace de la colère de tout le peuple, lui reproche sa lâcheté de s'être servi des mains d'une femme pour tuer son époux, & il prédit à l'Usurpateur qu'Oreste punira l'amante & l'amant. Ces discours séditieux, mais sans effet, marquent en même tems & la liberté des peuples de ce siècle, & le pouvoir des Rois ou des Tyrans qui s'en mocquoient. Egisthe en Tyran timide en paroît piqué : mais il n'y répond que par de vaines rodomontades. Les Vieillards crient, appellent au secours les Citoyens, & font mine de se soulever. Clytemnestre, tranquille dans son crime, exhorte son époux à mépriser les bruits impuissans; & tous se retirent.

Cette Tragédie fut couronnée, & méritoit de l'être alors. Les passions y sont portées au plus haut point, soit dans la Scène de Cassandre, soit dans la suite. Les premiers Actes paroissent languir & intéresser moins. Mais ils conduisent au but, servent de prépa-

TRAGÉDIE D'ESCHYLE. 329

ratifs à ce qui suit, & ménagent des suspensions qui doivent avoir plus sûrement leur effet. Le crime n'y est puni que par la révolte & les prédictions du Chœur : mais cela suffit pour ceux qui savent la suite. La vengeance d'Oreste sur Egisthe & Clytemnestre, ses fureurs & son rétablissement sur le Thrône de son pere, sont deux autres Tragédies qui suivent celle-ci. On a vû la premiere sous le nom de *Coëphores* dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Nous parlerons de la seconde quand nous aurons dit quelque chose de l'Agamemnon de Seneque.

---

A G A M E M N O N  
DE SENEQUE.

A C T E P R E M I E R.

**L'**OMBRE de Thyeste sortie des enfers, fait le Prologue ou l'ouverture du Théâtre. Il ne fait autre chose qu'annoncer très-distinctement ce qui doit arriver, je veux dire le meurtre d'Agamemnon : & par-là, il ôte tout le plai-

326      A G A M E M N O N ,  
fir de la surprife ; en quoi l'on voit combien l'art du Poëte Latin est inférieur à celui d'Efchyle. Il est vrai que Thyeste dit des vers magnifiques , qu'il marque adroitement le lieu de la Scène , qu'il repaffe les crimes de fa maison en faifant frémir les Spectateurs , & qu'il finit enfin par ce beau vers :

*Phæbum moramur. Redde jam mundo diem.*

» Ma présence arrête le Soleil. Je me  
» retire : Apollon , rends la lumiere au  
» monde. » Mais cela ne couvre pas le défaut d'avoir prévenu tout le plaisir du Spectateur , qu'Efchyle avoit ménagé & préparé avec tant de foin.

Le Chœur des Argiennes arrive après que Thyeste est rentré dans les enfers. Ce Chœur fait une belle morale sur les dangers & les foudris dont les Rois font environnés , & sur le bonheur inestimable de la vie privée.

*Metui cupiunt , metuique timent.*

» Les Rois souhaitent d'être craints , &  
» ils craignent de l'être. » C'est un tissu de pensées brillantes & vraies. Mais à quoi cela vient-il ? voilà pourtant un Acte. Il est bon d'observer que les Chœurs de ce Poëte ne ressemblent à

ceux des Grecs , que par la mesure des vers différente de celle des récits , & qu'il ne les a point divisés en Strophes , comme eux , pour être chantés par deux troupes. Ainsi il a pris tous les inconvéniens des Chœurs sans en avoir connu les avantages : ou plutôt il s'embarresse peu des avantages & des inconvéniens ; & ses Chœurs sont presque toujours des Intermèdes détachés.

## A C T E I I.

Clytemnestre , sur le bruit du retour de son époux , vient elle-même s'exhorter à mettre le comble à son infidélité & à ses crimes , à faire expirer un reste de remords , à tuer Agamemnon.

*Per scelera semper sceleribus tutum est iter.*

» Les forfaits se frayent toujours un chemin assuré aux forfaits. » Rien de plus théâtral que tout ce commencement. Elle se propose de surpasser toutes les noirceurs des femmes en fureur. « Mais » non : fuyons , dit-elle , avec mon » amant. Ah , reprend-elle aussi-tôt , ta » sœur \* l'a fait : un plus grand crime » est digne de toi.

*Soror ista fecit ; te decet majus nefas.*

---

\* Hélène.

La Nourrice de Clytemnestre , suivant l'usage des Grecs , demande la cause de ce trouble à sa Maîtresse , qui lui répond , qu'agitée par le crime & le remords , elle ne veut plus d'autres guides que ses passions. La Confidente l'exhorte à cacher au moins son adultère , & il se fait ici un conflit de sentimens , qui a sa beauté. C'est la façon de Seneque. La Reine , outrée du souvenir de sa fille immolée en Aulide , dit :

*Cruore ventos emimus , bellum nece.*

» C'est au prix de mon sang & de la  
 » mort de ma fille que nous avons ache-  
 » té les vents & la guerre. » Comme  
 elle cherche des prétextes pour tuer son  
 époux , elle lui impute encore l'amour  
 de Briséïde & celui de Cassandre qu'il  
 ramène de Troye : « Perçons ce perfide,  
 » s'écrie-t-elle ; mourons , s'il le faut ,  
 » pourvû qu'il meure ; la mort est douce  
 » quand notre ennemi périt avec nous.

*Mors misera non est commori cum quo velis.*

C'est la même pensée dans Hercule au  
 mont Oeta , Acte II.

*Felix jacet quicumque quos odit premit.*



La Confidente détourne la Reine de ce forfait par la crainte, par l'horreur du crime, par les plus fortes raisons qu'elle peut imaginer; puis elle laisse la place à Egisthe qui paroît.

Celui-ci, après quelques remords vrais ou affectés, dit à Clytemnestre qu'il s'en va tuer le Roi, au nom de son épouse. Elle paroît effrayée, route déterminée qu'elle a paru d'abord. Le repentir agit sur son cœur, les paroles de sa Confidente lui reviennent à l'esprit; elle est résolue de recevoir Agamemnon. Egisthe la ranime à son tour, ce qui fait un contraste agréable avec la Scène précédente. Il entrelasse sa harangue de Sentences: car les Sentences ne coûtent rien à Seneque. En voici une remarquable au sujet des Rois.

*Id esse regni maximum pignus putant  
Si quicquid aliis non licet, solis licet.*

» Ils regardent comme un droit attaché  
» au Sceptre, le privilège de faire com-  
» me permis, ce qui est un crime pour  
» autrui. » Clytemnestre livrée aux re-  
mords ne sçauroit se laisser vaincre.  
Egisthe insiste & la menace de se tuer  
lui-même, si elle l'abandonne: elle se  
rend tout-à-coup. Elle consent au moins

330 AGAMEMNON,  
de conférer encore sur le parti qu'ils  
doivent prendre ensemble. Ainsi le  
projet demeure encore indécis.

Le Chœur, sans se lier le moins du  
monde à cet Acte, chante les louanges  
des Dieux, au sujet du retour d'Agamemnon vainqueur. Cela n'est pas assurément en sa place. Au reste, l'art de Senèque est par-tout à-peu-près le même; & qui a vû une de ses Pièces, peut se vanter de les sçavoir toutes, du moins pour ce qui concerne la conduite du Théâtre. C'est une délibération, une dispute de confidence, un changement par l'arrivée d'un nouvel Acteur, & le tout se dénoue presque toujours de la même façon, sans compter que le style se ressemble par-tout, quel que soit le personnage qui parle, homme ou femme, héros ou subalterne. Quant à la force des pensées & des tours, tout n'est pas de la même main. On n'y remarque seulement que le même goût de Théâtre qui dominoit alors.

### A C T E I I I.

Eurybate, Hérault d'Agamemnon, après avoir adoré les Dieux de la patrie, comme dans Eschyle, déclare à

Clytemnestre que son époux revient vainqueur de Troye. Seneque a cru corriger Eschyle, en excitant la curiosité de cette Reine sur le sort de Menelas, d'Hélène & de l'armée. Mais il s'est trompé. Clytemnestre dans Eschyle, contente en apparence de sçavoir que son époux vit, remet la connoissance du reste à son retour, & veut, dit-elle, l'apprendre de lui-même. Eschyle en cela a raison. Le reste est un hors-d'œuvre qui ne doit être dit qu'au Chœur au plus, & en peu de mots, comme dans Eschyle. Le seul retour d'Agamemnon est ce qui intéresse ici. Cependant Eurybate s'étend sur le naufrage de la flotte, & fait un récit uniquement pour donner carrière à son imagination; récit superflu & qui fait languir la Scène, bien différent de celui du Poëte Grec où le Hérault, pour ne pas affliger la Reine, comme il le marque quand elle est partie, se contente de lui dire en général, que la flotte a extrêmement souffert; & cela afin de la consoler de ce qu'elle assure avoir souffert elle-même durant l'absence d'Agamemnon. Seneque n'a pas voulu sentir toute la finesse de ces bien-séances. Son Eurybate ne sçauroit finir. Ses

332 AGAMEMNON ;  
vers font pompeux , mais fans goût.  
Décrit-il une tempête , c'est du Ityle  
de Lucain. Le sage Virgile , formé sur  
le bon goût des Grecs , en avoit bien  
mieux profité , soit pour mettre les  
choses en leur place , soit pour peindre  
juste ses objets , soit pour finir à propos.

La Reine , après avoir écouté une  
narration très-fatigante à force d'être  
belle , ( car on ne peut ennuyer plus  
spirituellement ) conclut à remercier  
les Dieux par des sacrifices. Elle se re-  
tire pour cela à la vûe de Cassandre  
suivie de Troyennes captives qui vien-  
nent là , l'on ne sçait comment ni pour-  
quoi.

Ce Chœur de Troyennes à qui l'au-  
tre Chœur cède la place en cet Acte ,  
chose que n'ont jamais pratiquée les  
Grecs , relève le bonheur de ceux qui  
sont morts. Elles ont vû leur patrie en  
proie aux flammes , & les voilà captives.  
» Qu'il est déplorable , s'écrient-elles ,  
» de ne sçavoir pas mourir !

*O quàm miserum est nescire mori !*

Comme elles pleurent aussi sur la  
maison de Priam , Cassandre leur dit  
de pleurer sur leur propre destinée ; que  
pour elle sa douleur est de nature à ne

pouvoir se partager , qu'elle sçaura bien suffire à ses maux. Elle se dépouille de ses ornemens prophétiques , & dit de fort belles choses pour défier les Dieux de porter plus loin ses malheurs. C'est Seneque qui a appris à tous les Théâtres à dire des injures aux Dieux. Elle rentre dans ses fureurs de Prophétesse pour prédire la mort d'Agamemnon. Mais ce morceau n'approche pas de celui d'Eschyle. Dans celui-ci Cassandre est la Sibylle de Virgile , & dans l'autre c'est celle de Lucain.

## A C T E I V.

Agamemnon , en arrivant , trouve Cassandre pâmée. Il la rappelle à la vie. » Ouvrez les yeux , dit-il , voici le port » & la fin des vos infortunes , goûtez la » joie de ce jour heureux. Ma patrie , » répond-elle , a vû finir les siens : tout » est fini pour moi. » Il se fait entr'eux un dialogue coupé dans ce goût. Il a de la grace ; mais il est déplacé. Agamemnon a des intérêts trop grands à démêler avec Egisthe & Clytemnestre , pour l'amuser ici avec Cassandre. Aussi Eschyle ne l'a-t-il pas fait. La Scène du reste est fort courte & fait tout l'Acte

334 AGAMEMNON,  
avec le Chœur des Argiennes qui re-  
vient prendre sa place. Il s'étend sur  
l'éloge d'Argos & sur les travaux d'Her-  
cule. A quel sujet ?

## A C T E V.

Cassandre reparoit pour venir dire nettement qu'Agamemnon est assis à un festin où il perdra bientôt le jour par les mains d'Egiste & de Clytemnestre. Elle fait plus. L'attentat se commet ; & elle le raconte sans le voir. Ce récit est vif : mais Cassandre triomphe trop de voir Troye ainsi vengée. Elle est plus modeste , & n'est point crue , quoi qu'elle puisse dire , chez Eschyle.

Electre fort effrayée avec le petit Oreste qu'elle fauve de la mort , pour se réserver en lui un vengeur. Strophius , comme si on lui avoit donné le mot , vient sur le champ avec son fils Pylade. Electre lui confie son frere , & il le reçoit en disant cette Sentence :

*Poscunt fidem secunda , at adversa exigunt.*

» La prospérité veut de la fidélité dans  
» les amis ; l'adversité l'exige. « Puis il  
amène Oreste dans son char , sans qu'E-  
lectre songe à le suivre , ni lui à la  
sauver.

Clytemnestre teinte du sang de son époux, & voyant Cassandre avec Electre à l'autel voisin, entre en fureur contre celle-ci, & lui redemande Oreste. » Rendez-moi mon fils, dit-elle; & vous, » rendez-moi mon pere, répond Electre. « Elle va au-devant de sa barbare mere, & s'offre à recevoir le coup de la mort. Egisthe se joint à Clytemnestre pour réprimer les reproches d'Electre. Cette Princesse, sur la menace qu'il lui fait de l'esclavage, s'écrie : » Donnez-moi la mort. Je vous la donnerois, réplique Egisthe, si vous ne la demandiez pas. « Voilà le goût de Seneque, c'est-à-dire, de son siècle. Il seroit beau, s'il n'étoit porté trop loin. Mais il veut par-tout de l'antithèse, & s'éloigne toujours de la nature. La Pièce finit par l'ordre que donne la Reine d'empoisonner Electre, & de faire mourir Cassandre.

Cette Pièce, au jugement des Critiques, n'est que du second ordre de celles qu'on attribue à Seneque; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas du Philosophe, mais du Poëte.



## LES EUMENIDES,

TRAGÉDIE

D'ESCHYLE.

**L**A Pièce qui porte ce nom est si bizarre, que je crois devoir en dire peu de chose. J'en dirai toutefois assez pour en laisser une idée juste, & pour ne paroître pas vouloir déguiser Eschyle en ne le montrant qu'en beau.

Le sujet des Euménides est la suite des *Coëphores*. Oreste, après avoir tué sa mere, est obsédé par des Furies qui ne le quittent plus. Apollon, pour l'en délivrer, lui conseille d'aller à Athènes implorer le secours de Minerve. Ce Dieu s'y transporte lui-même. Oreste est soumis au jugement des Aréopagites, & sauvé par Minerve. Voilà en gros le sujet. On verra par le détail, que cette Tragédie nous montre l'origine & la pratique d'une loi de l'Aréopage en faveur des coupables. Ce Tribunal reçut son nom du Dieu Mars, \* qui y fut jugé

\* A 475.



le premier, dit Pausanias. \* Oreste le fut long-tems après sous Démophon, Roi d'Athènes, comme on l'apprend par les marbres d'Arondel, & non auparavant sous Pandion, comme l'a prétendu le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur les *Gueſpes*.

ACTE PREMIER.

L'unité de lieu n'est pas gardée dans cette Pièce : car d'abord la Scène est à Delphes. Mais ce n'est pas-là ce qui choque le plus, comme on le reconnoîtra bientôt. Oreste donc est supposé à Delphes dans le Temple d'Apollon. Une vieille Pythoniſſe ouvre le Théâtre par l'invocation de tous les Dieux fatidiques; début un peu lent, mais qui peint bien les cérémonies de ces sortes de Prophetesses. Elle s'asseoit sur son Trépié comme prête à prononcer des Oracles aux Grecs assemblés; spectacle plus frappant que les vers. Dans l'enfoncement du Théâtre, & apparemment dans le vestibule du Temple, elle apperçoit Oreste environné de Furies endormies par Apollon. Elle en fait une peinture horrible. Il

---

\* *In Atticis.*

338 LES EUMENIDES ,  
falloit en effet que leur figure fût extrêmement hideuse, puisqu'on rapporte que dès que ces Furies vinrent à se réveiller & à paroître tumultuairement sur le Théâtre, où elles faisoient l'office du Chœur, quelques femmes enceintes furent blessées de surprise, & que des enfans en moururent d'effroi. Le Chœur étoit alors au nombre de cinquante Acteurs. On le réduisit depuis cet accident à quinze par une loi expresse, & depuis à douze.

La Prophétesse expose donc le sujet fort naturellement. Elle montre de loin Oreste (qu'on ne voit point encore,) en forme de Suppliant, la tête ceinte d'une large bande de laine blanche, tenant une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée encore sanglante. Elle en laisse le soin à Apollon qui paroît avec Oreste.

Ce Dieu l'assure qu'il ne l'abandonnera pas, & qu'il sçaura le tirer des mains des Furies. Il lui ordonne de profiter de l'intervalle qu'elles lui laissent pour se réfugier à Athènes où ce Dieu achèvera de le délivrer de leurs mains. Car enfin, ajoute-t-il, c'est moi qui vous ai porté à tuer Clytemnestre. Oreste, après une courte prière à Phœbus, se retire;

& Apollon prie Mercure de conduire heureusement ce fugitif qu'il a pris sous sa protection.

A peine Apollon & Oreste ont disparu, qu'on voit sortir de terre l'ombre de Clytemnestre; tant cette Tragédie est féconde en spectacles. Elle appelle à haute voix les Furies pour les réveiller. Apparemment elles sont étendues sur le Théâtre. L'Ombre se plaint d'être négligée parmi la foule des morts, sans vengeance, sans ressource contre un fils qui a tué sa mere, tandis qu'elle paye bien cher la mort qu'elle a procurée à son époux. Elle leur montre les blessures qu'elle a reçues d'Oreste, & leur reproche leur nonchalance à la venger. Etoit-ce là le prix de tant de sacrifices qu'elle leur a faits? » Quoi, dit-elle, » vous dormez! & votre captif, semblable à un Faon, s'est échappé de vos » mains. «

L'on auroit peine à deviner ce qui va suivre, & pour le dire sans aucun déguisement, le Chœur entier, ou la principale Furie ne répond que par des ronflemens redoublés, que l'Auteur a marqués très-exactement, tantôt plus, tantôt moins forts, & suivant différens tons. Cela feroit croire que les instrumens ex-

340 LES EUMENIDES ,  
primoient \* ceci , comme ils expri-  
moient apparemment les plaintes & les  
pleurs à diverses reprises dans certains  
autres Chœurs , par exemple dans la  
Tragédie *des Perses*. Toutefois à quel-  
que assaisonnement qu'on mette ces ron-  
flemens de Furies , on convient aisé-  
ment qu'ils n'en valent pas mieux , au  
moins pour notre siècle , où l'on a ce-  
pendant vû les ris mis en rime & en mu-  
sique dans un Opéra. † Il faut encore  
ajouter , qu'après quelques importunités  
de l'Ombre de Clytemnestre , la Furie  
principale rêve , & s'écrie en rêvant ,  
comme si elle poursuivoit une bête à la  
chasse. Enfin elle se réveille , & réveille  
ses Compagnes fort étonnées à leur ré-  
veil de voir que leur proie leur est échap-  
pée. Elles s'en prennent à Apollon , &  
son fort scandalisées qu'un jeune Dieu  
ait duppé de vieilles Divinités.

---

\* On peut penser la même chose des croas-  
semens des Grenouilles , & du ramage des oi-  
seaux dans ARISTOPHANE. Voyez la troisième  
Partie.

† *Oh , qu'il est beau , ho , ho , ho !  
Qu'il est joli , hi , hi , hi , &c.*

Eêtes de l'Amour & de Bacchus. *Act. II. Sc. II.*

## A C T E I I.

Apollon survient d'un air courroucé , & leur ordonne de sortir de son Temple , sous peine d'être percées de ses traits , & d'être blessées jusqu'à rendre par leurs blessures tout le sang humain dont elles se repaissent. Il les renvoye dans les lieux de la Grèce où se commettent les crimes énormes, le meurtre, la vengeance qui fait arracher les yeux , & la fureur qui fait qu'on lapide les hommes , qu'on les empâle , qu'on leur coupe les extrémités du corps , & qu'on les rend Eunuques. « Voilà , dit-il , vos » régals ordinaires. C'est l'autre d'un » Lion sanguinaire qui doit être votre » retraite , & non ce Temple des Ora- » cles. » Cependant, sur le reproche que lui font les Euménides d'être le fauteur d'un fils meurtrier de sa mere , il se disculpe autant qu'il peut en deux mots , & il les renvoye au jugement de Minerve. Elles le quittent déterminées à poursuivre Oreste , & le laissent résolu de le défendre.



## A C T E I I I.

Tout-à-coup le lieu de la Scène change, & Delphes devient Athènes. On voit Oreste prosterné aux pieds de la statue de Minerve, à laquelle il fait une priere courte & touchante. Les Euménides qui, en qualité de Déeses parcourent la terre d'un bout à l'autre en un instant, se trouvent à ses côtés, & reconnoissent leur captif à l'odeur du sang maternel qu'il a versé. Elles lui déclarent qu'elles boiront long-tems du sien, sans lui donner la consolation de mourir, & qu'elles le livreront enfin à Pluton ce Dieu redoutable aux impies. Oreste a beau s'écrier qu'il a été purifié dans le Temple de Delphes par le sang des animaux répandu sur lui, & plus encore par le tems qui efface tous les crimes. il a beau dire qu'il vient invoquer Minerve, & lui offrir pour appui son bras, son sceptre & son Royaume. Les Euménides lui répètent qu'il leur est dévoué, & que ni Minerve, ni Apollon ne pourront le dérober à leurs coups. En signe de réjoüissance de l'avoir retrouvé, elles se mettent à chanter autour de lui une Ode magique & infer-

nale. Cette espèce d'hymne est pleine du feu d'Eschyle, & inspire je ne sçai quelle horreur. Plusieurs des couplets finissent par un refrain qui montre que ce chant est un chant de Furies, un chant qui lie les hommes coupables, & qui les fait sécher de frayeur. Tout ce qu'elles disent tend à faire voir qu'elles sont les vengereffes de la justice, & les bourreaux des criminels.

## A C T E I V.

Minerve descend avec majesté dans son Temple. Elle voit Oreste aux pieds de sa statue, & les Furies qui l'assiègent. « Que prétendez-vous, leur dit-elle, » vous qui ne ressemblez ni aux Divinités, ni aux hommes ? » Les Furies font connoître à la Déesse ce qu'elles sont & ce qu'elles veulent; & comme elles la voyent déterminée à ne pas condamner Oreste sans l'entendre, elles consentent à la prendre pour arbitre de leurs prétentions contre lui.

Ce Prince commence son apologie par déclarer qu'il a été purifié avant que de toucher la statue qu'il tient embrassée. Il raconte ensuite son histoire en peu de mots. Il convient du fait: mais

344 LES EUMENIDES ,  
il le justifie sur l'ordre d'Apollon , &  
remet sa cause entre les mains de Mi-  
nerve. Par provision elle le prend sous  
sa sauve-garde , & veut qu'il soit jugé  
dans les formes par des Athéniens choi-  
sis qui jureront de prononcer suivant  
l'équité. Voilà , selon Eschyle , l'origine  
des procédures de l'Aréopage par rap-  
port aux affaires criminelles.

Minerve sort avec Oreste : mais le  
Chœur , fort mécontent d'un commen-  
cement de procès qui prend le train de  
leur enlever leur victime , se plaint amè-  
rement de cette prétendue injustice.  
» Oui , s'écrient les Euménides , si cet  
» assassin nous échappe , toutes les loix  
» sont renversées. L'impunité rendra les  
» hommes plus prompts à l'imiter ; &  
» combien de meres auront le sort de  
» Clytemnestre ! . . . Qui voudra désor-  
» mais nous invoquer ? quel malheureux  
» s'écriera , ô Justice , ô Thrône des Fu-  
» ries . . . » Tout roule sur cette morale ,  
en Musique , qui remplit l'intervalle de  
l'Acte.

## A C T E V.

Minerve reparoît à la tête des Juges  
qu'elle a choisis. Elle ordonne au Hé-  
rault d'emboucher la trompette , & d'im-



poser silence au peuple , qu'on suppose présent. On voit Apollon qui la fuit , & qui entre en cause en faveur de l'accusé. Quoique tout ceci prenne dans l'esprit des Lecteurs un je ne sçai quel air comique , qui les rappelle à la Comédie des Plaideurs , c'est toutefois une action très-sérieuse, ainsi que le plaidoyé d'Horace devant Tullus.

Minerve met la cause sur le Bureau : & la principale Euménide commence à parler , non en haranguant , mais en interrogeant pied à pied l'accusé sur le fait ; il en convient : sur la maniere ; il l'explique : sur l'auteur de ce dessein ; c'est Apollon.

Oreste interroge à son tour l'Euménide. « Pourquoi n'avez-vous pas puni » Clytemnestre après qu'elle a tué son » époux ? elle ne lui étoit pas liée par le » sang , répond la Furie. »

Les faits ainsi exposés, & convenus de part & d'autre , Apollon se lève à son tour ; & pour justifier Oreste , il avoue qu'il lui a commandé de tuer sa mere. Mais il ajoute que tous ses Oracles sont les decrets de Jupiter même. « Quoi , » réplique le Chœur , Jupiter vous a » inspiré d'ordonner le meurtre d'une » mere , pour venger un pere mort ? oui,

» dit le Dieu ; car la mort d'un Héros  
 » & d'un Roi doit être considérée avec  
 » d'autres yeux que celle d'une indigne  
 » épouse. » Il retrace , pour émouvoir  
 le peuple en sa faveur , la maniere hor-  
 rible dont Clytemnestre a égorgé son  
 époux , & son Roi : « Roi malheureux  
 » d'avoir été épargné à Troye , qui lui  
 » eût procuré une mort moins ignomi-  
 » nieuse. » C'est le morceau pathétique  
 de l'Avocat.

La Furie fait une petite objection  
 assez impie à Apollon. « Hé quoi , dit-  
 » elle , Jupiter a lié son pere Saturne ,  
 » & il condamne une Reine qui a en-  
 » veloppé son mari d'un voile pour le  
 » faire périr ! » Apollon réfute cette  
 objection par l'extrême différence d'un  
 Dieu lié , & d'un Roi mis à mort. On  
 le presse sur le titre de mere , titre si sa-  
 cré parmi les hommes , qu'il fait regar-  
 der comme parricides ceux qui donnent  
 la mort à celles dont ils ont reçu le jour.  
 Il se tire de-là par un *distinguo* très-sin-  
 gulier , mais reçu chez les autres Tragi-  
 ques Grecs qui ont traité le même sujet ;  
 c'est que le pere est véritablement l'au-  
 teur de la vie , & non la mere , qui n'est,  
 dit-il , que simple dépositaire de son fruit.  
 Il prend à témoin Minerve elle-même ,

issue sans mère du cerveau de Jupiter. Il finit en promettant à Minerve, que si elle sauve Oreste, ce Prince & sa postérité seront toujours attachés au peuple d'Athènes par une alliance que rien ne pourra dissoudre. C'est un trait de politique d'Etat, qu'Eschyle avoit ses raisons de placer ici. Il regarde les Argiens sujets d'Oreste. Presque toutes les Tragédies anciennes sont pleines d'allusions pataillées, dont l'application nous est cachée. Nous serons plus heureux à démêler celles d'Aristophane.

Minerve ordonne qu'on aille aux voix, c'est-à-dire, qu'on mette les petites pierres dans l'urne à la maniere des Aréopagites. Durant cet intervalle où chacun donne ses suffrages pour ou contre, elle prononce la loi qu'elle veut qu'on observe dans les jugemens criminels; car c'est ici l'établissement des Juges de l'Aréopage. « J'entends, dit-elle, que cet » Aréopage, que ce lieu qui tire son » nom de Mars, & qui fut le camp des » Amazones quand elles firent la guerre » à Thésée, conserve la majesté de la » Justice, pour prévenir les crimes par- » mi mon Peuple. Plus désormais de » nouvelles loix: elles souilleroient les » miennes, comme l'eau est souillée par

» une matiere étrangère. Que mes loix  
 » regnent parmi vous, & tiennent lieu  
 » de Monarque. Sans la crainte, qui cul-  
 » tiveroit la Justice? maintenez donc ce  
 » Tribunal comme le rempart le plus  
 » ferme de votre pays, Tribunal que  
 » n'ont point d'autres peuples, Tribunal  
 » désintéressé, prompt à punir le crime,  
 » & toujours attentif à veiller au salut  
 » des citoyens. Tel est l'établissement  
 » que je fais pour ma nation chérie. »

Comme les Euménides sentent que  
 l'air du Bureau n'est pas pour elles, la  
 Furie Coriphée lance quelques traits pi-  
 quans pour intimider les Juges. Apollon  
 y réplique: & l'une & l'autre imitent  
 parfaitement deux parties adverses qui  
 sont dans l'attente de leur jugement.  
 Cependant Minerve donne son suffrage  
 à Oreste; & la raison qu'elle en apporte,  
 c'est que n'ayant point de mere, elle  
 prend peu d'intérêt au meurtre de Cly-  
 temnestre, considérée comme mere. Elle  
 donne ordre aussi-tôt de produire les  
 pierres blanches & noires. « O Apollon,  
 » s'écrie Oreste, quelle sera l'issue de  
 » cette cause? ... » L'Euménide en fait  
 de même dans l'incertitude du succès:  
 & Apollon commande que l'on compte  
 exactement les suffrages, parce qu'un

seul de plus ou de moins renverse ou rétablit des familles entières. Ce font là, comme il est visible, autant de traits pour les gens de Justice du siècle d'Eschyle, & de tous les tems. Les pierres noires & blanches se trouvent en nombre égal. Ainsi Oreste est absous.

Surquoi s'adressant à Minerve : « O  
 » Pallas, dit-il, ô Déesse Tutélaire, c'est  
 » vous qui me rendez à ma patrie. Oui,  
 » les Grecs diront en me revoyant. C'est  
 » par le secours de Minerve, d'Apollon,  
 » & de Jupiter qui prend en main les  
 » intérêts d'Agamemnon, qu'Oreste re-  
 » monte sur le Thrône de son pere. Mais  
 » avant que d'y monter, je voue à cette  
 » terre une alliance éternelle. » Voilà le  
 but de cette Pièce. (Eschyle vouloit  
 montrer l'union des Argiens & des  
 Athéniens.) « Je jure qu'aucun Argien  
 » n'y portera la guerre; & si quelqu'un  
 » des miens, après mon trépas, osoit  
 » violer le serment solemnel que j'en  
 » fais, je lui annonce par avance des  
 » malheurs qu'il ne pourra éviter. je lui  
 » rendrai les chemins d'Athènes impra-  
 » ticables, & du fonds du tombeau, je  
 » sçaurai le faire repentir de son entre-  
 » prise, prêt au contraire à devenir fa-  
 » vorable à ceux qui honoreront Athè-

350 LES EUMENIDES ,  
» nes , & qui garderont l'alliance que je  
» viens de jurer , &c. » Il se retire &  
laisse les Euménides exhaler leurs plain-  
tes & leur rage.

Minerve tâche de les adoucir en leur représentant que si Oreste est sauvé, leur honneur est à couvert, & que c'est une affaire de grace, puisqu'après tout les suffrages se sont trouvés égaux. Elle les prie de ne pas s'abandonner à leur courroux, ni accomplir les menaces qu'elles ont faites de désoler Athènes. Elle leur promet enfin un asyle, des honneurs, & des autels dans la ville. Le Chœur encore irrité répète ses plaintes & ses invectives. Ce sont des Furies qui s'emportent contre leurs Juges. Minerve continue de les prier avec dignité; & elle mêle adroitement la douceur avec la force, comme Jupiter fit à l'égard de Phœbus, quand ce Dieu, au sujet de Phaëton foudroyé, voulut refuser sa lumière au monde,

*Precibusque minas regaliter addit.\**

Elle tâche enfin de les engager à recevoir l'hommage & le culte des Athéniens. On leur passe de faire éclater

---

\* OVID, *Metam.* l. 2. v. 397.

quelque colère dans les premiers momens ; mais il faut que la raison les rappelle à des conseils plus doux.

Cette Scène , à la matiere près , est bien conduite quant à la passion. Les *Euménides* sont contraintes de céder à l'éloquente & vive douceur de la *Déesse*. Elles font leurs conditions. *Minerve* leur donne parole qu'on leur élèvera un Temple : ( c'étoit celui qui étoit à Athènes du tems d'Eschyle , ) & que nulle famille ne prospérera sans leur aveu. Elles font à leur tour des souhaits propices à la ville d'Athènes. On les reçoit comme *Déesse*s du pays par l'ordre de *Minerve* ; & cette cérémonie s'exécute par une troupe de jeunes filles & de femmes de tout âge , qui conduisent ces *Divinités* nouvellement adoptées dans le lieu qui leur est destiné.

On sent assez que les traits rudes & un peu grossiers de cette Pièce , sont fort opposés à notre goût , & au vrai goût du Théâtre. Mais il ne faut pas confondre parmi ces traits , ce qui regarde uniquement les mœurs & les idées des Grecs. Le ronflement des *Furies* , & ce spectacle de monstres difformes , ne vaut du tout rien. Cependant , comme c'étoient des *Divinités* respectables pour

352 LES SUPPLIANTES ,  
les Grecs , ils les voyoient avec d'autres  
yeux que nous. A plus forte raison de-  
voient-ils être moins choqués de voir  
Apollon plaider pour Oreste , & Mi-  
nerve jouer le rôle qu'elle joue. Tout  
cela étoit dans leur génie ; & il est né-  
cessaire qu'on s'en rapproche autant qu'il  
est possible , pour ne pas trouver ridicule  
une Tragédie qui ne l'étoit certainement  
pas au goût du peuple le plus poli de  
l'Univers.

---

LES SUPPLIANTES,  
TRAGÉDIE  
D'ESCHYLE.

**V**OICI encore une des Tragédies  
les plus simples de la façon d'Es-  
chyle. C'est la dernière de celles qui  
nous restent de lui. Danaüs régnoit en  
Egypte avec son frere Egyptus. Celui-  
ci se rendit l'unique maître , & soumit  
son frere à ses loix. Egyptus avoit cin-  
quante fils , & Danaüs cinquante filles.  
Le premier voulut donner pour épouses  
à ses fils leurs cousines germaines. La



proposition effraya les Danaïdes, de maniere qu'elles s'enfuirent à Argos avec leur pere Danaüs, afin d'éviter un mariage qui leur paroïssoit impie. Au reste, Argos étoit en quelque sorte leur terre natale, puisque la Maison de Danaüs étoit issue d'Io qui étoit Argienne. C'est sur ce fondement qu'elles crurent qu'on les recevroit plus volontiers dans ce pays. Pelasgus fils de Palecthon étoit alors Roi d'Argos. Il lui parut inhumain de rejeter les prieres de ces illustres Suppliantes, mais dangereux en même-tems de les recevoir. Egyptus pouvoit lui faire la guerre, & Pelasgus en bon Roi content de gouverner son petit Etat, n'aimoit pas à s'attirer des affaires étrangères. Cette délibération est tout le fonds de la Tragédie dont on va rendre compte. L'histoire de Danaüs & d'Egyptus paroît ici fort différente de celle que racontent d'autres Poëtes. Selon eux, Danaüs, après avoir regné neuf ans avec son frere en Egypte fut déthrôné, poursuivi, & contraint de se refugier à Argos, où il fonda le Royaume de ce nom. Il ne laissa pas de consentir au mariage de ses cinquante filles avec ses cinquante neveux; mais sous condition secrette, que les Danaï-

354 LES SUPPLIANTES ,  
des armées d'un poignard caché sous  
leurs robes , massacreroient leurs maris  
la première nuit de leurs nûces. Ce pro-  
jet s'exécuta , disent-ils ; & la seule Hy-  
permnestre épargna son mari Lyncée ,  
qui fut depuis successeur de Danaüs au  
Royaume d'Argos. Eschyle n'entre point  
du tout dans ces événemens. Il se peut  
faire toutefois qu'ils soient la suite de  
l'histoire qu'il traite , & à laquelle il se  
borne dans cette Tragédie. Dans les  
éditions qui nous en restent , les person-  
nages ne paroissent pas exactement cot-  
tés. On en met un sur la liste qui ne  
doit point se trouver dans la Pièce. C'est  
le personnage d'un Vieillard. Il paroît  
qu'il est inutile , & qu'on lui a donné  
mal-à-propos une partie du rôle de Da-  
naüs , comme il est aisé de s'en convain-  
cre en lisant la Scène. Le Roi d'Argos  
est le second Acteur ; un Hérault en-  
voyé par Egyptus , & le Chœur com-  
posé des Danaïdes font les autres rôles.  
La Scène est sur le rivage de la mer ,  
près de la lice , où l'on faisoit les jeux  
publics , & où l'on voyoit les statues  
des Divinités qui présidoient à ces jeux.

## ACTE PREMIER.

Eschyle qui prend plaisir à frapper ses Spectateurs dès l'abord par de grands & de magnifiques spectacles fait voir ici des vaisseaux qui abordent, & les cinquante Danaïdes qui mettent pied à terre avec leur suite, ayant à leur tête leur pere Danaüs. Celle qui parle pour les autres s'adresse à Jupiter pour le prier de leur être propice; & par là elle explique naturellement le sujet de leur fuite & de la Tragédie. C'est leur pere qui est l'auteur du parti qu'elles ont pris, Chef de leur entreprise, & compagnon de leur exil. Ce sont des hymens exécra- bles aux Dieux qu'elles fuyent; & c'est leur ancienne patrie, l'Argolide, qui est le terme qu'elles ont si ardemment désiré. « O Ville, ô Contrée, ô » Dieux, protecteurs de l'innocence, » recevez une troupe timide qui vous » implore, & précipitez dans le fonds » des mers les fils d'Egyptus, plutôt » que de permettre des mariages que » vous détestez. ,,

Il faut remarquer que comme elles viennent demander à des étrangers un asyle en qualité de Suppliantes, elles

portent des symboles conformes à leur situation , à savoir des rameaux ornés de bandelettes de laine. Tout ce premier Acte, qui commence par le Chœur ainsi que plusieurs autres Pièces des Anciens , ne consiste guère que dans l'exposition abrégée que je viens de dire. Eschyle en fait quarante vers avec cette vigueur d'expression qu'il est impossible de représenter. Le chant ordinaire qui est ici fort long remplit tout le reste de l'Acte ; ce ne sont que des invocations réitérées que font les Danaïdes aux Divinités du Pays , & une peinture vive de leurs infortunes. Elles commencent par implorer Io changée en génisse par Junon , puis Epaphus son fils , dont elles tirent leur origine. Elles se comparent à la plaintive Philomèle , comparaison favorite d'Eschyle & des autres Tragiques Grecs. Elles reviennent aux louanges des Dieux , particulièrement de Jupiter dont elles disent des choses très-relevées , qui montrent bien que les Grecs avoient souvent des idées fort nobles de la Divinité. « Dieux, auteurs de notre  
» race , daignez écouter de justes vœux ,  
» & rejeter ceux des impies. Mars lui-même donne à ceux qui échappent du  
» combat un asyle respecté des Dieux.

» Tout notre cœur se doit à Jupiter. Ses  
 » vûes sont impénétrables. Sa lumiere  
 » luit en tous lieux , jusques dans les té-  
 » nébres. Les accidens de la vie n'en  
 » sont pas moins obscurs pour nous :  
 » mais quelques ténébreuses que soient  
 » les routes de Jupiter , tout ce qu'il a  
 » déterminé d'un signe de sa tête s'exé-  
 » cute. Du plus haut des Cieux , il jette  
 » un coup d'œil sur les impies , & il les  
 » condamne , &c. » Enfin , tout ce que  
 disent les Danaïdes exprime vivement  
 & les vœux qu'elles font pour éviter les  
 fils d'Egyptus , & l'horreur qu'elles ont  
 de leur alliance : car elles sont détermi-  
 nées , si les Dieux & les hommes n'ont  
 pitié d'elles , & ne les protègent contre  
 la violence , à recourir à la mort , & à  
 chercher aux enfers l'asyle qu'on leur  
 aura refusé sur la terre.

## A C T E I I.

Après ces éloquentes invocations ,  
 Danaüs dit à ses filles qu'il est tems de  
 songer à la maniere dont elles vont se  
 comporter à l'égard des Argiens. En ef-  
 fet , il apperçoit de loin un nuage de  
 poussiere , & découvre peu à peu que ce  
 sont des gens armés. Bientôt il entend

358 LES SUPPLIANTES,  
le bruit des chars. Nous allons voir, dit-il, tout un peuple qui vient nous interroger ou nous perdre. Il veut donc que ses filles s'asseient au pied d'un groupe de Divinités, qu'il reconnoît pour celles qui président aux Jeux publics. « Un » autel est un rempart plus ferme que les » tours. C'est un bouclier qu'on ne peut » briser. Prenez ces rameaux d'olivier » si chers à Jupiter : couronnez-les de » bandelettes blanches ; portez-les avec » un religieux respect, & parlez avec la » modestie qui convient à des étrangè- » res. Dites toutefois hardiment que vo- » tre fuite n'est point criminelle, & que » vos mains ne sont point souillées de » sang. Que vos paroles, que votre air, » que vos regards, que tout ressent » l'humble pudeur qui doit briller sur » votre front. Gardez-vous de parler » d'abord, ou de faire de longs dis- » cours. Rien n'est plus odieux. Souve- » nez-vous d'être souples, & de céder. » Etrangères, vous venez demander du » secours ; & il ne sied pas d'élever la » voix dans cette situation. »

Les Danaïdes semblables à de timides Tourterelles à l'aspect du Vautour, comme parle Eschyle, vont à l'instant se placer à l'abri des autels, où elles

invoquent derechef les Dieux qu'on y révére , Jupiter , Apollon , Neptune , & Mercure.

## A C T E I I I.

Cependant le nuage s'éclaircit , la petite armée s'approche , & l'on voit paroître Pelasgus environné des principaux Argiens ses sujets. Il demande à cette troupe de jeunes filles quel est leur pays , & ce que signifient ces symboles de Suppliantes. Interrogé à son tour , il se déclare Roi d'Argos , il fait la description de ses Etats , & nomme ses prédécesseurs à-peu-près comme font les Héros d'Homère , chose qui montre bien les mœurs des Anciens ; mais que nous ne sçaurions leur pardonner , soit raison , soit caprice , de leur part ou de la nôtre. Après cette courte narration , il leur demande de son côté un exposé court & fidèle de leur état & de leur projet. Elles se donnent pour Argiennes d'origine : & Pelasgus leur fait raconter en détail , par de fréquentes interrogations , comment leur généalogie remonte jusqu'à Io , quelle fut l'aventure de cette fille d'Inachus , de quelle maniere elle arriva à Memphis. Elles ajoutent qu'Io

360 LES SUPPLIANTES ,  
mit au monde Epaphus , & que Bélus ,  
fils de celui-ci , eut pour fils Danaüs  
leur pere. De-là , elles viennent au su-  
jet véritable de leur voyage d'Egypte à  
Argos ; c'est la crainte d'épouser leurs  
cousins-germains ; & elles demandent  
en grace à Pelafgus de les protéger con-  
tre la violence de leurs amans. « Respec-  
» tez , disent-elles , ces branches dont  
» nous avons couronné les autels de vos  
» Dieux : respectez Jupiter qui prend en  
» main la cause des Supplians. » Toute  
la suite de ces prieres est fort belle &  
fort touchante.

Mais Pelafgus se trouve embarrassé.  
Donnera-t-il un asyle à des Princesses  
malheureuses ? il expose son peuple à  
une guerre certaine contre des Princes  
redoutables par leurs forces , & plus en-  
core par leur amour dédaigné. Rebu-  
tera-t-il des supplications sacrées parmi  
les humains ? son cœur ne sçauroit y  
consentir. Ce seroit de plus se livrer à  
toute la vengeance des Dieux , \* dont

---

\* « Offenser les Supplians , ( dit PLATON ,  
« l. 5. des loix ) est le crime le plus criant de  
« tous ceux qu'on peut commettre contre tout  
« étranger ou citoyen. Dieu même est leur ga-  
« rant & leur vengeur.



on le menace en cas de refus. C'étoit un motif bien puissant chez les anciens Payens que tout motif de religion qui rappelloit à l'humanité. Chez eux, violer l'hospitalité, rejeter des Supplians qui n'avoient pour armes que leur misère, d'humbles prieres & des branches d'olivier, c'étoit un crime qui attaquoit la Divinité même. La religion naturelle, quoique défigurée par la superstition, régnoit parmi eux dans toute sa force, & changeoit en devoirs religieux les devoirs que l'humanité prescrit. Cette délibération de Pelasgus est le seul pivot sur qui roule cette Tragédie si simple; & quiconque voudra se donner la peine d'y jeter les yeux sans préjugé, conviendra que la situation des Danaïdes poursuivies par des ravisseurs, & celle du Roi d'Argos, à les considérer dans leur siècle, & par rapport aux Spectateurs Athéniens, étoit une situation très-heureuse pour produire les mouvemens du Théâtre, eû égard à leurs idées & à leurs intérêts d'État. Cette Scène est très-longue; mais naïve, & aussi intéressante pour eux, qu'elle l'est peu pour nous. À mesure que les Suppliantes présentent le Roi, il se sent agité par deux

362 LES SUPPLIANTES ,  
divers mouvemens , l'un de compassion  
ou plutôt de religion pour des personnes  
infortunées , l'autre de politique pour les  
intérêts de son Royaume ; desorte que  
tantôt Roi , tantôt homme , il ne sçait  
lequel croire de l'homme ou du Roi.  
Quelquefois il rebute les Danaïdes , &  
quelquefois il les rassure , toujours flot-  
tant entre la politique & la pitié.

Le parti qu'il prend est d'aller consul-  
ter le peuple & de ne rien déterminer  
sans son aveu. Vainement les Danaïdes  
portent l'éloquence de leurs pleurs aussi  
loin qu'elle peut aller ; il se contente  
de les consoler : mais il ne veut rien  
prendre sur lui. En un mot , il les ren-  
voye à l'acclamation du peuple , non  
pourtant sans qu'il en coûte à son cœur.  
Car dans l'incertitude où il les laisse ,  
elles déclarent que si l'on a la dureté de  
les refuser , elles trouveront pour der-  
niere ressource un asyle dans une mort  
volontaire qui sera odieuse pour les Ar-  
giens. Ceci est exprimé très-naïvement  
à l'antique. Mais comment l'exprimer  
aujourd'hui ? « Sçavez-vous, disent-elles,  
» quel sera notre recours ? » Elles lais-  
sent deviner le Roi. Puis elles montrent  
leurs ceintures, dont elles feront, disent-

elles , un nouvel ornement à ces Dieux qu'elles ont déjà parés de leurs bandes-  
 lettres : & quel ornement ? elles se pen-  
 dront à ces statues. C'étoit la maniere  
 alors de se procurer la mort. Cela est  
 susceptible de parodie , & peut paroître  
 ridicule à ceux qui ne veulent pas entrer  
 dans les mœurs de l'antiquité , aussi-bien  
 que la mort de Jocaste & de Phédre, qui  
 réellement se pendent chez Sophocle &  
 chez Euripide. Mais pourquoi ridicule ?  
 les tems & les pays ont leurs modes ; &  
 d'ailleurs , il n'est que maniere d'expri-  
 mer les choses. Comment Racine en  
 use-t-il à l'égard de Monime ? il suit  
 l'histoire. Il ose à la vûe des François  
 supposer avec Plutarque qu'elle a voulu  
 se servir de son bandeau Royal , comme  
 d'un funeste nœud pour cesser de vivre.

Et toi , fatal tissu , malheureux diadème,  
 Instrument & témoin de toutes mes dou-  
 leurs ,  
 Bandeau , que mille fois j'ai trempé de mes  
 pleurs ,  
 Au moins , en terminant ma vie & mon  
 supplice ,  
 Ne pouvois-tu me rendre un funeste ser-  
 vice ?

Voici la chose même : ou plutôt ce n'est plus elle. La noblesse de l'expression en a sauvé la peinture en la faisant. L'expression fait tout ; c'est par elle qu'on trouve le secret de rendre ou trop respectables, ou trop méprisables les Anciens, quoique le premier soit beaucoup moins aisé que le second : car le sublime est très-voisin du ridicule ; & souvent telle chose enlève les suffrages, par la majesté de la pensée, ou par la force du sentiment, qui étant parodiée par la substitution ou le dérangement de quelques mots, ou même de quelques tons, fera rire ceux dont elle aura tiré des larmes : & n'est-ce pas là le véritable art \* des parodies ? l'imitation burlesque est d'autant plus piquante, & son sel réjouit d'autant plus, que la chose imitée a plus de beauté réelle & de vraie grandeur. C'est qu'il en coûte à l'amour-propre pour applaudir ; & qu'il se dédommage de ses applaudissemens par les ris. Cette pensée nous conduiroit trop loin dans l'application qu'on en pourroit faire aux

---

\* ARISTOPHANE le sçavoit bien, lui qui en a farci ses Comédies. Voyez la troisième Partie.

Anciens. Reprenons donc le fil des *Suppliantes*.

Pelafgus, dans le nouvel embarras où le jette Danaüs, qui le prie au moins de lui assurer des asyles, se détermine à le faire conduire dans la ville avec une escorte. « Suivez-moi, dit-il, Vieillard, » pere de ces Princesses, venez & portez ces rameaux à tous les autels de la ville. Que le peuple entier y reconnoisse votre arrivée & vos vœux. Je préviendrai par-là les murmures sur ma conduite. Car le peuple est toujours prêt à blâmer ses Souverains. Peut-être la haine que les citoyens prendront contre les amans des Princesses se tournera en compassion pour les malheureux. » Danaüs part, & le Roi rassure les Danaïdes, en leur promettant de ne rien omettre pour satisfaire leurs desirs.

Cependant, comme elles savent qu'on les poursuit de la part d'Egyptus & de ses fils, elles font mille vœux pour écarter l'effet de cette poursuite. Elles se rappellent les erreurs d'Io, ses aventures, & les amours de Jupiter. La tendresse qu'il eut pour Io, ranime leurs prieres & leur espérance. Ce Dieu vou-

droit-il abandonner des Princesses qui descendent de celle qu'il aime ? elles répètent enfin ces éloges de Jupiter dont j'ai déjà parlé , à sçavoir qu'il est auteur & maître de toutes choses , Souverain par lui-même sans connoître d'autre Souverain , qu'il fait d'une parole tout ce que sa prudence le porte à opérer. Ce sont-là de légers traits des louanges de la Divinité , dont cette Pièce est toute remplie : & voilà le troisième Inter-mède.

#### A C T E I V.

Danaüs de retour apprend à ses filles d'heureuses nouvelles. Le peuple a écouté ses prières , & par un décret , il prend les Suppliantes sous sa protection. Il raconte comment la chose s'est passée.

» Les sentimens des Argiens n'ont point  
 » été partagés , dit-il ; l'air a retenti des  
 » acclamations unanimes qu'ils faisoient  
 » en notre faveur. L'on nous reçoit à  
 » Argos comme personnes libres , &  
 » nous y avons droit d'asyle. Nous ne  
 » serons point conduits en qualité de  
 » captifs ; & si l'on nous fait la guerre ,  
 » le peuple veut qu'on exile comme in-

» sâme quiconque ne prêtera pas main-  
 » forte à des citoyens qu'il adopte. C'est  
 » le Roi lui-même qui leur a inspiré ces  
 » sentimens , & dicté cet arrêt. Il les me-  
 » naçoit de toute la colère de Jupiter ,  
 » Protecteur des Supplians. Ces bran-  
 » ches , disoit-il , qui sont sur nos murs  
 » & à nos portes , réclameraient contre  
 » notre dureté, & feroient pour nous une  
 » source intarissable de malheurs, &c. «

En reconnoissance d'une faveur si si-  
 gnalée , les Danaïdes chantent en Chœur  
 une hymne remplie d'heureux souhaits  
 pour les Argiens leurs bienfaiteurs. C'é-  
 toit l'usage de faire des vœux pareils ,  
 quand on étoit reçu dans une terre étran-  
 gere. Nous l'avons vû dans les Euméni-  
 des. Ces Déeses , en acceptant pour sé-  
 jour l'Attique , forment de semblables  
 souhaits. Ceux des Danaïdes sont le su-  
 jet d'un cantique , qui passeroit pour une  
 magnifique Ode dans le goût de Pin-  
 dare & des anciens Hébreux , s'il étoit  
 possible de lui conserver sa noblesse dans  
 une traduction. En voici quelques traits.

» Dieux issus de Jupiter , écoutez les  
 » vœux que nous formons pour ce peu-  
 » ple. Que le cruel Mars , qui , sembla-  
 » ble à un moissonneur , désolé les na-

» tions, ne consume jamais celle des Ar-  
 » giens par le feu de la guerre, puisque  
 » notre misère a trouvé grace aux yeux  
 » des citoyens, & qu'ils ont respecté les  
 » Suppliantes de Jupiter ! que jamais la  
 » contagion ne dépeuple Argos, & ne  
 » couvre le pays de cadavres épars !  
 » qu'une brillante jeunesse ne soit pas en-  
 » levée comme les tendres fleurs ! . . . .  
 » que les autels soient toujours entourés  
 » de Vieillards pour implorer le secours  
 » de Jupiter sur le gouvernement de l'E-  
 » tat ! daigne la Déesse qui préside aux  
 » enfantemens, être favorable aux fem-  
 » mes Argiennes, & procurer à cette  
 » contrée, des Princes dignes d'elle. « Le  
 Chœur invoque ensuite Apollon pour la  
 jeunesse, le Pere des Dieux pour la fer-  
 tilité des terres, les Muses & les Dées-  
 ses pour l'allégresse publique, &c.

Danaüs interrompt ces chants à la  
 vûe d'un vaisseau qu'il voit fendre les  
 flots. Il en reconnoît le pavillon & les  
 ornemens. Il apperçoit les barques qui  
 le suivent. En un mot, il annonce qu'il  
 voit une flotte ennemie. Il encourage  
 ses filles contre ce terrible contre-tems.  
 Argos s'est déclaré pour elles : que peu-  
 vent-elles craindre de leurs ennemis ? le



contraste de ces filles effrayées , & d'un pere qui tâche de les rassurer , fait tout le jeu de cette Scène. Le pere veut aller chercher main-forte : ses filles ne peuvent consentir à le laisser partir. Les vaisseaux approchent : que feront-elles sans lui contre des impies qui ne respecteront pas l'asyle sacré où elles se sont réfugiées. » Soyez tranquilles , reprend » Danaüs. L'ennemi défiant ne pourra ni » n'osera si-tôt mettre pied à terre. Nous » aurons le tems de recevoir du secours. » Implorez les Dieux , & laissez-moi voler chez les Argiens. « Il part à l'instant & les laisse tremblantes. Elles se livrent à leurs frayeurs : elles se croient déjà perdues. Où fuir ? où se cacher ? elles voudroient se dissiper & disparaître comme la fumée qui s'élève dans les nues. Quoiqu'il arrive , elles périront plutôt que d'épouser leurs persécuteurs. Elles ne refuseront point d'être la proie des oiseaux : le trépas leur paroît plus supportable que cet horrible hymen. A mesure que l'ennemi débarque , elles redoublent leurs cris & leurs prieres.

## A C T E V.

Durant ce trouble un Hérault vient droit à elles, & sans autre préparatif, il les presse avec menaces, de monter sur le vaisseau. Les Danaïdes jettent des cris pitoyables; & le Hérault s'emporte jusqu'à les menacer de les traîner impitoyablement. Elles ont beau crier à la violence, charger d'imprécations cet injuste ravisseur, attester les Dieux, du sein desquels on les veut arracher. Le Hérault impie ne connoît point, dit-il, les Divinités Grecques. » O Jupiter, s'écrient les Danaïdes, vos Autels sont » pour nous une retraite aussi foible que » les toiles des plus vils insectes. Loin » d'être notre asyle, ils sont notre malheur. O Terre, ô Mer commune, retentissez de nos tristes cris. Partez, dit le Hérault, je ne sçai ce que c'est que les Dieux de ce Pays. Ce n'est pas à eux que je dois la vie & la vieillesse où je suis parvenu. «

Sur ces entrefaites arrive heureusement Pelasgus avec sa Cour, & suivi de Danaïs. Témoin de la violence du Hérault qui a déjà saisi une des Princesses

par la chevelure , il est indigne de cette audace. » Que fais-tu , lui dit-il ? de quel front oses-tu faire cet outrage à cette contrée ? « Le Hérault prétend être en droit d'en user ainsi. A l'entendre , il réclame ce qui appartient à ses maîtres. Il ne viole point l'hospitalité. Il se plaint lui-même qu'on la viole à son égard. » Non , dit le Roi , je ne l'exerce point à l'égard de ceux qui méprisent les Dieux. Hé-bien , lui répond le Hérault , parlez ainsi aux fils d'Egyptus. « Et aussi-tôt il lui déclare la guerre de leur part s'il refuse de livrer les Danaïdes.

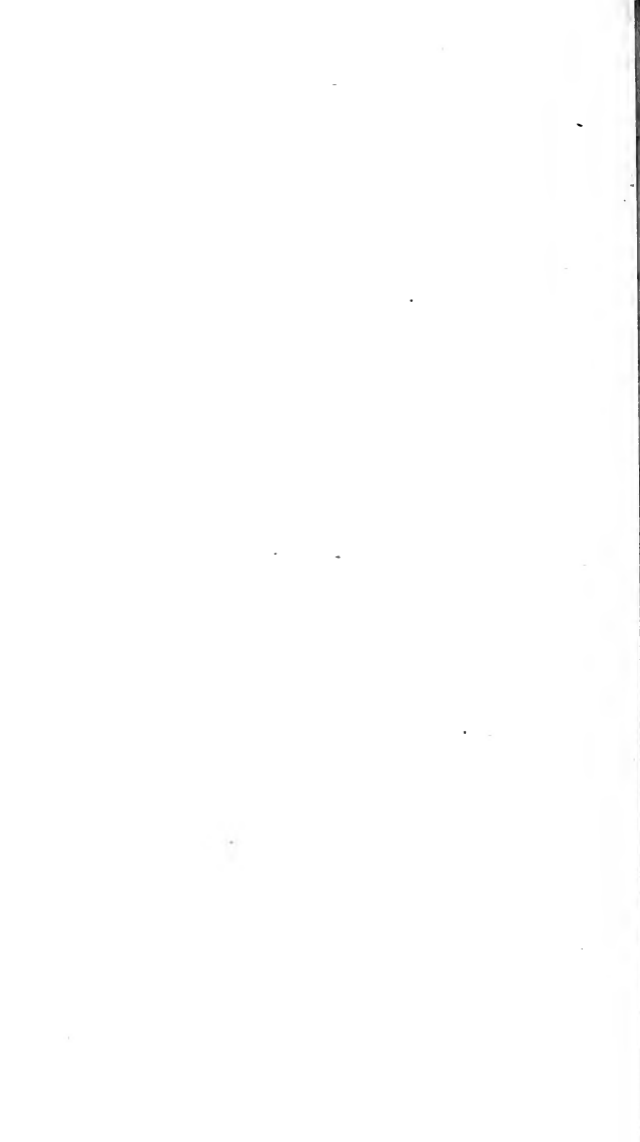
Le Roi , accompagné des principaux citoyens , prend hautement les Princesses sous sa protection. Il renvoie le Hérault avec dédain , & lui ordonne de porter cette réponse à ses Maîtres. » Pour vous , dit-il aux Danaïdes , entrez avec votre suite dans une ville dont les tours vous mettront à couvert de vos ravisseurs. « Il leur donne le choix de son Palais , ou de quelque autre demeure particulière où elles seront seules & en sûreté. Les Danaïdes , comblées de cette générosité , remercient Pelasgus , & le prient de trouver bon qu'elles remet-

tent à Danaüs leur pere le soin de déterminer quelle sera leur retraite. Danaüs, après avoir marqué sa reconnoissance au Roi & aux citoyens, qui viennent encore de lui donner des Gardes pour le garantir des pièges de ses ennemis, laisse à ses filles la liberté de choisir ou du Palais que le Roi leur offre, ou de la demeure qui leur est offerte par les citoyens. Mais il les exhorte, pardessus toutes choses, à ne pas donner la moindre atteinte à une vertu qu'elles ont si heureusement sauvée de la passion de leurs amans à travers tant de dangers. » Ne faisons  
 » pas, dit-il, cette tache à notre nom ;  
 » & ne donnons pas à nos ennemis le  
 » plaisir malin d'avoir rien à nous repro-  
 » cher. « Le Chœur répond comme il doit à cet avertissement paternel. Il veut oublier désormais les bords du Nil pour ne plus chanter que l'Argolide. Il se met sous la sauve-garde de la chaste Diane, & il se sent assez fort pour vaincre l'Amour. Mais il ne peut s'empêcher de craindre la guerre qui le menace. Ici le Chœur se sépare en deux demi-Chœurs ; c'est-à-dire, qu'une des Danaïdes s'entretient avec la Coriphée sur cette crainte de l'avenir. » Ce que le Destin a dé-

» terminé, dit l'une, nous arrivera. Les  
 » decrets de Jupiter font inévitables.  
 » Mais puisse l'Hymen que nous redou-  
 » tons, être destiné à d'autres qu'à nous!  
 » vous souhaitez, répond l'autre, un bien  
 » qu'il n'est peut-être pas possible d'ob-  
 » tenir. Il vaut mieux ne point pénétrer  
 » dans l'abyfme des secrets des Dieux. »  
 Elles finissent en conjurant ces mêmes  
 Dieux de les garantir du mariage qu'el-  
 les détestent.

Il est vraisemblable qu'Eschyle a mis  
 cette fin exprès pour laisser entrevoir au  
 Spectateur qu'il ne prétendoit pas cho-  
 quer l'histoire reçue, puisqu'en effet les  
 Danaïdes furent contraintes d'épouser  
 les fils d'Egyptus, & qu'elles se dé-  
 terminerent à les tuer la première nuit  
 de leurs noces.

*Fin des Tragédies d'Eschyle.*



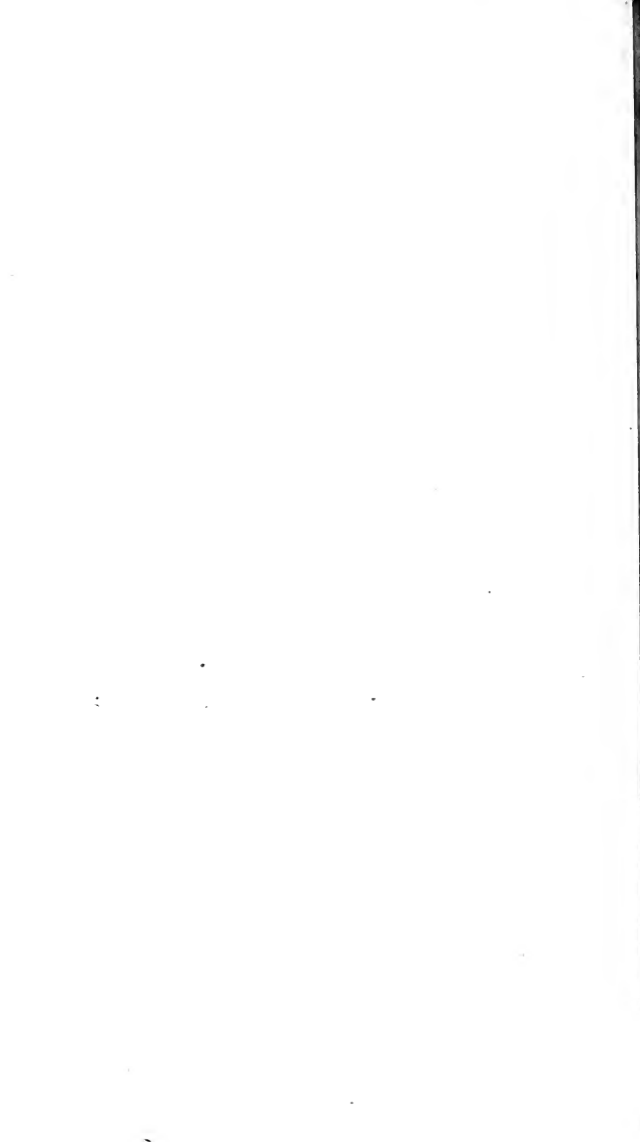
2<sup>e</sup>.

L E S

TRAGÉDIES

D E

SOPHOCLE.





---

*AVERTISSEMENT.*

**A** En croire l'Auteur inconnu de la vie de Sophocle, ce Poëte avoit composé cent dix-sept ou même cent trente Tragédies. Il n'y en a eu que sept qui ayent échappé à l'injure des tems. On en a vû trois entierement traduites dans la Premiere Partie de ce Livre, à sçavoir *Oedipe Roi, Electre, & Philoëtete*. Les quatre autres dont on va voir des Analyses étendues, & la traduction presque entiere, sont *Ajax furieux, Antigone, Oedipe à Colone, & les Trachiniennes*. On a joint à l'*Antigone*, celle de *Rotrou*, & aux *Trachiniennes*, l'*Hercule mourant* du même Auteur François, avec l'*Hercule au mont Oeta* de Sene-

*que.* Dans l'arrangement de l'Histoire il faudroit lire ainsi les Pièces de Sophocle.

LES TRACHINIENNES.

OEDIPE Roi.

OEDIPE à Colone.

ANTIGONE.

AJAX furieux.

PHILOCTETE.

ELECTRE.





L E S

TRAGÉDIES

D E

SOPHOCLE.

AJAX FURIEUX.

**J**E rends ainsi le titre de la première Pièce de Sophocle, parce que s'il venoit au monde, il en useroit comme l'Auteur du *Roland furieux*, & se serviroit de ce terme au lieu de celui de *Porte-fouet*, qu'il employé. Loin de conserver à son Héros devenu phrénétique, un nom qui choque nos oreilles, il ôteroit la chose même, & ne nous peindroit pas Ajax un fouet à la main, occupé à donner les étrivieres à un Béliet qu'il prend pour Ulysse. Mais il faut com-

380      AJAX FURIEUX,  
mencer par faire grace de la chose & du  
nom à un Poëte qui avoit affaire à des  
Spectateurs que cette idée ne bleffoit  
pas. Avec cette précaution, j'oserai pré-  
senter aux Lecteurs le spectacle d'Ajax  
tel que Sophocle le fit voir aux Athé-  
niens, en faisant toutefois observer que  
la décence est tellement gardée dans  
cette Pièce, que les effets de la fureur  
d'Ajax se passent toujours hors de la  
Scène, & jamais aux yeux du Spec-  
tateur.

Ajax & Ulyffe, après la prise de Troye  
disputerent entr'eux les armes d'Achille  
Cet héritage d'un si grand Héros leur  
paroissoit un prix dû à leurs exploits  
comme si la possession de ces armes eût  
pû être un témoignage authentique, que  
l'un ou l'autre étoit digne héritier de  
qualités & de la valeur d'Achille.\* Cett

---

\* Les rangs de valeur étoient en effet re-  
glés dans le fameux siège de Troye. Achille  
passoit pour le plus brave sans difficulté. Ajax  
étoit le second. Chacun se pourvoyoit après  
eux comme il pouvoit. Mais dans la dispute  
des armes d'Achille, l'éloquent Ulyffe l'em-  
porta sur le brave Ajax, & la langue sur le  
bras, comme le dit Ulyffe dans *Philoctete*  
Acte I. Scène II. pag. 77. du second Volume  
& OVIDE, *Metam.* l. 13. v. 382.

dispute devint une affaire d'honneur & d'Etat, mais d'une si grande importance, qu'elle fut portée au Tribunal de toute l'armée Grecque. \* Ovide a employé toute la souplesse & la fécondité de son génie à faire les plaidoyés qu'il met dans la bouche des deux Princes rivaux. Le fait est qu'Ulyffe l'emporta sur Ajax, & l'éloquence sur la bravoure, comme dit Ovide.

† *Mota manus procerum est : & quid facundia posset*

*Re patuit : fortisque viri tulit arma disertus.*

Ajax ne put dévorer cet affront. Il en conçût un tel dépit qu'il en devint furieux, & comme il avoit résolu de laver à honte dans le sang de tous les Princes Grecs, il eut un accès de fureur, pendant lequel il massacra des troupeaux, croyant égorger ses juges. Entr'autres animaux il emmena dans sa tente un Bœuf qu'il s'imaginait être Ulyffe; & prévenu de cette idée, il exerça plus d'une fois sa rage sur son prétendu captif. Re-

\* OVID. *Metam.* l. 13. v. 1.

† *Ibid.* v. 382.

venu à lui-même, & confus, moins de ses excès, que de voir sa vengeance manquée & tournée en ridicule, il se donna la mort.

Que ce soit-là l'histoire ou la fable, c'est du moins l'idée de Sophocle : & c'est à quoi il faut s'en tenir, aussi-bien que dans les sujets des autres Tragédies anciennes, où nous voyons que les Poëtes se donnoient de grandes libertés, fondées sur les différentes traditions touchant leurs Héros. Car comme ces traditions ne s'accordoient pas, ils pouvoient choisir celles qui leur convenoient, ou même altérer des faits assez considérables sans choquer les idées du public.

Je sçai que M. l'Abbé \* d'*Aubignac* a travaillé exprès sur cette Pièce avec beaucoup de soin & d'artifice, pour y faire voir tout le jeu des règles du Théâtre, observées à la rigueur. Il a très-bien montré que le tems & le lieu y sont resserrés très-finement dans les bornes de la vraisemblance & du bon sens. Quant à l'action, la chose paroît un peu moins claire. Il a démêlé la manière

---

\* Pratique de Théâtre, vers la fin. Voyez ce morceau.

adroite dont Sophocle a préparé ses incidens, sa dextérité à lier les Scènes, à faire paroître & disparoître ses Acteurs à propos & naturellement, à les faire connoître d'abord, à diviser judicieusement les Actes, à marquer juste les intervalles, ce qui est bien plus difficile à sentir dans Eschyle. Enfin l'Auteur *de la Pratique du Théâtre* n'a rien omis pour faire appercevoir dans *Ajax* toutes les beautés qui caractérisent une Tragédie comme une action représentée. Mais sans emprunter de lui les réflexions qu'il a faites sur la marche de l'œuvre Théâtrale en supposant la Pièce lue, je me contenterai de la faire lire ici en insistant sur les endroits les plus remarquables, persuadé que les connoisseurs verront assez par eux-mêmes l'enchaînement des choses, & l'art du Poëte, sans qu'il soit nécessaire de s'y arrêter beaucoup. Les réflexions de M. d'*Aubignac* supposent qu'on a lû la Pièce : & je l'expose toute entière.

## ACTE PREMIER.

Le spectacle seul annonce d'abord une partie du sujet. On voit un camp le long d'un bocage d'un côté; & de l'au-

§ 84      AJAX FURIEUX,  
tre le rivage & la flotte des Grecs devant Ilion. Parmi les tentes, on en distingue une plus grande, plus apparente, & plus avancée vers les Spectateurs. C'est celle d'Ajax devant laquelle toute l'action doit se passer.

Minerve, visible au Spectateur, mais invisible pour Ulysse, indique tout cela fort délicatement, & appercevant ce Prince qui a les yeux attachés sur le pavillon d'Ajax pour l'épier : » Apprenez-  
» moi, dit-elle, quel est votre dessein,  
» & vous apprendrez de moi ce que  
» vous désirez de sçavoir. « Ulysse raconte à Minerve ce qui s'est passé la nuit qu'on a trouvé des troupeaux égorgés, & qu'on attribue ce carnage à Ajax devenu furieux. Comme il n'en a que des indices, il veut s'en assurer par lui-même, & il prie Minerve, sa Divinité tutélaire, d'aider à cet éclaircissement. La Déesse lui apprend que c'est en effet Ajax qui a tué les troupeaux qu'il a pris dans sa phrénésie pour les principaux Guerriers, & qu'il auroit véritablement assouvi sa vengeance sur eux, à cause de leur jugement sur les armes d'Achille, si elle n'eût eû soin de lui ôter l'usage de la raison, & d'abandonner de vils animaux à la fureur de ce Prince. Mais afin qu'U-  
lysse



lyffe voye de ses yeux des marques sensibles de cette rage , elle appelle Ajax , & promet à Ulyffe de le cacher tellement aux yeux de son ennemi , qu'il pourra le voir sans être vû. Ulyffe marque ici son caractere aussi timide que prudent. Car pour dire la vérité , il paroît un peu lâche , puisque malgré les précautions de sa Déesse tutélaire , il témoigne qu'il voudroit fort se dispenser de voir Ajax. Il est vrai qu'il ajoute qu'il le craindroit moins paisible que furieux ; mais après tout , il veut être bien assuré d'être invisible , & ce n'est qu'après cette assurance , qu'il consent à le voir : encore , ajoute-t-il , en demeurant dans la place où le met Pallas , qu'il aimeroit mieux être bien loin. J'avoue que ce trait n'est pas à la louange d'Ulyffe ni de Sophocle. Mais le Roi d'Ithaque étoit trop connu pour le déguiser aux Spectateurs , & les idées de prudence & de bravoure étoient alors bien différentes de celles d'aujourd'hui.

Autre faute un peu moins excusable , si l'on n'a recours à l'allégorie , & par conséquent au rôle bizarre que les Grecs faisoient jouer à leurs Dieux ; c'est que Minerve qui a ôté l'usage de la raison au malheureux Ajax , le trompe de sang

froid en feignant de le iervir, tandis qu'elle sert son rival. L'on absout, ou l'on condamne Homère pour de pareilles Scènes; & si Homère a fait faute en ceci, Sophocle n'en est pas exempt. L'idée des Anciens sur les Divinités favorables ou contraires, leur faisoit recevoir sans peine tout ce jeu Poëtique de leurs Divinités: & sur ce pied-là, on absoudra ou l'on condamnera, si l'on veut, leur siècle avec plus de justice que leurs Poètes, qui se conformoient au goût dominant. Plus on avancera dans cette lecture, plus on conviendra que la fable des Anciens étoit fort différente de leur religion, & souvent allégorique.

Minerve appelle Ajax pour la seconde fois, & lui reproche son peu d'attention à la voix de sa patronne. Ajax sort enfin de sa tente, & promet à Minerve un trophée des dépouilles qu'il croit avoir remportées sur ses ennemis. Cette Scène est artificieuse: car Ulyffe, sans être vû, apprend ainsi de la bouche de son ennemi tout ce qu'il veut sçavoir. Tout l'agrément de l'allégorie y est complet pour ceux qui l'aiment. \* En effet, Mi-

---

\* L'allégorie a certainement lieu. Je prie le Lecteur de ne pas juger avec précipitation.

nerve n'étant autre chose que la raison , comme cette raison dont l'homme fait tant le vain , jusqu'à ne consulter qu'elle , mène les uns à leur but , & séduit les autres ; ainsi Minerve fert-elle Ulysse au préjudice d'Ajax qu'elle fait tomber dans le piège. Je sçai que l'allégorie ne doit pas être la seule clef de l'antiquité , & que le Tasse avec les autres Poëtes qui l'ont suivi jusqu'au siècle passé, ont donné trop tête baissée dans un labyrinthe d'allégories où ils se sont quelquefois perdus ; mais quand l'allégorie a naturellement lieu dans la Fable , dont elle est après tout l'origine , puisque les Payens n'ont fait que diviniser tout ce qu'ils voyoient , il est naturel aussi de la sentir & d'entrer dans les idées sensibles que le Poëte veut nous présenter , sans vouloir trouver du mystère dans tout le reste , où l'allégorie ne s'offre pas sensiblement.

*Voyez Plutarque.*

La Déesse , par des demandes fines ,

---

En lisant la suite de cet Ouvrage , il verra quand & jusqu'où on doit admettre l'allégorie dans les Fables ; & en jugeant sur les faits que je ne veux qu'exposer , il critiquera les deux excès dont parle PLUTARQUE , au Traité de la maniere de lire les Poëtes.

tire d'Ajax l'aveu de tous ses desseins contre les Grecs, & sa mauvaise volonté contre Ulyffe en particulier. Car il se vante d'avoir tué les principaux Rois, sur-tout les Atrides. A l'égard du Roi d'Ithaque, il le retient enfermé, dit-il, pour le faire languir par de longs supplices, & expirer sous les coups. Minerve feint de demander grace pour lui; mais Ajax, prêt d'obéir à tout autre ordre, ne peut avoir cette complaisance pour Pallas, & il rentre dans sa tente pour continuer sa vengeance.

» Hé-bien, Ulyffe, dit la Déesse, vous  
 » voyez quel est le pouvoir des Dieux.  
 » Y avoit-il un homme plus sensé & un  
 » plus grand Héros que ce Prince? « Elle  
 fait entendre que c'est par son pouvoir  
 qu'il est privé de l'usage de la raison,  
 pour favoriser Ulyffe & le dérober à la  
 mort. » Ah, répond celui-ci, je lui rends  
 » justice, &, quoique mon ennemi, je  
 » le plains dans son malheur. Son  
 » exemple me fait faire un retour sur  
 » moi-même. A sa vûe je sens toute ma  
 » foiblesse : foibles mortels, hélas !  
 » nous ne sommes que des Ombres &  
 » des Fantômes. Apprenez donc de-là,  
 » reprend Minerve, à respecter les  
 » Dieux, & à ne pas tirer vanité de

» vos avantages sur autrui. Songez qu'un  
 » jour suffit pour élever un mortel, ou  
 » pour le confondre. La modestie char-  
 » me les Dieux, & la fierté les of-  
 » fense. » Voilà en deux mots la mo-  
 ralité que Sophocle a eû en vûe dans  
 cette Pièce. Ajax étoit fier, ambitieux,  
 intraitable. Ces vices le précipitent dans  
 un abyfme de malheurs.

Ici survient le Chœur qui n'a point  
 encore paru. Il est naturel que ce soient  
 eux qui viennent fçavoir ce que fait leur  
 Souverain, & cela sur le bruit de l'aven-  
 ture qu'on lui impute dans l'armée. Ils  
 font entendre tout d'abord le sujet qui  
 les amène, leur crainte pour Ajax, &  
 leur haine pour Ulyffe, qui affecte d'ap-  
 puyer foudrement les soupçons qu'on a  
 conçûs d'Ajax. Cette Scène est un éloge  
 que font des Soldats de leur Général.  
 Elle brille de Sentences magnifiques.  
 On y lit entr'autres choses : « Que la  
 » médifance maligne qui s'attache aux  
 » Grands trouve tous les esprits disposés  
 » à l'autorifer : que toutefois les foibles  
 » ont befoin des Princes : mais que telle  
 » est l'ingratitude des hommes, qu'ils ne  
 » peuvent souffrir ceux mêmes à qui ils  
 » doivent tout. Indifférens, disent-ils,  
 » ils vous déchirent en votre abfence, &

390      **AJAX FURIEUX** ,  
» si vous paroissiez , un de vos regards  
» les feroit sécher de frayeur. »

Ils se demandent entr'eux quelle peut être la cause de cette rage d'Ajax. Ils concluent que ce doit être une fureur dont les Dieux l'ont frappé. C'étoit l'opinion populaire dont on a déjà vû des exemples à l'égard de Phédre , parce qu'on rapportoit tout à des causes supérieures. « Enfin , ajoutent-ils , nous ne  
» sçaurions croire les bruits odieux qu'U-  
» lyssé répand. Ce sont des effets de sa  
» malignité. Paroissez Ajax : pourquoi  
» vous tenir caché ? pourquoi donner un  
» sujet de triomphe à vos ennemis ? »

## A C T E I I.

Tecmesse , captive & épouse d'Ajax , excitée par les cris des Salamiens , sort de la tente de son époux. Elle paroît toute éplorée , & leur dit en termes fort pathétiques la cause de sa douleur. Ajax , loin de sa patrie , est tombé dans le plus étrange des maux. Les Salamiens la prient de leur dire ce qui s'est passé la nuit dernière. « Hélas , dit-elle , com-  
» ment raconter une chose si horrible ?  
» vous verrez par vous-même les restes  
» de cette sanglante expédition. » Elle

fait ensuite une peinture courte & vive de la rage de son époux; desorte que les Soldats, effrayés par ce récit, se croient perdus. Les Atrides & les Grecs, convaincus qu'Ajax a voulu les faire périr, épargneroient-ils des malheureux sans Chef? ils délibèrent s'ils ne prendront point la fuite. Tecmesse les arrête :  
 « Ajax, dit-elle, est revenu de sa fureur.  
 » Mais (ajoute-t-elle en soupirant) le  
 » mal n'en est que plus violent. Furieux,  
 » il me déchiroit par l'aspect du triste  
 » état où il étoit réduit : tranquille, mais  
 » plongé dans la plus sombre mélanco-  
 » lie, accablé de honte & de confusion,  
 » il me désespère. Il ignoroit son mal-  
 » heur, & il le connoît. » Après ce peu de mots, on l'engage à continuer son récit.

Cette fuite est si naturelle, si passionnée & si noble, que je crois n'en devoir rien retrancher. Tecmesse parle ainsi :  
 « Connoissez tous nos maux, & les dé-  
 » plorez puisqu'ils retombent sur vous.  
 » La nuit couvroit la terre de ses voiles ;  
 » Ajax s'arme d'un glaive, & se met en  
 » devoir de sortir de sa tente. Je m'ef-  
 » force de le retenir. Que faites-vous,  
 » Prince? pourquoi vous charger sans  
 » ordre & sans besoin, de veiller pour

» le salut des Grecs ? a-t-on reçu des  
 » ordres secrets ? a-t-on entendu le bruit  
 » de la trompette ? songez que toute  
 » l'armée est ensevelie dans le sommeil.  
 » Il me fait sa réponse ordinaire , \* que  
 » le silence est l'appanage & l'ornement  
 » des femmes. Je cesse de le presser. Il  
 » m'échappe : & je ne puis rien dire de  
 » ce qui s'est passé alors. Mais à son re-  
 » tour je le vois emmener & troupeaux  
 » & chiens. Il exerce sa fureur sur ces  
 » vils animaux ; il égorge les uns , massa-  
 » cre les autres , & fait sentir à quelques-  
 » uns la peine des esclaves. † Sorti de-  
 » rechef de sa tente , il s'arrête avec je  
 » ne sçai quel génie invisible , toujours  
 » frémissant de rage contre les Atrides  
 » & contre le Roi d'Ithaque ; il se glo-  
 » rifie avec dérision d'avoir enfin vengé  
 » l'injustice qu'il avoit reçue. Il rentre  
 » dans sa tente encore furieux. Mais en-  
 » fin, long-tems après, il revient comme

---

\* Un Allemand étant allé voir Madame  
 DACIER comme une personne extraordinaire ,  
 la pria , suivant l'usage des étrangers , de lui  
 donner une Sentence & son nom ; elle écrivit  
 sur les Tablettes de l'Allemand , cette Sentence  
 de Sophocle . . . γυναῑξῑ κρισμον̄ η̄ σιγῆς̄ φέρει . *Le*  
*silence est l'appanage & l'ornement des femmes.*

† *Les écrivivieres.*



» d'un songe. Rendu à lui-même, &  
 » voyant sa tente remplie de sang & de  
 » carnage, il se frappe la tête; il jette  
 » des cris; il se laisse tomber au milieu  
 » de ces cadavres, il s'arrache impitoya-  
 » blement les cheveux; puis il demeure  
 » comme hébété. Bientôt il reprend ses  
 » sens; il tonne; il m'interroge, il veut  
 » sçavoir tout ce qui lui est arrivé, &  
 » me fait des imprécations horribles, si  
 » je ne lui raconte fidèlement toute la  
 » suite de ses malheurs. Je lui en fais  
 » un trop fidèle récit. Mais aussi-tôt il  
 » s'exhale en lamentations, telles que  
 » jamais je n'en entendis sortir de sa  
 » bouche. Car il jugeoit auparavant que  
 » la plainte étoit la ressource des ames  
 » foibles. Ses douleurs étoient tranquil-  
 » les. Il les renfermoit dans son sein,  
 » & semblable à un taureau sur le point  
 » de mugir, il dévoroit jusqu'à ses gé-  
 » missemens. Mais aujourd'hui ce Hé-  
 » ros, accablé du poids de ses maux atro-  
 » ces, languit sans nourriture, couché  
 » au milieu des animaux qu'il a sacrifiés  
 » à sa rage: & il paroît méditer quelque  
 » chose de funeste. Voilà ce que ses cris  
 » & ses plaintes présagent. Je ne suis  
 » sortie, chers amis, que pour implorer  
 » votre secours: entrez, venez le conso-

» ler. Les malheureux font sensibles aux  
 » conseils de l'amitié. »

Après ce discours on entend les cris d'Ajax. Il appelle quelqu'un. « Malheureuse que je suis, s'écrie Tecmesse ! ah, mon fils Eurisacès, il t'appelle. » Ce sentiment de mere est très-naïf. Elle craint pour son fils, un pere qui ne se connoît plus lui-même. Ajax dit, « C'est Teucer que j'appelle. Fera-t-il toujours des courses sur l'ennemi, tandis que son frere périt. » Tecmesse ouvre la tente. On voit Ajax. Il reconnoît ses fidèles Salamiens, & après leur avoir fait voir les tristes vestiges de ses malheurs, il frémit à la pensée qu'il va devenir la fable de ses ennemis.

En tout ce qu'il dit, il paroît encore un reste d'émotion ; & c'est l'image d'une mer qui gronde après la tempête. Le Chœur se fert, pour le consoler, des raisons ordinaires ; tandis que ce Prince toujours occupé de sa vengeance si cruellement trompée, tantôt souhaite de voir Ulysse & les Grecs pour les immoler & mourir après eux, tantôt invoque les Divinités infernales de la maniere la plus éloquente : c'est l'éloquence du désespoir. Ce sont ces fréquentes exclamations, (même aux choses inanimées) ces

sentimens dictés par la nature & variés par la douleur, ces retours sur soi-même si familiers aux Anciens, & tout le langage de la terreur & de la pitié, qui produisoient dans le spectacle de si grands mouvemens. La perte d'une gloire si tristement flétrie, est ce qui afflige le plus Ajax. Il compare ce qu'il est avec ce qu'il a été; comparaison désespérante.

« Objet d'horreur & de mépris pour les  
 » Grecs, que fera-t-il? retournera-t-il  
 » en sa patrie? mais de quel œil Télé-  
 » mon reverroit-il un fils privé honteu-  
 » sement des armes d'Achille? ira-t-il  
 » seul se jeter dans les murs de Troye  
 » pour périr sous les coups des Troyens?  
 » Ce seroit une chose trop agréable aux  
 » Atrides. » Il conclut à laver sa honte dans son sang, & à se donner la mort.

Tecmesse, pour le détourner de ce dessein, lui tient un discours si tendre, qu'il est difficile de n'en être pas émû. Ce ne sont pas de ces sentimens délicats & recherchés qu'on a mis depuis à la mode sur le Théâtre. Ce sont les expressions vives de l'amitié conjugale. Elle lui met devant les yeux une épouse & un fils que sa mort réduit à l'esclavage, & expose aux plus cruels affronts; un pere & une mere qui dans leur ex-

trême vieillesse n'ont d'autre consolation que celle de demander aux Dieux, & d'espérer le retour fortuné d'Ajax. Elle revient à ce qui la touche. « Hélas ,  
 » Phrygienne de naissance , esclave d'A-  
 » jax , aujourd'hui votre épouse , je vous  
 » ai consacré toute ma tendresse. Il ne  
 » me reste que vous : vous m'avez privée  
 » de tout , vous avez désolé ma maison  
 » paternelle , & fait mourir ma mere. La  
 » Parque m'a enlevé mon pere : l'un &  
 » l'autre est aux enfers. Quel autre après  
 » vous me tiendra lieu de patrie & de  
 » tout ce que vous m'avez ôté ? je n'ai de  
 » ressource qu'en vous. Vivez du moins  
 » pour moi , &c. »

Ajax demande à voir son fils. On le lui présente : il l'embrasse : autre Scène infiniment touchante. Il semble qu'on voit Hector qui embrasse Astyanax pour la dernière fois. « Approchez , dit-il à  
 » l'esclave qui mène son fils , approchez :  
 » cet enfant ne sera point effrayé à la vûe  
 » de ce spectacle sanglant , s'il a puisé  
 » dans mon sang le courage d'un pere.  
 » Du moins faut-il l'accoutumer à lui  
 » ressembler. Cher enfant , puisses-tu  
 » avoir une meilleure fortune que ton  
 » pere , & l'imiter dans le reste. » Virgile a dit depuis, d'après Sophocle, en faisant parler Enée à Iule.

*Disce , puer , virtutem ex me verumque la- VIRG.  
borem , Æneid.  
Fortunam ex aliis. l. 12. v.  
435.*

Ajax continue : « Tu as l'avantage au  
» moins de ne pas sentir mes maux. Heu-  
» reux âge où l'on vit insensible : c'est la  
» véritable vie. Mais enfin cet état ne  
» durera pas. Sorti de l'enfance , c'est à  
» toi de montrer à nos ennemis de quel  
» pere tu as reçu le jour. » Ajax se re-  
» tourne vers les Salamiens : il leur re-  
» commande ce cher fils ; & il leur défend  
» de proposer ses armes en prix aux Prin-  
» ces Grecs , comme on a fait celles d'A-  
» chille. « C'est à toi , dit-il , cher Eury- εὐρύστολον  
» facès , d'hériter de ce bouclier formi- κίς, λα-  
» dable dont tu portes le nom. Qu'on γε βου-  
» mette le reste de mes armes dans mon κλιον.  
» tombeau. Vous , Tecmesse , remenez  
» cet enfant , & malgré la compassion si  
» naturelle à votre sexe , gardez-vous de  
» jeter des cris dans un camp. Retirez  
» promptement cet enfant. » C'est qu'il  
» se sent lui-même attendri. De-là vient  
» qu'il rappelle sa fermeté , & qu'il pro-  
» nonce ces dernières paroles d'un air  
» féroce , qui fait craindre une prompte  
» exécution de ses noirs projets. « Ah !

» s'écrie Tecmesse , de quels traits vous  
 » me percez ! au nom de ce fils unique  
 » & des Dieux , ne nous perdez pas.  
 » Ignorez - vous , répond l'inexorable  
 » Ajax , que je ne dois plus rien aux  
 » Dieux. » Réponse qui marque bien  
 qu'il a pris son parti.

Tandis qu'il effraye Tecmesse par son inflexibilité , le Chœur déplore le malheur de ce Prince , & se plaint de l'injustice des Atrides. Mais Ajax qui commence à appréhender que ses Salamiens ne s'opposent au dessein qu'il a formé de se donner la mort , feint d'être touché des larmes de son épouse , & d'avoir changé de pensée. Il dit à ses Soldats qu'il va se laver dans une fontaine pure en guise de lustration , pour expier le carnage de la nuit ; puis cacher pour jamais dans le sein de la terre la malheureuse épée , triste héritage qu'il a reçu d'Hector , & devenue odieuse pour lui depuis qu'elle a servi ses fureurs. Il reviendra , dit-il , faire satisfaction aux Atrides pour rentrer en grace avec eux. Il allègue à ce sujet la célèbre Sentence de Bias réprouvée par Cicéron , à sçavoir qu'il faut haïr comme si l'on devoit aimer un jour , & être ami comme si l'on devoit devenir ennemi. Le Chœur,

TRAG. DE SOPHOCLE. 399  
séduit par cette apparence de retour ,  
finit l'Acte par des chants de joie , tan-  
dis qu'Ajax se retire.

### A C T E I I I.

Un Officier annonce que Teucer ,  
frere d'Ajax , attendu depuis long-tems ,  
comme on l'a insinué dans le cours de la  
Pièce , est enfin arrivé : mais qu'il a été  
sur le point d'être tué par les Soldats  
Grecs ; que cependant l'émeute a été  
assoupie par les Chefs. Cet homme de-  
mande à voir Ajax. On le dit absent.  
« Ah, que je crains , s'écrie-t-il , d'être  
» venu trop tard. » Teucer avoit défen-  
du de laisser sortir son frere jusqu'à son  
retour. Les Salaminiens veulent en vain  
rassurer ce député. Il raconte le sujet  
de ses craintes. C'est une prédiction de  
Calchas. Ajax n'étoit pas fort dévot aux  
Dieux , & ce fut le principe de son mal-  
heur. Il avoit dit à Télamon son pere ,  
qui l'exhortoit à combattre vaillamment  
sous les auspices des Dieux , qu'une vic-  
toire obtenue par le secours d'une Divi-  
nité lui paroissoit une victoire de lâche :  
& un jour s'adressant à Minerve : « Déef-  
» se , lui dit-il , prête ton secours aux  
» autres Grecs. Ils en ont besoin. Pour

» moi , je ne crains point les ennemis. »  
 C'est l'origine de la colère de Minerve ;  
 & sur cela Calchas avoit marqué à Teu-  
 cer le jour que cette Déesse destinoit à  
 sa vengeance sur Ajax. « Qu'il ne sorte  
 » point ce jour-là , avoit-il dit , & il est  
 » sauvé. » L'Envoyé de Teucer ajoute :  
 » Si Calchas a dit vrai , puisqu'Ajax est  
 » parti , c'est fait de sa vie. »

On appelle Tecmesse , que cette ef-  
 frayante nouvelle rejette dans le trouble,  
 dont à peine elle venoit d'être délivrée.  
 Elle envoie promptement les Salami-  
 niens, les uns chercher Teucer, & les  
 autres retrouver Ajax. Elle sent trop que  
 son époux a voulu se dérober à ses lar-  
 mes & la tromper. Elle court elle-même  
 sans tenir de route certaine ; & la Scène  
 demeure libre pour Ajax qui rentre par  
 un autre côté. Voilà un coup de maître  
 dans Sophocle pour écarter le Chœur  
 avec toute la vraisemblance possible.  
 Aussi ce trait a-t-il été extrêmement loué  
 par l'Abbé d'Aubignac. \*

## A C T E I V.

Le retour d'Ajax est la belle Scène  
 par excellence. Tout ce que le désespoir

---

\* Pratique du Théâtre.



de sang froid a de plus horrible, s'y trouve peint, & de quelles couleurs !  
 « L'instrument de ma mort est préparé,  
 » dit Ajax en entrant. » Il a en effet enfoncé la garde de son épée dans la terre pour se précipiter sur la pointe. Il continue : « Que me reste-t-il à faire, sinon  
 » d'invoquer les Dieux ? » Il commence par Jupiter. Il le prie de faire en sorte que Teucer le trouve baigné dans son sang, afin de ravir son corps à la vengeance cruelle des Grecs, qui le donneroient en proie aux Vautours. Chose remarquable pour justifier le dernier Acte, ainsi que nous le dirons. Il implore ensuite Mercure pour obtenir une mort prompte & semblable à un doux sommeil. Il adresse ses vœux aux Furies : & que leur demande-t-il ? de venger sa mort sur les Atrides. « Déesse, portez  
 » sur eux des coups terribles, & comme  
 » ils me voyent mourir par mes mains,  
 » puissent-ils expirer par celles de ce  
 » qu'ils ont de plus cher. \* Allez, Eu-

---

\* Les imprécations des mourans passoient pour être autant d'Oracles qu'on redoutoit. Celles d'Ajax s'accomplirent en partie. Agamemnon fut tué par sa femme ; toute la flotte fut dispersée ; & très-peu de Grecs retournerent dans leur patrie.

» ménides , volez , frappez , n'épargnez  
 » aucun des Grecs : faites périr toute l'ar-  
 » mée. Et toi , Soleil , quand du haut de  
 » ton char tu verras ma terre natale , ar-  
 » rête tes courriers , & annonce ma mort  
 » à un pere accablé d'années , & à mon  
 » infortunée mere. Hélas , quand elle  
 » l'apprendra , de quels cris fera-t-elle  
 » retenir toute la ville ! mais il n'est  
 » point ici question de pleurs : mourons.  
 » O Mort , daigne jeter sur moi des  
 » regards favorables. Nous habiterons  
 » ensemble chez les Dieux infernaux.  
 » O lumiere du jour , ô Soleil , je vous  
 » vois pour la dernière fois. Salamine ,  
 » Palais de mes peres , Athènes , chers  
 » amis , fleuves , fontaines , prairies , qui  
 » m'avez vû naître , recevez les adieux  
 » d'Ajax. Je réserve aux Mânes le res-  
 » te. . . » Et il se tue : il y a apparence  
 que c'est dans un coin du Théâtre. Les  
 Modernes font moins de façon , quand  
 ils font paroître un Héros qui se tue.  
 Cela se fait assez cavalierement. Racine  
 & les Anciens y regardoient de plus près,  
 parce que la nature le demande. Il ne  
 s'agit pas de trouver une belle situation  
 aux dépens du bon sens. Il faut imiter  
 la nature. Une partie du Chœur rentre

aussi-tôt en cherchant toujours Ajax. L'autre partie revient de l'autre côté avec aussi peu de succès, & Tecmesse après eux. Mais celle-ci plus intéressée & plus clair-voyante, a trouvé le corps de son mari, & l'apprend au Chœur. Tout cela est plein de la plus vive tendresse. Car Tecmesse se rappelle tous ses malheurs qu'elle a trop prévû. Teucer, inutilement cherché, survient dans ce trouble, sans rien sçavoir de ce qui s'est passé. On le lui déclare sans détour. Quel trait pour un frere, plus ami encore que frere ! il veut voir le corps d'Ajax, que Tecmesse a couvert de ses habits, & il fait les plaintes les plus tendres. « Quel spectacle ! quel triste voyage ! il est accouru pour prévenir ce » malheur, & le Destin ne lui a pas permis d'arriver à tems. De quel front reverra-t-il un pere & une mere dont il » n'a pû sauver le fils qui étoit son frere ? » quels bruits d'ailleurs ne répandra-t-on » point à son désavantage ? on imputera » à lâcheté un délai qui n'étoit que l'effet de son malheur. Quelle ressource » trouvera-t-il chez les Troyens ses ennemis ? auroit-on deviné qu'Hector » même, après sa mort, dût être le bourreau d'Ajax. Quel sort pour ces deux

» Héros ! Leurs présens mutuels leur  
 » sont devenus funestes. Hector, attaché  
 » au baudrier qu'il a reçu d'Ajax, est  
 » traîné par des coursiers fougueux. Ajax  
 » à son tour périt par le glaive qu'Hec-  
 » tor lui a donné. Les Furies & l'En-  
 » fer ont sans doute fabriqué ces dons  
 » cruels. » Il finit par une Sentence.  
 « Je ne crois pas, dit-il, que ceci, ni  
 » tout le reste, soit l'effet du hazard.  
 » C'est l'ouvrage des Dieux qui le per-  
 » mettent : suive une autre opinion qui  
 » voudra ; celle-ci est de mon goût. »  
 Voilà bien le génie Grec, de coudre  
 une Sentence aux plus beaux morceaux.  
 Cela n'est pas pour nous plaire aujour-  
 d'hui.

Il paroît qu'Ajax mort, la Pièce doit  
 être finie. Elle ne l'est pas toutefois en-  
 core, & ne doit pas l'être, à considérer  
 l'idée que les Anciens avoient de la fé-  
 pulture. La mort n'étoit pas pour eux le  
 dernier des maux. Etre privé du tom-  
 beau, étoit alors une infamie plus insup-  
 portable que la mort même. Voilà le  
 fondement de ce qu'on va voir, chose  
 défectueuse selon nous, & dans laquelle  
 pourtant, Sophocle a fait consister la  
 principale force de sa Tragédie.

Menelas, sur le bruit de la mort d'A-

Ajax , vient de la part des Princes Grecs  
 défendre à Teucer de l'enfevelir : dé-  
 fense cruelle, qui forme une contestation  
 entre la vengeance d'une part , & la pi-  
 tié de l'autre. Menelas & Teucer allé-  
 guent des raisons , si fortes que cela se  
 tourne en affaire d'Etat : politique bien  
 étrange pour nos mœurs ! & voilà le  
 chaos immense , & l'obstacle invincible  
 qui nous empêche de nous rapprocher  
 des anciens tems , pour juger sainement  
 de ces sortes d'ouvrages. C'étoit en effet  
 d'un intérêt politique, & d'un crime d'E-  
 tat, que Menelas coloroit la haine que  
 les Grecs portoient à Ajax. « Il est juste ,  
 » disoit-il , que tout mort qu'il est , il  
 » subisse la peine de l'attentat qu'il a  
 » médité , quoiqu'une Divinité en ait  
 » empêché l'exécution. Et que devien-  
 » droit une armée ou un Royaume , si  
 » l'impunité avoit lieu ? que feroit-ce si  
 » tout ce qui plaît devenoit permis ? »  
 Teucer , indigné de cet air impérieux  
 de Menelas , lui demande à son tour  
 sur quoi il fonde l'empire qu'il affecte.  
 « Ajax n'étoit-il pas Roi comme lui ?  
 » suivit-il jamais ses drapeaux en qua-  
 » lité de sujet ? » La contestation s'é-  
 chauffe de part & d'autre ; & Menelas

se retire pour faire exécuter par la force l'ordre que Teucer a rejeté.

Cependant Teucer de son côté place le fils d'Ajax aux pieds de son pere mort avec des cheveux coupés pour les répandre sur le corps. Tecmesse assiste à cette cérémonie funébre : & ce spectacle , si singulier pour nous , devoit être fort tendre pour les Grecs. Car Teucer , obligé de s'écarter un peu pour chercher un lieu propre à inhumer Ajax , le laisse , pour ainsi dire , en dépôt à un enfant & à une épouse éplorée , afin de toucher de compassion quiconque voudroit l'enlever. « Périsse (dit-il en partant) » celui qui oseroit le faire. Qu'il ait avec » toute sa postérité le sort de cette che- » velure que je coupe. » C'est la sienne ou celle de l'enfant ; coutume Payenne dont nous avons déjà parlé. Le Chœur à l'ordinaire témoigne ses regrets , & commence le deuil ou la cérémonie funébre.

## A C T E V.

Agamemnon fuit immédiatement Teucer : & il s'élève encore ici une nouvelle querelle sur le corps d'Ajax. Il faut convenir que les Héros Grecs

se traitent un peu à la Grecque, c'est-à-dire, assez incivilement. Mais telle étoit la maniere d'une Nation d'ailleurs si polie. Les Romains même avoient pris cela des Grecs, comme on le voit par les injures atroces dont Cicéron accable Verrés & Pison. Les injures chez Sophocle sont pourtant un peu moins crües que celles de Cicéron & d'Homère. Mais, à ne rien dissimuler, les deux Guerriers se reprochent jusqu'aux taches de leur naissance; & quelque'éloquens que puissent être ces reproches, je crois qu'il n'est point d'affaisonnement François qui puisse les rendre portables. Il suffit donc d'en avertir de bonne foi le lecteur sans lui donner la peine de les lire ici. Le Chœur ne peut venir à bout de calmer ces Princes. Mais Ulysse arrive à propos pour arrêter les suites d'une si dangereuse contestation.

Il représente à Agamemnon que sa haine a assez duré; qu'il est indigne d'un Héros de poursuivre un ennemi après le trépas. « Moi-même, ajoute-t-il, je » ne l'ai haï que quand je l'ai pû faire » sans crime. Ajax étoit mon ennemi : » mais il n'en fut pas moins un Héros ;

» & sa valeur me frappe plus que le ti-  
 » tre d'ennemi. » C'est la pensée que  
 Racine a si heureusement transportée  
 dans la bouche de Pyrrhus au sujet du  
 fils d'Andromaque.

RACI-  
 NE, An.  
 dromaq.  
 Act. I.  
 Sc. II.

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop  
 sévère,

Mais que ma cruauté survive à ma co-  
 lère :

Que malgré la pitié dont je me sens sai-  
 sir,

Dans le sang d'un enfant je me baigne à  
 loisir !

Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent  
 quelqu'autre proie :

Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de  
 Troye.

De mes inimitiés le cours est achevé :

L'Épire sauvera ce que Troye a sauvé.

C'est la même pensée pour le fonds, & la  
 même noblesse de sentiment dans So-  
 phocle & dans Racine. Mais nous avons  
 l'expression de l'un, & l'on ne sçauroit  
 rendre l'expression de l'autre. Or tout  
 ou presque tout dépend de-là ; & l'on  
 ne peut ici que présenter aux connois-  
 seurs des traits ébauchés qui suffisent  
 pour leur faire juger du reste.

Cette



Cette générosité d'Ulyffe qu'Ajax avoit le plus offensé, défarine un peu Agamemnon, & console d'autant plus Teucer, qu'Ulyffe même, pour le combler de la plus douce joye dans la plus triste situation, s'offre généreusement à l'aider dans la cérémonie funébre. Mais Teucer n'accepte pas ses offres. Il se contente du secours des Salaminiens. Il leur donne ses ordres; & la Pièce finit avec l'action.

Au reste, si l'on s'étonne de voir près de deux Actes rouler sur une dispute au sujet d'une sépulture; on sera bien plus surpris de trouver une Tragédie entiere sur ce même sujet, où toutefois ce que la pitié a de plus tendre éclatte au souverain degré. C'est la Tragédie d'Antigone: elle demande ou les mêmes précautions, ou la même indulgence.

ELECTRE, & OEDIPE Roi, sont dans la premiere Partie de cet Ouvrage, Vol. I.



---

ANTIGONE,  
TRAGÉDIE  
DE SOPHOCLE.

**A**NTIGONE est un sujet tellement lié avec la Thébaïde, que l'un ne peut être intelligible sans l'autre. Étéocle & Polynice, fils d'Oedipe, étoient convenus de partager le Sceptre, de manière que chacun d'eux regneroit alternativement une année. Étéocle, premier possesseur, ayant goûté les appas de la Couronne, ne se trouva pas d'humeur à garder le Traité. Il se maintint sur le Trône; & Polynice, à la tête d'une armée d'Argiens, vint fondre sur Thébes. Après un combat assez long, les deux frères convinrent de vider leur différend seul à seul, & s'entre-tuerent, Créon leur oncle prit en main le Gouvernement. Mais le premier essai qu'il fit du pouvoir suprême, fut de porter une défense expresse de donner la sépulture à Polynice, qu'il déclara digne de cet effroyable opprobre, pour avoir

porté la guerre dans sa patrie. Quiconque oseroit tenter de lui rendre les derniers devoirs , devoit être enterré tout vivant.

Antigone , sœur de Polynice , crut devoir plus écouter la pitié que la crainte , & contrevint à la loi. Elle en fut la victime. Ce dernier trait est la matiere de l'*Antigone* de Sophocle. Nous en verrons quelques morceaux dans celle de Rotrou qui l'a traduite en partie du Grec. Voici les personnages. Antigone , & sa sœur Ismène : un Chœur de Vieillards Thébains : Créon , Roi de Thèbes : un Garde : Hémon , fils de Créon : Tirésias Devin : un Officier : un Esclave : Euridice : femme de Créon. La Scène est à Thèbes dans le Vestibule du Palais ; & le tems où commence l'action est la nuit finissante. Ces deux points sont exactement marqués dès la première Scène , suivant la pratique de Sophocle.

## ACTE PREMIER.

Pour exposer le sujet naturellement ; Antigone attire sa sœur Ismène dans le Vestibule du Palais , comme pour lui communiquer un secret qu'elle ne veut

confier qu'à une sœur. C'est une finesse d'art qui fait sentir à quel point Sophocle avoit médité sur la vraisemblance Théatrale. Antigone commence. « Chère » Ismène , est-il encore quelques maux » destinés à la maison d'Oedipe , que Ju- » piter n'ait pas répandus sur nos têtes ? » Non sans doute : le crime , la douleur , » & l'ignominie , ont concouru à former » nos communs malheurs. Sçavez-vous » l'Edit cruel que vient , dit-on , de por- » ter le nouveau Roi ? Ismène répond : » Nos deux freres se sont donné mu- » tuellement la mort. L'armée des Ar- » giens vient d'être défaite ; voilà tout » ce que je sçais. Hé-bien , dit Antigo- » ne , je sçai plus ; & c'est pour vous » faire unique dépositaire de mon secret » que je vous amène hors du Palais. » Elle apprend à sa sœur que Créon a donné un ordre de faire une pompe funébre pour Eteocle : mais qu'à l'égard de Polynice , il a défendu aux Thébains de l'inhumer & de le pleurer , sous peine de mort : qu'il va même paroître pour réitérer publiquement ce barbare Edit , & qu'elle entrevoit ses noirs projets. Car elle ajoûte ces paroles que je tire de Rotrou , en demandant quelque indulgence pour le vieux style du maître de Corneille.

L'Ordonnance avec soi porte sa fin ex-  
 presse.

C'est à nous qu'elle parle , à nous qu'elle  
 s'adresse.

*Antigo-  
 ne de RO-  
 TROU ,  
 Acte  
 III. Scè-  
 ne V.*

La racine arrachée , & les arbres détruits.

Le cruel veut encore exterminer les fruits.

Or il est tems , ma sœur , de montrer qui  
 nous sommes ,

Et qui peut plus sur nous ou des Dieux , ou  
 des hommes.

Voilà au moins le sens & le tour de So-  
 phocle. Peut-être sera-t-on bien aise de  
 voir une partie de la Scène , qui est , ou  
 peu s'en faut , une traduction du Grec.

ISMENE. Dieux , que proposez-vous ? & que  
 pouvons-nous faire  
 Qui ne soit inutile au repos de mon  
 frere ?

ANTIG. Acquittons-nous au moins selon no-  
 tre pouvoir.

ISMENE. Mais , ma sœur , l'impuissance excuse  
 le devoir.

ANTIG. Quoi , vous vous défendez d'un si  
 pieux ouvrage !

ISMENE. L'espérance me manque , & non pas  
 le courage. . . .

Rotrou pousse trop cette pensée, qu'il  
 S iij

414            ANTIGONE,  
fait dégénérer en jeux de mots. Repre-  
nons le fil de Sophocle.

ANTIG. Mais Polynice est votre frere  
& le mien.

ISMEN. Mais Créon notre Roi a porté  
une défense précise.

ANTIG. Hé, est-il le maître de m'é-  
carter d'un frere ?

ISMEN. Songez, ma sœur, qu'Oe-  
dipe notre malheureux pere, après s'être  
privé de la lumiere, a terminé sa  
course dans la tristesse & l'ignominie.  
Sa mere, son épouse, double titre de  
maux, a fini elle-même sa destinée par  
un lien fatal. Nos deux freres, victimes  
l'un de l'autre, ont péri en un même  
jour. Restes déplorables de ce sang in-  
fortuné, songez combien nous périrons  
plus misérablement, si nous offensons  
notre Tyran.

*Ibid.*

Nous ne pouvons rien.

Un peu d'abaissement aujourd'hui nous sied  
bien.

Ce n'est pas qu'en effet notre soin se re-  
fuse.

Le sang convie assez, mais la foiblesse ex-  
cuse ;

Et déjà mon devoir s'en seroit acquitté,  
S'il ne falloit céder à la nécessité.

ANTIG. Allez, je ne vous presse plus,  
 & vos lâches frayeurs me rendroient  
 votre secours inutile. Prudente à votre  
 gré, cédez au tems. Il suffira de moi  
 pour rendre ce devoir. Il me fera beau  
 de mourir après l'avoir rendu. Pieusé  
 envers un frere, & victime de ma piété,  
 je partagerai son tombeau. Déshonorez  
 les Dieux & les morts, puisqu'il vous  
 plaît ainsi. Assûrée d'être éternellement  
 avec eux, j'aime mieux leur plaire qu'aux  
 Tyrans.

ISMENE. Ah, que vous me causez une frayeur *Ibid.*  
 extrême!

ANTIG. Ne m'épouvantez pas, & tremblez  
 sur vous-même.

ISMENE. Soyez secrette au moins, comme je  
 vous promets  
 Que par moi ce dessein ne se sçaura  
 jamais.

ANTIG. Si rien est à cacher, cachez votre  
 foiblesse,  
 Je fais gloire pour moi que ma vertu  
 paroisse,

ISMENE. Comme dans les dangers vous vous  
 précipitez!

ANTIG. Avec autant d'ardeur que vous les  
 évitez.

ISMENE. Je vous l'ai dit cent fois , cette œuvre sera vaine.

ANTIG. Bien , mon pouvoir cessant fera cesser ma peine.

ISMENE. Mais ce n'est pas assez d'entreprendre ardemment :  
L'honneur de l'entreprise est en l'événement.

ANTIG. Vos raisons , comme vous , sont de si peu de force ,  
Que , loin de m'arrêter , cet obstacle m'amorce.

Laissez indifférent mon bon ou mauvais sort ;

Voyez , si je péris , mon naufrage du port.

Pour moi je tiens plus chère & plus digne d'envie

Une honorable mort qu'une honteuse vie :

Et de mes ans enfin voir terminer le cours

Ne fera qu'arriver où je vais tous les jours.

ISMENE. Allez donc : que le Ciel pour vous & pour mon frere

Conduise ce dessein mieux que je ne l'espère !



Mais vos soins , si mon cœur ne m'a-  
buse aujourd'hui ,  
Préparent un cercueil plus pour vous  
que pour lui.

Quoique ces vers soient un peu suran-  
nés , leur tour est naturel , & exprime  
assez celui du Poëte Grec , dont toute-  
fois les pensées, plus fidèlement rendues,  
plairoient peut-être davantage. Cette  
Scène est dans le goût de celle qu'on a  
vûe entre Electre & Chrysothemis , \*  
dont le contraste est précisément le mê-  
me que celui d'Antigone & d'Isménè.

Le Chœur ( ce sont des Anciens du  
pays qui s'assemblent par ordre de  
Créon, ) bénit en entrant l'heureux jour,  
où Thèbes sauvée a triomphé des Ar-  
giens : il repasse les événemens funestes  
dont il vient d'être témoin , & célèbre la  
victoire des Thébains. Un Traducteur  
Latin † a fait de ce morceau une très-  
belle Ode Latine, où la comparaison de  
Thèbes avec un Dragon , & de l'armée  
ennemie avec une Aigle est vivement  
exprimée , aussi-bien que la protection

\* *Electre de SOPHOCLE, I. vol. Act. III.*  
*Scène unique, pag. 479.*

† GEORGE RATALLER.

visible de Jupiter en faveur des Thébains, le meurtre des deux freres, & la victoire completement remportée sur l'armée ennemie. Cette Ode finit par un mot qui marque encore que c'est le tems de la nuit. « Allons remplir tous les Temples de nos chants nocturnes. » Sur cela arrive Créon qui a ordonné aux Vieillards de s'assembler.

Créon leur tient un discours, où, après avoir loué leur fidélité pour leurs Rois, & allégué une Sentence citée depuis par Démosthène, à sçavoir, qu'*un Roi n'est bien connu que quand il regne*, il étale un grand zèle pour la patrie; & afin de commencer d'en donner une preuve, il publie la défense qu'il a faite d'enterrer Polynice, comme ennemi de Thèbes; & il décerne au contraire de grands honneurs à Étéocle, pour avoir vaillamment défendu l'Etat. Il égale le supplice à l'honneur, & prétend que la peine soit aussi affreuse que la récompense est belle & honorable.

Les Vieillards, sans considérer les suites & les projets politiques de Créon, se rendent aveuglément aux volontés du Roi; flatterie que Sophocle a mise exprès, pour faire sentir aux Athéniens le bonheur de leur indépendance. Cette

loi, ainsi publiée & non contredite, passe dans tout le cours de la Pièce pour une loi de l'Etat entier. Créon laisse toutefois entrevoir, quoique le Chœur lui réponde de l'obéissance des Thébains, qu'il craint de trouver quelque réfractaire à la loi. Rotrou a encore imité cette Scène; & même il a enchéri sur Sophocle: car il suppose une délibération où l'on voit deux Courtisans, dont l'un souscrit à la loi & l'autorise, tandis que l'autre ose la blâmer en ces termes:

C'est trop, Cléodamas, exagérer son crime ; R O I  
 ( de Polynice ) T R O U ;

Que sa prétention fût juste ou légitime , Antig.  
 Encor ce traitement paroît-il inhumain ; Act. IV.  
Sc. I,

Il fut homme, il fut noble, il fut Prince &  
 Thébain.

Je veux qu'il soit coupable, il laisse en son  
 offense

Une matiere au Roi d'exercer sa clémence:  
 D'un regne commençant la premiere action  
 Fait dessus les esprits beaucoup d'impression ;  
 Et la douceur y trace une secrette voye  
 Par où le joug passant se reçoit avec joie.  
 La rigueur au contraire en ces événemens  
 Jette au pouvoir des Rois de mauvais fondemens.

A peine il s'établit, qu'on souhaite qu'il  
cesse,

Et tout joug nous déplaît, quand d'abord il  
nous blesse.

Sire, outre ces raisons, que votre piété  
Lie aujourd'hui les mains à votre autorité,  
Donnez à votre regne un favorable augure,  
Accordez la Justice avecque la Nature;  
Regnez sur les esprits, premier que sur les  
corps;

Faites honneur aux Dieux, en faisant grace  
aux morts.

Ce morceau, autrefois brillant, & maintenant passé à cause du caprice des modes dans l'expression, fait du moins connoître le goût & la manière de penser d'un Poëte qu'on ne lit presque plus. Revenons à Sophocle.

Un Garde vient tout effrayé, & fait une suspension qui marque combien Créon étoit déjà craint dans Thèbes, & qu'apparemment les Rois y étoient ponctuellement obéis. Tout son récit est plein de naïveté. Il dit : » Qu'il tremble de  
» prononcer ce qu'il va dire, & que dans  
» le chemin il se disoit souvent à lui-même : Où vas-tu, misérable? tu cours à  
» une perte assurée. Mais si tu demeures, on te desservira auprès de Créon,

» & tu n'en feras que plus à plaindre.  
 » Tristes réflexions , ajoûte-t-il , qui  
 » rendent toujours le chemin long ,  
 » quelque court qu'il puisse être. « Ce  
 font-là de ces morceaux antiques dont  
 la naïve délicatesse ne paroïssoit pas  
 aux Grecs , indigne de la Tragédie.  
 Hé , pourquoi le seroient-ils ? seroit-  
 ce parce que parmi les Latins , Té-  
 rence a été le premier à les faire entrer  
 dans ses Comédies , & que Seneque n'a  
 point eû le goût de les enchasser dans  
 le Tragique ?

Le Garde , pressé de parler , & rassuré  
 par le Roi qui lui promet de le renvoyer  
 sans danger , déclare enfin qu'on a rendu  
 quelques honneurs au corps de Polyni-  
 ce , c'est-à-dire , qu'on a répandu du sa-  
 ble à l'entour , & qu'on l'a arrosé de li-  
 bations mortuaires. Il proteste qu'aucun  
 des Gardes ne s'en est apperçu , & qu'on  
 n'a trouvé nul vestige qui pût faire con-  
 noître l'auteur , de sorte qu'ils ont pris  
 d'abord cela pour un prodige ; que ce-  
 pendant ils s'accusoient les uns les au-  
 tres jusqu'à en venir presque aux mains :  
 » Que tous du reste étoient prêts de  
 » s'exposer à manier le fer brûlant , & à  
 » soutenir l'épreuve du feu en marchant  
 » à travers les flammes pour montrer

» leur innocence. « Ce sont les termes de Sophocle ; qu'enfin un d'eux les avoit déterminés par son autorité à tirer au fort pour décider qui iroit porter cette nouvelle au Roi.

Le Chœur ajoûte qu'il penche à croire que c'est-là un ouvrage des Dieux. Mais Créon, en Roi irrité, le reprend aigrement de cette pensée. » Quoi, les » Dieux honoreroient eux-mêmes du » tombeau, un perfide qui venoit la tor- » che à la main embraser leurs Temples » & braver leurs loix ! « Il attribue donc cet attentat à quelques mutins, qui, à prix d'argent, auront acheté des ministres de leur rébelle pitié pour contrevenir à la loi. Il soupçonne les Gardes, & il jure de les perdre tous s'ils ne trouvent le coupable. Le Garde se retire heureux d'en être quitte, & jurant de son côté de ne revenir plus.

L'Intermède du Chœur est une morale sur l'adresse extrême de l'homme, qui tourne ou au bien ou au mal, le génie inventif qu'il a reçu des Dieux, mais qui ne sçait point l'art de se dérober à la mort. Cette morale tombe sur le prétendu coupable qui a eu l'adresse de rendre les derniers devoirs à Polynice, malgré l'attention des Gardes, sans pou-

voir toutefois éviter le supplice qui l'attend. En effet, le Chœur voit aussi-tôt arriver Antigone qu'on a surprise auprès du cadavre.

A C T E I I.

Le même Garde qui a paru dans le premier Acte, revient malgré ses sermens dont il se croit dégagé par la foi publique, & il amène lui-même Antigone pour se justifier aux yeux du Roi. La Princesse, sans redouter le pouvoir du Tyran, convient de tout ce que dit le Garde, qui l'a trouvée inhumant Polynice. Elle ose même en faire gloire. Rotrou rend bien la pensée de Sophocle en deux vers.

CREON. Vous faisiez donc vertu de transgresser mes loix ?

ANTIG. Ou, pour servir les Dieux qui sont plus que les Rois.

Roi  
TROU-  
Antig.  
Act. IV.  
Sc. III.

» Ce n'est point Jupiter, dit-elle, ni la  
» Justice qui ont dicté votre arrêt : & je  
» n'ai pas cru qu'une loi humaine eût  
» assez de force pour engager les hom-  
» mes à violer les divines loix, ces loix  
» qui, sans être écrites, sont immuables,  
» & d'une origine si reculée, qu'on l'i-

» ignore. « Le reste de son discours sur la piété fraternelle & sur le mépris de la mort, est de la même force. Ce qui étonne, c'est que le Chœur, dont le devoir, comme dit Horace, est de relever la vertu, n'ose approuver la fermeté d'Antigone, sans doute de peur de déplaire à Créon. Ce Roi, enflammé de courroux, jure qu'il la fera mourir elle & sa sœur, qu'il soupçonne d'avoir part au crime. Il ne peut sur-tout pardonner à Antigone cet air de grandeur & de fierté noble qui lui fait braver la tyrannie. A entendre Créon elle est la seule qui trouve son action belle & honorable. Mais elle répond en montrant les Vieillards, que c'est la crainte seule qui enchaîne leur langue, & qui leur fait cacher leurs vrais sentimens.

Sur ces entrefaites, Ismène éplorée vient prendre part au malheur de sa sœur. Créon lui demande avec hauteur si elle s'avoue coupable comme Antigone. » Oui, répond Ismène, je me déclare » complice ; l'action est trop belle pour » la défavouer. « Cette Scène est un beau combat de générosité. Ismène oublie ses frayeurs pour se feindre criminelle, & s'exposer à la mort. Antigone de son côté ne veut pas lui céder la gloire



du crime & du supplice. » Vous ne l'avez pas même voulu, dit-elle. Ah, répoud l'autre, je ne rougis point de votre malheur, & je veux m'associer à vos dangers. «

ANTIG. Les Dieux sçavent qui de nous a fait le crime, & je ne reconnois point pour amis ceux qui n'aiment que de paroles.

ISMÉNE. Ah, ma sœur, ne me faites pas l'affront de m'empêcher de mourir avec vous; souffrez que j'appaise du moins par mon sang les Mânes d'un frere négligé.

ANTIG. Non : laissez-moi le crime & le châtiment.

ISMÉNE. Hé, que deviendrai-je sans vous ?

ANTIG. Demandez-le à Créon, puisque vous avez la foiblesse de dépendre de lui.

ISMÉNE. Ah, ma sœur, vous m'accablez.

ANTIG. Je vous plains; mais votre lâcheté mérite bien cette peine.

ISMÉNE. Hé, que puis-je faire de plus, que de m'offrir à mourir avec vous ?

ANTIG. Vivez ! je ne vous envie point ce bonheur.

ISMÉNE. Malheureuse, je vivois,  
& vous mourez!

ANTIG. C'est le partage que nous  
avons choisi l'une & l'autre; vous la  
vie, moi la mort.

ISMÉNE. Je vous l'avois prédit.

ANTIG. Votre prudence doit plaire  
en cette Cour; & ma fermeté cherche  
aux enfers des approbateurs.

ISMÉNE. Le crime nous est commun.

ANTIG. Non, encore une fois, vivez.  
Pour moi depuis long-tems j'ai consacré  
ma vie à la gloire d'honorer ce que j'ai  
de plus cher.

Cette générosité mutuelle va dans An-  
tigone jusqu'à la fierté; dans Ismène,  
c'est compassion, c'est tendresse pour sa  
sœur, qu'elle ne peut se résoudre d'a-  
bandonner. » Quoi, dit-elle, au Tyran,  
» ferez vous mourir l'épouse destinée à  
» votre fils? « C'est qu'en effet Hémon  
aimoit Antigone. Créon sacrifie ce ten-  
dre intérêt à sa politique & à sa fureur;  
& voilà le seul bien que regrette Anti-  
gone. Il lui échappe un soupir vers Hé-  
mon, ou plutôt elle le plaint d'avoir un  
pere si dénaturé. Le Tyran outré, pa-  
roît déterminé à faire mourir Antigone,  
& fait garder à vûe l'une & l'autre sœur.  
Rorrou a présenté le même combat d'a-

mitié entr'elles , & de plus il en fait naître un autre tout semblable entre Antigone & la femme de Polynice : car il suppose que ce Prince avoit amené avec lui son épouse dans l'espérance de s'emparer de Thèbes & d'y régner.

Les Vieillards tirent de tout ceci une moralité générale sur les misères attachées à la condition humaine , & particulièrement sur les infortunes qui accablent la maison d'Oedipe. Il y a entr'autres une belle Strophe sur le suprême pouvoir de Jupiter que rien ne peut arrêter , pas même l'éternité ; & sur ses lumieres qui s'étendent à l'avenir comme au passé. Dans un autre , on voit l'application d'un mot dit par un Sage ; à sçavoir , que le mal même se revêt de l'apparence du bien aux yeux de celui que le destin pousse à sa perte : c'est du prétendu crime d'Antigone que le Chœur veut parler.

### A C T E I I I.

Hémon , la douleur peinte sur le visage , vient trouver le Roi son pere au sujet de la triste nouvelle qu'il a apprise : il lui parle d'abord avec tout le respect possible , & toute la modération d'un

filz, jusqu'à paroître négliger les intérêts de l'amant. Car il proteste qu'il est prêt de redresser ses inclinations sur celles d'un pere, s'il juge ses vûes plus droites, & qu'il n'est point d'amour si cher qu'il ne lui sacrifie. C'est ici que Créon l'arrête en lui répondant qu'il ne peut faire mieux que de soumettre ses plus tendres sentimens aux volontés paternelles : & pour lui faire goûter une maxime si dure, il exagere le crime d'Antigone comme une défobéissance pernicieuse à un Etat, & il releve la nécessité où se trouve un Roi de donner des exemples de sévérité qui contiennent le peuple dans le devoir.

Mais dans toutes ses maximes, si belles en apparence, il paroît que l'homme parle plus que le Roi. Il ne peut dévorer l'affront d'avoir été bravé par une jeune Princesse. La Scène de Diego & de Rodrigue dans le Cid, a beaucoup de rapport à celle-ci. Diégo dit, comme Créon :

Nous n'avons qu'un honneur : il est tant de  
maîtresses, &c.

Rotrou termine le discours de Créon par une Sentence qui n'est pas tout-à-fait

celle de Sophocle, mais qui en suit naturellement.

Sur les desseins des Rois, comme sur ceux  
des Dieux,  
De fidèles sujets doivent fermer les yeux ;  
Et soumettant leur sens au pouvoir des  
Couronnes,  
Quelles que soient les loix, croire qu'elles  
sont bonnes.

Le Chœur approuve le discours de Créon. C'est encore une flatterie. Aussi appuyera-t-il, quoique timidement, la réponse d'Hémon, dont voici la substance. » Mon pere, la prudence est un don » des Dieux, & le plus grand, sans dou- » te, qu'ils ayent départi aux hommes. » Il ne m'appartient pas de contredire » les décisions d'un pere, & il se trou- » vera assez de Courtisans pour les ap- » prouver en sa présence. Mais il est du » devoir d'un fils de vous déclarer les » sentimens intimes du peuple. Le res- » pect les déguise, & la flatterie seule » est le langage qu'on ose parler à votre » Cour. Toutefois j'entends les bruits » secrets, & je ne puis vous céler que » tout Thèbes pleure Antigone, comme » digne d'un tout autre sort que celui

» où elle se voit condamnée. Quoi , di-  
 » sent les Thébains , une Princesse qui a  
 » porté la piété jusqu'à exposer sa vie  
 » pour procurer à un frere le seul bien  
 » qu'il pût attendre des mortels , ne mé-  
 » ritoit-elle pas plutôt une Couronne  
 » qu'un supplice ? ô mon pere ! rien ne  
 » m'est plus cher que votre conservation  
 » & celle de l'Etat ; & qu'y a-t-il de  
 » plus désirable pour des fils que la  
 » gloire d'un pere , & pour un pere que  
 » celle de ses fils ? au nom de cet amour  
 » mutuel , daignez ne pas donner dans  
 » le préjugé trop ordinaire , qu'un Roi  
 » soit à couvert de l'erreur. « Cette mo-  
 » rale est poussée assez loin à la maniere  
 » des Grecs. Il finit en priant son pere de  
 » laisser fléchir son cœur & de donner lieu  
 » à de plus doux sentimens. Tout ce dis-  
 » cours est noblement traduit dans Rotrou.  
 En voici quelques vers :

Jamais la Vérité , cette fille timide ,  
 Pour entrer chez les Rois ne trouve qui la  
 guide :  
 Au lieu que le Mensonge a mille Partisans ,  
 Et vous est présenté par tous vos Courtisans.

Le Roi , irrité de voir un fils assez hardi  
 pour reprendre son pere & son Roi , le

traite en esclave plutôt qu'en sujet & en fils. La contestation se ranime par plusieurs vers ferrés & dialogués d'une façon digne de Sophocle, & que je donneroïis de la maniere de Rotrou, si elle n'étoit un peu trop passée. La modération du fils se tourne en fermeté, & le courroux du pere, en fureur. Celui-ci ordonne qu'on amène Antigone pour la faire expirer aux yeux d'Hémon. Hémon se retire, tout hors de lui-même, après ces beaux vers que j'emprunte du Poëte François, imitateur de Sophocle :

Ce ne sera jamais, au moins en ma présence;  
 Que l'on accomplira cette injuste Sentence;  
 Faites à vos flatteurs autoriser vos loix,  
 Et voyez votre fils pour la dernière fois.

Créon, pour ôter à son fils toute occasion de remuer, veut hâter sa vengeance. Il excepte Ismène du supplice; mais il condamne Antigone à être enfermée toute vive dans une grotte, avec un morceau de pain, pour empêcher, dit-il, que la peine de sa mort ne retombe sur Thèbes. Telle étoit la superstition payenne, qui trouvoit le secret de se venger sans crime. Car c'étoit une impiété de faire mourir quelqu'un par la faim; &

pour sauver le reproche que son Ombre auroit pû faire à sa terre natale de l'avoir englouti pour se dispenser de le nourrir, on donnoit une légère nourriture à ceux qu'on enfermoit vivans dans le sein de la terre. Créon termine la Scène par une dérision très-impie. » Antigone, » dit-il, obtiendra de Pluton, le seul des » Dieux qu'elle honore, le privilège de » ne pas mourir : ou bien, elle apprendra » combien il lui sert de peu d'honorer » les Divinités infernales. «

Pour contraster à ces mouvemens de Théâtre, les deux Scènes suivantes sont pleines de tendresse. Les Vieillards font d'abord leurs réflexions sur la force de l'amour, au sujet de celui d'Hémon. Ils commencent ainsi : » Amour, Dieu in- » vincible, tu renverfes les plus brillan- » tes fortunes, quoique tu ne réside que » sur les joues d'une fragile beauté. Ton » empire s'étend sur les mers, dans les » bois, sur les mortels & sur les Dieux. » Nul d'eux ne peut éviter tes traits. » mais ils portent la fureur dans les » cœurs. Tu précipites même les justes » dans le crime : & c'est toi qui viens » d'exciter une nouvelle tempête dans » la maison d'Oedipe. « Le Chœur ne sçauroit toutefois refuser des larmes au destin



destin d'Antigone, dont le lit nuptial va être, dit-il, un tombeau.

Antigone fait avec le Chœur la seconde Scène. Ce sont ses dernières plaintes qu'elle vient faire à la manière des Anciens, & que les Latins appelloient *novissima verba*. On en a vû de pareilles dans l'Iphigénie en Aulide. \* Rien de plus touchant que ces morceaux chez tous les Poëtes de la Grèce, où ces plaintes étoient essentiellement en usage.

ANTIG. Citoyens de Thèbes, jetez les yeux sur une Princesse déplorable qui fut la dernière route où aboutissent les mortels, & qui voit le Soleil pour ne le plus revoir. La nuit éternelle qui entraîne tout, me conduit toute vive aux bords de l'Achéron. C'est-là l'hymen qui m'est préparé. Car, hélas, son flambeau ne s'est point allumé pour moi, & les Temples n'ont point retenti du chant nuptial.

Elle se compare à Niobe qui fut changée en rocher de marbre. Le Chœur la loue plus qu'il ne la console : & c'est sur cela qu'elle atteste ainsi le peuple. » O » Thèbes, ô Citoyens, ô sources de

---

\* *Iphigénie en Aulide. Acte V. première Partie de ce Livre.*

» Dircé, & vous, forêts voisines, foyez  
 » témoins de la loi barbare qui me pré-  
 » cipite, dirai-je, dans une prison, ou  
 » dans un tombeau, parmi les morts  
 » ou les vivans, ou plutôt hors du com-  
 » merce des uns & des autres, sans être  
 » pleurée par ceux qui me font le plus  
 » chers.

Sur une parole du Chœur qui lui rappelle le souvenir d'Oedipe dont les malheurs retombent sur elle, Antigone s'écrie encore. » Quelle playe aigrissez-  
 » vous, cruels, en me remettant sous  
 » les yeux le Destin des Labdacides. O  
 » Furies, spectatrices de l'hymen de  
 » ma mere ! ô affreux hymen ! de quel  
 » sang suis-je issue, & à quel sort étois-  
 » je réservée ! frere malheureux, deve-  
 » nu époux sous d'horribles auspices,  
 » c'est vous, qui, tout mort que vous  
 » êtes, m'entraînez toute vivante au  
 » tombeau.

Voilà une légère idée des derniers adieux d'Antigone, assez semblables, comme on peut le conjecturer, aux pleurs que versa la fille de Jephté, \* quand elle alla sur les montagnes pleu-

---

\* *Au Livre des Juges, chap. 11. v. 34. & suivans.*

rer sa virginité avant que d'être sacrifiée, soit que ce sacrifice fût réel ou mystérieux. Il ne faut donc pas faire un crime à Sophocle, comme s'il démentoit en ceci le caractère de fermeté qu'il a donné à Antigone. Car courir à la mort sans avoir la moindre impression de sensibilité, c'est plutôt brutalité qu'héroïsme. On voit souvent des misérables qui se rient du supplice, non qu'ils surmontent l'horreur naturelle de la mort; mais parce qu'en effet leur esprit très-borné, & leur cœur enyvré du crime, les ont rendus incapables de sentir ou d'appercevoir le prix de la vie, sur-tout dans la chaleur d'un combat. Mais s'exposer de sang froid à mourir, & sentir toutefois le prix de son sacrifice, voilà l'héroïsme. Les plaintes que fait Antigone après cet effort, sont les derniers soupirs de la nature, qui, loin d'étouffer la générosité, lui donnent au contraire un nouveau relief.

Créon finit ce Spectacle si touchant par un trait inoui de tyrannie. Il trouve mauvais que la Princesse prolonge plus long-tems ses plaintes, & il donne ordre qu'on la conduise à l'autre, en protestant que ni lui, ni les Thébains,

ne seront fouillés par ce nouveau genre de mort.

» O Sépulchre, s'écrie Antigone, ô  
 » Caverne, ô Lit nuptial, tu feras donc  
 » ma demeure éternelle. Je vais retrou-  
 » ver les miens aux enfers. Proserpine  
 » les a presque tous enlevés. \* *De ce*  
 » *sang déplorable je mourrai la dernière*  
 » *& la plus misérable.* » C'est mot pour  
 mot le sens de Sophocle qui a passé  
 dans ce vers de Racine, sans que peut-  
 être Racine s'en soit apperçu, tant la  
 pensée est naturelle, & tant il avoit  
 l'esprit nourri des tours de Sophocle &  
 d'Euripide. Antigone continue : » Obli-  
 » gée de périr à la fleur de l'âge, je me  
 » console dans l'espérance que ma présence  
 » sera précieuse à Oedipe, à Jocaste,  
 » & sur-tout à mon frere. Chers morts,  
 » c'est à ces mains que vous devez les  
 » honneurs funébres que vous avez re-  
 » çus. Et toi, Polyuce, tu sçais que  
 » mon trépas est le prix de ma tendresse  
 » pour toi. Mais enfin mon cœur est  
 » satisfait, & mon crime m'est glo-  
 » rieux. Les cœurs généreux me ren-  
 » dront cette justice. Si j'eusse été mere,  
 » & qu'il m'eût fallu rendre les der-

---

\* *Phèdre de RACINE, Acte I. Scène III.*

» niens devoirs à un époux au prix de  
 » ma vie , je n'aurois pas bravé une loi  
 » publique. » C'est que la tendresse pour  
 ses enfans auroit dû l'emporter sur les  
 honneurs dûs à un époux mort. Aussi  
 apporte-t-elle pour raison de cette  
 différence entre un mari & un frere ,  
 qu'elle auroit pu trouver un autre mari ;  
 mais qu'Oedipe & Jocaste étant morts ,  
 elle n'a plus d'autre frere à espérer. J'ai  
 appréhendé que ce sentiment , tout  
 épuré qu'il est , ne parût risible en no-  
 tre langue , & contraire à la véritable  
 idée de Sophocle ; car ce Poète prétend  
 rendre Antigone plus aimable en la  
 rendant innocente , & en la lavant du  
 soupçon d'avoir voulu couvrir du voile  
 de la piété , un attentat sur les loix.  
 » C'est donc pour un devoir si juste ,  
 » continue-t-elle , que Créon me con-  
 » damne à périr abandonnée de ceux  
 » mêmes qui me devoient du moins le  
 » tribut de leurs larmes. Grands Dieux ,  
 » quelle de vos loix ai-je donc violée ?  
 » mais pourquoi tourner mes regards  
 » vers les Dieux ? quel secours puis-je  
 » en attendre ? c'est ma piété même qui  
 » m'attire le supplice destiné aux im-  
 » pies. Que dis-je ? si ma mort est un  
 » arrêt du Ciel , j'y souscris ; si j'ai

» péché, je pardonne, & je me sou-  
 » mets à la peine. Mais, si la loi est  
 » injuste, puissent ceux qui l'ont por-  
 » tée, éprouver tous les maux dont ils  
 » m'accablent aujourd'hui.

Créon presse les Gardes, & cette Scène se tourne insensiblement en Inter-mède. Car Antigone part en protestant contre l'injustice, & en reprochant aux Thébains leur dureré à la vûe d'une Princesse si indignement traitée. Les Vieillards ne répondent qu'en alléguant quelques exemples de pareilles infortunes, tel que celui de Danaé & d'Orphée, qui périrent malheureusement, quoique issus d'un sang illustre, tant le Destin est insurmontable : c'est par la crainte du Tyran, qu'ils rejettent sur le Destin une mort qu'ils sçavent être l'effet de la tyrannie. Mais il falloit bien peindre au naturel les Cours des Rois, pour frapper les Athéniens par le retour délicat qu'ils faisoient sur leur liberté.

#### A C T E I V.

Tirésias arrive conduit par un domestique, & la Scène est exactement telle que l'a rendue le vieux Poëte que j'ai déjà cité. J'en mettrai ici le commen-

cément sans appréhender que la naïveté de ses expressions ne dégrade la simplicité du Dialogue Grec.

**TIRES.** La lumière d'un seul fert à deux que nous sommes :

C'est aux hommes aussi de conduire les hommes.

**CREON.** Que nous apprendrez - vous , bon Vieillard , qui sans yeux  
Lisez si clairement dans les secrets des Dieux ?

**TIRES.** Un avis qui regarde , & vous & votre Empire :

Mais pesez mûrement ce que je vais vous dire.

**CREON.** J'ai toujours obéi ; vous , toujours ordonné.

**TIRES.** C'est l'unique secret qui vous a couronné.

**CREON.** Aussi vous consulté-je en tout ce qui me touche ,

Assuré que les Dieux parlent par votre bouche.

**TIRES.** Sur-tout pour votre bien croyez-moi désormais :

Car le besoin en presse , ou ne pressa jamais.

**CREON.** O Dieux , quelle frayeur m'excite ce langage !

TIRES. Bien moindre que ne doit ce funeste  
préface.

Ici Tiréſias raconte ce qui eſt arrivé , à ſçavoir un combat ſanglant d'oifeaux , le peu de ſuccès des ſacrifices , & choſes pareilles de funeſte augure. Il conclut que Thèbes eſt menacée de nouveaux malheurs à cauſe de l'opiniâreté & de la barbarie de Créon envers Antigone & Polynice.

Créon ſ'enflamme de colère , & taxe nettement le Devin d'avoir rendu ſa voix vénale. Tiréſias de ſon côté ſe venge de cette injulte par cet oracle terrible. . .

« Sçachez , dit-il à Créon , qu'avant le  
» tour du Soleil la mort d'un de vos fils  
» vengera Polynice & Antigone , l'une  
» cruellement enfermée dans un tom-  
» beau , & l'autre injuſtement privé de  
» l'honneur du ſépulchre. Trifte effet  
» de votre violence , & d'une impiété  
» que les Dieux déteſtent ! déjà les Fu-  
» ries vengerèſſes des devoirs violés ,  
» ſont prêtes à vous tourmenter , & à  
» vous précipiter dans les mêmes maux.  
» Jugez à préſent ſi c'eſt l'intérêt qui me  
» délie la langue. Je prévois plus encore.  
» Votre Cour retentira bientôt de cris  
» & de heurlemens. Vous verrez s'éle-



» ver contre vous toutes les Villes où les  
 » cendres des morts auront été violées.  
 » Voilà les traits inévitables que mon in-  
 » dignation vous lance. Allons, enfant,  
 » conduis-moi hors de ce Palais. »

Il se retire : le Chœur est effrayé de ses menaces, & Créon encore plus. Mais il lui paroît dur d'être contraint à se relâcher. Il demande conseil : la crainte l'emportant alors sur la flatterie, on lui conseille de ne pas balancer de délivrer promptement Antigone, & d'inhumer Polynice. Il se rend, quoiqu'avec peine : il donne même ses ordres, & se retire pour les faire exécuter.

L'Intermède du Chœur consiste dans une hymne à Bacchus, Dieu tutélaire de Thèbes, pour l'apaiser & l'engager à écarter les maux prédits par Tiréias.

## A C T E V.

Un Officier du Palais commence le dénouement par la manière effrayante dont il annonce au Chœur que la brillante fortune de Créon s'est éclipfée. Il s'explique à mesure que les Vieillards l'interrogent, & il dit enfin, sans détour, qu'Hémon s'est tué sur le corps d'Antigone, qui avoit fini son destin. L'Orateur

cle ne s'est trouvé que trop véritable. C'est la réflexion du Chœur : mais l'effet de cet Oracle n'est-il point un peu trop prompt ? Tiréfiàs peut-il avoir le mérite d'une prédiction qui s'accomplissoit , ou du moins qui devoit s'accomplir presque dans le tems qu'il la prononçoit ? Créon de son côté a-t-il été prudent de n'avoir pas prévû ce malheur , ni donné des Gardes à son fils , comme il en avoit donné aux deux Princesses ? quoi qu'il en soit , Euridice , femme de Créon , consternée des bruits qu'elle a entendus en sortant pour aller au Temple , veut sçavoir des Thébains ce qui en est.

L'Officier commence son récit en disant à la Reine qu'il ne flattera point ses douleurs , & qu'il va l'accabler. Puis il raconte comment Créon, pressé d'un repentir tardif, s'occupoit à rendre les derniers devoirs aux tristes restes du corps de Polynice , & se hâtoit ensuite d'aller vers la Grotte , qu'on avoit ouverte pour en retirer Antigone , lorsqu'il a entendu une voix dont les cris devenus plus sensibles à mesure qu'il approchoit , lui ont fait reconnoître son fils. « Ah , s'est-il , » écrié , c'est mon fils que j'entends. » Courez , volez , entrez dans la Grotte : » rassurez-moi sur ce funeste doute. Nous

» pénétrons dans l'autre. Mais quel af-  
 » freux spectacle au fonds de ce tom-  
 » beau ! nous voyons Antigone attachée  
 » à un nœud fatal qu'elle avoit formé  
 » de ses voiles. Hémon la tenoit em-  
 » brassée , & pouffoit des cris lamenta-  
 » bles sur la mort de son amante , sur la  
 » barbarie de son pere , & sur un si cruel  
 » hymenée. Le Roi arrive , le voit , &  
 » lui crie : Malheureux, que vas-tu faire ?  
 » quel est ton dessein ? quelle fatalité  
 » t'entraîne à ta perte ? fors , mon fils ,  
 » fors de ce tombeau : c'est ton pere qui  
 » t'en conjure. Mais Hémon , lui jettant  
 » un regard terrible , dédaigne ses prie-  
 » res ; pour toute réponse , il tire son  
 » épée , & s'avance. Le Roi fuit ; Hé-  
 » mon tourne tout son courroux sur lui-  
 » même , se perce , & embrassant Anti-  
 » gone il rend entre ses bras un torrent  
 » de sang avec la vie. Ainsi l'amant &  
 » l'amante ont-ils été réunis sous les aus-  
 » pices de Pluton ; exemple terrible des  
 » suites funestes que traîne après soi l'in-  
 » juste courroux des Rois. »

Après ce récit Euridice , mere d'Hé-  
 mon , s'en va sans rien répondre. C'est  
 une adresse de l'avoir fait ainsi disparoi-  
 tre par une Scène muette. Une douleur  
 plus éloquente dans une mere l'auroit

été moins , & n'eût pas assez préparé l'événement qu'on verra. Le Chœur & l'Officier soupçonnent d'abord quelque chose du dessein de la Reine. Ils craignent pour ses jours ; puis ils se rassurent : enfin ils se déterminent à la suivre, sans lui donner presque le tems de se renfermer. Mais les Vieillards rencontrent Créon , dont la vûe & le désespoir les arrêtent. Ce malheureux pere tient le cadavre de son fils , & s'écrie en paroissant. « Insensé , qu'ai-je fait ? impitoyable sévérité où m'as-tu réduit ? ô » Thébains , vous voyez mon fils égorgé. Arrêt barbare ! ô mon fils , c'est moi qui t'ai sacrifié avec ton épouse. » Il reconnoît qu'il s'est repenti trop tard , repentir inutile qui le déchire. Il fait encore quelques plaintes semblables , lorsqu'un esclave l'interrompt pour lui donner un autre sujet de larmes.

CRÉON. Hé , que puis-je voir de plus affreux ?

L'ESCLAVE. La mort de la Reine. Elle vient de se percer.

CREON. O Pluton , ô Enfers , quel charme goûtez-vous à tourmenter un malheureux ? Que dis-tu ? que viens-tu m'apprendre ? ah ! viens-tu accabler un mort ? je le suis. Parle : que m'annonces-

tu ? quoi ? qu'Euridice s'est immolée ?

L'ESCL. Vous pouvez le voir de vos yeux. La voici : (*il la montre dans le fonds du Théâtre.*)

CRÉON. Ah, falloit-il me réserver cet horrible spectacle ? quel sort m'attend encore ? je tiens le corps d'un fils, & je vois celui de sa mere ! ô mon fils ! ô chère épouse !

L'ESCL. C'est vers cet autel qu'elle vient de se frapper, après avoir pleuré son premier époux Mégarée, & le triste hymen de son fils Hémon. Pour vous, elle vous accable d'imprécations comme un parricide.

CRÉON. Tout mon sang se glace. Amis, que ne me percez-vous ? (*Il n'a point d'épée : les Grecs n'en portoient pas chez eux.*) quel déluge de maux a fondu sur moi !

L'ESCL. A en croire la Reine, vous êtes seul la source de tous ces maux.

CRÉON. Comment a-t-elle péri ?

L'ESCL. Par le poignard qu'elle a plongé dans son sein dès qu'elle a sçu la mort de son fils.

CRÉON. Ah, barbare, j'en suis la cause unique. C'est moi, chère Euridice ; oui, c'est moi qui t'ai immolée. Je me ferai justice. Allons, amis, exterminiez-moi,

conduisez-moi à la mort. Je ne suis qu'une ombre & qu'un Fantôme.

Ensuite de quelques autres sentimens qui expriment son désespoir, il se retire : & le Chœur finit par une Sentence , à sçavoir que la modération & le respect rendu aux Dieux sont les principaux appuis de la félicité des Rois , & qu'un repentir tardif , fruit des grands crimes, est le dernier supplice dont le Ciel punit leur orgueil. C'est en effet le but de cette Tragédie. Créon , enyvéré du pouvoir suprême qu'il avoit repris pour la seconde fois , après la mort des deux fils d'Oedipe , en abuse dès les premiers jours jusqu'à manquer de respect aux Divinités infernales , & d'humanité pour ses proches. Le châtiment qu'il en reçoit l'instruit & le rend sage : mais inutilement & trop tard.

L'on ne sçauroit nier que cette Pièce ne soit tout-à-fait bien conduite , & que malgré sa grande simplicité , la terreur & la pitié n'y soient portées à leur comble. Les incidens naissent les uns des autres , & tout marche au but sans paroître gêné. Il peut y avoir seulement quelque défaut dans la trop grande sécurité de Créon, qui reçoit les derniers adieux de son fils sans songer à le faire arrêter.

Il faut toutefois considérer que Créon est tellement enflammé de colère, qu'il est assez naturel qu'en cet état il ne soupçonne pas son fils de porter l'amour jusqu'au désespoir. D'ailleurs ce vieux politique, semblable à l'Acomat de Racine dans Bajazet, connoît peu & sent peu l'amour. Il pouvoit donc dire à-peu-près comme Acomat après l'événement :

Ah, de tant de conseils, événement sinistre !

Prince aveugle, ou plutôt trop aveugle Ministre,

Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains  
Chargé d'ans & d'honneurs confié tes des-  
seins,

Et laissé d'un Visir la fortune flottante,  
Suivre de ces amans la conduite impru-  
dente.

Après tout, cette faute de Créon, si l'on veut que ç'en soit une, produit un dénouement magnifique, en nous faisant voir d'un côté Hémon expirant près d'Antigone, & de l'autre une mere qui ne peut survivre un moment à son fils ; sans parler de la situation où ces rudes châtimens du Ciel, redoublés coup-sur-coup, mettent l'infortuné Créon, qui,

malgré son crime, devient un objet de compassion, quand on le voit puni comme époux, comme pere, & comme Roi.

Il ne seroit pas juste de passer sous silence l'Antigone de Rotrou, dont on a déjà vû quelques morceaux. Il n'a pas fait, comme les Italiens, de simples traductions des Pièces anciennes qu'il a touchées. Mais il les a tournées à sa façon, en ne perdant rien des Scènes essentielles. Le malheur est que de son tems on ignoroit l'art des règles, ou, ce qui est la même chose, les délicatesses de la vraisemblance. En maniant ce sujet, par exemple, il appréhenda de manquer de matiere. Dans cette crainte, au lieu de commencer son action au point où la commence Sophocle, c'est-à-dire, après la Thébaïde, ou la mort mutuelle d'Étéocle & de Polynice, il crut devoir fondre deux Tragédies ensemble, ce qui pèche contre l'unité du sujet.

Il n'a pas moins péché contre l'unité de lieu & de tems, chose où l'on ne prenoit pas garde de si près au siècle passé : mais cela même lui a donné lieu d'établir de très-belles Scènes. Sa premiere Partie ou sa Thébaïde s'étend depuis le commencement jusqu'à la troisième



Scène de l'Acte III. Nous en parlerons dans son lieu au sujet des Tragédies d'Euripide, de Seneque & de Racine sur le même fonds. Disons seulement un mot de la seconde Partie dont il s'agit ici. C'est proprement l'Antigone d'après Sophocle. Mais tout ce que Sophocle met en récit par la nécessité du lieu, Rotrou le met en spectacle. Ainsi toute la narration Grecque sur la mort d'Antigone, d'Hémon & d'Euridice, se tourne en action chez le Poète François. Mais aussi il faut passer d'un plein faut du Palais dans le rocher. Alors on y voit agir Hémon & le Roi son pere; ce qui fait des Scènes plus animées, plus vives & plus brillantes. L'amour, la rage, & le désespoir, tout y parle éloquemment & avec beaucoup de dignité. Chaque Acteur y soutient son caractère, excepté Ismène qui finit très-mal la Pièce par ces deux vers.

Lâche ne puis-je donc faire un dernier effort !

Mourrai-je mille fois par la peur d'une mort ?

Rotrou, après Sophocle, n'avoit représenté Ismène que prudente & généreuse

sur tout , puisqu'elle avoit voulu partager le crime & le supplice de sa sœur. Pourquoi la dégrader tout-à-coup par un seul trait à la fin de la Tragédie ? qu'avoit affaire ici cette Princesse ? Sophocle s'est bien gardé de l'y introduire. Créon l'avoit fait arrêter , & l'avoit dérobée à la rigueur de la loi : cela suffisoit. En ceci , & dans les autres imitations de Rotrou , l'on ne sçauroit trop s'étonner que ce Poëte qui constamment étoit un grand génie , & qui connoissoit les Anciens jusqu'à les entendre & les rendre à la lettre , n'ait pas voulu faire attention au plus essentiel , je veux dire , au bon sens exquis de ces mêmes Anciens , qui portoient l'amour de la vraisemblance au point de lui sacrifier tout ce que leur génie auroit pû leur dicter de beau hors de sa place.

Rotrou redoutoit sur-tout , comme on le fait encore de nos jours , cette extrême simplicité qui se contentoit de peu de matiere. En faut-il donc davantage pour le Tragique , que pour l'épique , qui en demande peu , suivant l'excellente remarque de Despreaux ? \* la raison est égale de part & d'autre ; c'est

---

\* *Préface du Lutrin.*

que la vraisemblance est alors mieux gardée ; que l'esprit du Spectateur est moins partagé ; que les sentimens tendent plus directement & de suite au même but ; que les passions sont conduites d'un plus grand air sans interruption ; & qu'enfin tout ce qu'on peut ajoûter au-delà, loin d'embellir l'action ne fait que la charger & la confondre. En effet , que dire de l'Antigone de Rotrou , & à proportion de toutes les Pièces Epifodiques , sinon que c'est une grande & vaste histoire de plusieurs faits qui passent successivement sous les yeux, sans qu'aucun d'eux y fasse une impression durable , à cause de leur multiplicité & de leur peu de liaison ? à la vérité c'est un choix de belles Scènes : mais ces Scènes , avec toute leur beauté , ne forment point un tout qui soit beau ou touchant , à force d'être trop l'un & l'autre , s'il est permis de parler ainsi. La Tragédie de Sophocle , toute simple qu'elle est , laissa une profonde impression dans les cœurs sur le Théâtre d'Athènes. Elle fut représentée trente-deux fois ; \* & l'estime qu'on en fit valut à son Auteur la Préfecture de Samos.

---

\* ARISTOPHANE *le Grammairien.*

---

ŒDIPE A COLONE,  
TRAGÉDIE  
DE SOPHOCLE.

SI l'on en croit Cicéron & Valere Maxime, Sophocle composa cette Pièce âgé de près de cent ans : & toutefois elle suffiroit seule pour lui donner le premier rang parmi les Poètes Tragiques. L'on n'en jugera pas tout-à-fait, comme eux, de nos jours, à moins que l'on n'entre dans les intérêts des Athéniens, à qui ce Poëme devoit être infiniment agréable, parce que le Poëte établit chez eux le tombeau d'Oedipe, monument glorieux & politique, \* qui ren-

---

\* Long-tems après la composition de cet Ouvrage, j'ai lû les sçavantes Remarques de M l'Abbé SALLIER, sur l'Oedipe à Colone, (Tom. VI. des Mem. de Littérature, p. 385.) Je me trouve flatté de m'être rencontré avec lui dans la créance que cette Pièce est du genre de celles qui étoient allégoriques, & dont les Spectateurs voyoient les rapports aux affaires du tems. Mais j'avoue que l'incertitude de la

doit les Athéniens formidables aux Thébains. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit à ce sujet, ni le trait du Sénat d'Athènes à l'occasion de cette Pièce. \*

Oedipe à Colone est la suite du premier Oedipe qu'on a vû. † Ce Roi aveugle, exilé de son pays, & contraint d'errer de contrée en contrée, alla par hazard vers Athènes, & s'arrêta à un lieu nommé Colone, près du Temple des Euménides. Là, il se ressouvint d'un Oracle que lui avoit donné Apollon, à sçavoir qu'il y mourroit, & que son tombeau seroit un préage de victoire pour le peuple d'Athènes sur tous ses ennemis, particulièrement sur les Thébains s'ils osoient l'attaquer. Sophocle fit cet Ouvrage non-seulement en faveur d'Athènes, mais encore à cause du lieu

date de cette Pièce, & l'impossibilité d'expliquer & de lier les allusions à quelque événement précis de la guerre du Peloponnese, m'ont empêché d'entreprendre cette explication, comme j'ose le faire au sujet d'ARISTOPHANE. (Voyez la Dissertation de M. l'Abbé SAL-LIER.)

\* Voyez le troisième Discours, première Partie.

† Première Partie, pag. 1.

454 **ŒDIPE A COLONE,**  
de sa naissance. Car il étoit de Colone.  
Les personnages qui jouent sont, Oe-  
dipe, Antigone & Ismène, ses Filles,  
Polynice l'un de ses fils, Créon son  
beau-frere, Thésée Roi d'Athènes, un  
Envoyé, & un Chœur de Vieillards  
Athéniens. La Scène est fixée à l'entrée  
du Temple des *Vénérables Déeses*, pour  
parler comme l'antiquité, c'est-à-dire,  
des Furies.

### A C T E P R E M I E R.

On voit un Temple, un bois sacré,  
des maisons, & un Vieillard aveugle,  
conduit par une jeune fille. C'est Oedipe  
qui arrive appuyé sur le bras de sa fille  
Antigone. Il se fait connoître, en de-  
mandant le lieu où ils arrivent, quel sera  
le terme de son exil, & qui daignera  
enfin recevoir un Roi malheureux; re-  
buté de tous les hommes, qui demande  
peu, & que la fortune à trop instruit à  
se contenter de peu. Fatigué du chemin,  
il presse sa fille de le placer dans un  
endroit profane ou sacré, où il puisse  
attendre en repos de quelle maniere  
on recevra un exilé.

Antigone regarde de toutes parts. Elle  
voit une ville environnée de tours qu'elle

reconnoît pour être Athènes. A l'égard du lieu où ils se sont arrêtés, il lui est inconnu : mais il lui paroît sacré. Le laurier, l'olivier, la vigne le lui font conjecturer. Elle fait asséoir son pere sur un siège de pierre. Puis comme elle s'avance pour reconnoître quels sont les habitans, un homme vient à sa rencontre, & dit à Oedipe qu'avant tout, il faut qu'il s'écarte du bocage où il est assis, parce que c'est un bois sacré, qu'il n'est permis à aucun profane d'en approcher; & qu'il est occupé par les filles de la nuit, les vénérables Euménides. Oedipe en conçoit un heureux augure, & il se met sous la protection de ces noires Divinités.

Le passant effrayé, n'ose ni chasser de lui-même un inconnu d'un lieu sacré, ni taire ce qu'il a vû. Il croit devoir en avertir les habitans. Cependant Oedipe tire de lui la connoissance de cette contrée. Elle est toute consacrée à Prométhée & à Neptune qui fit sortir un coursier de la terre, frappée de son trident; & c'est pour cela qu'on la nomme *Colone l'Equestre*. Un des boulevards d'Athènes est l'endroit où est Oedipe. On l'appelle la voye d'airain. Telle est la description de la Scène, qui n'a plus

rien d'intéressant pour nous. On apprend encore à Oedipe qu'Athènes est gouvernée par le Roi Thésée. On sera surpris qu'un Roi tel qu'Oedipe semble ignorer si un Etat assez voisin du sien étoit Républicain ou Monarchique. Mais il paroît qu'Oedipe fait cette question par une espèce de feinte pour ne pas se faire connoître, & pour être instruit plus à fonds. Il prie quelqu'un des passans, (car on en suppose plusieurs, dont un seul parle pour tous) d'aller avertir Thésée pour le prier de se transporter vers lui, en l'assurant qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir. » Hé quel service, demande le passant, peut rendre à un Roi un homme accablé de misère, & privé de l'usage des yeux? » Oedipe assure qu'il révélera des secrets essentiels au bien de l'Etat. Le passant, étonné de la fermeté du Vieillard, qu'il commence à regarder comme un illustre malheureux, court avertir les habitans de Colone pour sçavoir d'eux si l'on doit l'écartier ou non d'un lieu si vénéré.

Quand il est parti, Oedipe s'adresse aux Euménides, & les prie de lui être favorables, de le recevoir, & de souscrire à l'Oracle d'Apollon. Ce Dieu lui a prédit que leur Temple seroit le terme  
de



de ses malheurs , & que sa présence y deviendroit un présage funeste pour ceux qui l'avoient chassé , heureux au contraire pour ceux qui le recevroient. Il juge que les Euménides l'ont elles-mêmes conduit invisiblement ; puisque le hazard lui a offert leur Temple pour retraite après un si pénible voyage. « Déf-  
 » ses , ajoute-t-il , accomplissez l'Ora-  
 » cle , & si les maux horribles qui ont  
 » fondu sur moi vous paroissent encore  
 » trop peu pour Oedipe , daignez lui  
 » faire goûter le doux repos d'une mort  
 » tant désirée : & vous , ô Athènes , ô  
 » Ville si justement honorée , prenez  
 » quelque pitié de l'ombre d'un Roi  
 » malheureux qui n'est plus. »

Antigone interrompt son pere pour lui dire qu'elle voit une troupe d'Anciens du pays qui arrivent. Le pere & la fille se cachent dans l'épaisseur du bois pour entendre leurs discours. Ceux-ci , sans le connoître , le cherchent avec empressement , comme un profane , un exilé , un coupable que sa mauvaise fortune a contraint de fouiller par sa présence un lieu respectable aux regards même des humains. Ils jettent les yeux de toutes parts avec inquiétude. Oedipe reparoit : & les Vieillards touchés de pitié à la

vûe d'un homme qu'ils jugent ne pas mériter ces malheurs, lui crient de s'écarter. Ils refusent même de l'entendre jusqu'à ce qu'il soit sorti du lieu saint. Tout ce détail superstitieux où j'entre d'après Sophocle, fait un jeu de Théâtre, & montre combien les Furies étoient respectées parmi le peuple Athénien.

» Il faut obéir, dit Antigone à son pere. Etranger, vous devez honorer ou  
 » craindre, ce qu'on honore ou craint  
 » en ces lieux. » Les Grecs étoient en effet convenus de respecter les Divinités & les loix du pays où ils voyageoient. Oedipe est donc contraint de céder. Il consent à quitter son asyle; mais il appréhende quelque affront. On le rassure; & il passe d'un autre côté pour s'asseoir encore sur une pierre avec le secours d'Antigone.

Tout cela est écrit avec la dernière naïveté; & apparemment il étoit joué de même. Si nous n'y trouvons pas assez de noblesse, c'est que nos mœurs ont changé. La noblesse des sentimens n'est pas autre aujourd'hui que du tems de Sophocle. Il n'en est pas de même de celle des manières. Il faut donc croire que la dignité dans les manières est une chose arbitraire & dépendante des tems,

au lieu que celle des sentimens est toujours la même.

Les Vieillards interrogent Oedipe sur sa patrie & sur ses malheurs. Mais il a honte de se faire connoître. « Hé, qu'avez-vous à redouter, lui dit sa fille ; n'êtes-vous pas arrivé au comble de l'infortune ? » Il consent donc à satisfaire la curiosité empressée du Chœur : mais il le fait, comme Phédre, peu à peu & avec beaucoup de confusion. *Tu connois ce fils de l'Amazone*, dit Phédre à sa Confidente : & Oedipe dit : « Vous connoissez le fils de Laius ? » Le Chœur jette un cri d'effroi, & lui demande s'il est véritablement cet Oedipe si fameux par ses malheurs. Il prie les Vieillards de ne pas frémir en l'entendant lui-même. Mais il ne peut les rassurer ; & cette horreur qu'il excite par son nom seul, met le comble à sa misère. « Je suis donc le plus malheureux des humains. Hé-bien, ma fille, que ferons-nous ? » Il a en effet un juste sujet d'embarras. Car le Chœur semble rétracter les assurances qu'il leur a données, dans la crainte de participer à leurs maux, comme si ces maux étoient contagieux & capables de causer le renversement des Etats où Oedipe aborde.

Antigone prend auffi - tôt la parole.  
 « Athéniens, qui respectez l'hospitalité,  
 » puisque la voix même de mon pere,  
 » moins coupable que malheureux, vous  
 » fait frémir d'horreur, du moins ne  
 » vous montrez pas insensibles à la  
 » mienne. Hélas ! c'est pour lui seul  
 » que j'employe des prieres. Ne rebu-  
 » tez pas une Princesse \* † qui lit dans

Note  
de l'Édi-  
teur.

\* ἀντιμου ἢ καλοῖς προσοραμένα ὄμμα δὸν  
ὄμμασιν,

Il nous fera permis de dire que l'interpréta-  
 tion de ce passage a quelque chose de risible  
 dans le François, mais qui n'est nullement sur  
 le compte de SOPHOCLE. La version de l'illustre  
 M. SALLIER est à la vérité plus raisonnable,  
 mais n'est pas plus fidèle. Pour nous, nous  
 n'apercevons pas la grande difficulté de ce  
 texte. Antigone craignant pour son pere dit au  
 Chœur, ou plutôt, au Coryphée des Athé-  
 niens : » Voyez à quoi je suis réduite : voyez  
 » une Princesse à qui l'extrémité de sa misère  
 » donne l'assurance de lever les yeux sur vous,  
 » contre la bienséance de son sexe. » On sçait,  
 & il est manifeste par mille traits de l'histoire  
 ancienne & du Théâtre Grec, jusqu'à quel point  
 la modestie des Vierges étoit scrupuleuse vis-  
 à-vis des hommes. C'est ce que le P. B. lui-  
 même a fait sentir en plusieurs endroits. *ὄν  
καλοῖς ὄμμασιν*, non *decentibus oculis*, vaut  
 donc autant ici que, *ὄμα καλόν ἐστι*. *Quod non  
debet.*

† M. l'Abbé SALLIER donne un autre sens

» vos regards , ( satisfaction interdite à  
 » mon pere ) & qui pour lui fait parler  
 » votre sang ; oui , le sang des Grecs.  
 » Nous n'avons de ressource qu'en vous ;  
 » & vous nous tenez lieu des Dieux.  
 » Ne nous refusez pas une faveur que je  
 » vous demande par tout ce que vous  
 » avez de plus cher. » Le Chœur se sent  
 touché ; mais la religion l'emporte sur  
 la pitié.

Oedipe parle à son tour , & montre  
 aux Coloniates que sous l'apparence  
 d'une piété mal entendue , ils s'exposent  
 à commettre un crime. » Quelle tache  
 » pour les Athéniens , si renommés par  
 » leur tendresse pour les étrangers mal-  
 » heureux , s'ils rejettoient un Roi affli-  
 » gé par des forfaits involontaires ! oui ,  
 » dit-il , c'est sans le sçavoir , que je suis  
 » devenu criminel ; & ceux qui m'ont si  
 » indignement exilé n'ont pas ignoré la  
 » noirceur de leur attentat. Au nom des  
 » Dieux , n'abusez pas pour m'outra-  
 » ger , de la foi publique , sur laquelle

à ce passage , par une légère correction. *Ecoutez au moins ce que vous demande pour lui sa fille , elle que la colère du Ciel ne semble pas vouloir perdre.* Voyez le Tom. V. de l'Acad. des Inscript. pag. 81.

» j'ai compté en quittant cet asyle sacré.  
 » Sous le vain prétexte d'honorer les  
 » Dieux, n'allez pas les déshonorer en  
 » effet, & songez qu'ils jettent des re-  
 » gards désintéressés sur les justes & sur  
 » les impies, sans que l'impiété ait en-  
 » core pu échapper au supplice qui lui  
 » est dû. « Il ajoute enfin qu'il ne leur  
 demande que quelques momens jusqu'à  
 ce qu'il ait parlé à Thésée; qu'il est venu  
 vers Athènes purifié & comme confa-  
 cré par les Dieux, pour apporter à cette  
 contrée des avantages sans nombre; qu'enfin il sçaura bien récompenser la  
 faveur qu'ils lui feront de ne pas violer  
 en sa personne les loix de l'hospitalité.  
 Le Chœur, satisfait de ces raisons, se  
 contente que le Roi entre en connois-  
 sance de cette grande affaire; grande  
 assurément pour les Athéniens, mais très-  
 petite pour nous; & voilà, pour le dire  
 encore, ce qui nous rend cette Pièce  
 (outre bien d'autres anciennes) assez  
 peu intéressante, quoiqu'elle le soit véri-  
 tablement beaucoup.

Tandis qu'Oedipe s'entretient avec le  
 Chœur, Antigone apperçoit une femme  
 montée sur un coursier & couverte d'un  
 parasol à la Thessalienne, qui accourt  
 vers Colone. A mesure qu'elle appro-

che , Antigone croit reconnoître sa sœur  
 Ismène. C'est elle en effet qui descend ,  
 & qui embrasse avec empressement son  
 pere & sa sœur : reconnoissance d'autant  
 plus vive & plus tendre , qu'Ismène a  
 eû beaucoup de peine à retrouver leurs  
 traces. Elle s'est dérobée secretement  
 du Palais avec un fidele Ecuyer qui l'a  
 conduite , pour suivre la fortune d'un  
 pere malheureux. Il fait sentir lui-même  
 la différence de ses filles & de ses fils.  
 » Ceux-ci l'ont abandonné , & sembla-  
 » bles aux Egyptiens chez qui les hom-  
 » mes font les ouvrages des femmes ;  
 » tandis que celles-ci traitent les affaires ,  
 » ils se tiennent cachés dans leur Palais ,  
 » & laissent à leurs sœurs le soin de  
 » souffrir la faim , la soif , la chaleur & le  
 » froid avec un pere exilé. «

Oedipe demande quels troubles &  
 quelles divisions agitent sa maison. Car  
 il pressent qu'Ismène vient lui apporter  
 de tristes nouvelles. Cette Princesse , sans  
 entrer dans le détail de ce qui lui en  
 a coûté pour retrouver enfin son pere ,  
 lui raconte ce qui s'est passé depuis qu'il  
 est exilé : elle dit qu'Étéocle & Poly-  
 nice ont d'abord balancé s'ils ne feroient  
 pas mieux de céder le Thrône à Créon  
 leur oncle , que de s'exposer à attirer sur

Thébes des malheurs attachés à un sang incestueux ; que depuis ce tems la passion de regner a tellement dévoré leurs cœurs , qu'ils ont conçu l'un pour l'autre une haine qui ne peut s'éteindre que dans leur sang ; qu'Étéocle a banni son frere aîné Polynice , & l'a forcé de se réfugier à Argos , d'où l'on dit qu'il reviendra, appuyé d'une nouvelle alliance, livrer Thébes en proye aux Argiens.

» Ce ne sont point de simples bruits ,  
 » ajoûte-t-elle , ce sont des faits atroces ,  
 » & j'ignore quel terme les Dieux ont  
 » prescrit à nos malheurs. Quoi , re-  
 » prend Oedipe , vous espérez que les  
 » Dieux devenus propices terminent ja-  
 » mais nos maux ! oui , répond Ismène ,  
 » & je me fonde sur leurs Oracles. «

**OEDIPE.** Quels Oracles ?

**ISMÈNE.** Les voici : Que vos peuples coupables de votre exil vous rechercheront un jour vivant ou mort.

Elle apprend même à son pere que Créon doit venir bientôt à ce dessein , déterminé à le conserver & à le retenir , non dans le pays Thébain , mais sur la frontiere , sçachant bien que le tombeau d'Oedipe dans une terre étrangere seroit funeste aux Thébains ; que des Députés revenus de Delphes ont publié



cet Oracle; & que ses deux freres, Etéocle & Polydice, en sont instruits. » Les  
 » perfides, dit Oedipe, ils le sçavent,  
 » & l'ardeur de regner étouffe en eux le  
 » regret d'un pere! « Il réitere ici les  
 terribles imprécations qu'il a lancées  
 contre l'un & l'autre. » Comment les  
 » barbares n'ont-ils pas rougi de l'exiler!  
 » mais cet exil, diront-ils, étoit volon-  
 » taire. Frivole excuse. Devoient-ils  
 » écouter les premiers mouvemens du  
 » désespoir de leur pere. Le tems com-  
 » mençoit à soulager ses douleurs; &  
 » c'est alors que les Thébains ont exé-  
 » cuté cet arrêt inhumain. Des fils dé-  
 » naturés n'ont pas eû honte d'y souf-  
 » crire. Ils ont préféré l'éclat d'une Cou-  
 » ronne aux intérêts d'un pere. Par eux,  
 » il s'est vû réduit aux dernières extré-  
 » mités de l'ignominie & de l'indigen-  
 » ce, trop heureux d'avoir eu une res-  
 » source dans la générosité de ses filles.  
 » Que Créon vienne donc, dit-il, ou  
 » quelqu'autre d'entr'eux. Ils ne gagne-  
 » ront rien sur mon esprit irrité. J'en  
 » atteste les Oracles. O Athéniens, don-  
 » nez-moi un asyle, & vous acquerrez  
 » en moi un Libérateur d'Athènes & le  
 » plus redoutable ennemi de Thèbes.

Ce discours & les Oracles rendent

Oedipe plus respectable aux yeux des Coloniates. Ils se sentent portés à lui vouloir du bien , & commencent par lui conseiller de faire les expiations nécessaires aux Euménides dont il vient de profaner le Temple. Ces expiations consistent à faire des libations d'eau tirée de trois sources , à couronner des coupes sacrées de laine récemment enlevée de la toison d'une jeune brebis , à répandre de l'eau pure & non du vin , à verser entierement & d'un seul jet la dernière libation , le tout en tournant le visage vers le Soleil : enfin , il faudra offrir trois fois neuf branches d'olivier , ( nombre mystérieux ) en prononçant une priere aux Euménides ; après quoi la personne chargée de cette cérémonie se retirera en arriere. Oedipe que son état rend incapable d'un sacrifice pareil , en charge ses filles. Ismène prend sur elle ce soin-là , & confie à sa sœur Antigone la garde de son pere.

Le Chœur curieux de sçavoir le détail des aventures d'Oedipe , le prie de les raconter ; mais timidement. Il craint de rouvrir des playes mal fermées. En effet Oedipe s'en défend , & n'avoue son inceste qu'en frémissant. C'est un crime qu'il a commis sans le sçavoir ,

ou plutôt que Thèbes seule a commis, puisque c'est cette ville qui l'a placé sur le Trône & dans le lit de sa mere. Le meurtre de Laius n'est pas plus volontaire que l'inceste : enfin ce n'est que par des mots entre-coupés & pleins de la plus naïve confusion, qu'Oedipe se laisse arracher plutôt qu'il ne raconte ces deux horribles aventures : ce qui doit faire un effet qu'on ne peut exprimer en notre langue, & suivant nos manieres.

## A C T E I I.

Thésée arrive enfin à Colone. Il fait à Oedipe un discours tel à-peu-près que celui de Didon à Enée. C'est un Roi qui sçait compatir aux malheurs d'un Roi. Il lui offre tout son pouvoir pour appui, & ses Etats pour retraite. » Con-  
 » traint d'errer lui-même, exposé à  
 » mille dangers, il a trop appris, dit-  
 » il, par ses propres maux à devenir  
 » sensible aux infortunes d'autrui. Il  
 » s'est fait une loi d'être le protecteur  
 » des étrangers & des malheureux, per-  
 » suadé que selon le cours des choses  
 » humaines, il peut devenir malheu-  
 » reux à son tour, & que rien n'est  
 » moins assuré que ce que nous prépare

» le jour qui doit suivre. » C'est la pensée de Didon.

VIRG.  
Æneid.  
l. 2. v.  
630.

*Non ignara mali miseris succurrere disco.*

Oedipe comblé de joie & pénétré de reconnoissance à cet accueil si obligeant, y répond par un remerciement sensé, & demande enfin pour toute grace un tombeau. » C'est pour être le » rempart d'Athènes que j'apporte ici » mes cendres. Mais on ne connoitra » le prix de mon bienfait qu'après mon » trépas. » Thésée reprend avec politesse : » Quoi vous songez à un tom- » beau, & vous négligez le soin de vos » jours ! vous contentez-vous d'un si » léger service de ma part ? » Oedipe avertit Thésée qu'il lui en coûtera des combats, & que Thèbes le redemanderà. » Mais si elle vous redemande, » dit le Roi d'Athènes, il ne vous vient pas de vivre en exilé. » Oedipe réplique que cette ingrate patrie l'a banni lorsqu'il ne songeoit plus à la quitter ; & comme il voit le Roi d'Athènes étonné de sa fermeté dans la situation où il est, » Ah, Thésée, lui » dit-il, vous voyez un Roi accablé » sous le fardeau de mille maux.

THÉSÉE. Parlez-vous de vos anciens malheurs, dont...

OEDIPE. Non ; ceux-là font l'entretien de toute la Grèce.

THESÉE. Quoi donc , & quels maux plus funestes font tombés sur vous ?

OEDIPE. La douleur de me voir chassé par mes propres enfans , comme un parricide.

THESÉE. Mais ils songent à vous rappeler.

OEDIPE. Un Oracle les y contraint.

THESÉE. Qui craignent-ils ?

OEDIPE. Vous. Athènes leur fera funeste. (*Thésée en effet ôta le Sceptre à Créon. Et il y a de plus quelque allusion aux affaires du Peloponnèse.*)

THESÉE. Hé , qui causeroit cette révolution ?

OEDIPE. Cher Thésée , les Dieux seuls sont exemps des vicissitudes. Tout vieillit , tout meurt. Le tems d'une main toute-puissante confond & renverse tout. La terre perd insensiblement sa fécondité. L'âge enlève aux corps leur force & leur vigueur. La fidélité même expire ; & de ses cendres naît la perfidie. Le même esprit n'unit pas toujours les amis & les alliés. Ce qui avoit plû devient désagréable & reprend ensuite sa première grace. Tout change. Thèbes & Athènes sont aujourd'hui alliées

470 ŒDIPE A COLONE,  
& tranquilles. Mais un jour viendra ;  
& les années en se succédant l'améneront enfin , jour fatal où la discorde brisant les nœuds de cette heureuse union , fera d'un sujet léger la matière d'une guerre cruelle. Alors , certes alors , ou Jupiter & Apollon ne sont pas Dieux , ou comptez que mes froides cendres seront arrosées du sang Thébain. Mais ne tirons pas le voile , & respectons les divins secrets. Je reviens à ma demande : conservez seulement la foi donnée , & si les Dieux sont fidèles , apprenez qu'Athènes ne se repentira pas d'avoir procuré asyle à un étranger tel qu'Oedipe.

Le Chœur assure que ce Prince a tenu les mêmes discours en arrivant ; & Thésée répond : » Qui pourroit dédaigner une pareille alliance ? cet autel » consacré à l'hospitalité ; & si cher à » notre culte ne le permettroit pas. Les » vénérables Déeses ont elles-mêmes » donné un asyle à Oedipe qui les imploroit. Il rend d'ailleurs à mes Etats » & à moi un service trop signalé pour » le refuser de la main d'un Héros tel » que lui. Je lui décerne donc le droit » d'asyle dans mon Royaume. Choisissez , Oedipe , ou de fixer ici votre

» demeure , & je charge ces habitans  
 » d'être vos défenseurs , ou de me sui-  
 » vre dans mon Palais. \* Je vous laisse  
 » le choix , & c'est ainsi que Thésée  
 » tâche de reconnoître & de mériter  
 » vos faveurs.

Oedipe témoigne sa reconnoissance , & préfère de demeurer à Colone , parce que c'est là que l'Oracle a réglé qu'il se vengera des Thébains. Il ne veut pas même , selon l'usage , lier par des sermens Thésée , qui de son côté lui dit en grand Roi , qu'en effet sa parole est plus sacrée que les sermens les plus authentiques : que du reste Oedipe n'a rien à redouter de Créon ; que personne n'osera tenter un enlèvement ; qu'il le laisse entre les mains de sujets fidèles ; & que le seul nom de Thésée , quoiqu'absent , fera une garde assez sûre pour lui.

Les Coloniates qui font le Chœur , consolent Oedipe de son exil par les éloges du nouveau pays qu'on lui donne pour patrie. C'est le panégyrique de

---

\* Ainsi Pelasgus laissa-t-il le choix aux Danaïdes , ou de son Palais , ou d'une autre demeure. On l'a vû dans les *Suppliantes* d'ESCHYLE , pag. 352. de ce Volume.

472 ŒDIPE A COLONE,  
l'Attique. On en relève la fertilité, la  
beauté & les richesses. L'on n'oublie  
pas l'olivier dû à Minerve & garant de  
la protection de cette Divinité, non  
plus que les chevaux dont l'Attique est  
redevable à Neptune, aussi-bien que de  
la Marine qu'elle possède par préférence  
aux autres Nations de la Grèce. Cette  
peinture flatteuse pour les Athéniens  
fait le second Intermède.

### A C T E I I I.

Antigone voit venir de loin une troupe nombreuse, & bientôt elle distingue Créon. » C'est à présent dit-elle, ô Attique, qu'il faut mettre en œuvre cette valeur si célébrée. » Les Coloniates rassurent la Princesse; & Créon commence son discours, en protestant qu'il ne vient point faire de violence ni d'injustice; qu'il redemande Oedipe au nom de tous les Thébains; qu'en son particulier il se sent touché de voir un grand Roi contraint d'errer accompagné d'une jeune Princesse qui oublie son rang, pour mandier en quelque façon de quoi soutenir une vie languissante pour elle & pour son pere. » Malheureux, ajoute-t-il, que ne puis-je ca-



» cher cette tache faite à notre nom!  
 » mais elle est trop publique pour ne  
 » pas mériter qu'on nous la reproche.  
 » Je vous conjure donc au nom des  
 » Dieux , cher Oedipe , d'oublier le  
 » passé , de revenir à Thèbes , & de  
 » dérober notre opprobre aux regards  
 » de la Grèce. Content de rendre graces  
 » à l'humanité de cette ville qui vous a  
 » ouvert son sein , suivez-nous , & souf-  
 » frez que la tendresse pour votre pa-  
 » trie , l'emporte sur la reconnoissance  
 » pour Athènes.

On voit par ce discours & par ce que nous avons déjà dit , qu'Oedipe , & que tout exilé , fût-il Roi , étoit réduit à-peu-près à l'état de Bêlizaire , ou que du moins il en couroit les risques , sur-tout Oedipe qui étoit chargé de l'exécration des hommes & des Dieux. On voit de plus que cette harangue de Créon n'est qu'un artifice politique. Aussi Oedipe y répond-t-il en cette sorte.

» Téméraire & artificieux Prince , quel  
 » piège oses-tu me tendre encore ? pré-  
 » tend-t-on me rappeler pour me sur-  
 » prendre & me livrer à de nouvelles  
 » infortunes ? accablé sous le faix de  
 » mes maux , & abandonné à mon dé-  
 » sespoir , je demandai l'exil. Pourquoi

» me refusâtes-vous alors , ce que je de-  
» mandois comme une faveur ? pourquoi  
» attendites-vous que ma douleur cal-  
» mée eût fait place dans mon cœur à  
» l'amour de la patrie , pour m'en chasser  
» avec opprobre , sans que le sang qui  
» nous lie , pût amollir votre dureté ? à  
» présent que vous me voyez sous la  
» protection d'un Etat florissant , vous  
» employez de trompeuses caresses pour  
» me séduire & m'arracher de son sein ;  
» tant les bienfaits vous coûtent peu ,  
» quand on n'est pas disposé à les rece-  
» voir ! c'est offrir à un homme riche  
» des secours qu'on lui a refusés dans  
» l'indigence , & dont il est en état de  
» se passer. Que penser d'un tel service ?  
» telle est l'offre que vous m'osez faire.  
» Vous venez m'enlever non pour me  
» rendre mon Thrône , mais pour me  
» reléguer sur la frontiere de Thèbes.  
» c'est que vous craignez Athènes &  
» l'effet de mon séjour dans cette con-  
» trée. Non , non , je ne vous écoute  
» plus. Mon mauvais démon vous pour-  
» suivra toujours ; & mes fils ingrats n'au-  
» ront du pays Thébain que le champ  
» de leur combat & de leur mort. Vous  
» semblé-je assez instruit des destinées  
» de Thèbes ? Jupiter & Apollon sont

» mes garans. Portez ailleurs vos sédui-  
 » fantes paroles. Leur fiel caché réjail-  
 » lira sur vous, & vous n'aurez pas l'a-  
 » vantage de me fléchir. Allez, laissez-  
 » moi vivre dans ce fortuné climat. Mon  
 » sort, tout malheureux qu'il est, me pa-  
 » roît encore trop beau, puisqu'il fait  
 » des jaloux. «

Créon s'aigrit de ce refus : Oedipe répond; on se pique. L'on en vient aux menaces, & des menaces à la violence. C'est Créon qui la fait, & qui découvrant enfin ses mauvais desseins, déclare qu'il a déjà surpris & enlevé Ismène, & qu'il va ravir encore Antigone à Oedipe. » Je vous atteste tous (dit-il à eux & au Chœur) que vous vous souviendrez de m'avoir offensé si vous tombez en mon pouvoir. « Oedipe justement effrayé de ce qu'il vient d'entendre, implore du secours & proteste contre la violence. Les Vieillards reprennent Créon de son injustice : ils le menacent de la colere de Thésée, mais en vain. Il élève la voix, comme se sentant le plus fort à cause du parti qu'il traîne à sa suite. Vainement lui représente-t-on combien son procédé est déraisonnable. Il prétend être en droit de réclamer des Princesses de son sang. Antigone a beau

jetter des cris. Malg. é les foibles efforts du Chœur, elle se voit entraîner. Cette Scène devoit être d'un jeu très-vif, à en juger par les paroles. Créon, devenu furieux par les obstacles, quoique peu considérables, vû le petit nombre des Coloniates, menace d'enlever Oedipe lui-même. Celui-ci n'a de ressource que dans sa fermeté & dans les imprécations dont il accable son barbare beau-frere; & Antigone disparoît sans qu'on lui permette d'embrasser son pere.

Ensuite de cette violence, Thésée se montre à l'improviste. Il n'étoit pas éloigné; & comme il faisoit un sacrifice à Neptune, les Coloniates étoient allés promptement l'interrompre & l'avertir de voler au secours d'Oedipe. A peine est-il instruit de l'acte d'hostilité des Thébains, qu'il ordonne à un de ses Officiers de rassembler à la hâte quelque Cavalerie & quelque infanterie pour fermer les issues, & pour couper le chemin aux ravisseurs. Il se tourne vers Créon, & lui dit que s'il écoutoit comme lui les transports de son courroux, il le traiteroit en ennemi; mais qu'il se contente de le retenir en ôtage jusqu'à ce qu'on ait ramené les deux Princesses. Il ajoute avec beaucoup de dignité;

» L'action que vous venez de faire est  
 » offensante pour moi , & peu digne de  
 » votre rang & de votre patrie. Quoi ,  
 » entrer dans une ville policée de sages  
 » loix , & en violer l'équité par la vio-  
 » lence & par le rapt ! avez-vous donc  
 » pensé que l'Attique fût un Etat rempli  
 » d'esclaves ou de lâches ? m'avez-vous  
 » regardé moi-même comme un Roi  
 » peu respectable ? ce n'est point à Thé-  
 » bes que vous avez puisé de si perni-  
 » cieuses maximes. Les Thébains sont  
 » trop amateurs de la justice , & quand  
 » ils sçauront que Créon est venu dans  
 » l'Attique bouleverser les loix , profa-  
 » ner les sacrés asyles , & enlever des  
 » Supplians déjà trop malheureux , ils  
 » n'auront garde d'approuver un sem-  
 » blable attentat , &c. «

Créon répond d'un ton modéré, qu'il  
 n'a pas eû de l'Attique l'idée qu'on lui  
 impute ; mais qu'il n'a pas cru que cet  
 Etat voulût retenir des personnes de son  
 sang malgré lui , ni donner retraite à un  
 incestueux & un parricide. Oedipe, outré  
 de ces nom, s'en justifie , comme il a dé-  
 ja fait , & montre qu'il ne les a pas mé-  
 rités. Il confond ensuite Créon sur ce  
 qu'il ose lui reprocher la tache d'une  
 épouse qui étoit sœur de Créon même.

» C'est à mon Inſçu & au ſien , dit-il ,  
 » qu'elle a donné des fils à ſon fils. Le  
 » ſeul ſouvenir m'en fait frémir d'hor-  
 » reur ! & c'eſt de ſang froid que vous  
 » avez l'audace de m'accabler d'un re-  
 » proche dont la honte retombe ſur elle  
 » & ſur vous. « Le Chœur prend haute-  
 ment le parti d'Oedipe ; & Thésée ter-  
 mine la querelle en ordonnant à Créon  
 ( car il lui parle en Juge ) de venir lui  
 remettre entre les mains les Princeſſes ,  
 & promettant à Oedipe qu'il ſçaura bien  
 les lui rendre & le venger.

Après ſon départ , comme le Chœur  
 eſt peuple , il représente en effet l'in-  
 quiète politique d'un peuple qui faiſit  
 la moindre apparence pour ſemer des  
 bruits de guerre , & ſ'en faire un ſujet  
 d'entretien. Il attend avec impatience  
 le ſuccès du combat qu'il imagine entre  
 le parti Thébain & les troupes de Thé-  
 ſée. Il ſ'en fait une peinture agréable  
 qui l'occupe & qui l'amuſe. Il croit déjà  
 voir les Soldats aux mains , & les Athé-  
 niens victorieux qui enlèvent la proie  
 des ravisseurs. Il voudroit être changé  
 en oiseau pour aller être témoin de cette  
 action , & il invoque les Dieux pour  
 l'heureux ſuccès de cette entrepriſe qui  
 réuſſit en effet , comme il l'a prévu , ce  
 qui mène au quatrième Acte.

## A C T E I V.

Véritablement Thésée ramène Anrigone & Ismène. La joie d'un pere & de ses filles qui se retrouvent inopinément, éclatte dans toute sa naïveté. Il les embrasse & leur demande un récit court de leur aventure : » Car il sied, » dit-il, à votre fortune & à votre jeunesse de parler en peu de mots. » La briéveté & la force du discours sont assez souvent louées dans cette Pièce, & dans les autres Tragédies Grecques. Cela n'est pas surprenant. Les Grecs étoient par nature & par art d'excellens harangueurs, & tous se piquoient de sçavoir manier la parole. Il y a même ici une bienfiance singuliere, c'est qu'Oedipe s'excuse à Thésée de ce qu'il s'étend peu sur les remerciemens, & de ce que sa reconnoissance n'a éclatté qu'après sa tendresse. Cette tendresse même lui tient lieu d'excuse. Il prie Thésée de souffrir qu'un profane, qu'un coupable embrasse un Roi si juste & si généreux. Thésée répond à ce discours & à cette civilité par des politesses mutuelles. Mais il le fait avec cette justesse & ce bon sens de paroles dont les

Grecs se piquoient singulierement. Il avertit en même tems Oedipe d'un nouvel incident qui, quoique léger en apparence, mérite de n'être pas négligé. C'est qu'on est venu dire qu'un étranger s'étoit retiré à l'autel de Neptune, & demandoit à voir Oedipe en sûreté.

Antigone & sa sœur devinent que c'est leur frere Polynice, & elles le disent à leur pere qui refuse d'abord de le voir. Mais ces Princesses se joignent à Thésée, pour l'engager à se montrer plus traitable, & à souffrir du moins la vûe & le discours d'un fils qui ne vient pas l'insulter comme Créon; mais qui prend l'air & les manieres d'un suppliant. Oedipe se rend à l'importunité, quoique bien déterminé à garder son ressentiment. Surquoi le Chœur fait une longue réflexion morale au sujet des passions humaines & des maux dont elles traversent la vie: d'où il retombe sur les misères de la vieillesse, & des âges différens qui y conduisent. C'est une petite Ode aussi Payenne que certaines autres Françoises sur le même sujet. On y donne la préférence à ceux qui ne naissent pas, ou qui finissent leur carrière peu après leur naissance. Ce  
 petit



petit intervalle est adroitement ménagé pour donner le tems à Polynice d'arriver.

Ce fils ingrat , les larmes aux yeux , approche en tremblant de son pere , dont l'air morne & courroucé ne lui présage pas une réception favorable. Il s'adresse donc d'abord à ses sœurs :

» Que ferai-je , dit-il , cheres sœurs ?  
 » pleurerai-je d'abord mes malheurs ,  
 » ou ceux d'un pere & les vôtres ? » Il est touché du triste état où il retrouve son pere & son Roi , qu'il voit dans un deuil conforme à ses infortunes , avec deux Princeffes ses filles que la misere a rendues méconnoissables , même aux yeux d'un frere. Il se plaint d'avoir appris trop tard la situation où il les trouve. Il va même jufqu'à se la reprocher & à en demander un généreux pardon , fans pouvoir se pardonner à lui-même.

» Vous vous taifez , ô mon pere ! parlez , ne défespérez pas un tendre fils.  
 » Ne remporterai-je pour tout fruit de  
 » mon voyage qu'un filence glacé , &  
 » que le courroux d'un pere qui ne daigne pas m'en dire le fujet. O vous  
 » qui êtes ses filles chéries , efforcez-vous d'amollir son cœur , & faites  
 » qu'il ne renvoye pas avec dédain &

» sans réponse un fils qui est venu sous  
 » les auspices de Neptune, pour fléchir  
 » son indignation.

La sœur aînée conseille à son frere de commencer par dire le sujet de son voyage , parce qu'en effet tout discours , soit qu'il excite la pitié ou quelque autre sentiment , force à la fin de répondre , ne fût-ce que par l'importunité. C'est la raison qu'elle apporte ; & Polynice goûte cet avis.

» Hé-bien , je parlerai , dit-il : &  
 » d'abord j'implore le Dieu dont l'au-  
 » tel m'a servi d'asyle. C'est sous ses  
 » auspices & sur la parole de Thésée  
 » que j'ose me faire entendre en ces  
 » lieux sans rien craindre. Daignent les  
 » Dieux toucher le cœur de mon pere ,  
 » & le rendre favorable aux choses que  
 » je vais lui déclarer. Sçachez , ô mon  
 » pere , que je vis exilé de ma patrie ;  
 » & la cause de mon exil c'est d'avoir  
 » voulu regner comme aîné. Étéocle  
 » ne l'a emporté ni par le droit de la  
 » naissance , ni par la valeur , ni par les  
 » vertus. Ses intrigues seules ont gagné  
 » les Thébains. Je ne puis donc me  
 » cacher à moi-même que vos impré-  
 » cations me sont funestes ; & les mi-  
 »nistres des Dieux ne me laissent pas

» lieu d'en douter. Arrivé dans l'Argo-  
 » lide , & appuyé de l'alliance d'Adraf-  
 » te , dont la fille est mon épouse , j'ai  
 » entraîné dans mes intérêts tou. les  
 » Chefs de cette contrée. Ils ont juré  
 » avec moi de périr à Thèbes , ou d'en  
 » chasser l'Usurpateur. » Polynice nom-  
 me ici les sept Chefs & les fait connoi-  
 » tre. » C'est au nom de ces Héros , ajou-  
 » te-t-il , que je viens vous redemander  
 » votre tendresse , & vous conjurer de  
 » réserver votre colere pour un frere  
 » perfide qui m'a banni de ma patrie.  
 » Si nous en croyons l'Oracle , la vic-  
 » toire est au parti que vous daignerez  
 » favoriser. Je redouble donc mes prie-  
 » res , & je vous supplie par les fleuves  
 » de Thèbes , & par les Dieux de notre  
 » sang de calmer votre courroux & de  
 » me rendre votre bienveillance pater-  
 » nelle. Exilés l'un & l'autre , & con-  
 » traints de mandier des secours étran-  
 » gers , nous courons la même fortune ,  
 » tandis qu'un traître qui s'est couronné  
 » de ses mains , jouit du fruit de son  
 » usurpation , & insulte à nos communs  
 » malheurs. Daignez le vouloir , & je  
 » triomphe. Mais je ne triomphe que  
 » pour vous ; je vous rétablis sur le  
 » Thrône , je rentre dans ma patrie ,

» j'en bannis le Tyran , & je me cou-  
 » vre d'une gloire immortelle , au lieu  
 » que fans vous je n'ai plus d'efpoir de  
 » falut.

Le Chœur , fans fe laiffer prévenir en faveur de Polynice , attend la réponfe d'Oedipe pour y foufcrire. La voici : il s'adrefle d'abord au Chœur fans regarder Polynice,

» Qu'il rende grace à Théfée. Si le  
 » Roi ne l'eût exigé , le perfide n'auroit  
 » jamais entendu ma voix. En faveur de  
 » Théfée j'ai facrifié mes répugnances.  
 » Mais le discours qu'il remportera de  
 » moi ne fera pas tel qu'il a ofé l'efpé-  
 » rer. Misérable , quand tu occupois ce  
 » Thrône qu'Étéocle t'a ravi , n'as-tu  
 » pas toi-même exilé ton pere ? ne l'as-  
 » tu pas réduit à cet état dont la vûe  
 » t'arrache à préfent des pleurs intéref-  
 » fées. Car c'eft un retour fecret qui te  
 » les fait verfer , bien moins fur moi  
 » que fur tes propres maux. Va , je ne  
 » pleure point fur les miens , je fçai les  
 » fupporter. Je vis ; mais c'eft pour dé-  
 » refter un parricide tel que toi ; toi ,  
 » diſ-je , qui m'as déthrôné ; toi , qui  
 » m'as mis dans la fituation où tu me  
 » plains ; toi , qui m'as contraint de dé-  
 » pendre d'autrui pour traîner une vie

» infortunée , trop heureux d'avoir mis  
 » au monde des filles , ou plutôt des  
 » héroïnes , que leur humanité & leur  
 » courage ont rendues seules ma res-  
 » source & mon appui. Mais il n'a pas  
 » tenu à toi , que je ne fusse abandonné  
 » & réduit à moi seul. Allez , barbares  
 » freres , vous n'êtes plus mes fils : &  
 » toi , traître , apprends que si les Dieux  
 » ne t'ont pas encore frappé , le supplice  
 » n'est pas loin. Tes alliés vont à Thé-  
 » bes. Ne te flatte pas de t'emparer de  
 » cet Etat. Couple ingrat , vous périrez  
 » à la peine , baignés dans votre sang.  
 » Telles sont les imprécations \* dont je  
 » vous ai chargés , & dont je vous acca-  
 » ble encore aujourd'hui. Oui , Furies ,  
 » j'implore votre bras vengeur pour ap-  
 » prendre à des fils dénaturés quel est le  
 » prix de l'humanité foulée aux pieds à  
 » l'égard d'un pere malheureux , dont

---

\* PLATON parle en deux occasions de cette  
 imprécation d'Oedipe contre ses enfans. Au  
 Dialogue 2. d'Alcibiade , il compare à l'impru-  
 dent Oedipe ceux qui ignorent ce qu'il leur  
 convient de demander aux Dieux. Au liv. 11.  
 des Loix , il dit que puisque les imprécations  
 des peres contre leurs enfans sont exaucées ,  
 comme il paroît par Oedipe , Amyntor , Thé-  
 sée , & plusieurs autres , à plus forte raison  
 leurs vœux favorables seront écoutés.

» les filles seules ont respecté la misère,  
 » Ce seront elles qui , en récompense  
 » de leur piété , monteront sur ce Thrô-  
 » ne si avidement recherché. La Déesse  
 » de la Justice , toujours assise auprès  
 » de Jupiter , leur est garant de mes pré-  
 » dictions. Va , fils exécration ; & cou-  
 » vert des malédictions d'un pere , pars,  
 » & porte de ce pas aux enfers les fou-  
 » droyantes paroles que je lance sur toi.  
 » Puisses-tu voir bientôt l'issue funeste  
 » de la guerre que tu vas porter dans le  
 » sein de ta patrie ! puisses-tu ne revoir  
 » jamais Argos ! puissiez-vous l'un &  
 » l'autre tomber entre-lassés & entre-  
 » égorgés de vos mains ! puisse le noir  
 » Tartare être votre partage ! voilà le  
 » comble de mes derniers vœux. Ter-  
 » ribles Euménides , & vous , Mars ,  
 » qui avez empoisonné leurs cœurs de  
 » haines mutuelles , hâtez l'effet de mes  
 » desirs. Pars encore une fois ; fui , dis-  
 » je , & , dépositaire de ma dernière  
 » volonté , apprends aux Thébains &  
 » à tes fidèles alliés , quel est l'héritage  
 » qu'Oedipe outragé laisse par testament  
 » à des fils barbares.

POLYNICE. Voyage fatal ! trop mal-  
 heureux alliés ! sous quels auspices cou-  
 rons-nous à Thèbes ! non , je ne puis

leur révéler cet horrible mystère ; & il m'est encore moins permis de reculer. Mourons avec mon funeste secret. O mes sœurs , témoins de ces affreuses imprecations de mon pere , au nom des Dieux , si votre retour à Thèbes est aussi certain que mes malheurs , ne me privez pas du moins des honneurs funébres. Par ce pieux devoir acquérez la double gloire de vous montrer aussi généreuses sœurs , que vous avez paru filles remplies de tendresse & de piété pour un pere.

ANTIGONE. Ah , Polynice , daignez m'écouter.

POLYN. Que voulez-vous de moi ?

ANTIG. Ramenez votre armée dans l'Argolide , & n'allez pas perdre votre patrie , & vous-même avec elle.

POLYN. Je ne le puis. Hé , comment rassemblerois-je mes alliés , si je leur donnois le moindre signe de frayeur ?

ANTIG. Et quel fruit retirerez-vous de votre implacable haine ? Que vous servira d'avoir renversé votre patrie ?

POLYN. Il me seroit trop honteux de reculer & de devenir la fable d'un frere à qui je dois commander.

ANTIG. Mais songez aux Oracles que vous venez d'entendre. Tous leurs traits

tombent sur vous. Ils vous condamnent vous & votre frere à la mort.

POLYN. J'en sens tout le poids : mais il est trop dur de céder.

ANTIG. Ah , mon frere , & qui suivra vos drapeaux avec de pareilles prédictions ?

POLYN. Je sçaurai taire ce qu'il faudra : l'art d'un Général est de publier les heureux présages , & de cacher les mauvais.

ANTIG. Vous êtes donc déterminé à courir à votre perte ?

POLYN. Le sort en est jetté : ne m'en parlez plus. Je vole avec fureur à cette expédition , toute funeste que je la vois. Je cours braver les imprécations paternelles , ou accomplir ma noire destinée. Daignent les Dieux vous être propices , si vous rendez à un frere mort des devoirs qu'il ne peut attendre de vous durant sa vie. Ne me retenez plus l'une & l'autre. Adieu , cheres sœurs. C'est pour la dernière fois que vous me voyez.

ANTIG. Ah , malheureuse que je suis !

POLYN. Arrêtez vos pleurs. Je le veux.

ANTIG. Hé , quelle sœur seroit assez barbare pour ne pas pleurer un frere qui court de sang froid à la mort ?



POLYN. Hé-bien , s'il le faut , je sçaurai mourir.

ANTIG. Non , cruel , il n'en fera pas ainsi , vous prêterez l'oreille à mes conseils.

POLYN. Ne me conseillez pas une lâcheté.

ANTIG. Hélas , nous ferons donc privées de vous !

POLYN. Notre étoile fortunée ou malheureuse ne dépend pas de nous. Les Dieux sont les maîtres de nos destinées. Je les conjure de rendre les vôtres aussi heureuses que vous le méritez toutes deux. \*

Il s'arrache enfin de leurs bras après ces derniers mots ; & il faut remarquer que Thésée , par bienfaisance , n'a pas assisté à cette entrevue du fils & du pere , ni à cette dernière Scène , durant laquelle le frere & les sœurs s'étoient un peu séparés d'Oedipe qui n'est pas censé les entendre. Polynice parti , les Coloniates entendent un bruit de tonnerre.

---

\* Plus on examinera cette Scène , plus on la trouvera charmante & remplie de la pure nature. Le sort des belles choses est d'être peu frappantes au premier aspect , de frapper davantage au second , & de paroître toujours plus belles , plus on les examine.

Ils craignent que ce ne soit un présage de quelque malheur qu'Oedipe leur attire. Mais Oedipe, homme inspiré, regarde ce bruit comme un augure de sa mort prochaine, de sorte qu'il presse ses filles & le Chœur d'avertir promptement Thésée. Le tonnerre continue, & ses coups redoublés d'une manière plus frappante, répandent une crainte religieuse dans le cœur des Vieillards. \*

## A C T E V.

Thésée est appelé. Il arrive, & demande si c'est Oedipe, ou l'orage subit qui cause la consternation où il voit toute l'assemblée. Oedipe prend la parole, & annonce avec un air prophé-

---

\* » SOPHOCLE, dit LONGIN, Traité du Sublime, traduit. de BOILEAU, n'est pas moins excellent à peindre les choses, comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Oedipe mourant & s'ensevelissant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuse; & dans cet autre endroit où il décrit l'apparition d'Achille sur son tombeau (Tragédie perdue) dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins, pour cette apparition, que jamais personne en ait fait une description plus vive que SIMONIDE.

tique que les Dieux l'appellent par la  
 voix des foudres & des vents. Pour ac-  
 complir la foi qu'il a donnée à Thésée  
 & à la ville d'Athènes d'être toujours  
 leur défenseur, il va, dit-il, marcher  
 sans guide, tout aveugle qu'il est, vers  
 le lieu où il doit expirer. Thésée seul  
 aura le secret de son tombeau, qu'il ne  
 révélera que quand il fera proche de sa  
 fin, & seulement à son successeur, pour  
 être transmis avec les mêmes précau-  
 tions à tous les Rois d'Athènes à venir.  
 C'est à cette condition que le tombeau  
 d'Oedipe deviendra le plus solide bou-  
 levart des Athéniens. » Mais je sens,  
 » continue ce Prince, que les Dieux &  
 » les Destins me pressent d'arriver au  
 » lieu marqué. Partons, & mettons bas  
 » toute crainte. Suivez-moi, mes filles;  
 » car je vous servirai de guide, comme  
 » vous avez été le mien jusqu'à ce jour...  
 » Qu'on me laisse... Qu'on ne m'appro-  
 » che pas... Seul, je trouverai l'endroit  
 » où la terre doit m'ouvrir son sein...  
 » C'est par-là : suivez-moi. Mercure &  
 » la Déesse des enfers sont mes conduc-  
 » teurs... O lumière du jour qui m'es  
 » désormais devenue invisible, je te  
 » quitte pour aller aux enfers. Cher  
 » Thésée, & vous, généreux Athé-

» niens , puissiez-vous être toujours heu-  
 » reux , & dans votre prospérité vous  
 » rappeler quelquefois le souvenir  
 » d'Oedipe.

Il part ; & le Chœur en deux courtes Strophes fait des vœux au Ciel pour le prier de procurer à ce merveilleux étranger un passage doux & tranquille dans le séjour des morts. On va voir qu'il s'est passé trop de choses pour avoir pu vraisemblablement arriver dans un si court intervalle : & l'on ne peut justifier le défaut de cette précipitation que par le chant qui a pu rendre l'Ode plus longue , & par l'enchantement du Spectateur , qui déjà étonné d'un prodige si peu prévu , en attend l'issue avec impatience.

Cette issue est la mort singulière d'Oedipe : l'Acteur qui vient la raconter , dit qu'Oedipe est arrivé sans conducteur près d'un précipice , dans un chemin partagé en diverses routes , où Thésée & Pirithoüs s'étoient juré une fidélité éternelle ; qu'il s'est assis sur un siège de pierre ; qu'il a mis bas ses vêtemens de deuil ; qu'il a ordonné à ses filles de lui apporter de l'eau puisée dans une source voisine ; qu'après s'être purifié , il s'est revêtu d'une robe telle qu'on

en donnoit aux morts ; qu'incontinent la terre a tremblé ; que les Princesses éplorées & se frappant la poitrine n'abandonnoient point ce Prince qui leur a dit en les embrassant : » Mes filles , vous » n'avez plus de pere. J'achève de mourir » en ce jour , heureux de vous épargner » désormais des soins qui ont dû vous » coûter , mais que votre tendresse pour » moi a sçu vous adoucir. J'ai porté ma » reconnoissance paternelle aussi loin » qu'elle a pû s'étendre. . . Mais je vous » quitte enfin pour toujours.

On ajoute qu'à ces mots tous les assistans fondant en larmes , ont jetté de grands cris , qui ont été suivis d'un profond silence ; qu'alors on a entendu une voix du Ciel. » Oedipe , qu'attendez- » vous ? » Qu'aussi-tôt il appelle Thésée , & lui recommande les deux Princesses , qu'il embrasse derechef en leur ordonnant de s'écarter pour n'être pas spectatrices d'une mort dont Thésée seul devoit être le témoin par l'ordre des Dieux ; que l'assemblée congédiée ayant levé les yeux quelques momens après , n'a plus vu Oedipe , mais seulement Thésée qui se couvroit le visage , comme si ses regards eussent été éblouis d'un spectacle céleste ; que pour Oedipe on

ignore quel a été le genre de sa mort ; mais que sans doute la terre s'est doucement entr'ouverte pour le recevoir sans violence & sans douleur.

Antigone & Ismène reviennent sur la Scène, & paroissent inconsolables de la perte qu'elles ont faite d'un pere si tendrement aimé. Elles veulent retourner sur leurs pas pour chercher son corps ou son tombeau. Mais c'est un devoir qui leur est interdit. Le Chœur entreprend de les consoler. Rien ne les touche que le souvenir d'Oedipe. Thésée vient ; & par sa présence & ses bons offices , il adoucit un peu leur douleur. La seule grace qu'elles demandent sur le refus nécessaire qu'on leur fait de les mener au tombeau de leur pere , c'est que du moins on les conduise à Thèbes , pour prévenir la guerre cruelle de leurs freres, & pour empêcher , s'il est possible , qu'ils ne se donnent mutuellement la mort. Thésée leur promet tout en faveur d'Oedipe : & le spectacle cesse.

*Fin du Tome troisième.*



